

BABELAO

Electronic Journal for Ancient and Oriental Studies

8 (2019)

C. LECOMPTE et A. VAN DE SANDE, *Une petite tablette néo-sumérienne d'Umma de la collection Van de Sande* (p. 1-4)

Cl. OBSOMER, *La troisième statue de Sésostris III au musée de Khartoum* (p. 5-6)

Cl. OBSOMER, *Mersa Gaouasis sur la mer Rouge et les expéditions vers Pount au Moyen Empire* (p. 7-66)

E. VAN QUICKELBERGE, *La mention de la ville de Ura dans les sceaux de Nerikkaili ?* (p. 67-76)

L. PINCHARD, *The Pericope Adulterae and the Golden Calf: A Case for Intertextuality between Codex Bezae and the Jewish Scriptures* (p. 77-96)

C. BAY, *Pseudo-Hegesippus at Antioch ? Testing a Hypothesis for the Provenance of the De Excidio Hierosolymitano* (p. 97-128)

N. ATAS, D. PHILLIPS, Fl. RUANI, *Hnanisho' de Beth Qoqa, Lettre : édition du texte et traduction* (p. 129-139)

J.-Cl. HAELEWYCK, *The Old Syriac Versions of the Gospels. A Status Quaestionis (From 1842 to the Present Day)* (p. 141-179)

ACADÉMIE BELGE POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ANCIENNES ET ORIENTALES
(ABELAO)

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN

BABELAO

Electronic Journal for Ancient and Oriental Studies

General Editors / Directeurs

Prof. Jean-Claude Haelewyck (Louvain-la-Neuve),
Prof. Claude Obsomer (Louvain-la-Neuve)

Assistant Editors / Secrétaires

Marianne Michel (Louvain-la-Neuve),
David Phillips (Louvain-la-Neuve)

Editorial Committee / Comité de rédaction

Alessandro Bausi (Hamburg), Anne Boud'hors (Paris), Antoine Cavigneaux (Genève), Sabino Chialà (Bose), Bernard Coulie (Louvain-la-Neuve), Alain Delattre (Bruxelles), Johannes Den Heijer (Louvain-la-Neuve), Didier Devauchelle (Lille), Jean-Charles Ducène (Bruxelles), James Keith Elliott (Leeds), Jean-Daniel Macchi (Genève), Michael Marx (Berlin), Claude Obsomer (Louvain-la-Neuve), Agnès Ouzounian (Paris), Tamara Pataridzé (Louvain-la-Neuve), Paul-Hubert Poirier (Laval, Québec), Véronique Somers (Paris, Louvain-la-Neuve), David Taylor (Oxford), Anton Vojtenko (Moscou).

ISSN: 2034-9491

Une petite tablette néo-sumérienne d'Umma de la collection Van de Sande

Par

Camille Lecompte et Axel Van de Sande

CNRS – UMR 7041, ArScAn – Nanterre ; Louvain-la-Neuve

Cet article propose l'édition d'une tablette appartenant à la collection d'Axel Van de Sande (Louvain-la-Neuve), datant de l'époque de la Troisième Dynastie d'Ur (21^e siècle av. J.-C.) et provenant d'Umma. Authentifiée en 1914 par A. Clay, elle fit partie d'une collection américaine, non identifiée¹.

1. Édition de la tablette Van de Sande 1

Origine : Umma

Date : Šulgi 34/12/-- (vers 2058 av. J.-C. selon la chronologie moyenne)

Contenu : reçu par Lu-girizal de 18 000 litres d'orge venant de Iddin-Iškur, champ Kamsalla.

¹ Les abréviations se conforment à celles du site CDLI, http://cdli.ox.ac.uk/wiki/abbreviations_for_assyriology.

Face	Translittération	Traduction
1.	60 še gur lugal	18 000 litres d'orge au <i>gur</i> royal,
2.	ki <i>I-di</i> ₃ - ^d /Iškur-ta	de <i>Iddin-Iškur</i>
3.	Lu ₂ -giri ₁₇ -zal	Lu-girizal
4.	šu ba-ti	a reçu
Revers		
1.	a-ša ₃ Kam-sal ₄ - ^r la ¹	champ (de) Kamsalla
2.	iti ^d Dumu-zi	mois 12
3.	mu An-ša-an/ ^{ki} ba-ḫul	année : Anšan fut détruit



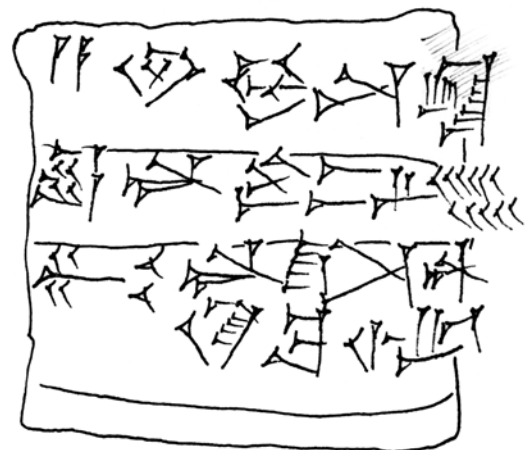
Face, photographie



Face, autographie



Revers, photographie



Revers, autographie

2. Commentaires

Face.

2-3. Sur la graphie *I-di₃-^dIškur* pour *Iddin-Iškur*, voir, entre autres, HILGERT 2002, p. 57 et 299. Sur le nom sumérien *Lu₂-giri₁₇-zal*, fort commun sous Ur III, voir LIMET 1968, p. 235-236 et 478. Ces deux anthroponymes apparaissent certes fréquemment dans les textes d'époque Ur III provenant d'Umma, mais jamais, ou presque, sur un même document, situation qui ne favorise pas l'identification, sur la base d'arguments prosopographiques, d'*Iddin-Iškur*². Quant à *Lu₂-giri₁₇-zal*, il peut être identifié avec un scribe, connu par son sceau apposé sur de nombreuses tablettes d'Umma, qui gérait des équipes de travailleurs et des productions agraires³.

Revers.

1. Le champ a-ša₃ Kam-sal₄-la, se rapportant à la localité Kamsalla, située dans l'arrière-pays d'Umma⁴, ne semble attesté que dans trois autres documents, MVN 21, 298, face. 3, SAT 2, 42, face 5, où il est également associé à des quantités de céréales⁵, ainsi que dans RA 62, p. 14 n° 21 (= DAS 362), qui le mentionne avec des travailleurs. Les sources d'Umma, qui donnent davantage d'informations sur l'implantation de Kamsalla elle-même, témoignent de son activité dans le domaine du transport fluvial⁶, ainsi que de son importance dans la maillage rural, notamment par la présence d'un entrepôt guru₇ ou d'une aire de battage⁷.

² *I-di₃-^dIškur* ne saurait en effet être identifié avec l'un des individus de même nom apparaissant à Umma : seul l'un d'eux, mentionné notamment sous Šulgi, reçoit des quantités de céréales, toutefois nettement inférieures à notre texte : voir SAT 2, 198, face 3 et revers 1 ; AAICAB 1/2, Ashm. 1971-377, revers 2-3 (les deux textes étant datés de Šulgi 38).

³ L'un des administrateurs mentionnés à Umma et portant le nom de *Lu₂-giri₁₇-zal* est en effet le bénéficiaire, notamment sous Šulgi, de quantités élevées de céréales chargées depuis la localité Kamsalla : ASJ 16, 107 - 10, revers 10 ; BPOA 2, 2007, revers 4 ; SANTAG 7, 158, revers 2 ; voir également USC 6770, revers 15 (travailleurs agricoles chargeant de l'orge sur des bateaux depuis Kamsalla). Nous savons par plusieurs tablettes et empreintes de sceaux que *Lu₂-giri₁₇-zal*, d'ailleurs mentionné à de nombreuses reprises, occupait la fonction de dub-sar, scribe, et était le fils de Da-DU-mu. Voir, à propos du rôle de *Lu₂-giri₁₇-zal* dans la gestion de la main-d'œuvre agricole, STUDEVANT-HICKMAN 2006, volume 2, p. 388-390.

⁴ Voir RGTC 2, p. 90-91 ; SAUREN 1966, p. 217 et STEINKELLER 2007, p. 193.

⁵ Ces quantités s'y avèrent inférieures à celle de notre texte.

⁶ Cf. STEINKELLER 2001, p. 38 note 57, p. 38 note 64, p. 51 note 116 et p. 79.

⁷ Voir SAUREN 1966, p. 92, 123, 124, 155 et 168, qui mentionne également un « palais » e₂-gal de cette localité.

BIBLIOGRAPHIE

HILGERT 2002 : M. HILGERT, *Akkadisch in der Ur III-Zeit* (IMGULA 5), Münster.

LIMET 1968 : H. LIMET, *L'anthroponymie sumérienne dans les documents de la 3^e dynastie d'Ur*, Liège.

SAUREN 1966 : H. SAUREN, *Topographie der Provinz Umma nach den Urkunden der Zeit der III. Dynastie von Ur. Teil I: Kanäle und Bewässerungsanlagen*, thèse de doctorat, Heidelberg.

STEINKELLER 2001 : P. STEINKELLER, « New Light on the Hydrology and Topography of Southern Babylonia in the Third Millennium », *Zeitschrift für Assyriologie*, 91, p. 22-84.

STEINKELLER 2007 : P. STEINKELLER, « City and Countryside in Third Millennium Southern Babylonia », dans E. C. STONE (éd.), *Settlement and Society, Essays Dedicated to Robert McCormick Adams*, Los Angeles - Chicago, p. 185-211.

STUDEVENT-HICKMAN 2006 : B. STUDEVENT-HICKMAN, *The Organization of Manual Labor in Ur III Babylonia*, thèse de doctorat, Harvard.

La troisième statue de Sésostri III au musée de Khartoum

Par

Claude Obsomer

Université de Namur, Université catholique de Louvain

Dans l'article que j'ai consacré aux stèles nubiennes de l'an 16 de Sésostri III, dans un précédent numéro du *BABELAO*, il fut question brièvement de trois statues de ce roi conservées au musée de Khartoum¹. Deux d'entre elles étaient bien identifiées, bien que leurs inscriptions fussent encore inédites. Mais ce qui fut écrit de la troisième est erroné, comme m'ont permis de le constater une visite personnelle du musée effectuée en février 2019 et la lecture de l'article récent que Vivian Davies a consacré à ces statues². Son article propose pour la première fois une étude des inscriptions de celles-ci, accompagnée de photographies.

La première statue (Khartoum n° 447) est visible dans le jardin du musée, dans le hangar qui abrite le temple de Touthmosis III à Semna-Ouest, dans lequel elle avait été découverte³. La deuxième (Khartoum n° 452) vient de la forteresse d'Ouronarti⁴ : elle est exposée dans le

¹ Cl. OBSOMER, « Sésostri III et la frontière de Semna : une analyse des stèles nubiennes de l'an 16 », *BABELAO*, 6, 2017, p. 21-22.

² W.V. DAVIES, « Statues of Senwosret III in the Sudan National Museum, Khartoum », dans Nathalie FAVRY et alii, *Du Sinaï au Soudan, itinéraires d'une égyptologue. Mélanges offerts au professeur Dominique Valbelle*, Paris, 2017, p. 75-85.

³ DAVIES, p. 77-78, fig. 6-12. « Sandstone. Height: about 123 cm; width, about 45 cm; depth, about 76 cm ».

⁴ DAVIES, p. 75-77, fig. 1-5. « Hard sandstone (?). Dimensions: Ht: 1.09 m; W: 43 cm; Depth: 85 cm ».

musée lui-même, au rez-de-chaussée, à droite de la stèle d'Ouronarti (Khartoum n° 451) dont j'ai proposé une nouvelle copie autographe en 2017⁵. Ces deux statues semblent postérieures au règne de Sésostris III et ont pu être placées au Nouvel Empire dans deux forteresses où le roi était vénéré comme une divinité. Quant à la troisième statue, ce n'est pas celle qui est exposée au musée quelques mètres à droite de la précédente, car les inscriptions de celles-ci mentionnent Aménophis I^{er} de la XVIII^e dynastie⁶.

La troisième statue de Sésostris III est, en réalité, un fragment de statue royale en granite rose découvert à Semna et conservé dans les réserves du musée (Khartoum n° 448) : Davies en publie des photographies qui permettent d'en découvrir les inscriptions au nom de Sésostris III⁷. Le roi est figuré agenouillé, mais son torse et le haut de son corps sont manquants. L'inscription latérale droite précise que le roi est « aimé de [...] Éléphantine » (*mry* [...] *ḳbw*), ce qui amène Davies à supposer la mention de la déesse Satet/Satis, maîtresse d'Éléphantine⁸. D'autres inscriptions attestent à plusieurs reprises le début de la séquence « aimé de ... (divinité) », et pouvaient, selon Davies, mentionner d'autres dieux, comme Dédoun, Khnoum et Anouqet⁹.

Deux autres fragments de granite rose ont été découverts à Semna par Reisner en 1924 (Boston MFA 24.1764)¹⁰. Le premier fragment offre la partie droite du visage caractéristique de Sésostris III, tandis que le second est un élément de pagne plissé. Ces deux éléments de granite rose pourraient-ils appartenir à la statue agenouillée conservée dans les réserves du musée de Khartoum ? Dans l'affirmative, il pourrait bien s'agir de la statue placée à Semna par Sésostris III lui-même, suivant les indications des stèles de l'an 16 : « Voici donc que Ma Majesté a fait faire une représentation / statue (*twt*) de Ma Majesté sur cette frontière que Ma Majesté a établie, afin que vous soyez fermes à cause d'elle et afin que vous luttiez pour elle ».

⁵ OBSOMER, p. 38.

⁶ La statue est renseignée comme une « statue de Sésostris III » sur un plan du musée de Khartoum accessible en ligne, et la photographie dont je disposais en 2017 ne permettait pas de lire ses inscriptions.

⁷ DAVIES, p. 79-80, fig. 13-17. « Red granite. Max. surviving height about 38 cm; max. depth, about 45 cm; max width, about 30 cm; height of pedestal, 16 cm ».

⁸ DAVIES, p. 80.

⁹ DAVIES, p. 81.

¹⁰ La « quatrième statue » mentionnée dans mon article.

Mersa Gaouasis sur la mer Rouge et les expéditions vers Pount au Moyen Empire

Par

Claude Obsomer

Université de Namur, Université catholique de Louvain

La session 2018 des Journées de la « Société Royale Belge d'Études Orientales », consacrée aux « mers, ports et marins dans les civilisations orientales », fut pour moi l'occasion de revenir sur les expéditions envoyées vers Pount durant le Moyen Empire égyptien (vers 2030-1730 avant J.-C.). À l'époque où j'examinais la question dans le cadre de ma dissertation doctorale¹, cela faisait à peine vingt ans que le Professeur Abdel Monem Sayed (Université d'Alexandrie) avait découvert près de la mer Rouge, au débouché du Ouadi Gaouasis, plusieurs documents inscrits sous le règne de Sésostris I^{er} qui mentionnaient le pays de Pount. Nul doute pour Sayed qu'il venait d'identifier le lieu d'embarquement des expéditions navales vers Pount à la XII^e dynastie : c'est là que devaient avoir été placées, à l'origine, deux stèles de la même dynastie découvertes vers 1830, l'une par James Burton, l'autre par John Gardner Wilkinson, dans un établissement gréco-romain du Ouadi Gasous à moins de dix kilomètres vers l'ouest, non loin du Bir Umm al-Huwaytat². La plus ancienne

* Je remercie pour leur relecture Christian Cannuyer, El-Sayed Mahfouz, Daniel Malnati, Filip Taterka. Une version abrégée de cette étude vient de paraître dans le volume XXXII des *Acta Orientalia Belgica*, sous le titre « Les ports de la mer Rouge et l'expédition de Sésostris I^{er} vers Pount » (p. 31-58).

¹ Cf. OBSOMER 1995, p. 380-400.

² Conservées à l'Oriental Museum de l'Université de Durham, ces stèles avaient fait partie de la collection des ducs de Northumberland (Alnwick Castle). *Editio princeps* : BIRCH 1880, p. 267-270, pl. III-IV (n° 1934 et 1935).

atteste le toponyme « Saouou » comme l'endroit où avaient abordé des bateaux revenant de Pount sous Amenemhat II, le successeur de Sésostri I^{er}. Sayed proposa d'identifier Saouou au site qu'il venait de découvrir et qu'il désigna désormais comme le « Mersa Gaouasis »³.

Si les conclusions de Sayed furent adoptées par une majorité d'égyptologues, parmi lesquels l'auteur de ces lignes, elles ne firent pas l'unanimité. Alessandra Nibbi refusa de voir dans les inscriptions et ancres retrouvées sur le site par Sayed des preuves de l'existence d'un établissement portuaire permanent à cet endroit⁴, tandis que Claude Vandersleyen préconisa l'itinéraire nilotique vers Pount (placé en amont de la cinquième cataracte) que Rolf Herzog avait suggéré en 1968, en interprétant également en ce sens l'inscription de l'intendant Hénou gravée au Ouadi Hammamat en l'an 8 de Mentouhotep III (XI^e dynastie)⁵.

Les découvertes archéologiques et textuelles effectuées près de la mer Rouge à partir de 2001, non seulement au Ouadi Gaouasis mais aussi à Ayn Soukhna et au Ouadi el-Jarf, ont confirmé l'interprétation de Sayed. Elles ont permis de comprendre que trois « ports intermittents » avaient été en activité bien avant le Nouvel Empire et l'expédition d'Hatchepsout à Pount, associés à des galeries creusées au pied des collines voisines qui permettaient de conserver, d'une expédition à l'autre, les pièces détachées de bateaux. L'exposé qui suit présentera succinctement les découvertes et publications essentielles des deux dernières décennies, en s'attachant à peaufiner l'interprétation des inscriptions du Moyen Empire qui permettent de dénombrer désormais sept expéditions vers Pount datées avec précision durant cette période.

1. Les trois « ports intermittents » de la mer Rouge

1a. Ouadi Gaouasis

Repéré par George Murray comme l'endroit où se trouvait la Pilotéras ptolémaïque⁶, le site du Ouadi Gaouasis se trouve à 23 km au sud de Safaga et à 50 km au nord de Qoseir⁷. Lors d'une première campagne, en mars 1976, Sayed mena des fouilles au bord du plateau qui domine d'une dizaine de mètres le flanc nord du Ouadi Gaouasis, où il avait remarqué la présence çà et là de monticules formés de pierres rassemblées, ainsi que des fosses circulaires. Près de la mer, il découvrit, associées à ces structures, plusieurs stèles en calcaire, fragmentaires ou endommagées, dont certaines portaient des inscriptions : l'une d'elles notait des noms de bateaux incluant les cartouches de Sésostri I^{er}, une autre conservait la séquence *Biꜣ n(y) Pwn[t]* et le nom d'un certain Imérou⁸. À 250 m à l'ouest, il trouva ensuite le monument commémoratif du chambellan du palais Ânkhou⁹, formé de plusieurs ancres de calcaire de réemploi : quatre ancres posées à plat constituaient un piédestal sur lequel étaient dressées trois autres ancres, amputées de leur partie arrondie et disposées en fer à cheval, qui conservaient les inscriptions d'Ânkhou, en partie effacées. On pouvait y lire encore les noms de Sésostri I^{er}, une date (Péret I de l'an 24), la séquence *mꜣ r Biꜣ Pwnt* et nombre d'autres ter-

³ SAYED 1977, p. 138-178 ; SAYED 1978, p. 69-71 ; SAYED 1979, p. 569-577 ; SAYED 1980, p. 154-157 ; SAYED 1983, p. 23-37 ; SAYED 1993, *passim*.

⁴ NIBBI 1981, p. 69-74.

⁵ VANDERSLEYEN 1988, p. 75-80 ; VANDERSLEYEN 1989, p. 148-158 ; VANDERSLEYEN 1996, p. 107-115.

⁶ MURRAY 1925, p. 142.

⁷ Coordonnées : 26°33'25" N, 34°01'57" à 02'15" E.

⁸ SAYED 1977, p. 150, pl. 12b et 13b-c ; SAYED 1979, p. 569, pl. LXXVIII ; SAYED 1993, p. 160.

⁹ SAYED 1977, p. 157-169, fig. 2-6, pl. 13d à 14d ; SAYED 1979, p. 569-570, pl. LXXIX-LXXX ; SAYED 1980, p. 154-155 ; SAYED 1993, p. 161-179.

mes et expressions des plus intéressants, en lien avec une navigation. À 200 m à l'ouest du monument d'Ânkhou, Sayed trouva un second monument commémoratif, composé d'une stèle dressée sur une ancre posée à plat et flanquée de deux blocs de pierre¹⁰. La stèle offrait dix lignes d'hiéroglyphes gravés dans le creux, bien conservées à part les lignes supérieures, qui mentionnaient le roi Sésostri I^{er}, son vizir Antefoqer, ainsi que le héraut Amény, connu déjà par une inscription de l'an 38 de Sésostri I^{er} gravée au Ouadi Hammamat¹¹. Sayed conclut que les deux monuments du Ouadi Gaouasis concernaient la même expédition.

En janvier-février 1977, Sayed poursuivit ses recherches en contrebas du monument d'Amény et d'Antefoqer. Il découvrit, près d'un abri sous roche¹², trois ancres de calcaire, des pièces de bois et des mortaises, un ciseau de métal et des fragments de plusieurs autres, une jarre intacte et une quarantaine de tessons inscrits postérieurs au règne de Sésostri I^{er}, dont l'un mentionnait Pount¹³. Une analyse effectuée en 1980 aux Royal Botanic Gardens de Kew sur l'une des pièces de bois indiqua qu'il s'agissait de bois de cèdre datable par le radiocarbone d'environ 1975 avant J.-C.¹⁴ Une seconde analyse effectuée en 1992 au British Museum donna une fourchette plus large pour la même pièce de cèdre, entre 2200 et 1890 avant J.-C., tandis que certains éléments organiques pointaient le Nouvel Empire¹⁵. Sayed en concluait : « This results indicate that the port was in use during the New Kingdom, although no monuments or artifacts were found on the site of the port or in its vicinity dating to this time »¹⁶.

La construction d'une voie ferrée, dans les années 1980, endommagea de façon irrémédiable la partie centrale du site, où le monument d'Ânkhou avait été découvert. Mais en 2001, Rodolfo Fattovich (Università degli Studi di Napoli "L'Orientale") et Kathryn Bard (Boston University) reprirent les recherches au Ouadi Gaouasis, menant dix missions consécutives de 2001-2002 à 2010-2011. Des tranchées et sondages effectués tant sur le plateau dominant la mer que dans la zone occidentale où avait été découvert le monument d'Amény leur permirent de mettre au jour une abondance de données nouvelles et de proposer une vision globale du site et de son utilisation¹⁷.

Il y a 4 000 ans, une vaste lagune occupait l'embouchure du ouadi et offrait un accès à la mer entre deux barrières de corail¹⁸. Au sommet du plateau dominant le site au nord, les monticules de pierres étaient assemblés à des fins commémoratives¹⁹, tandis que les fosses circulaires s'avéraient être les fondations de huttes²⁰. C'est au pied de la partie occidentale de ce plateau que les bateaux accostaient. L'on y découvrit une zone d'occupation humaine, ainsi

¹⁰ SAYED 1977, p. 169-173, pl. 15d à 16b ; SAYED 1979, p. 570-571, pl. LXXXI ; SAYED 1993, p. 181-183.

¹¹ GOYON 1957, p. 17-20, 81-85 (n° 61).

¹² Vue de la zone : SAYED 1993, p. 184. La zone examinée par Sayed correspond à la zone de fouilles WG 45-50 de la mission italo-américaine (communication d'El-Sayed Mahfouz).

¹³ SAYED 1978, p. 70-71 ; SAYED 1983, p. 24-27 ; SAYED 1993, p. 185-190. Étude préliminaire : MAHFOUZ 2006, p. 31-34 ; MAHFOUZ 2010a, p. 431-438. Publication détaillée : MAHFOUZ 2008a, p. 267-334.

¹⁴ SAYED 1983, p. 36.

¹⁵ SAYED 1993, p. 218 ; SAYED 2006, p. 209.

¹⁶ SAYED 2003, p. 433.

¹⁷ Notamment BARD, FATTOVICH 2007 ; BARD, FATTOVICH 2011, p. 105-129 ; BARD, FATTOVICH 2018. Voir aussi FATTOVICH 2012, p. 1-59 ; BARD, FATTOVICH, MANZO 2013, p. 533-556 ; TALLET 2015, p. 33-36.

¹⁸ BARD, FATTOVICH 2018, p. 37-38, fig. 9.

¹⁹ BARD, FATTOVICH 2018, p. 126-137.

²⁰ BARD, FATTOVICH 2007, p. 44-50.

que huit galeries et chambres creusées dans le rocher, dont l'une conservait encore 26 cordes enroulées (galerie 5)²¹. La fouille permit de retrouver de nombreux outils de pierre, de la céramique dont certains fragments issus des régions méridionales de la mer Rouge²², quelque 95 éléments de bateaux en bois²³, une vingtaine d'ancres²⁴, 43 boîtes de transport dont deux peintes d'une inscription de l'an 8 d'Amenemhat IV²⁵, 17 nouveaux ostraca inscrits dont un mentionne l'an 8 d'Amenemhat IV²⁶, un autre des bateaux dont le nom inclut le cartouche d'Amenemhat III²⁷, 7 fragments de papyrus et d'innombrables empreintes de sceaux²⁸. L'on y trouva aussi 29 stèles, dont 13 inscrites, 7 notant le nom d'un roi (Sésostri II, Sésostri III ou Amenemhat III). Certaines stèles étaient encore en place dans des niches creusées près de l'entrée des galeries. Aucune inscription rupestre, car la pierre locale est impropre à la gravure, ce qui explique l'usage de stèles importées, voire le emploi d'ancres dans le cas d'Ânkhou. Pour l'approvisionnement en eau douce, les membres des expéditions pouvaient se rendre au Bir Umm al-Huwaytat, dans le Ouadi Gasous, à une dizaine de kilomètres à l'ouest.

Une chronologie de l'utilisation du site a été proposée par Bard et Fattovich à partir de l'étude typologique de la céramique et de l'analyse au radiocarbone d'éléments organiques²⁹. La céramique date en grande majorité du début de la XII^e dynastie au début de la XIII^e dynastie, mais quelques tessons seraient à dater, les uns de la fin de l'Ancien Empire ou du début de la Première Période Intermédiaire (galerie 1), les autres de la fin de la Seconde Période Intermédiaire ou du début du Nouvel Empire (galerie 2). Effectuée au laboratoire de l'IFAO, l'analyse au C 14 d'une dizaine d'échantillons (bois, charbon et corde) confirme la date du Moyen Empire, hormis un morceau de charbon de l'époque ramesside. Quant aux inscriptions attestées sur les monuments commémoratifs, stèles, ostraca et boîtes en bois, elles datent exclusivement de la XII^e dynastie, allant de l'an 24 de Sésostri I^{er} à l'an 8 d'Amenemhat IV, soit de 1934 à 1800 avant J.-C. environ³⁰.

1b. Ayn Soukhna

Situé à 65 km de Suez, non loin d'une source chaude qui a donné son nom à la région, le site d'Ayn Soukhna se trouve au bord de la mer Rouge au débouché d'une piste menant vers la région memphite³¹. Une paroi rocheuse dominant le site face à la mer, gravée d'inscriptions échelonnées de l'Ancien Empire à l'époque byzantine³², a permis à Mahmoud Abd-el-Raziq d'attirer l'attention sur le site en contrebas, qui fit l'objet de missions archéologiques à partir de 2001 grâce à un partenariat entre l'Université d'Ismaïlia (Mahmoud Abd-el-Raziq),

²¹ VELDMEIJER, ZAZZARO 2008, p. 9-39 ; BOROJEVIC, MOUNTAIN 2011, p. 131-141.

²² MANZO 2010, p. 439-453 ; MANZO 2012a, p. 47-58 ; WALLACE-JONES 2018 ; BARD, FATTOVICH 2018, p. 100-106.

²³ WARD, ZAZZARO 2010, p. 27-43 ; ZAZZARO, CALCAGNO 2012, p. 65-85 ; BARD, FATTOVICH 2018, p. 90-96.

²⁴ ZAZZARO 2011, p. 13-20 ; ZAZZARO, ABD EL-MAGUIB 2012, p. 87-103.

²⁵ MAHFOUZ 2010b, p. 165-169, fig. 1-4.

²⁶ Ostracon WG 111 : MAHFOUZ 2010b, p. 169, fig. 5-6.

²⁷ Ostracon WG 101 : MAHFOUZ 2008b, p. 258-259, fig. 10-11. La publication des autres ostraca est en cours.

²⁸ MANZO, PIRELLI 2006, p. 40-100.

²⁹ BARD, FATTOVICH 2011, p. 109-110, 115-117 ; BARD, FATTOVICH 2018, p. 31-34.

³⁰ Pour la chronologie absolue utilisée dans cet article, voir OBSOMER 1995, p. 155.

³¹ Coordonnées : 29°35'02" N, 32°20'34" E.

³² ABD EL-RAZIQ 1999, p. 125-131, pl. XXXIII-XXXVI ; ABD EL-RAZIQ, CASTEL, TALLET, GHICA 2002 ; TALLET 2012a, p. 194-215 (n° 211-244).

l'Institut Français d'Archéologie Orientale (Georges Castel) et l'Université Paris IV-Sorbonne (Pierre Tallet)³³. Au pied du rocher aux inscriptions, dix galeries d'une longueur allant jusqu'à 24 m ont été mises au jour, qui servirent à entreposer des denrées alimentaires et les pièces de bateaux utilisés pour traverser la mer Rouge vers le Sinaï à l'Ancien et au Moyen Empire³⁴. Les inscriptions de la V^e dynastie qui y furent découvertes mentionnent les « Terrasses de turquoise » (Sinaï) et l'usage de bateaux-*kbnt*³⁵. Les galeries 2 et 9 contenaient encore les pièces détachées de bateaux d'environ 14-15 m de long, susceptibles d'être assemblées par des cordes et un système de tenons et mortaises³⁶. Des analyses ont permis de déterminer que les planches sont majoritairement de cèdre, les tenons d'acacia ; que la planche la plus ancienne date de la V^e dynastie, la plus récente de la fin du Moyen Empire comme les cordes. C'est donc à cette époque que les bateaux ont été démontés et rangés dans les galeries, où le feu a sans doute été bouté intentionnellement. Dans la zone inférieure du site, des vestiges d'occupation humaine ont été exhumés, associés à des ateliers métallurgiques servant à traiter le minerai de cuivre ramené du Sinaï³⁷, ainsi qu'une fosse naviforme destinée probablement à l'assemblage des bateaux.

D'après les inscriptions et empreintes de sceaux retrouvées, le « port intermittent » d'Ayn Soukhna semble avoir fonctionné à l'Ancien Empire (du milieu de la IV^e dynastie au milieu de la VI^e dynastie), au début du Moyen Empire (inscriptions de l'an 1 de Mentouhotep IV, de l'an 7 d'Amenemhat I^{er} et de l'an 9 de Sésostri I^{er}) et à la fin de la XII^e dynastie (inscription de l'an 2 d'Amenemhat III). Aucun vestige du Nouvel Empire n'a encore été identifié sur le site en relation à l'inscription rupestre d'Aménophis I^{er}. Plusieurs personnages mentionnés à Ayn Soukhna le sont également dans les sites miniers du Sud Sinaï (Ouadi Maghara, Sérabit el-Khadim)³⁸. Plusieurs gravures de bateaux sont visibles dans les rochers de Rod el-Air, à mi-chemin du sentier qui permet de monter au Sérabit el-Khadim.

1c. Ouadi el-Jarf

Situé non loin du monastère Saint-Paul, à 24 km au sud de Zafarana où débouche le Ouadi Arabah qui relie la mer Rouge à la région de Meidoum, le site du Ouadi el-Jarf fut visité vers 1830 par John Gardner Wilkinson, qui y repéra un complexe de galeries qu'il crut être d'époque gréco-romaine. Dans les années 1950, ces galeries furent retrouvées par François Bissey et René Chabot-Morisseau, pilotes du canal de Suez et archéologues amateurs, qui en dressèrent un plan provisoire ; gagnant la rive de la mer sur les indications de leur guide Abouna Sidrac, du monastère Saint-Paul, ils examinèrent au lieu dit « el-Mina » les vestiges d'une jetée en forme de L visible à marée basse. La publication de leurs notes, en 2008³⁹, a permis de comprendre l'intérêt de ces deux sites et a conduit à la mise en œuvre de missions archéologiques à partir de juin 2011, grâce à un partenariat entre l'Université Paris IV-

³³ ABD EL-RAZIQ, CASTEL, TALLET 2006a, p. 3-6 ; TALLET 2006, p. 10-31 ; TALLET 2009, p. 698-714 ; ABD EL-RAZIQ, CASTEL, TALLET, MAROUARD 2012, p. 3-20 ; TALLET 2012c, p. 33-38 ; TALLET 2015, p. 37-46.

³⁴ ABD EL-RAZIQ, CASTEL, TALLET 2016.

³⁵ TALLET 2012a, p. 215-229 (n° 245-250) ; TALLET 2012b, p. 105-116.

³⁶ POMEY 2011, p. 3-12 ; POMEY 2012, p. 35-52.

³⁷ ABD EL-RAZIQ, CASTEL, TALLET, FLUZIN 2011.

³⁸ ABD EL-RAZIQ 1999, p. 125-131 ; TALLET 2002, p. 371-387 ; TALLET 2010, p. 18-22.

³⁹ LACAZE, CAMINO 2008.

Sorbonne (Pierre Tallet) et l'Université d'Assiout (El-Sayed Mahfouz), auxquelles s'associa l'Institut Français d'Archéologie Orientale⁴⁰.

Situées dans les collines au sud du Ouadi el-Jarf (zone 1), à environ 6 km du rivage, les galeries d'un nombre approchant la trentaine offrent une profondeur de 16 à 34 m. Dix-sept galeries sont creusées autour d'une éminence rocheuse calcaire⁴¹, tandis qu'une dizaine d'autres sont localisées au sud-ouest, le long d'un petit ouadi adjacent. Devant les galeries 3 à 6, une zone avait été aménagée au moyen de blocs de calcaire, dont certains offrent des marques à l'encre rouge, l'une incluant le cartouche de Chéops (IV^e dynastie). C'est à l'entrée de la galerie 1 que fut découvert en 2013 un lot de papyrus, au sein duquel furent identifiées les « archives de Méroré », qui donnent des précisions sur le transport de blocs des carrières de Toura au plateau de Giza à la fin du règne de Chéops⁴². Le site a révélé la présence de jarres de stockage, de matériaux organiques (textiles, vannerie, cordages, pièces et copeaux de bois) et, à proximité, des zones de production de céramique locale, dont des exemplaires ont été retrouvés au Sinaï, ainsi que des structures d'habitat (zones 2 à 4). Une grande pièce de coque en bois (varangue) découverte devant la galerie 5 appartenait à un bateau de 10 à 14 m, voire de 16 à 25 m, selon les hypothèses de restitution⁴³.

À mi-chemin de la côte, une grande structure rectangulaire de 56 x ±30 m (zone 5), datable de la IV^e dynastie (Chéops et Chéphren), qui avait été repérée dès 1823 par James Burton, aurait servi à loger les membres de corps expéditionnaires⁴⁴. Enfin, sur la côte⁴⁵, Mina el-Jarf (site 6) présente une digue de pierre de 6 m de large en moyenne et de plus de 300 m de long, qui prend naissance sur la plage et se prolonge dans l'eau vers l'est, puis vers le sud-est⁴⁶. Dans la zone ainsi définie, protégée des vents et courants dominants du nord, une vingtaine de petites ancrages de bateaux gisaient au fond de l'eau. Une centaine d'autres ont été retrouvées dans les vestiges de deux bâtiments adjacents situés à 150 m vers l'ouest⁴⁷, l'un pour le stockage, l'autre pour l'habitat, tandis qu'une structure artificielle d'une hauteur actuelle de 5 m offrait sans doute aux marins un point de repère visuel. Le site a livré de nombreuses empreintes de sceaux mentionnant le nom d'Horus de Chéops.

Les installations du Ouadi/Mina el-Jarf sont liées au site fortifié du Tell Ras Budran, datant de l'Ancien Empire et situé à la même latitude sur la côte du Sinaï dans la plaine d'el-Markha⁴⁸. Une navigation de 50 km à travers le golfe de Suez permettait de se rendre d'un lieu à l'autre. Du Tell Ras Budran, il était possible de gagner par voie terrestre les sites miniers du Ouadi Maghara au sud et du Ouadi Kharig au nord.

⁴⁰ Notamment TALLET, MAROUARD, LAISNEY 2012, p. 399-446 ; TALLET, MAROUARD 2014, p. 4-14 ; TALLET, MAROUARD 2016, p. 135-177. On lira avec intérêt les rapports annuels publiés dans le *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale*.

⁴¹ Coordonnées : 28°53'56" N, 32°37'28" E.

⁴² TALLET 2013, p. 1015-1024 ; TALLET 2014, p. 25-49 ; TALLET 2017a.

⁴³ Selon Patrice Pomey, cité par TALLET 2017b, p. 243-246.

⁴⁴ TALLET, MAROUARD 2016, p. 150-156.

⁴⁵ Coordonnées : 28°53'20" N, 32°40'49" E.

⁴⁶ TALLET, MAROUARD 2016, p. 139-142.

⁴⁷ TALLET, MAROUARD 2016, p. 142-150.

⁴⁸ MUMFORD 2006, p. 13-67 ; MUMFORD 2012, p. 107-145 ; TALLET, MAROUARD 2016, p. 168-176.

1d. Chronologie de l'utilisation des « ports intermittents »

La caractéristique essentielle des trois ports découverts près de la mer Rouge est, selon Pierre Tallet⁴⁹, la présence d'un ensemble de galeries où pouvaient être entreposés, d'une expédition à l'autre, le matériel que l'on ne ramenait pas vers la vallée du Nil, de même que l'équipement et le ravitaillement nécessaires à chacune de ces expéditions. Ces sites permettaient un mouillage des bateaux dans une zone dépourvue de récifs coralliens, abritée du vent du nord et bénéficiant d'un point d'eau douce dans un rayon de 10 km.

Toujours selon Tallet⁵⁰, dans l'état actuel de la documentation, le lieu d'embarquement des expéditions navales sur la mer Rouge fut, au début de la IV^e dynastie, le port du Ouadi el-Jarf, qui semble avoir été abandonné au profit d'Ayn Soukhna dès le règne de Chéphren. Ce nouveau port présentait l'avantage d'être directement accessible depuis Memphis, la Résidence royale de l'Ancien Empire⁵¹. Ayn Soukhna fut utilisé de nouveau à la transition des XI^e et XII^e dynasties (de l'an 1 de Mentouhotep IV à l'an 9 de Sésostri I^{er}), après quoi les expéditions navales vers Pount et le Sinaï (Sérabit el-Khadim) embarquèrent de Mersa Gaouasis. Cependant, de l'an 2 à l'an 20 d'Amenemhat III, Ayn Soukhna redevint temporairement le point de départ d'expéditions vers le Sinaï, comme il le serait de nouveau au début du Nouvel Empire.

Comme le remarque Tallet, ce séquençage chronologique ne permet pas d'expliquer un certain nombre d'expéditions attestées par ailleurs, mais certaines d'entre elles, qui avaient comme objectif le Sinaï, peuvent très bien avoir emprunté un trajet terrestre, notamment au cours des premières dynasties, mais aussi sous Ramsès III quand la Résidence royale était Pi-Ramsès dans le Delta (XX^e dynastie)⁵². Quant à l'expédition navale envoyée vers Pount par le roi Mentouhotep III de la XI^e dynastie, elle est évoquée par une inscription rupestre du Ouadi Hammamat, entre Coptos et Qoseir, mais semble n'avoir laissé aucune trace sur la côte de la mer Rouge, dans l'état actuel des connaissances.

Examinons à présent les données, essentiellement textuelles, qui permettent de comptabiliser aujourd'hui sept expéditions menées vers Pount pour la période du Moyen Empire (vers 2030-1730 avant J.-C.). Il s'agira d'abord de collecter les informations sur les sources et de revoir si nécessaire la traduction des textes (points 2 et 3). L'exploitation historique de ces données, souvent minces ou partielles, sera proposée ensuite (point 4) afin de fournir une vue d'ensemble sur l'organisation et le timing de ces expéditions.

2. Les premières expéditions du Moyen Empire vers Pount

2a. L'expédition de l'an 8 de Mentouhotep III

La plus ancienne expédition vers Pount attestée au Moyen Empire est connue par une source unique : l'inscription de l'intendant Hénou gravée au Ouadi Hammamat. Dans les années 1840, Carl Richard Lepsius en fit une première copie, qu'il publia avec quelques autres

⁴⁹ TALLET 2015, p. 54-57.

⁵⁰ TALLET 2015, p. 59-67.

⁵¹ C'est sans doute à Ayn Soukhna qu'il convient de localiser l'attaque d'Âamou contre une troupe qui était en train d'assembler des bateaux-*kpnt* destinés à se rendre à Pount, évoquée sous le règne de Pépy II (VI^e dynastie) dans l'autobiographie de Pépinakht (*Urk.* I, 134.13-15).

⁵² Sur Ramsès III, voir SOMAGLINO, TALLET 2011, p. 361-369 ; SOMAGLINO, TALLET 2013, p. 511-518.

dans ses *Denkmaeler*⁵³. Vladimir Golenischeff en effectua une seconde copie, après sa visite du site en 1884-85⁵⁴. Celles-ci permirent à James Henry Breasted de fournir en 1906 une première traduction à destination de la communauté scientifique⁵⁵. Enfin, en 1912, parut l'édition typographique annotée de Pierre Montet (n° 114), accompagnée d'une photographie en noir et blanc de Jean Couyat⁵⁶. Elle a fait, depuis lors, l'objet de plusieurs traductions intégrales ou partielles⁵⁷. Je remercie le Dr. Nicolas Gauthier de m'avoir fourni d'excellentes photographies prises en février 2010 (ci-après, pages 60-61).

Une colonne de grands hiéroglyphes note la titulature du roi Mentouhotep III Séânkhkarê. À gauche de celle-ci une petite ligne aujourd'hui disparue conservait une date : « an 8, premier mois de Chémou, jour 3 ». Sous cette date, un long texte autobiographique de 15 lignes est composé de deux sections d'égale longueur : un long éloge personnel du « chancelier royal, compagnon unique et intendant Hénou » (lignes 1-8) précède son récit décrivant la mission remplie pour le roi (lignes 8-15). Voici une traduction de cette seconde section.

a) Dire : « [Mon Maître –vivant (soit-il), prospère et] en bonne santé! – [m'a] envoyé pour dépêcher⁵⁸ des bateaux-*kbnyt* vers Pount (*r sbt kbnywt r Pwnt*), afin de lui rapporter la myrrhe fraîche en possession des princes chefs du désert (*m-^c hk³w hry(w)-tp dšrt*), en raison de la crainte qu'il suscite à travers les pays étrangers.

b) Alors je suis parti de Coptos (*h^c.n.(i) pr.kw(i)*⁵⁹ *m Gbtyw*) ⁽⁹⁾par le chemin que Sa Majesté m'avait ordonné, ayant avec moi une troupe du Sud/de Haute-Égypte, provenant des [nom]es (*m [sp³]wt*⁶⁰) de Ouabou et de (la zone qui va) de là (*sc.* Coptos) jusqu'à Ioumitérou⁶¹ (au sud) et au nord jusqu'à Chabet⁶², tous les fonctionnaires du roi, qui sont issus à la fois de la ville et de la campagne, venant à ma suite, un prospecteur et des

⁵³ LEPSIUS, II, pl. 150a.

⁵⁴ GOLENISCHEFF 1887, pl. XV-XVII. [*non vidi*]

⁵⁵ BREASTED 1906, p. 208-210 (§ 427-433).

⁵⁶ COUYAT, MONTET 1912, p. 81-84, pl. XXXI.

⁵⁷ Notamment SCHENKEL 1965, p. 253-258 ; LICHTHEIM 1988, p. 52-54 ; VANDERSLEYEN 1989, p. 148-152 ; GOELET 1992, p. 208-209 ; DIEGO ESPINEL 2003, p. 76-77 ; BREYER 2016, p. 599-602 ; TATERKA 2018, p. 66-67.

⁵⁸ Le choix de cette traduction du verbe *sbi* sera justifié plus loin (voir 4a, point 3).

⁵⁹ Les verbes *pri* « monter » (lignes 8 et 10) et *h³i* « descendre » (ligne 13) sont employés, dans le récit d'expéditions, pour fournir des indications sur les trajets aller et retour : *cf.* GOELET 1992, p. 209 ; OBSOMER 2007a, p. 47.

⁶⁰ Au-dessus des trois traits, on peut encore voir une petite ligne horizontale appartenant à un *-t* du féminin. Ce passage fait penser aux col. 12-14 de l'inscription Montet 192 (an 2 de Mentouhotep IV), où on lit que le roi envoya le vizir Amenemhat « avec une troupe de 10 000 hommes provenant des nomes méridionaux de Haute-Égypte au sud des domaines de Ouabou » (*m sp³wt rsywt šm^cw hnty prw W³bw*). Dès lors que le nom féminin *sp³wt* semble pouvoir être restauré, de préférence au nom masculin *prw* préconisé par MONTET 1961, p. 52, la suite du texte énonce les régions de Haute-Égypte qui ont fourni des hommes de troupe : d'une part, le XIX^e nome (Ouabou) situé au sud du Fayoum ; d'autre part, les nomes voisins de Coptos (comme l'a compris VANDERSLEYEN 1989, p. 151, n. 8). Il est dès lors inutile d'imaginer une séquence *w³bw W³st* qui aurait désigné les *ouabou* (centres de recrutement, garnisons, troupes ?) du nome thébain. Breasted avait donc raison de voir dans ce passage la mention du nome d'Oxyrhynchos (Ouabou, XIX^e nome de Haute-Égypte).

⁶¹ Ioumitérou se trouve à la limite des III^e et IV^e nomes, non loin de Gebelein : MONTET 1961, p. 52.

⁶² Mentionnée aussi par Ânkhtyfy de Moalla, Chabet se trouvait dans le VI^e nome, non loin de Dendara : MONTET 1961, p. 90.

policiers (*smnty, s³w-prw*)⁶³ nettoyant les routes ⁽¹⁰⁾ devant moi et abattant les opposants du roi, des chasseurs (et des ?) natifs du désert étant placés en protection de ma personne, tous les conseillers (litt. : tout le conseil) de Sa Majesté étant placés sous ma supervision, alors que je faisais rapport à leur sujet à des émissaires (*smi.(i) sn n wpwtyw*)⁶⁴ en tant que commandant unique à qui une multitude obéit.

c) Je suis parti avec une troupe de 3 000 hommes (*Pr.n.(i)*⁶⁵ *m mš^c n(y) s 3 000*) ⁽¹¹⁾ et j'ai transformé le chemin en fleuve, la terre rouge en terrains fertiles de la campagne. En effet, j'ai donné une outre, un panier à pain, deux cruches d'eau et vingt pains à chacun d'entre eux, chaque jour, tandis que des ânes étaient chargés de sandales, (si bien que) lorsqu'une semelle (litt. : un pied) était usée, une autre était disponible. C'est alors que j'ai fait⁶⁶ 12 puits dans la zone buissonneuse (litt. : les buissons) et ⁽¹²⁾ 2 puits en Idahet (*Id³ht*), l'un d'1 *khet* et 20 coudées, l'autre d'1 *khet* et 30 coudées⁶⁷. J'en ai fait un autre en Iaheteb (*I³htb*), de 10 coudées sur 10 en sa margelle (*mḥ 10 r 10 ḥr r(3).s nb*)⁶⁸, *n sm³/wb³ n b^cḥ/p³ mw (?)*⁶⁹.

d) Alors j'ai atteint Ouadj-Our (*ḥ^c.n ph.n.(i) W³d-wr*).

e) Alors j'ai fait/constitué cette flotte (*ḥ^c.n ir.n.(i) ḥ^cw pn*) et je l'ai dépêchée⁷⁰ en toutes choses (*sb.n.(i) sw m ḥt nbt*), après avoir fait pour elle une grande offrande de taureaux, de bœufs et ⁽¹³⁾ de gazelles.

f) Et quand on s'éloigna de Ouadj-our (*Hr ḥt.tw m W³d-wr*), après que j'eus accompli ce que Sa Majesté avait ordonné, j'ai emporté pour Elle toutes sortes de produits que j'avais trouvés sur la rive de la Terre du dieu (*ḥr idb T³-ntr*).

g) Je suis revenu par Ouag et Rohanou (*H³.n.(i) ḥr W³g R(3)-hnw*) et j'ai emporté pour Elle des pierres de qualité pour les statues de la chapelle du dieu.

⁶³ Cf. YOYOTTE 1952, p. 146.

⁶⁴ Pour la traduction argumentée de ce passage, voir OBSOMER 1995, p. 394, n. 123.

⁶⁵ Il s'agit d'un second paragraphe donnant d'autres informations sur le même trajet aller.

⁶⁶ J'ai conservé le sens général du verbe *iri*. Il pourrait s'agir de puits creusés ou de citernes naturelles aménagées.

⁶⁷ C'est sans doute la profondeur exceptionnelle de ces deux puits que l'on a voulu indiquer. Si le terme *ḥt* est bien à comprendre comme l'unité de mesure *khet* valant 100 coudées (cf. MICHEL 2014, p. 121), ces puits auraient 60 et 65 m de profondeur. Même lecture chez BREYER, *Punt*, p. 601, n. 32. La stèle de Qouban de Ramsès II signale que Séthy I^{er} avait fait creuser dans la région nubienne d'Akyta un puits de 120 coudées, mais sans parvenir à atteindre l'eau (cf. OBSOMER 2012, p. 116). Par contre, KAPLONY 1969, p. 25, propose de comprendre 20 coudées² et 30 coudées². Selon Marianne Michel (communication personnelle), les données exprimées en *khet* et en coudées pourraient désigner des mesures différentes (profondeur et diamètre ?), ce qui expliquerait que l'on n'ait pas indiqué 120 coudées et 130 coudées en utilisant seulement cette unité de longueur.

⁶⁸ Les mêmes données figurent dans l'inscription Montet 191 de l'an 2 de Mentouhotep IV (col. 3-4) : *ḥnmt m-ḥr-ib int mḥ 10 r mḥ 10 ḥr r(3).s nb* « un puits dans la vallée, de 10 coudées sur 10 coudées en sa margelle ». Il s'agit d'une mesure approximative de la superficie de l'ouverture du puits que l'on peut supposer arrondie. Dans les papyrus mathématiques, pour mesurer l'aire d'un cercle on se base sur l'aire du carré correspondant (cf. MICHEL 2014, p. 332-344).

⁶⁹ Traductions proposées : « in seiner ganzen Tiefe » (KAPLONY 1969, p. 25) ; « at all water levels » (LICHTHEIM 1988, p. 54, n. 18) ; pour arriver à l'eau profonde (?) » (VANDERSLEYEN 1989, p. 152) ; « beim Erreichen des Grundwassers? » (BREYER 2016, p. 601). Dans l'inscription Montet 191, le puits était simplement *mḥt m mw* « rempli d'eau ». Je préfère ne pas traduire les données de l'inscription d'Hénou.

⁷⁰ Le choix de cette traduction du verbe *sbi* sera justifié plus loin (voir 4a, point 3).

h) Jamais chose semblable n'avait été descendue pour les rois de la Résidence. Jamais ⁽¹⁴⁾ chose semblable à cela n'avait été accomplie par aucun courtisan royal envoyé (en mission) depuis l'époque du dieu. J'ai accompli cela pour la Majesté de mon maître, tant il m'apprécie en tant qu'acteur efficace, vigilant à son heure pour son maître qui a promu sa fonction et a promu pour lui sa place en son domaine plus que (celle de) tout (autre) fonctionnaire de ce pays. ⁽¹⁵⁾ Puisse à présent une chose plus grande que cela être accomplie grâce à la puissance de mon maître. Puisse-t-il être permis que son *ka* perde sur le grand (trône), dans la royauté des deux rives d'Horus. Je suis son serviteur, son favori, qui accomplit journallement tout ce qu'il loue. »

William Hayes attribue au même intendant Hénou la tombe thébaine n° 313 située à Deir el-Bahari et datant du règne de Mentouhotep II, même si le nom est ici écrit Hénénou⁷¹. Pour Dimitri Meeks⁷², la stèle très fragmentaire qui se trouvait dans cette tombe « semble bien évoquer le même voyage ». Or, il est question à la ligne 9 de « faire une expédition/constituer une troupe de [...] hommes » (*irt mš^c n(y) s [...]*), puis de bédouins *hyrw-s^c* et de ramener quelque chose (*in.n.[...]*), et à la ligne 10, après une longue lacune, Hénénou dit avoir fait des barges-*wšht* (*Iw ir.n.(i) wšht*). Je n'y vois pour ma part aucun lien nécessaire avec la mission décrite par l'inscription du Ouadi Hammamat, mais plutôt une activité menée au nord-est de l'Égypte, avec le transfert possible d'un butin vers Thèbes au moyen de ces barges⁷³.

2b. L'expédition de l'an 24 de Sésostri I^{er}

La seconde expédition vers Pount connue pour le Moyen Empire est aussi la première à être attestée au Ouadi Gaouasis. Tout porte à croire que les inscriptions des monuments commémoratifs d'Amény et d'Ânkhou découverts sur le plateau dominant le site concernent la même expédition⁷⁴. L'une décrit les activités qui ont précédé l'envoi des bateaux à Pount ; l'autre a été rédigée après le retour de ces bateaux. La première mentionne la mission confiée par le roi à Antefoqer, vizir en fonction au moins depuis l'an 29 d'Amenemhat I^{er}, et le rôle du héraut Amény ; la seconde conserve une date à lire comme l'« [an] 24 » de Sésostri I^{er}.

L'inscription d'Amény mentionnant Antefoqer

L'inscription se trouvait sur une stèle en calcaire de 50 cm de large et 15 cm d'épaisseur qui, au moment de sa découverte, était encore conservée sur une hauteur de 45 cm⁷⁵. Le haut de la pierre d'effrita très vite, après que les hiéroglyphes qui allaient disparaître eurent été copiés. Pour Abdel Monem Sayed, il devait s'agir à l'origine d'une stèle cintrée⁷⁶, ce que confirma Dominique Farout, pour qui l'épithète royale *dī.(w) ḥmī R^c* « doué de vie (soit-il) comme Rê » (ligne 1 de Sayed) n'appartenait pas au texte lui-même, mais accompagnait une figuration gravée dans le cintre « dont on devine quelques traces » sur la photographie⁷⁷. Pour

⁷¹ HAYES 1949, p. 43-49, pl. IV.

⁷² MEEKS 2002, p. 322.

⁷³ Le terme *wšht* est mentionné dans Sinouhé (B 13, R 38) pour une navigation sur le Nil.

⁷⁴ Arguments dans SAYED 1977, p. 173 (d'ordre paléographique) ; OBSOMER 1995, p. 215-220 (d'ordre prosopographique).

⁷⁵ SAYED 1978, p. 70.

⁷⁶ SAYED 1977, p. 169.

⁷⁷ FAROUT 2006a, p. 43.

El-Sayed Mahfouz, il pouvait s'agir d'une scène montrant le roi Sésostri I^{er} devant le dieu Min⁷⁸.

Le texte se compose donc de 9 lignes seulement, dont la première atteste le cartouche du roi, Khéperkarê, et l'ordre donné au vizir Antefoqer. La numérotation des lignes utilisée ci-dessous est toutefois celle des éditions et des traductions publiées jusqu'à présent⁷⁹.

- a) ⁽²⁾[Le Roi de Haute et de Basse-Égypte⁸⁰] Khéperkarê, vivant (soit-il) [éternellement] !
- b) [...⁸¹].
- c) Sa Majesté a ordonné⁸² au noble prince, responsable de la ville, [...⁽³⁾...⁸³] et vizir, [...⁸⁴], responsable des Six Grandes Cours, Antefoqer, de charpenter cette flotte (*mdh*⁸⁵ *h^cw pn*) aux ⁽⁴⁾chantiers navals de Coptos⁸⁶, de gagner⁸⁷ le Bia de Pount (*sbt Bi³ Pwnt*) pour (y) parvenir en paix et (en) revenir en paix, ⁽⁵⁾et de fournir (ce qui est nécessaire à) tous leurs travaux (*pr k³wt.sn nbt*) afin que (cela) soit parfait et réussi plus que toute (autre) chose faite en ce pays précédemment. ⁽⁶⁾Il a agi à la perfection, conformément à ce qui lui fut ordonné dans la Majesté du Palais.
- d) Voici que le héraut ⁽⁷⁾Amény, fils de Mentouhotep, se trouve⁸⁸ sur la rive de Ouadj-Our (*hr idb n(y) W³d-wr*) à charpenter ces bateaux (*hr mdh nn n(y) h^cww*) ⁽⁸⁾avec le Grand Conseil du nome thinite de la Tête-du-Sud (*d³d³t wrt n(y)t Tp-Rsy T³-wr*) qui l'accompagne.
- e) Les personnes (*n^chw*)⁸⁹ qui sont sur la rive de Ouadj-Our (*hr idb n(y) W³d-wr*) ⁽⁹⁾constituant la troupe qui accompagne le héraut⁹⁰ : ⁽¹⁰⁾50 militaires-*šmsw* du Maître

⁷⁸ MAHFOUZ 2011a, p. 55. Il précise que la stèle se trouve aujourd'hui au Musée de la Faculté des Lettres de l'Université d'Alexandrie.

⁷⁹ Photographie et éditions : SAYED 1977, p. 170-171 (pl. 16) ; SAYED 1993, p. 182-183, FAROUT 1994, p. 169 (pl. I) ; MAHFOUZ 2011a, p. 55. Traductions : SAYED 1977, p. 170 ; SAYED 1979, p. 571 ; GOELET 1992, p. 212-213 ; KITCHEN 1993, p. 590 ; FAROUT 1994, p. 144 ; FAROUT 2006a, p. 44 ; FAROUT 2006b, p. 230-231 ; OBSOMER 1995, p. 711-712 ; DIEGO ESPINEL 2003, p. 83 ; PHILIP-STÉPHAN 2008, p. 240-241 ; TALLET 2009, p. 695 ; MAHFOUZ 2011a, p. 55-56 ; BREYER 2016, p. 615-617 ; TATERKA 2018, p. 75.

⁸⁰ Si on se réfère à la copie actualisée de SAYED 1993, p. 183, il n'y a rien avant le titre *nsw-bity* précédant le cartouche royal.

⁸¹ La lacune est assez longue pour avoir contenu la mention d'une date, comme c'est le cas au début de l'inscription Goyon 61 laissée au Ouadi Hammamat par le même héraut Amény : « Le roi de Haute et de Basse-Égypte Khéperkarê, vivant (soit-il) éternellement ! An 38, 3^e mois d'Akhet, (jour) 25 » (cf. GOYON 1957, p. 81).

⁸² L'usage de la forme *s^dm.n.f* autonome implique de restituer un auxiliaire *iw* devant *w^d.n hm.f*, voire la particule proclitique *sk* attestée devant *w^d.n hm.f* dans l'une des inscriptions d'Ânkhou (SAYED 1993, p. 167, col. 2).

⁸³ Sans doute les termes *t³ty s³b* « celui-du-rideau, seigneur » qui précèdent régulièrement le titre *t³ty* « vizir ».

⁸⁴ Petite lacune, pour laquelle on pourrait penser à un titre bref comme *iry-Nhn* « gardien de Nékhen ». Toutefois, les différentes attestations de ce titre chez Antefoqer (cf. OBSOMER 1995, p. 165) sont suivies de *hm-ntr M³t* « prêtre de Maât », pour lequel il n'y a pas de place ici.

⁸⁵ Le verbe *mdh* est mentionné également au Nouvel Empire, par exemple : *Urk. IV*, 1237 ; pHarris I (77.8).

⁸⁶ Attestée à trois reprises dans le pReisner II devant le terme *whrt* « chantier naval », la préposition *hr* est à restituer à la fin de la ligne 3 devant *whrwt n(yt) Gbtyw* : cf. OBSOMER 1995, p. 712 (note a).

⁸⁷ Le choix de cette traduction du verbe *sbi* sera justifié plus loin (voir 4a, point 3).

⁸⁸ Le choix du présent dans la traduction se justifie par le fait qu'au moment où le monument est constitué et l'inscription gravée, Amény se trouve effectivement « sur la rive de Ouadj-our ».

– vivant (soit-il), prospère et en bonne santé ! –, ⁽¹¹⁾1 intendant du (Grand) Conseil, ⁽¹²⁾500 soldats de la flotte du Maître – vivant (soit-il), prospère et en bonne santé ! –, ⁽¹³⁾5 scribes du Grand Conseil, ⁽¹⁴⁾3 200 soldats de la ville⁹¹.

Les inscriptions d'Ânkhou

Le monument commémoratif du chambellan du palais Ânkhou, découvert au Ouadi Gaouasis et actuellement au Musée de la Faculté des Lettres de l'Université d'Alexandrie, conserve sur les trois blocs qui le composent des inscriptions partiellement lisibles, dont les fac-similés furent édités en 1993 par Abdel Monem Sayed⁹².

a) L'inscription du bloc central⁹³ comporte 14 lignes horizontales dont la partie droite notant le début des lignes est conservé :

⁽¹⁾[An] 24, premier mois de Péret, [...⁹⁴], ⁽²⁾[responsable de⁹⁵] la flotte, commandant des équipages, cham[bellan du palais, Ânkhou⁹⁶] [...] [Pou]⁽³⁾nt, au sud de Oupet-ta (*hnt Wp(t)-t3*)⁹⁷ pour atteindre (*ph*) [...] ⁽⁴⁾avec des troupes de recrues [...] ⁽⁵⁾l'administrateur du Noun

⁸⁹ Le terme *nhw* signifie littéralement « vivants » et désigne des « personnes », mais il concerne plus spécifiquement des soldats dans le cadre d'expéditions (cf. BERLEV 1971, p. 23-48), comme le prouve l'inscription Goyon 61, qui englobe sous le terme *h3wty* « combattant » 300 *nhw* de la flotte thébaine du souverain et 700 *nhw* du nome (cf. GOYON 1957, p. 81). J'ai choisi de conserver ici le sens premier du terme, car la liste qui suit ne se limite pas à des militaires, en traduisant néanmoins par « soldats » les deux occurrences suivantes du terme.

⁹⁰ J'ai choisi de lire *m mšc hn^c whmw* avec un « m d'équivalence » (OBSOMER 1995, p. 712), suivi par TALLET 2009, p. 695. BREYER 2016, p. 616, fait de même mais il pense que les *nhw wnw hr idb n(y) W3d-wr* sont des « Bewohner der Meeresküste ». De son côté, Farout a préféré restaurer un signe *r* dans l'espace entre les hiéroglyphes de la chouette et du soldat, pour comprendre *imy-[r(3)] mšc hn^c whmw* « le chef de troupe et le substitut » (FAROUT 1994, p. 144).

⁹¹ S'agit-il d'une ville spécifique ? Dans l'affirmative, on pensera soit à Licht, la Résidence royale, soit à Thèbes où Amény a pu passer sa jeunesse compte tenu de la biographie de son père Mentouhotep renseignée dans l'inscription découverte en 1987 par Annie Gasse au Ouadi Hammamat (col. 13) : cf. GASSE 1988, p. 84-85.

⁹² SAYED 1993, p. 161-179. Cette publication est restée confidentielle. Dans sa publication initiale (SAYED 1977, p. 157-162), Sayed avait transcrit les textes sans en donner visuellement leur disposition sur le monument. C'est sur la publication de 1977 que se sont basés les traducteurs : OBSOMER 1995, p. 713-715 ; DIEGO ESPINEL 2003, p. 84 ; FAROUT 2006a, p. 45-48 ; MAHFOUZ 2011a, p. 52-54 ; BREYER 2016, p. 612-615 ; E. Cruz-Uribe dans BARD, FATTOVICH 2018, p. 86-89 ; TATERKA 2018, p. 76-77.

⁹³ Édition : SAYED 1993, p. 169.

⁹⁴ La lacune doit logiquement inclure la mention de l'ordre royal : *tw wd.n hm.f n* « Sa Majesté ordonna à ». Cette séquence était-elle suivie des premiers titres d'Ânkhou ou, au contraire, précédée d'une séquence complétant la date comme *hr hm n(y) nsw-bity Hpr-k3-R^c, nh.(w) dt !* « sous la Majesté du roi de Haute et de Basse-Égypte Khéperkarê, vivant (soit-il) éternellement ! » ? On retiendra la première hypothèse si la rédaction de l'inscription du bloc oriental a été effectuée en même temps, car on y lit la titulature royale, dans la première colonne qui jouxte la date du bloc central et offre, à l'inverse des lignes suivantes, une inscription gravée de droite à gauche, à l'instar de l'inscription du bloc central.

⁹⁵ Le titre complet, *(i)m(y)-r(3) h^cw*, figure dans la colonne 1 du bloc occidental. Au début de la ligne 2, on restituera le signe *r* au-dessus de l'hiéroglyphe du bateau, le signe *m* devant dès lors figurer à la fin de la ligne 1.

⁹⁶ Restitution plus que probable.

⁹⁷ D'après l'édition de 1993, où l'hiéroglyphe du bateau de la copie de 1977 a été remplacé par celui des deux cornes (voir ci-après, page 63). Il ne s'agit donc pas, comme on l'avait compris jadis, du verbe *hnt.n.(i)* « aller vers le sud » avec le trait horizontal lu comme un *n* (ou *hnty* « die Südreise » chez BREYER 2016, p. 613). Il s'agit de l'expression *hnt Wp(t)-t3* « en amont/au sud de l'Ouverture (mieux que “Corne”) du pays/de la terre », qui justifie la présence du déterminatif de la colline à trois bosses, considérée jusque-là comme problématique. Pour la localisation de Oupet-ta, voir ci-après (4. Commentaires historiques).

(*nw*), le responsable de [...] ⁽⁶⁾l'inspecteur (?) des scribes du grenier (et) des scribes [...] ⁽⁷⁾le responsable des auxiliaires, le responsable des orfèvres [...] ⁽⁸⁾400 recrues, total 400 [+ x] [...].

Des lignes 9 à 14, seule la partie droite est conservée, attestant encore à deux reprises le terme *nw*. Filip Taterka propose d'y voir les noms de bateaux⁹⁸, précédés à droite d'une double colonne de texte dont le début se lit assurément *rn n(y) dpwt* « nom des bateaux-*dpt* ». On notera toutefois que les noms de bateaux attestés par ailleurs sur le site incluent un nom royal, celui de Sésostri I^{er} ou d'Amenemhat III.

b) L'inscription du bloc oriental⁹⁹ comportait une dizaine de colonnes, dont seules les premières sont conservées en tout ou partie. La colonne initiale, qui se trouvait immédiatement à droite du bloc central, se distingue des autres : elle est gravée pour une lecture de droite à gauche et présente une titulature royale, comme si celle-ci précédait la date et le texte du bloc central :

⁽¹⁾[...], aimé d'Haroëris-Rê, le Roi de Haute et de Basse-Égypte Khéperkarê, aimé de Khenty-khéty, le fils de Rê Sésostri, aimé d'Hathor maîtresse de Pount.

c) Le sens d'écriture (de droite à gauche) des onze colonnes d'hiéroglyphes du bloc occidental invite à lire celles-ci avant les colonnes 2 à 10 du bloc oriental, gravées pour une lecture de gauche à droite. Ces onze colonnes du bloc occidental ne sont que partiellement lisibles¹⁰⁰ :

⁽¹⁾[...¹⁰¹] au responsable de la flotte, commandant des équipages, responsable des recrues, ⁽²⁾[...] envoyé(s)¹⁰² vers le Bia de Pount (*m³(w) r Bi³ Pwnt*) ⁽³⁾[...] ¹⁰³. « (Je) suis revenu après avoir rapporté réellement ⁽⁴⁾[...¹⁰⁴] (pour) la Majesté du Maître [des Deux Terres], Roi de Haute et de Basse-Égypte Khéperkarê, qui possède la vie et le pouvoir éternellement. ⁽⁵⁾La flotte¹⁰⁵ [...] ³*sk*¹⁰⁶, ⁽⁶⁾les pays de plaines et de montagnes¹⁰⁷ [...] ¹⁰⁸] leur pays, les produits de la Terre du Dieu (*inw T³-ntr*) *m gs t³*¹⁰⁹ ⁽⁷⁾[...¹¹⁰] Ta-tjénen en toutes

⁹⁸ TATERKA 2018, p. 77. Je le remercie de me permettre de mentionner son idée.

⁹⁹ Édition : SAYED 1978, pl. XI ; SAYED 1993, p. 167.

¹⁰⁰ Édition : SAYED 1993, p. 171.

¹⁰¹ Mention de l'ordre royal comme au début de l'inscription du bloc central.

¹⁰² Il est préférable d'y voir un participe plutôt qu'un infinitif, ce participe se rapportant sans doute à des gens « envoyés » (*cf. Wb. II, 23.3*).

¹⁰³ On supposera la présence d'un verbe *dd* « dire », introduisant un récit autobiographique d'Ânkhou.

¹⁰⁴ Quelques signes isolés.

¹⁰⁵ Début d'une proposition non-verbale, comme l'indique la présence de l'auxiliaire *iw* devant le nom. Il pourrait ne pas y avoir de lacune au-dessus de cet auxiliaire.

¹⁰⁶ Terme inconnu par ailleurs, déterminé par le triple signe de l'eau et le canal. BREYER 2016, p. 614, traduit « Meer ».

¹⁰⁷ Il pourrait ne pas y avoir de lacune au-dessus de ces deux termes.

¹⁰⁸ La lacune commence par *šn* et présente quelques signes supplémentaires dont un poussin et une triple colline.

¹⁰⁹ BREYER 2016, p. 614, propose *m gs.n* « an unserer Seite ». L'expression *m gs t³* pourrait se révéler intéressante pour la localisation de la « Terre du dieu », mais je préfère rester prudent.

¹¹⁰ La lacune inclut des signes à lire *km³* et se termine par un signe *nb*, devant lequel Sayed place un faucon impossible à confirmer à partir de la photographie.

sortes de choses de ce pays¹¹¹ entendues dans (?)⁽⁸⁾ [...] qu'ils créent¹¹², la terre, l'eau (?)¹¹³, le sable sur la rive, ce qui est et n'est pas¹¹⁴.⁽⁹⁾ [...] dire cela [...] ⁽¹⁰⁾ [...] ces produits (*inw pn*) qu'ils ont rassemblés comme tribut (*b³kt*) [...] ⁽¹¹⁾ [...] dont [...] le maître, par [le chambellan] du palais Ânkhou ».

d) Enfin, les colonnes 2 et suivantes du bloc oriental¹¹⁵ énoncent ce qui suit :

⁽²⁾ [...] ¹¹⁶ en paix du maître des Deux Terres Sésostri, vivant (soit-il) comme Rê¹¹⁷ ! Sa Majesté a ordonné à son compagnon (*smr:f*), le responsable de tous les magasins du domaine royal, le chambellan ⁽³⁾ [Ânkhou] de (re)venir en paix¹¹⁸. Sa Majesté pense assurément qu'il est plus efficace que tout (autre) compagnon¹¹⁹ ayant exercé une activité dans Chen-our (*ir(w) ht m Šn-wr*). ⁽⁴⁾ [...] courageux de ses bras (?), homme d'avenir qui connaît les choses, ⁽⁵⁾ [...] bateaux (*dpwt*) [...] j'ai/après avoir abordé aux districts du nome de Coptos pour atteindre¹²⁰ ⁽⁶⁾ [...] cette flotte (*h^sw pn*) comme [...].

Quelques signes au bas des colonnes 6 et 7 sont tout ce qui reste de la suite de l'inscription.

S'il n'y eut qu'une seule expédition vers Pount sous Sésostri I^{er}, en l'an 24, attestée par les monuments d'Amény et d'Ânkhou, il convient de lui associer le fragment de stèle mentionnant deux noms de bateaux construits à partir du nom royal (l'un s'appelle « Sésostri est durable de vie »), voire la stèle d'Imérou attestant la séquence *Bi³ n(y) Pwn[t]*¹²¹.

3. Les autres expéditions du Moyen Empire vers Pount

Après le règne de Sésostri I^{er}, au moins cinq expéditions ont été menées vers Pount au départ de Mersa Gaouasis, pour lesquelles on dispose d'un ou de plusieurs documents offrant des données précises sur leur date¹²². Mais le site du Ouadi Gaouasis a également livré des stèles et ostraca, avec une date chiffrée et/ou la mention d'un roi (Sésostri III ou Amenemhat III), dont les textes, souvent endommagés, ne mentionnent pas – ou plus – la destination de l'expédition. La prudence est alors de mise, car celle-ci pourrait être aussi bien le Sinaï que

¹¹¹ Habituellement, *t³ pn* désigne l'Égypte.

¹¹² Sans doute une forme relative.

¹¹³ Deux filets d'eau avec un trait horizontal entre les deux.

¹¹⁴ Expression courante pour désigner la totalité.

¹¹⁵ Cf. note 99.

¹¹⁶ Il manque un mot devant *m htp*. On peut clairement envisager le terme *iwt* « venue », qui impliquerait une visite royale au Ouadi Gaouasis. Voir ci-après, point 4c (interprétation historique).

¹¹⁷ D'après la photographie publiée par Sayed, le mot suivant est bien la particule *sk* qui introduit ce qui suit, et non pas le terme attendu *dt* comme je l'avais suggéré en 1995.

¹¹⁸ Il s'agit sans doute du retour d'Ânkhou vers la vallée du Nil.

¹¹⁹ Littéralement : « Il est plus efficace au cœur de Sa Majesté que tout (autre) compagnon ».

¹²⁰ À la lumière de l'édition de 1993, je lis en effet : *dmi.n.i ww[...] sp³t Gbtyw r ph* ⁽⁶⁾ [...]. Je continue de penser qu'il ne convient pas de lire *dmi n(y) S³ww* « port de Saouou », comme proposé par SAYED 1977, p. 175, n. 26, et retenu par Farout, Mahfouz et Cruz-Urube. Il eût été intéressant de connaître le terme figurant en haut de la colonne 6 comme complément direct du verbe *ph* « atteindre ».

¹²¹ Voir ci-dessus, note 8.

¹²² Cf. PIRELLI 2010a, p. 237-238 ; BARD, FATTOVICH 2011, p. 111 ; MAHFOUZ 2011a, p. 57-65 ; MAHFOUZ 2012, p. 60-62 ; BARD, FATTOVICH 2018, p. 69-72.

Pount, comme le suggère la stèle de Khnoumhotep (Durham N 1935)¹²³, découverte au Ouadi Gasous et datée de l'an 1 de Sésostri II, qui affiche en son cintre une figuration de « Soped, maître de Ta-Chésémet, maître de l'Orient »¹²⁴.

3a. L'expédition de l'an 28 d'Amenemhat II

La stèle de Khenty-khéty-our (Durham N 1934)¹²⁵ montre en son cintre le roi Amenemhat II offrant des vases-*nw* au dieu Min de Coptos. Au registre inférieur, un personnage en adoration est identifié par le texte suivant :

(¹)Prier le dieu, adresser une adoration à Haroëris-Rê et à Min de Coptos (²)par le noble prince, chancelier royal, responsable de la cour de justice (*im(y)-r(3) rwyf*), (³)Khenty-khéty-our, après son retour en (⁴)paix de Pount (*m-ht iwt.f m htp m Pwnt*), sa troupe (⁵)l'accompagnant saine et sauve, ses bateaux (*h^cww*) ayant abordé (⁶)à Saouou.

C'est sous les bras de Khenty-khéty-our que se trouve inscrite la date de l'« an 28 ». Comme celle-ci n'est pas précédée de la préposition *m* qui la relierait syntaxiquement au texte comme un complément de temps, il est possible qu'elle fut ajoutée au texte déjà rédigé.

3b. L'expédition de l'an 2 ou 3 de Sésostri II

Cette expédition est attestée par la stèle n° 29 du Ouadi Gaouasis, découverte en 2009 près de la galerie 8¹²⁶. Il s'agit d'une stèle cintrée surmontée du soleil déployant ses ailes au-dessus des noms de Sésostri II, aimé de Min de Coptos. Le texte de six lignes offre des sections difficiles à lire ; son édition finale par El-Sayed Mahfouz est en cours. Il commence par une date, l'an 2 ou l'an 3, et s'achève avec le nom d'un certain Hénénou. On notera, aux lignes 1 et 2, l'expression « Montée de (titres)¹²⁷ pour gagner le Bia de Pount », qui inclut la séquence *sbt Bi3 Pwnt* déjà rencontrée dans l'inscription d'Amény.

3c. L'expédition de l'an 5 de Sésostri III

Le lot de tessons inscrits de textes hiératiques à l'encre noire qui avait été découvert par Abdel Monem Sayed en contrebas du monument d'Amény (zone de fouilles W 45-50) a fait

¹²³ Basalte, 66 x 35 cm. Voir BIRCH 1880, p. 268-20, pl. IV ; ERMAN 1882, p. 204-205 ; NIBBI 1976, p. 50, pl. X ; SAYED 1977, p. 139 (pl. 8a) ; OBSOMER 1995, p. 387-388, 710-711 ; MAHFOUZ 2011a, p. 58-59 ; BREYER 2016, p. 608-609. Sur les documents relatifs à ce Khnoumhotep, fils du propriétaire de la tombe n° 3 de Béni Hassan, voir FRANKE 1991, p. 51-67 ; MAHFOUZ 2008c, p. 49-54 ; ALLEN 2008, p. 29-39.

¹²⁴ Soped, maître de l'Orient, est le dieu du XX^e nome de Basse-Égypte, non loin des lacs Amers, attesté au Sérabit el-Khadim à partir de Sésostri II (cf. VALBELLE, BONNET 1996, p. 38-39). C'est la seule attestation de l'épithète « maître de Ta-Chésémet » (cf. LEITZ 2002, p. 773). On s'accorde à penser que Ta-Chésémet ou « pays de la malachite » désignerait le Sinaï où trois inscriptions attestent le terme *šsm* (GARDINER, PEET, ČERNÝ 1952-1955, p. 42, et n° 121, 182, 200). La malachite est un carbonate de cuivre, que l'on trouve au Sinaï et dans certains sites du désert oriental (cf. LUCAS, HARRIS 1962, p. 201-206). La stèle de Khnoumhotep mentionne un « gardien du cellier Nebchabet », qui est sans doute cité sur une stèle du Sérabit el-Khadim (GARDINER, PEET, ČERNÝ 1952-1955, n° 225).

¹²⁵ Basalte, 52 x 30 cm. Voir BIRCH 1880, p. 267-268, pl. III ; ERMAN 1882, p. 203-204 ; NIBBI 1976, p. 50, pl. IX ; SAYED 1977, p. 139 (pl. 8b) ; OBSOMER 1995, p. 709-710 ; MAHFOUZ 2011a, p. 57-58 ; BREYER 2016, p. 610.

¹²⁶ Grès, 72 x 47 cm. Voir BARD, FATTOVICH 2010, p. 23, fig. 9 ; BARD, FATTOVICH 2018, p. 67, fig. 17.

¹²⁷ Formulation attestée par les stèles du Ouadi el-Houdi n° 7 (Assouan 1472) et 144 (Caire JE 71900) : cf. OBSOMER 1995, p. 620, 635-636.

l'objet d'une étude minutieuse d'El-Sayed Mahfouz publiée en 2008¹²⁸. Il s'agit de 23 étiquettes de jarres, conservées aujourd'hui au musée de la Faculté des Lettres de l'Université d'Alexandrie, qui attestent que ces jarres avaient contenu des denrées alimentaires, surtout du poisson séché, mais aussi de la bière, des côtes de bœuf, des figues, des dattes, etc. Relevons les informations les plus intéressantes pour notre propos.

L'étiquette n° 1 (oWG 20+22) note une date (Péret II.13 de l'an 5) et précise que le contenu de la jarre est « ce qu'a apporté le gouverneur (*h³ty-*) Noubkaourê de Sékhem-Sénousret-mâ-khérou »¹²⁹, personnage connu pour avoir exercé cette fonction à el-Lahoun sous le règne de Sésostri III¹³⁰. L'étiquette n° 2 (oWG 06) mentionne le même personnage et Péret III.12 de l'an 5¹³¹. L'étiquette n° 3 (oWG 11+01) le mentionne également, mais la date n'est pas entièrement conservée¹³². L'étiquette n° 4 (oWG 39) note la date de Péret II.22 de l'an 5 et mentionne deux scribes du conseil-*d³d³t*, dont l'un se nomme Hor¹³³. L'étiquette n° 7 (oWG 15) note la date de Chémou II.16 de l'an 5 et mentionne la ville de Ioumitérou, non loin de Gébelein¹³⁴. L'étiquette n° 8 (oWG 40) mentionne Pount et le domaine du héraut du portique-*rryt Khenty-[khéty-our]*, connu aussi par un papyrus d'el-Lahoun¹³⁵. Plus ancienne est l'étiquette n° 5 (oWG 18), qui atteste la date de Chémou III.[...] de l'an 4¹³⁶. Enfin, l'étiquette n° 6 (oWG 2) note Chémou III d'une année qui est effacée¹³⁷.

Ces jarres acheminées au Ouadi Gaouasis ont des étiquettes qui couvrent une période allant au moins de Chémou III de l'an 4 à Chémou II de l'an 5. Mahfouz en conclut qu'elles concernent la fourniture de denrées alimentaires aux ouvriers travaillant sur la côte et à ceux qui allaient voyager sur la mer Rouge, dans le cadre d'une expédition vers Pount en l'an 5 de Sésostri III¹³⁸.

La stèle n° 14, découverte en 2007 devant la galerie 5 (zone WG 32)¹³⁹, confirme l'activité au Ouadi Gaouasis durant le règne de Sésostri III. Il s'agit d'une stèle rectangulaire surmontée d'une corniche à gorge, constituée de deux registres, dont le premier montre en trois colonnes la titulature de Sésostri III faisant face à la figuration du dieu Min de Coptos. Au second registre, on voit les traces de deux personnages figurés, associés à des légendes hélas trop partiellement conservées. Aucune mention de l'année ni aucune mention de Pount ne figure sur cette stèle, qui pourrait donc tout aussi bien être liée à une expédition au Sinaï, car

¹²⁸ MAHFOUZ 2008a, p. 267-334 (pl. XXIV-LVII).

¹²⁹ MAHFOUZ 2008a, p. 269-270, pl. XXXIV.

¹³⁰ MAHFOUZ 2008a, p. 280-281.

¹³¹ MAHFOUZ 2008a, p. 271, pl. XXXV.

¹³² MAHFOUZ 2008a, p. 271-272, pl. XXXVI.

¹³³ MAHFOUZ 2008a, p. 272, pl. XXXVII.

¹³⁴ MAHFOUZ 2008a, p. 273, pl. XL.

¹³⁵ MAHFOUZ 2008a, p. 273-274, pl. XLI.

¹³⁶ MAHFOUZ 2008a, p. 272, pl. XXXVIII.

¹³⁷ MAHFOUZ 2008a, p. 273, pl. XXXIX.

¹³⁸ MAHFOUZ 2008a, p. 285.

¹³⁹ Calcaire, 31 x 23 cm. Voir MAHFOUZ 2011a, p. 60 ; MAHFOUZ 2012, p. 121.

deux inscriptions attestant le nom de Sésostri III, sans toutefois mentionner l'année, sont connues au Sérabit el-Khadim¹⁴⁰.

3d. Sous le règne d'Amenemhat III

La stèle n° 16 du Ouadi Gaouasis (Qift 174), découverte devant l'entrée de la galerie 4 (zone WG 33), a été inscrite au nom du « gardien du cellier du palais » (*iry-ʿt n(y) pr-ʿ3*) Amény¹⁴¹. Le texte offre une date, l'« an 23 sous la Majesté du Roi de Haute et de Basse-Égypte Nymaâtrê », et se poursuit par une formule d'offrande mentionnant le dieu Min de Coptos et le bénéficiaire. Étudiant le titre porté par Amény (*iry-ʿt n(y) pr-ʿ3*)¹⁴², Mahfouz constate qu'il n'est attesté qu'au Moyen Empire, notamment dans le cadre de missions menées au Sinaï sous le règne d'Amenemhat III, pour des personnes chargées des lieux de stockage de la nourriture. Comme la stèle ne mentionne pas Pount, il se demande si elle est liée à une expédition à Pount ou au Sinaï. Pour Tallet, la présence au Sérabit el-Khadim de deux inscriptions de l'an 23 d'Amenemhat III plaide en faveur de la seconde hypothèse¹⁴³.

La stèle n° 23 du Ouadi Gaouasis (Qift 178), découverte devant l'entrée de la galerie 5 (zone WG 55), ne comporte plus que les trois lignes gravées dans le cintre¹⁴⁴. On y lit une date, l'« an 41 sous la Majesté du Roi de Haute et de Basse-Égypte Nymaâtrê, [...] » (lignes 1-2), tandis que la ligne 3 présente le début de la titulature sans doute complète de ce roi. On ignore si le texte devenu illisible mentionnait une expédition à Pount ou au Sinaï. Mais la présence au Ouadi Maghara d'une inscription de l'an 41 d'Amenemhat III amène Tallet à plaider en faveur du Sinaï¹⁴⁵.

En revanche, le toponyme Pount est mentionné à deux reprises sur une autre stèle du règne d'Amenemhat III découverte au Ouadi Gaouasis. Il s'agit de la stèle n° 5 (Qift 144), trouvée devant les galeries sous la niche dans laquelle elle était placée à l'origine¹⁴⁶. Elle a gagné aujourd'hui le Musée de la Civilisation, au Caire. Dans son cintre, le roi Amenemhat III (Nymaâtrê) offre un pain-šʿyt au dieu Min de Coptos, tandis que le « chambellan de la Tête-du-Sud » (*imy-r(3) ʿhnwty n(y) Tp-Rsy*) Nebsou est figuré derrière le roi. Le corps de la stèle est séparé en deux par une ligne verticale. À droite, Nebsou est représenté une seconde fois, avec le texte suivant :

¹⁴⁰ Voir GARDINER, PEET, ČERNÝ 1952-1955, n° 81, 82. TALLET 2005, p. 144-145, qui leur associe les inscriptions n° 146, 148, 151, propose de les dater entre l'an 10 et l'an 16 sur base de considérations prosopographiques. Voir aussi SEYFRIED 1981, p. 157-158.

¹⁴¹ Calcaire, 16 x 14 cm. Voir MAHFOUZ 2008b, p. 253-255, fig. 2-3. J'ai préféré traduire *iry-ʿt* par « gardien du cellier » plutôt que « gardien du hall », en suivant la proposition de Tallet adoptée par Mahfouz. Ce dernier se demande (p. 261-269) si ce « gardien du scellier du palais Amény » peut être identifié sur des stèles abydéniennes du Moyen Empire (FRANKE 1984, dossier 106). Il relève trois Amény différents ayant porté ce titre, mais sans disposer d'éléments pour conclure. Voir aussi MAHFOUZ 2011a, p. 61-62 ; MAHFOUZ 2012, p. 128 (fig. 8-9).

¹⁴² MAHFOUZ 2008b, p. 269-272.

¹⁴³ TALLET 2015, p. 61, 66. Pour les inscriptions, voir GARDINER, PEET, ČERNÝ 1952-1955, n° 102, 131. Tallet leur associe l'inscription n° 151.

¹⁴⁴ Calcaire, 35 x 26 cm. Voir MAHFOUZ 2008b, p. 255, fig. 4-5 ; MAHFOUZ 2011a, p. 62 ; MAHFOUZ 2012, p. 129 (fig. 10-11).

¹⁴⁵ TALLET 2015, p. 62, 66. Pour l'inscription, voir GARDINER, PEET, ČERNÝ 1952-1955, n° 27.

¹⁴⁶ Calcaire, 38 x 26 cm. Voir PIRELLI 2007, p. 88-99, pl. XVII a-b ; PIRELLI 2010b, p. 1968-1970, fig. 1. Voir aussi MAHFOUZ 2008b, p. 259-261 ; MAHFOUZ 2011a, p. 62 ; MAHFOUZ 2012, p. 121-122, 127 (fig. 6-7) ; BREYER 2016, p. 605-606 ; BARD, FATTOVICH 2018, p. 64-65.

« Sa Majesté a fait que je vienne vers le Bia de Pount (*iwt.i r Bi³ Pwnt*) avec le grand intendant Sénebef, en raison de l'excellence de mon avis. Je suis quelqu'un qui connaît son rang, à la pensée juste ». Le chambellan Nebsou, qui possède l'état de bienheureux.

À gauche son frère Amenhotep est figuré, accompagné du texte suivant :

Son frère, le scribe préposé au sceau du Trésor, Amenhotep, dit : « Sa Majesté a fait que (je) vienne pour conduire¹⁴⁷ le grand intendant Sénebef vers Pount (*r sbt imy-r(3) pr wr Snb.f r Pwnt*), parce que Sa Majesté pense que (je) suis efficace au plus haut point ». Amenhotep, qui possède l'état de bienheureux.

Cette stèle n° 5 du Ouadi Gaouasis indique que Nebsou et Amenhotep étaient au service du grand intendant Sénebef, sans doute le responsable de la mission royale. Comme le texte mentionne d'une part *Bi³ Pwnt*, d'autre part *Pwnt*, Pirelli envisage l'hypothèse de deux expéditions différentes, ce qui expliquerait pense-t-elle l'absence d'une date précise dans le règne¹⁴⁸. Mais Mahfouz préfère y voir des références à différentes phases d'une même expédition¹⁴⁹.

Mahfouz relève trois autres documents du Ouadi Gaouasis qui attestent le nom du roi Amenemhat III, les stèles n° 6 et 8 et l'ostracon n° 101, dont les textes ne permettent toutefois pas de savoir s'ils furent liés à une expédition à Pount ou au Sinaï. En voici une présentation succincte.

La stèle n° 6 (Qift 155) découverte dans sa niche à l'entrée de la galerie 2, où elle était fixée grâce à un mortier, est une stèle cintrée gravée sur un bloc rectangulaire et affichant au sommet un soleil déployant ses ailes¹⁵⁰. La première ligne présente une date partiellement conservée : l'« [an x+]2 sous la Majesté du Roi de Haute et de Basse-Égypte Nymaâtrê, doué de vie [...] ». Sous cette date, un registre présente en quatre colonnes les cinq noms de la titulature d'Amenemhat III, en face d'une figuration du dieu Min de Coptos. Sous ce registre, deux personnages sont figurés face à face, séparés par quatre colonnes d'hiéroglyphes ; comme la portion inférieure de ces colonnes de textes a disparu, on ne conserve ni le nom des personnages, ni le détail de l'ordre royal adressé à chacun.

La stèle n° 8 (Qift 157), découverte près de la précédente, est quasi totalement arasée, si bien qu'on n'y lit plus que le nom du roi¹⁵¹. En revanche, l'ostracon n° 101 (Qift 159), découvert devant l'entrée de la galerie 3, offre des informations d'un tout grand intérêt¹⁵². « Le texte, composé de sept lignes et écrit en noir charbonneux, est le compte rendu du retour d'un voyage maritime. Alors que la partie droite du texte semble complète, celle de gauche est malheureusement perdue »¹⁵³. La première ligne commence par « Recevoir les bateaux (*šsp*

¹⁴⁷ Le choix de cette traduction du verbe *sbi* sera justifié plus loin (voir 4a, point 3). C'est le choix opéré par Pirelli, « to lead », et Breyer, « zu führen ».

¹⁴⁸ PIRELLI 2007, p. 98.

¹⁴⁹ MAHFOUZ 2008b, p. 260-261 : « dans la vallée du Nil d'abord, sous la responsabilité de Senebef, pour préparer la logistique de l'expédition, puis les voyages au ouadi Gaouasis, sous la conduite des deux frères ; de là, l'un partit vers Pount chercher son produit principal, l'encens, l'autre se rendit aux mines de Pount pour en rapporter des métaux exotiques, comme l'or *ouadj* et l'électrum ».

¹⁵⁰ Calcaire, 36 x 22 cm. Voir MAHFOUZ 2008b, p. 256-257, fig. 6-7 ; MAHFOUZ 2011a, p. 62-63 ; MAHFOUZ 2012, p. 130 (fig. 12-13) ; BREYER 2016, p. 606-607 ; BARD, FATTOVICH 2018, p. 65-66.

¹⁵¹ Calcaire, 21 x 14 cm. Voir MAHFOUZ 2008b, p. 258, fig. 8-9.

¹⁵² MAHFOUZ 2008b, p. 258-259, fig. 10-11.

¹⁵³ MAHFOUZ 2008b, p. 258.

h^cw) [...] », et les deux suivantes mentionnent les noms de deux bateaux : le bateau (*h^c*) « Nymaâtrê-vivant comme Rê [...] » et le bateau (*h^c*) « Nymaâtrê-donne [...] ».

3e. L'expédition de l'an 7/8 d'Amenemhat IV

Parmi les boîtes de transport découvertes devant l'entrée des galeries, il en est deux (n° 2 et n° 21) qui présentaient une face avec une inscription peinte en noir sur un enduit de plâtre blanc où se lisait encore l'an 8 du roi Amenemhat IV¹⁵⁴. Le contrôleur des recrues (*hrp nfrw*) et scribe royal Djédy est mentionné, de même que le contenu de ces boîtes : les *inw n(y) Pwnt* « produits de Pount » (n° 21) et les [...] *bi³yt Pwnt* « merveilles de Pount » (n° 2). Ces boîtes ont été laissées sur place sans doute parce qu'elles servaient au stockage à bord des bateaux des produits qui allaient être acheminés vers la Vallée du Nil dans des sacs transportés par des hommes ou à dos d'âne.

Mahfouz leur associe l'ostracon WG n° 111, qui est une étiquette de jarre découverte en 2008 dans la zone WG 47, là où Sayed avait exhumé quantité de tessons du même genre. Il mentionne l'an 8 d'Amenemhat IV et indique que la jarre avait contenu 200 poissons¹⁵⁵.

C'est à quelque 325 km au sud-est de Mersa Gaouasis, devant l'entrée du temple principal de Bérénice, port connu pour avoir été établi par Ptolémée II Philadelphie¹⁵⁶, que deux fragments d'une stèle cintrée de l'an 7 d'Amenemhat IV ont été découverts lors des fouilles menées en 2015¹⁵⁷. Un troisième fragment, qui avait été trouvé en 1818 à l'intérieur du temple par Belzoni qui en avait publié un dessin¹⁵⁸, permet de recomposer aujourd'hui la quasi totalité de la stèle, qui faisait environ 55 cm de haut sur 28,50 cm de large. Le registre supérieur montre le roi Amenemhat IV debout à gauche, faisant offrande à une divinité assise à droite, dont le nom n'est pas conservé¹⁵⁹. Au registre inférieur, un personnage, inconnu par ailleurs, est identifié par quatre colonnes de texte :

(¹)Le noble prince, chancelier royal et compagnon unique, (²)préposé aux affaires confidentielles du domaine royal (*hry-sšt³ pr-nsw*), confident de l'Horus (³maître du palais (*imy-ib Hr nb h*), chancelier du dieu (*htmty-ntr*), contrôleur des recrues (*hrp nfrw*), (⁴)[...] Ptah-hotep.

C'est sous le second registre qu'est notée, de façon isolée, la date de l'« an 7 ».

La stèle a été réalisée à partir d'un bloc de quartzite (ou grès silicifié), sans doute issu des carrières du Gebel Ahmar près du Caire¹⁶⁰. Elle a pu être gravée dans la région memphite avant d'être acheminée vers sa destination¹⁶¹, puisqu'elle ne livre pas le compte rendu d'une mission, mais simplement les noms et titres de celui qui en serait chargé. On peut raisonnable-

¹⁵⁴ MAHFOUZ 2010b, p. 165-169, fig. 1-4.

¹⁵⁵ MAHFOUZ 2010b, p. 169, fig. 5-6.

¹⁵⁶ Dans la baie au sud du Ras Banas. Coordonnées : 23°56'09" N, 35°29'00" E. Les murs du temple conservent une décoration de l'empereur romain Tibère. L'attribution à Ptolémée II figure chez Pline (*Histoire naturelle*, VI, 168).

¹⁵⁷ HENSE, KAPER, GEERTS 2015, col. 585-601. Voir aussi HENSE, SIDEBOTHAM 2017, p. 41-43.

¹⁵⁸ BELZONI 1820, p. 332 ; BELZONI 1821, pl. 16. La localisation actuelle de ce fragment est inconnue.

¹⁵⁹ Pour HENSE, KAPER, GEERTS 2015, col. 595, il ne s'agit pas de Min de Coptos, qui eût été figuré debout, mais sans doute de Ptah de Memphis.

¹⁶⁰ HENSE, KAPER, GEERTS 2015, col. 593.

¹⁶¹ HENSE, KAPER, GEERTS 2015, col. 600.

ment envisager que la date fut ajoutée dans un second temps¹⁶², lors de l'installation de la stèle à l'endroit où on avait prévu de la placer. La question est de savoir à quel endroit. En effet, comment expliquer la présence de cette stèle à plus de 200 km de tout site du Moyen Empire connu à ce jour ?

Il est clair que la stèle de Ptahhotep fut placée dans le temple gréco-romain de Bérénice comme un objet de prestige, sans doute à l'époque romaine, comme les stèles de Khéty-khéty-our et de Khnoumhotep le furent dans les structures gréco-romaines du Ouadi Gasous. Mais cette stèle fut-elle acheminée à l'époque romaine du Ouadi Gaouasis vers Bérénice, à plus de 300 km au sud, ou bien fut-elle laissée au Ras Banas lors d'une escale de l'expédition partie de Mersa Gaouasis en l'an 7 d'Amenemhat IV et qui allait y revenir en l'an 8 ? De ces deux hypothèses, la seconde semble la plus vraisemblable¹⁶³. L'hypothèse d'un site du Moyen Empire restant à découvrir aux environs du Ras Banas a même été énoncée¹⁶⁴.

4. Commentaires historiques

La localisation de Pount a fait couler beaucoup d'encre, et plusieurs monographies ont paru sur le sujet¹⁶⁵. Les hypothèses qui ont été énoncées utilisent des données archéologiques, textuelles et iconographiques. Aux informations fournies par les textes mentionnant des expéditions vers Pount s'ajoutent les produits mentionnés comme provenant de Pount, notamment la myrrhe-*ntyw* utilisée lors des rituels¹⁶⁶, la flore, la faune, le paysage et l'habitat de Pount figurés dans les peintures et reliefs, notamment à Deir el-Bahari, la physionomie des Pountites, les embarcations qu'ils utilisent, etc. L'analyse de ces données fait appel à des connaissances en botanique, zoologie, ethnographie appliquées aux régions antiques situées au sud et au sud-est de l'Égypte. Mais il convient de garder à l'esprit que les produits de Pount transitaient aussi par les voies commerciales, terrestres et/ou nilotiques, avant d'entrer finalement en possession des Égyptiens.

Pount est le nom donné à une vaste contrée située aux confins sud-est du monde connu des Égyptiens, constituant la région la plus méridionale de la « Terre du Dieu » (*T3-ntr*)¹⁶⁷. Comme la relecture attentive des inscriptions d'Ânkhou a permis de le mettre en évidence¹⁶⁸, Ânkhou localise Pount « au sud/en amont de Oupet-ta » (*hnt Wp(t)-t3*). Il s'agit de la plus ancienne attestation du toponyme *Wpt-t3* (Oupet-ta), qui, selon le *Wörterbuch der Aegyptischen Sprache*, fut employé pour décrire l'« Extrême Sud » au Nouvel Empire¹⁶⁹, lorsque la

¹⁶² Comme c'est le cas aussi pour la date de la stèle de Khenty-khéty-our (Durham N 1934).

¹⁶³ Cf. HENSE, KAPER, GEERTS 2015, col. 599-600.

¹⁶⁴ HENSE, KAPER, GEERTS 2015, col. 596-597.

¹⁶⁵ HERZOG 1968 ; DIEGO ESPINEL 2011 [*non vidi*] ; BREYER 2016.

¹⁶⁶ Une inscription d'Hatchepsout (XVIII^e dynastie) détaille comme suit les merveilles du pays de Pount (*bi3yt h3st Pwnt*) et plantes de la Terre du Dieu (*Urk. IV, 328-329*) : des tas de résine-*kmyt* de myrrhe-*ntyw*, des arbres à myrrhe fraîche, du bois d'ébène et de l'ivoire pur, de l'« or vert » d'Âmou, du bois-*tî-šps* et des aromates-*hs3yt*, de la myrrhe-*ihmt*, de l'encens et du fard noir, des babouins, des singes à longue queue et des chiens, des peaux de panthères du Sud. Pour le Moyen Empire, voir MANZO 2017, p. 87-108.

¹⁶⁷ Le terme s'applique à des régions situées à l'Est de l'Égypte, là où se lève le soleil, de Byblos à Pount en passant par le Sinaï.

¹⁶⁸ Voir ci-dessus, note 97.

¹⁶⁹ *Wb. I, 298.3*. Voir notamment *Urk. IV, 138.7, 808.8, 1230.17, 1236.18, 1242.19*. Les trois dernières références figurent dans la stèle de Touthmosis III au Gebel Barkal (lignes 8, 28, 49). À la ligne 8, on lit que la frontière sud de Touthmosis III va jusque Oupet-ta (*r Wpt-t3*), jusqu'aux régions au sud/en amont de ce pays (*r hntyw t3 pn*) », *t3 pn* désignant l'Égypte. Dans la stèle de Tombos de Touthmosis I^{er}, une phrase similaire atteste seule-

frontière méridionale de l'Égypte était située à Kourgous, en aval de la cinquième cataracte du Nil. Durant le règne de Sésostri I^{er}, la frontière sud de l'Égypte se trouvait à Bouhen, au nord de la deuxième cataracte du Nil¹⁷⁰. Mais en l'an 18 de Sésostri I^{er}, une campagne militaire de grande envergure fut menée à travers le pays de Kouch (royaume de Kerma), permettant aux Égyptiens d'explorer la région située au sud de la troisième cataracte du Nil¹⁷¹. Comme cela se passa quelques années seulement avant la rédaction des inscriptions d'Ânkhou, en l'an 24, il est donc parfaitement possible que le toponyme *Wpt-t3* entra en usage dès cette époque pour désigner la région qui devait s'étendre au-delà du pays de Kouch et au-delà de laquelle se trouvait Pount.

Une localisation africaine de Pount semble aller de soi. Rolf Herzog préconisa de situer Pount sur le cours supérieur du Nil, aux confluent avec l'Atbara et le Nil bleu¹⁷², mais ensuite Rodolfo Fattovich privilégia une région plus orientale, à la limite du Soudan actuel et de l'Éthiopie/Érythrée, qui était facile d'accès depuis la mer Rouge aux expéditions menées au départ de Mersa Gaouasis¹⁷³. Fattovich pensa à un lieu de débarquement possible dans la baie du Ras Aqiq¹⁷⁴, à plus de 1 000 km au sud de Mersa Gaouasis. Récemment, Dimitri MEEKS a remis à l'honneur l'idée d'une localisation de Pount dans la péninsule arabique¹⁷⁵, plus précisément sur la côte yéménite de la mer Rouge selon Frédéric Servajean¹⁷⁶, ce qui allonge certes le parcours de près de 700 km. Pour le Moyen Empire, il n'y a aucun inconvénient à étendre l'appellation « Pount » de la côte africaine à la côte yéménite de la mer Rouge¹⁷⁷, car la céramique retrouvée au Ouadi Gaouasis, contemporaine de la XII^e dynastie, a révélé des tessons caractéristiques des deux régions, et de l'obsidienne¹⁷⁸. On peut envisager que telle ou telle expédition du Moyen Empire ait pu aboutir sur la côte yéménite de la mer Rouge, au cours de sa navigation, ou à tout le moins que ses membres aient pu entendre que les fameux produits de Pount s'obtenaient également en franchissant la mer à ses latitudes les plus méridionales. Mais l'inscription découverte en 2003 par Vivian Davies dans la tombe de Sobeknakht à

ment *r hntyw t3 pn* (*Urk.* IV, 85.13). Sans doute *hntyw t3 pn* est-il utilisé chez Touthmosis III pour expliciter ce qu'est *Wpt-t3*.

¹⁷⁰ OBSOMER 1995, p. 346-350.

¹⁷¹ OBSOMER 1995, p. 311-336 ; OBSOMER 2007b, p. 58-63.

¹⁷² HERZOG 1968, p. 81. À mon sens, Pount est à rechercher bien plus loin, car la région d'Atbara à Khartoum ne semble pas offrir une végétation très différente de celle qu'on observe en aval du confluent de l'Atbara.

¹⁷³ FATTOVICH 1991, p. 257-272 ; FATTOVICH 1996, p. 15-29.

¹⁷⁴ Coordonnées : 18°19' N, 38°09' E. On a proposé d'y localiser la Ptolémaïs Thérôn de Ptolémée II : cf. DESANGES 1978, p. 272-274. Voir aussi THIERS 2007, p. 135-142.

¹⁷⁵ MEEKS 2002, p. 267-335 ; MEEKS 2003, p. 53-80.

¹⁷⁶ SERVAJEAN 2016, p. 179-226 ; SERVAJEAN 2017, p. 103-115 ; SERVAJEAN 2018, p. 135-170.

¹⁷⁷ Voir aussi FATTOVICH 2012, p. 2 : « At present, the best candidates for the location of Punt are eastern Sudan or the northern Horn of Africa (i.e., northern Ethiopia and Eritrea) together with southern Arabia (...), or all of these regions ». En ce qui concerne le Moyen Empire, Kenneth Kitchen hésite entre l'Afrique orientale et le Sud de l'Arabie, mais, s'agissant d'une époque plus récente, il pense que l'appellation pourrait être étendue davantage vers le Sud : cf. KITCHEN 2004, p. 25, 30. On a proposé que le nom Pount serait à l'origine du nom grec Opôné donné à un comptoir maritime mentionné, au début de notre ère, dans le *Périple de la mer Érythrée* et chez Ptolémée, et localisé au Ras Hafoun au nord de la Somalie actuelle : cf. ALLIOT 1951, p. 1-7. Même si elle est abandonnée par BREYER 2016, p. 86-87, cette idée reste séduisante pour l'époque gréco-romaine, lorsque la zone sud de la mer Rouge était devenue pour sa part une région de mieux en mieux connue.

¹⁷⁸ FATTOVICH 2012, p. 12-13, qui précise : « At present, we do not know if the Egyptians were navigating along both coasts of the northern Horn of Africa and western Arabia or met South Arabs on the African coast and engaged in exchange there ».

Elkab (tombe n° 10), renforce assurément la localisation africaine de Pount avant le Nouvel Empire, puisqu'il est question, à la XVII^e dynastie, d'une extension du royaume de Kouch vers le Nord, « après avoir soulevé les tribus de Ouaouat, les [...] de Khent-hen-néfer, Pount et les Médjay »¹⁷⁹.

4a. Quelques termes d'interprétation délicate

Dans les sources textuelles du Moyen Empire relevées ci-dessus, plusieurs termes nécessitent que l'on s'y arrête. Il s'agit de Ouadj-our, de *Bi3 Pwnt* et du verbe *sbi*.

1. Ouadj-our (*W3d-wr*) est mentionné deux fois dans l'inscription d'Hénoû et deux fois dans celle d'Amény. Hénoû dit qu'il a atteint Ouadj-Our après avoir creusé de nombreux puits le long de son itinéraire (ligne 12, d), puis qu'il s'éloigna de Ouadj-our après avoir rempli sa mission (ligne 13, f). Amény situe sur la rive de Ouadj-Our (*hr idb n(y) W3d-wr*) son activité de charpentage de bateaux (ligne 7, d) et il dresse la liste des personnes qui s'y trouvaient en sa compagnie (ligne 8, e).

Je ne détaillerai ici pas la question de Ouadj-our, mais il est clair, depuis les travaux de Claude Vandersleyen, que ce terme ne désigne pas la mer dans un bon nombre d'occurrences. Toutefois, comme je l'ai expliqué jadis¹⁸⁰, Amény fournit un argument décisif pour identifier Ouadj-our à la mer Rouge, dans son inscription. C'est l'emploi du démonstratif *pn* à la ligne 3, dans l'énoncé de la première mission confiée à Antefoqer : « charpenter cette flotte (*mdh h'w pn*) aux chantiers navals de Coptos ». Comme il s'agit de la première des deux mentions de bateaux que comporte l'inscription, ce démonstratif *pn* ne peut être anaphorique, mais revêt nécessairement une valeur déictique, désignant les bateaux que l'on pouvait voir depuis l'endroit où était placé le monument d'Amény. Vandersleyen a objecté qu'il fallait d'abord prouver « que l'inscription a bien été faite en fonction du lieu où on l'a trouvée et que la flotte était bien là »¹⁸¹. Les preuves sont les suivantes : l'inscription d'Amény fut trouvée, comme celles d'Ânkhou, sur le plateau dominant la zone d'amarrage des bateaux, dans un monument installé sur une ancre au sein d'une structure de pierres plus large, à un endroit qui surplombe la zone des galeries découverte par la mission italo-américaine, qui y trouva notamment des cordes et des pièces en bois ayant appartenu à des bateaux. Parmi les stèles exhumées sur le site, il en est d'ailleurs une qui mentionne Ouadj-our : la stèle n° 28, découverte en 2008 et publiée par El-Sayed Mahfouz en 2011¹⁸². Le registre supérieur offre la formule suivante : « Puisse le roi faire que soient satisfaits Osiris de Ouadj-our, Horus *ouadjou*, Min maître des régions montagneuses, Haroëris-Rê. Puisse(nt)-il(s) donner une offrande invocatoire de pain et pain, viande bovine et volaille, vases d'albâtre et pièces d'étoffes pour le ka de [...] ». Au registre inférieur étaient peints deux personnages aujourd'hui effacés. On notera qu'« Osiris de Ouadj-our » sera plus tard attesté au Fayoum, dans les inscriptions du cercueil d'Ânkrouy découvert à Haouara par Petrie (XXX^e dynastie ou époque ptolémaïque)¹⁸³.

En ce qui concerne l'inscription d'Hénoû, Vandersleyen pense que l'expédition pédestre a d'abord longé le Nil à partir de Coptos pour couper ensuite à travers le désert, en suivant probablement la route de Korosko vers Abou Hamed sur le parcours de laquelle les puits ont

¹⁷⁹ DAVIES 2003a, p. 52-54 ; DAVIES 2003b, p. 38-44.

¹⁸⁰ OBSOMER 1995, p. 398-399.

¹⁸¹ VANDERSLEYEN 1996, p. 113.

¹⁸² Calcaire, 18 x 10,5 cm. Musée de Suez, 174/1. MAHFOUZ 2011b, p. 7-14.

¹⁸³ PETRIE 1889, pl. III ; VANDERSLEYEN 1999, p. 255.

pu être creusés, et c'est sur le cours supérieur du Nil qu'il situe l'arrivée à Ouadj-our et la construction des bateaux-*kbnyt*¹⁸⁴. Mais si la Résidence royale est la Thèbes de Mentouhotep III, on comprend mal le retour d'Hénoû par le Ouadi Hammamat, où l'inscription fut gravée, ainsi que la mention de Coptos comme point de départ du trajet à pied. Hénoû n'aurait-il pas eu intérêt, lors du trajet aller, à remonter le Nil en bateau jusqu'à Assouan ? On notera toutefois l'intérêt du toponyme *Thtb* mentionné par Vandersleyen et relevé par Lepsius au temple de Soleb (Aménophis III), dans une liste de toponymes du Sud, sans localisation plus précise¹⁸⁵.

2. Le second terme qui pose question est *Bi³ Pwnt*, mentionné dans cinq documents du Ouadi Gaouasis (XII^e dynastie) : la stèle fragmentaire d'Imérou, qui atteste la séquence *Bi³ n(y) Pwn[t]*, indiquant une relation génitive entre les deux termes à traduire comme « le Bia de Pount »¹⁸⁶ ; dans l'inscription d'Amény, une mission du vizir est de « *sbt Bi³ Pwnt*, afin de (l')atteindre en paix et d'(en) revenir en paix » (ligne 4, c) ; dans la stèle n° 29, il est question de la « montée » (*prt*) de quelqu'un pour *sbt Bi³ Pwnt* (lignes 1-2) ; dans les inscriptions d'Ânkhou, *m³(w) r Bi³ Pwnt*, « envoyé(s) vers le Bia de Pount » se lit après une brève lacune (bloc occidental, col. 2) ; dans la stèle n° 5 de Nebsou, on lit que « Sa Majesté a fait que je vienne vers le Bia de Pount (*iwt.i r Bi³ Pwnt*) avec le grand intendant Sénébef ». En dehors du Ouadi Gaouasis, les termes Bia et Pount ne sont associés qu'une seule fois¹⁸⁷, à la VI^e dynastie, dans l'inscription d'Herkhouf à Assouan rapportant les propos du jeune Pépy II concernant le nain ramené de Iam : « Ma Majesté souhaite voir ce nain plus que les produits (*inw*) de Bia (et de) Pount »¹⁸⁸. Mais il est préférable de voir ici deux toponymes coordonnés, l'un désignant le Sinaï¹⁸⁹, l'autre Pount, pour évoquer deux régions éloignées du Nord et du Sud dont on ramenait la production¹⁹⁰.

Dans l'expression *Bi³ Pwnt*, le terme *bi³*, qui présente 3 fois sur 5 le déterminatif de la triple colline, désigne selon toute vraisemblance une région minière à l'instar du Sinaï. Mais s'agit-il d'une désignation alternative de Pount, d'une région proche de Pount, d'une zone spécifique au sein du pays de Pount¹⁹¹ ? Aucune de ces propositions ne convainc compte tenu des contextes dans lesquels *Bi³ Pwnt* est mentionné dans les inscriptions du Ouadi Gaouasis. La solution qui s'impose à mon sens est celle de Filip Taterka, en 2018 : pour lui, *Bi³ Pwnt* désigne la région littorale de la mer Rouge où se trouve Mersa Gaouasis, à savoir la région

¹⁸⁴ VANDERSLEYEN 1989, p. 154-156. Voir aussi VANDERSLEYEN 1999, p. 136-137, où il se montre plus réservé.

¹⁸⁵ En revanche, ce qu'il écrit à propos du toponyme Ibehyt attesté dans les *Dépêches de Semna* n'est pas pertinent puisque Ibehyt n'est pas mentionné par Hénoû. Pour sa part, le toponyme Ouaâg relevé à Dehmit est de lecture incertaine : cf. OBSOMER 1995, p. 396, n. 128.

¹⁸⁶ Comme mis en évidence par SAYED 1979, p. 569.

¹⁸⁷ Il convient d'écarter les mentions des *bi³w Pwnt* « merveilles de Pount » désignant des produits venant de Pount. Il s'agit ici d'un terme *bi³* au singulier, attesté souvent avec le déterminatif de la triple colline.

¹⁸⁸ *Urk.* I, 130.14-15.

¹⁸⁹ Cf. GARDINER, PEET, ČERNÝ 1952-1955, p. 1-2 (n° 53, 90, 117, 141, 409), qui relèvent l'usage récurrent de *Bi³ pn* « ce Bia » dans ces textes. On y ajoutera l'inscription d'Ayn Soukhna de l'an 9 de Sésostri I^{er}, qui évoque une mission *r Bi³* : cf. ABD EL-RAZIQ, CASTEL, TALLET, GHICA 2002, p. 57-58, fig. 28.

¹⁹⁰ BREASTED 1906, p. 161 (§ 353) ; GARDINER, PEET, ČERNÝ 1952-1955, p. 2 ; LICHTHEIM 1975, p. 27, n. 7 ; TATERKA 2018, p. 49-50, 410. En revanche, SAYED 1977, p. 176, n'était pas de cet avis.

¹⁹¹ Questionnement mené par PIRELLI 2007, p. 94-98 ; MANZO 2012b, p. 83-85 ; BARD, FATTOVICH 2018, p. 175.

minière du désert oriental à partir de laquelle on embarquait vers Pount à la XII^e dynastie¹⁹². Cette proposition est étayée par la phraséologie de deux des inscriptions du Ouadi Gaouasis. En effet, la stèle n° 5 indique qu'il est question pour Nebsou de *venir* vers le Bia de Pount, qui est donc sa destination au départ de la vallée du Nil considérée depuis l'endroit où sa stèle a été placée. Dans la stèle n° 29, il s'agit de *monter* pour *sbt* le Bia de Pount¹⁹³, le verbe *prī* « monter » s'utilisant quand on quitte la vallée vers sa destination. L'inscription d'Ânkhou est plus neutre, car il est sans doute question d'une ou de plusieurs personnes *envoyée(s)* vers le Bia de Pount. Si l'on se place du point de vue de ces Égyptiens habitant la vallée du Nil, aller vers Mersa Gaouasis était donc envisagé comme se rendre vers la région minière à partir de laquelle on pouvait embarquer vers Pount. À l'inverse, au retour de son voyage à Pount, Ânkhou déclare : « j'ai abordé (*dmi*) aux districts du nome de Coptos pour atteindre (*ph*) [...] » (bloc oriental, col. 5)¹⁹⁴. C'est par rapport à la destination finale, Coptos, que le lieu de retour est ici énoncé, comme ce sera le cas aussi en ce qui concerne le retour de l'expédition pountite de Ramsès III (XX^e dynastie) : « Ils sont parvenus sains et saufs au gébel de Coptos (*h³st Gbtyw*) et ont accosté (*mni*) en paix, chargés des biens qu'ils apportaient »¹⁹⁵. Quel terme était noté, dans l'inscription d'Ânkhou, après le verbe *ph* en haut de la colonne 6 ? Probablement un toponyme. Le toponyme Saouou est mentionné comme le lieu de mouillage des bateaux revenant de Pount dans l'inscription de Khenty-khéty-our (Durham N 1934).

3. Enfin, le troisième terme à examiner est le verbe *sbi*, attesté à l'infinitif (*sbt*) dans quatre documents. Dans son inscription du Ouadi Hammamat, Hénou dit avoir été envoyé pour *sbt kbnywt r Pwnt*¹⁹⁶ (ligne 8, a), et il précise plus loin que cela a été fait (ligne 12, e : *sb.n.(i) sw m ht nbt*¹⁹⁷). Au Ouadi Gaouasis, il est question de *sbt Bī³ Pwnt*¹⁹⁸ dans l'inscription d'Amény (ligne 4, c) et dans la stèle n° 29 (ligne 2), tandis qu'Amenhotep, frère de Nebsou, affirme dans la stèle n° 5 : « Sa Majesté a fait que (je) vienne pour *sbt*¹⁹⁹ le grand intendant Senebef vers Pount (*r sbt imy-r(β) pr wr Snb.f r Pwnt*). La mission d'Amenhotep allait donc commencer une fois arrivé à l'endroit où la stèle se trouve gravée.

¹⁹² TATERKA 2018, p. 410-412. Je le remercie de me permettre de présenter son point de vue sur Bia Pount, sur lequel il prépare un article. Une pratique du même genre s'observe, ajoute-t-il, dans les noms des portes de Ninive, désignées en fonction des localités vers lesquelles elles mènent. Cette pratique est on ne peut plus courante : pensons à la Porte de Namur pour des Bruxellois, à la Porte d'Orléans pour des Parisiens.

¹⁹³ L'expression *sbt Bī³ Pwnt* sera examinée plus loin (point 3).

¹⁹⁴ Ci-dessus, note 120 : *dmi.n.i ww[...] sp³t Gbtyw r ph* ⁽⁶⁾[...].

¹⁹⁵ pHarris I, 77.12. Voir ERICHSEN 1933, p. 94-95 ; GRANDET 1994a, p. 338.

¹⁹⁶ Les traductions proposées varient entre (1) « envoyer » et (2) « conduire », selon que leur auteur considère qu'Hénou a pris part à l'expédition navale ou non : (1) « to dispatch a ship to Punt » (Breasted 1906 et Goelet 1992), « um Byblos-schiff nach Punt zu schicken » (Schenkel 1965) ; (2) « to conduct seagoing ships to Punt » (Lichtheim 1988), « pour conduire des navires *kebenyt* vers la région de Pount » (Vandersleyen 1989), « para llevar barcos-*kbn(y.w)t* a Punt » (Diego Espinel 2003), « um *kbn.t*-Schiffe nach Punt zu führen » (Breyer 2016), « à guider les navires vers Pount » (Taterka 2018).

¹⁹⁷ Les traductions proposées, qui doivent tenir compte de *m ht nbt*, varient entre (1) « envoyer » et (2) « charger » : (1) « I dispatch it with everything » (Breasted 1906), « ich (...) sandte sie mit allem (versehen) aus » (Schenkel 1965), « La envié con cada pertrecho » (Diego Espinel 2003) ; (2) « I loaded it with evrything » (Lichtheim 1988, Goelet 1992), « Je l'ai chargée de toutes choses » (Vandersleyen 1989, Taterka 2018).

¹⁹⁸ Les traductions proposées pour Amény varient entre : (1) un verbe de mouvement (Sayed 1977, 1979, Kitchen 1993, Farout 1994, 2006, Obsomer 1995, Diego Espinel 2003, Philip-Stephan 2008, Tallet 2009, Breyer 2014) ; (2) le verbe « envoyer » (Sayed 1977, 1979, Goelet, 1992, Mahfouz 2011, Taterka 2018).

¹⁹⁹ Traductions proposées : « lead » (Pirelli 2007), « accompagnare » (Pirelli 2010) ; « führen » (Breyer 2016).

D'après les dictionnaires²⁰⁰, le verbe *sbi* déterminé par le signe D 54 (jambes en mouvement) est attesté tant dans un sens intransitif que dans un sens transitif²⁰¹. Dans l'inscription de l'an 14 de Sésostri III au Ouadi Hammamat, il fonctionne comme verbe intransitif, suivi d'un complément de direction : « Sa Majesté ordonna d'aller à Rohanou (*sbt r R(β)-hnhw*) pour rapporter (...) »²⁰². Dans chacun des passages qui nous intéressent, *sbi* est un verbe transitif direct, mais son complément direct est soit une personne (*imy-r(β) pr wr Snb.f*), soit des bateaux (*kbnywt*), soit un toponyme (*Biβ Pwnt*), ce qui rend impossible une traduction identique pour ces différentes occurrences.

S'agissant de personnes, *sbi* signifie « envoyer » ou « dépêcher » (des gens ou une troupe *mš^c*) dans des contextes clairs où le sujet de l'action n'accompagne pas ces personnes²⁰³. Mais il est des cas, tout aussi clairs, où le sujet effectue manifestement le trajet avec eux, de sorte que la traduction « conduire » ou « acheminer » s'impose²⁰⁴. S'agissant de bateaux, le problème semble le même²⁰⁵. Il conviendra, tant pour Hénou que pour Amenhotep, de trouver des éléments externes qui soient susceptibles de rendre possible un choix²⁰⁶. Enfin, s'agissant de *sbt Biβ Pwnt*, les dictionnaires ne relèvent aucun exemple où le verbe *sbi* se construit avec un toponyme comme complément direct. La stèle n° 29 permet d'exclure l'une des traductions proposées pour rendre *sbt Biβ Pwnt* dans l'inscription d'Amény²⁰⁷ : « Sa Majesté a ordonné (...) de charpenter cette flotte (...), de (l') envoyer (à) *Biβ Pwnt* ». En effet, elle nécessite d'ajouter comme complément direct un pronom qui se référerait à la flotte mentionnée au préalable (*h^cw pn*), ce qui est impossible dans l'inscription de la stèle n° 29, où il est question pour quelqu'un de monter (*prt*) pour *sbt Biβ Pwnt*. On privilégiera dès lors la traduction par un verbe de mouvement en dépit de l'absence, devant *Biβ Pwnt*, de la préposition *r* marquant la direction. Sans doute *sbi* fonctionne-t-il alors comme une variante du verbe *ph* « atteindre », « gagner » (un endroit)²⁰⁸.

²⁰⁰ Notamment *Wb.* III, 429-431 ; FAULKNER 1962, p. 219 ; HANNIG 2006, p. 2151-2154.

²⁰¹ Attesté avec le déterminatif du moineau, *sbi* est intransitif et signifie « être faible », « périr », « disparaître ».

²⁰² Inscription Montet 47. Voir aussi TALLET 2005, p. 131-132.

²⁰³ Ainsi, en *Sinouhé* R 11, « Sa Majesté avait envoyé/dépêché (*sb.n hm.f mš^c*) une armée au pays des Tjéméhou », et dans les *Devoirs du Vizir*, c'est à lui qu'il revient d'envoyer tel ou tel groupe des gens pour accomplir telle ou telle mission (*Urk.* IV, 1113.3-5, 14). Une inscription de l'an 19 d'Amenemhat III au Ouadi Hammamat (Montet 47) omet le complément direct : *Sbt hm.f r int n.f mnw m int R(β)-hnhw* « Envoi (par) Sa Majesté (d'une troupe) pour lui rapporter des monuments de la vallée de Rohanou ».

²⁰⁴ Ainsi, en *Sinouhé* B 245, « les Asiatiques venus à ma suite en me conduisant (*hr sbt.i*) aux Chemins d'Horus » ; en *Sinouhé* B 171, « Je suis proche du départ, lorsqu'on me conduira (*sb.sn {n} wi*) vers la ville d'éternité » ; en pWestcar 7.22, « Il te conduira (*sb.f tw*), en temps voulu, à tes pères (*n itw.k*) qui sont dans la nécropole ». Notons qu'en *Urk.* VII, 15.8 I, il s'agit d'acheminer des biens : « Alors, j'ai navigué vers le sud pour acheminer du minerai (*r sbt biβw*) vers le port de Coptos en compagnie du noble prince, responsable de la ville et vizir Sénousret ».

²⁰⁵ Voir, dans les *Textes des Cercueils*, le Spell 143 où est question pour le défunt de *sbi* la barque-*hnhnw* de Khépri (CT II, 176d).

²⁰⁶ En *Urk.* IV, 354.17, on traduira « Il a été ordonné dans la majesté du palais à (...) Néhés(y) de *conduire* une troupe vers Pount (*r sbt mš^c r Pwnt*) », parce qu'on sait par ailleurs que ce Néhésy accompagna l'expédition d'Hatchepsout à Pount. Il en va sans doute de même pour l'inscription 411 du Sinaï, où on lit que le roi a ordonné « de *sbt* toute expédition (*wdyt*) vers l'Asie pour lui rapporter toutes sortes de beaux produits de cette région ».

²⁰⁷ Voir note 198.

²⁰⁸ Notons que *sbi* est bien attesté dans le sens de « passer » du temps (en *Sinouhé* B 172, par exemple). Par ailleurs, il est question en *KRI* II.889.16 de *wβt sbyt*, traduit « chemin de passage » par MEEKS 1982, p. 246.

4b. Les questions de timing liées aux expéditions

Avant d'interpréter les données livrées par les inscriptions du Moyen Empire, il est important de relever les dates qu'elles offrent en examinant au préalable les questions suivantes : les vents et courants de la mer Rouge, le cycle de production de la myrrhe.

La navigation en mer Rouge dépend de vents et de courants qui varient selon les saisons²⁰⁹. Les auteurs du I^{er} siècle après J.-C. recommandent d'effectuer en juillet le trajet aller vers le sud : le *Périple de la mer Érythrée* (§ 14) mentionne le mois d'Épiphi, qui va de fin juin à fin juillet, tandis que Pline l'Ancien (*Histoire naturelle*, VI, 104) indique qu'on prenait la mer au milieu de l'été, peu avant ou peu après la Canicule²¹⁰. On sait en effet qu'en été, la navigation vers le Sud est facilitée par les vents dominants du Nord²¹¹ et par les courants qui se dirigent vers le Sud²¹². Pline précise qu'il fallait, à son époque, 30 jours pour aller de Bérénice « à Océlis d'Arabie ou à Cane de la région de l'encens ».

Les arbres à myrrhe se couvrent de fleurs à la fin de l'été, tandis que leur tronc se boursoffle de nœuds à partir desquels la myrrhe s'écoule en petites larmes jaunes, que l'on récolte une fois séchées²¹³. La récolte avait lieu à la fin de la saison des pluies, vers septembre, ce qui permettait aux marchés d'être accessibles durant la saison sèche, de la mi-octobre à avril²¹⁴.

En ce qui concerne le trajet retour (au départ de l'Inde), Pline l'Ancien (*Histoire naturelle*, VI, 106) le situe aux mois de Tybi ou de Méchir, soit fin décembre ou début janvier, indiquant que l'on peut profiter en mer Rouge des vents du Sud, l'Africus (ou Lips) et l'Auster (ou Notos), pour arriver au port de Bérénice. On sait en effet que d'octobre à mai, les vents soufflent du SSE dans la partie méridionale de la mer Rouge, mais ils soufflent du NNW dans sa partie septentrionale, avec entre les deux (de 17° à 20° N) une aire de faible pression où règnent des brises faibles et variables²¹⁵. Durant cette période, les courants de la partie méridionale de la mer Rouge vont vers le Nord, mais ils vont vers le Sud le long de la côte africaine de sa partie septentrionale²¹⁶. Il était donc difficile de naviguer le long de cette côte au nord de la latitude de Bérénice²¹⁷, et on devait progresser à la rame si l'on souhaitait regagner Mersa Gaouasis, ce qui peut expliquer l'intérêt de Ptolémée II à fonder le port de Bérénice à l'endroit où il se trouve.

Les dates relevées dans les inscriptions du Moyen Empire peuvent être converties comme suit dans notre calendrier grégorien²¹⁸ :

- Hénou : Chémou I.3 de l'an 8 de Mentouhotep III équivaut environ au 16 août (vers 1993) ;

L'expression *sbt Bi³ Pwnt* pourrait-elle rendre l'idée que le Bia de Pount n'est qu'un lieu de transit ? On notera l'expression *sbi pt* « le ciel » en CT VII, 151d.

²⁰⁹ FABRE 2005, p. 38-39, cartes p. 41.

²¹⁰ Référence au lever héliaque de Sothis, le 19 juillet du calendrier julien.

²¹¹ SALLES 1998, p. 94.

²¹² BRADBURY 1988, p. 129, fig. 1 (surface currents–August).

²¹³ Cf. https://fr.wikipedia.org/wiki/Arbre_à_myrrhe.

²¹⁴ BRADBURY 1988, p. 130, n. 16-17. Données reprises par FABRE 2005, p. 41, n. 44-45.

²¹⁵ Cf. SERVAJEAN 2018, p. 157-158, citant les *Instructions nautiques - Mer Rouge golfe d'Aden*.

²¹⁶ BRADBURY 1988, p. 129, fig. 1 (surface currents–October, surface currents–February). Voir aussi BARD, FATTOVICH 2018, p. 184-185.

²¹⁷ Cf. ROUGÉ 1988, p. 62.

²¹⁸ Pour la méthode de calcul, voir OBSOMER à paraître.

- Ânkhou : Péret I de l'an 24 de Sésostri I^{er} équivaut au mois d'avril (vers 1935) ;
- Étiquette Mahfouz 5 : Chémou III de l'an 4 (de Sésostri III) équivaut à septembre/octobre (vers 1869) ;
- Étiquette Mahfouz 1 : Péret II.13 de l'an 5 (de Sésostri III) équivaut environ au 27 avril (vers 1868) ;
- Étiquette Mahfouz 4 : Péret II.22 de l'an 5 (de Sésostri III) équivaut environ au 6 mai (vers 1868) ;
- Étiquette Mahfouz 2 : Péret III.12 de l'an 5 (de Sésostri III) équivaut environ au 26 mai (vers 1868) ;
- Étiquette Mahfouz 7 : Chémou II.16 de l'an 5 (de Sésostri III) équivaut environ au 18 août (vers 1868) ;
- Étiquette Mahfouz 6 : Chémou III (de Sésostri III) équivaut à septembre/octobre d'une année indéterminée ;
- Stèle de Bérénice : l'an 7 d'Amenemhat IV va de novembre à octobre (vers 1802-1801) ;
- Boîtes n° 2 et 21 : l'an 8 de Amenemhat IV va de novembre à octobre (vers 1801-1800).

Compte tenu des données récoltées, il est évident qu'une expédition vers Pount se déroulait, au Moyen Empire, à cheval sur deux années de règne²¹⁹ : le trajet aller durant la période chaude de l'été, dans les premiers mois de Chémou ; le trajet retour en Péret, soit au printemps de l'année suivante. Pour David Fabre²²⁰, le trajet aller devait prendre de quatre à six semaines à une moyenne de 50 à 60 km par jour, le trajet retour pourrait avoir pris trois mois s'il fallait ramer contre le vent du Nord.

4c. Interprétation des données relatives aux expéditions

Les documents du règne de Sésostri I^{er} laissent entendre qu'une expédition vers Pount par la mer Rouge impliquait un ensemble d'opérations menées en plusieurs phases²²¹, sur lesquelles nous ne disposons que d'informations partielles. En effet, comme les données disponibles sont livrées par des inscriptions privées, elles se focalisent sur les opérations effectuées par ceux qui ont fait graver ces inscriptions²²². Les inscriptions de l'an 38 de Sésostri I^{er} au Ouadi Hammamat en donnent une très bonne illustration, car l'inscription d'Amenemhat (Montet 87) ne décrit que la part du travail effectué par celui-ci dans le cadre d'une mission plus importante détaillée dans l'inscription du chef de l'expédition (Goyon 61), qui n'est autre que le héraut Amény connu au Ouadi Gaouasis²²³ : Amény indique que le début des travaux eut lieu en Akhet III.27, tandis qu'Amenemhat écrit qu'il est arrivé en Akhet IV.4 et que sa

²¹⁹ Rappelons qu'au Moyen Empire, le début d'une année de règne coïncidait avec le début de l'année du calendrier, soit Akhet I.1, les trois saisons de quatre mois se succédant comme suit : Akhet-Péret-Chémou.

²²⁰ FABRE 2005, p. 38.

²²¹ Voir, par exemple, MAHFOUZ 2011a, p. 56.

²²² Ainsi, le récit d'Ahmès fils d'Abana à Elkab ne présente pas l'ensemble des opérations menées par le roi Amosis lors de la prise d'Avaris, mais seulement les hauts faits accomplis par Ahmès et pour lesquelles il a été récompensé.

²²³ Cf. OBSOMER 1995, p. 365-374. On peut trouver à la ligne 11 une possible allusion à sa mission au Ouadi Gaouasis, lorsqu'Amény écrit à propos du roi : « Il pense mon action efficace lors de toute mission que Sa Majesté ordonne au serviteur que je suis ».

mission fut de tracter 80 blocs, parmi les 210 blocs totalisés par Amény ; Amény dresse la liste de tous les gens qui ont pris part à l'expédition, alors qu'Amenemhat mentionne seulement ceux qui l'accompagnèrent vers les carrières ; enfin, le fait qu'Amenemhat précise la date à laquelle il atteignit la rive du Nil avec ses 80 blocs (Akhet IV.20) permet de déduire qu'il retourna ensuite au Ouadi Hammamat, car c'est là qu'il fit graver son inscription. Ce détail permet de mettre en évidence l'importance du lieu de découverte d'une inscription, qui ne peut *a priori* décrire des faits précis qui n'ont pas encore eu lieu au moment où elle fut gravée à cet endroit. Ces précisions étant données, réexaminons ce que l'on nous dit pour chaque expédition menée à Pount.

L'expédition de l'an 8/9 de Mentouhotep III

Comme Louise Bradbury l'a bien expliqué²²⁴, la date de l'inscription d'Héno (Chémou I.3 de l'an 8, soit environ le 16 août grégorien), ne permet pas d'envisager qu'en passant au Ouadi Hammamat (Rohanou), Héno revenait d'une expédition qu'il avait conduite lui-même jusqu'à Pount. Ajoutons que son arrêt au Ouadi Hammamat a eu lieu en plein été, alors que les missions menées à Rohanou dans le but exclusif d'en rapporter des pierres s'effectuaient dans la période de janvier à mars²²⁵, quand la chaleur était moins accablante. Le passage d'Héno aux carrières de Rohanou s'explique, non pas dans le cadre d'une expédition spécifique vers ce lieu, mais par l'opportunité qui s'offrait de s'y arrêter lors de son trajet retour vers la vallée du Nil. L'absence de mention d'un séjour à Pount par Héno conforte l'idée de Bradbury²²⁶.

La traduction du verbe *sbi* attesté au début du récit (ligne 8, a) peut être précisée : la mission que le roi confia à Héno fut de « dépêcher des bateaux-*kbnyt* vers Pount », et non de les y « conduire ». Ce qu'on lit ensuite – « afin de lui rapporter la myrrhe fraîche en possession des princes chefs du désert » – apparaît dès lors comme l'objectif final de l'entreprise initiée par le roi, dont on ignore, au moment où Héno fait graver son inscription, s'il allait ou non être atteint : l'expédition navale ne devait revenir de Pount qu'en l'an 9, à la fin d'Akhet ou au début de Péret. Quatre lignes plus loin, Héno précise qu'il a rempli sa mission : « Alors j'ai fait/constitué cette flotte et je l'ai dépêchée en toutes choses, après avoir fait pour elle une grande offrande de taureaux, de bœufs et de gazelles » (ligne 12, e). Traduit de la sorte²²⁷, ce passage indique qu'Héno a constitué la flotte et qu'il a fait une offrande pour lui assurer une bonne navigation avant de l'envoyer vers Pount, l'expression « en toutes choses » semblant indiquer qu'Héno a pourvu à tous ses besoins²²⁸. Un point important sur lequel Héno reste muet, c'est le bois avec lequel il constitua la flotte, mais il situe son activité à proximité de Ouadj-our (voir d et f), à un endroit précis qui reste toutefois à déterminer. Examinons à présent ses trajets aller et retour.

Héno donne beaucoup d'informations sur son trajet aller (lignes 8 à 12, b et c). En résumé, il est parti de Coptos avec des ânes et une troupe de 3 000 hommes, dont il précise l'origine et dont il a assuré le ravitaillement (nourriture, boisson, sandales) en sa qualité de commandant

²²⁴ BRADBURY 1988, p. 127-130. Voir aussi DUHOUX 2003, p. 52-63 ; FABRE 2005, p. 39-41.

²²⁵ Akhet III-IV sous Sésostri I^{er}, d'après les inscriptions de l'an 38. Avec le décalage progressif du calendrier : Chémou III sous Pépi I^{er}, Akhet II sous Mentouhotep IV, Chémou II sous Ramsès IV, Akhet III sous Darius, Akhet I sous Xerxès.

²²⁶ *Contra* LICHTHEIM 1988, p. 54, n. 21.

²²⁷ Trois formes *sdm.n.f* : la première autonome, la seconde séquentielle, la troisième circonstancielle.

²²⁸ La traduction « Je l'ai chargée de toutes sortes de choses » (*cf.* note 197) ne convient pas pour le verbe *sbi*. Dans le *Naufragé* (146, 166) on utilise le verbe *ꜥtp* « charger », bien attesté lorsqu'il s'agit de charger des bateaux.

en chef. La route était ouverte par des éclaireurs, de hauts fonctionnaires étaient présents et, durant le trajet, l'activité fut d'aménager treize points d'eau, dont deux en Idahet et un autre en Iaheteb avaient des dimensions importantes. Creuser des puits prend du temps et n'a d'utilité que si la nappe phréatique est atteinte ou si des pluies arrivent à les alimenter. Dans ce cas, il est probable qu'Héno quitta Coptos plusieurs mois avant d'atteindre Ouadj-our, sans doute en hiver ou au printemps s'il s'agit de traverser une zone désertique, et il utilisa une main-d'œuvre suffisante pour aménager les points d'eau qui devaient s'avérer utiles pour ceux qui allaient ramener les produits de Pount l'année suivante. Sa troupe constitua les bateaux, avec le bois sans doute acheminé par d'autres (Héno reste muet sur ce point), et certains membres de sa troupe ont pu prendre part au voyage à Pount dirigé par un chef de mission dont le nom reste inconnu.

Les hommes qui n'embarquèrent pas vers Pount rentrèrent en Égypte avec Héno, dont le trajet retour est mentionné à la ligne 13 (f et g). En s'éloignant de Ouadj-our, il emporta des produits « trouvés sur la rive de la Terre du dieu », expression qui n'implique pas qu'il fût à Pount, mais à un endroit indéterminé de la rive de la mer Rouge. Dans son trajet retour, sans doute vers Thèbes via Coptos, il est passé par Ouag et Rohanou pour y prendre au passage des pierres de qualité destinées à devenir des statues. Si Rohanou est bien connu comme la zone des carrières du Ouadi Hammamat où l'on extrayait la pierre de *békhen* (grauwacke) destinée à la statuaire, Ouag n'est pas attesté par ailleurs. S'agit-il d'un autre endroit où l'on extrayait de la pierre ou d'un toponyme permettant de localiser l'endroit où Héno s'écarta du trajet emprunté à l'aller pour gagner Rohanou au retour ?

Des questions importantes restent à préciser : les routes empruntées par Héno, à l'aller et au retour ; l'endroit où la flotte a embarqué vers Pount. Ces questions sont intimement liées. Le départ de Coptos et le retour par le Ouadi Hammamat éliminent d'emblée le port d'Ayn Soukhna comme point de départ de l'expédition navale.

Convaincue que cette expédition ne pouvait partir que de Mersa Gaouasis, Bradbury proposa en 1988 un trajet aller différent du trajet retour²²⁹ : de Coptos, Héno aurait rejoint la région de Qéna, emprunté le Ouadi Hammamah et gagné la mer Rouge en passant par le Gèbel Semnah, les toponymes Idahet et Iaheteb étant à localiser près du Gèbel Aridia et du Gèbel Agharrib ; lors de son trajet retour, Héno aurait obliqué vers le Sud aux environs du Ouadi Saqi, où elle localise Ouag, pour rejoindre le Ouadi Hammamat avant de rentrer avec des pierres vers Coptos. Comme le site du Ouadi Gaouasis n'a livré aucune preuve de la présence d'Égyptiens avant le règne de Sésostri I^{er}, la proposition de Bradbury reste une hypothèse²³⁰.

En 1995, j'avais suggéré comme alternative la route de Coptos à Bérénice²³¹, utilisée à l'époque romaine et balisée de plusieurs puits, comme l'indique Pline l'Ancien (*Histoire naturelle*, VI, 102-103). Cette route fait 258 000 pas romains selon Pline, soit 380 km, et l'auteur latin précise que le trajet se faisait alors en douze jours, les déplacements ayant lieu essentiellement de nuit. Si les 15 puits d'Héno furent creusés dans le but de ménager des pauses à l'expédition qui reviendrait de Pount avec les produits acquis, on peut envisager, en théorie, 17 étapes sur les 380 km de cette route. La vitesse moyenne de progression des ânes et des hommes serait dès lors de 22 km par jour, correspondant à la vitesse de progression des

²²⁹ BRADBURY 1988, p. 131-138.

²³⁰ Adoptée par BARD, FATTOVICH, MANZO 2013, p. 549-553 ; BARD, FATTOVICH 2018, p. 12, 183-184.

²³¹ OBSOMER 1995, p. 400.

troupes de Ramsès II vers Qadech²³². La mention de Iaheteb au temple de Soleb, parmi les toponymes mentionnés en association à des prisonniers nubiens au pied des colonnes sud de la salle hypostyle²³³, est un élément qui peut plaider en faveur de cette route méridionale, mais il convient assurément de trouver des preuves plus solides. Seules de nouvelles découvertes dans le désert oriental ou au Ras Banas pourront permettre de trancher la question en faveur de l'une ou de l'autre hypothèse²³⁴.

L'expédition de l'an 23/24 de Sésostris I^{er}

Les inscriptions des monuments d'Amény et d'Ânkhou au Ouadi Gaouasis présentent les missions différentes que Sésostris I^{er} confia, l'une au vizir Antefoqer, l'autre au chambellan Ânkhou, dans le cadre de l'expédition qu'il souhaite envoyer vers Pount. Le premier fut chargé notamment de charpenter les pièces des bateaux et de les acheminer vers la côte de la mer Rouge. Le second reçut l'ordre de mener l'expédition navale jusqu'à Pount. La décision royale peut être datée de l'an 23, voire remonter à l'an 22 de son règne²³⁵.

Telle que présentée par Amény (lignes 2-6, c), la mission d'Antefoqer comporte trois phases successives : (1) charpenter une flotte aux chantiers navals de Coptos ; (2) gagner le Bia de Pount, autrement dit le débouché du Ouadi Gaouasis sur la mer Rouge ; (3) fournir ce qui est nécessaire aux travaux. En matière de construction navale, le vizir Antefoqer avait une certaine expérience, car il avait dirigé quelques années plus tôt la construction, aux chantiers navals de This, des bateaux qui allaient être utilisés lors de la campagne militaire de Sésostris I^{er} au pays de Kouch²³⁶. Amény indique qu'Antefoqer a agi en tous points conformément à l'ordre du roi, mais on ignore s'il a effectué en personne le trajet vers la mer Rouge : il a pu déléguer à Amény ou à d'autres cette partie de sa mission. Quand Amény écrit qu'il s'agit de gagner le Bia de Pount *r ph m htp r iwt m htp*, « pour (y) parvenir en paix et (en) revenir en paix », il pourrait préciser l'objectif final voulu par le roi : atteindre Pount et en revenir sans encombre. On comprend qu'Amény ne s'y attarde pas, si le roi a confié cette mission à un autre, le chambellan Ânkhou. La mission d'Antefoqer s'arrête lorsque sont achevés les travaux préalables au départ des bateaux d'Ânkhou vers Pount : on pensera non seulement à l'assemblage des bateaux, qu'Amény a supervisé puisqu'il le mentionne dans la suite de son inscription (ligne 7, d), mais aussi à l'aménagement de la baie de Mersa Gaouasis comme port d'embarquement où, de retour de Pount, les bateaux allaient être déchargés, démontés et rangés en pièces détachées dans les galeries aménagées à cette fin. Amény dispose, sur la rive de Ouadj-our, d'une troupe importante de 3 700 soldats-*nhw*, encadrée par 50 militaires-*šmsw* de l'entourage du roi (lignes 8-14, e) ; c'est parmi les « 500 soldats de la flotte du Maître » que seraient choisis les équipages destinés à se rendre à Pount. Amény mentionne également des

²³² HEAGREN 2010, p. 205-206 ; OBSOMER 2016, p. 85 et fig. 21.

²³³ Voir LEPSIUS, III, pl. 88h ; ZIBELIUS 1972, p. 90. Ce toponyme ne semble pas figurer dans les photographies de SCHIFF GIORGINI 2003. Il n'est plus visible aujourd'hui *in situ*, comme ma visite de Soleb le 29 janvier 2019 m'a permis de le constater.

²³⁴ Cf. BRUN 2018, § 3 : « During the Old and Middle Kingdom periods expeditions to Punt crossed the desert to reach ports near Aïn Sukhna, Wâdi Gawasis (ancient Saww), and, likely, at the location where Berenike was later built. » (<https://books.openedition.org/cdf/5239>).

²³⁵ À titre comparatif, la campagne de Sésostris I^{er} contre Kouch date de l'an 18 (stèle Florence 2540), mais les bateaux ont franchi à l'aller la première cataracte durant les hautes eaux, en Chémou de l'an 17, après avoir été construits aux chantiers navals de This dès l'an 16, car le pReisner II atteste la fourniture d'outils pour les charpentiers entre Chémou II de l'an 16 et Akhet II de l'an 17. Voir notamment OBSOMER 1995, p. 311-335.

²³⁶ Voir la note précédente. Sur la carrière du vizir Antefoqer, voir OBSOMER 1995, p. 165-172, 207-222.

membres du « Grand Conseil » du nome thinite, qui se compose de gens compétents délégués par la ville de This où se trouvent également des chantiers navals. Si Amény n'évoque pas l'acheminement des pièces détachées des bateaux à dos d'ânes, de Coptos à Mersa Gaouasis, c'est parce que le vizir Antefoqer avait dû confier cette tâche à un autre. En effet, Amény ne dit pas que la troupe qui était avec lui « sur la rive de Ouadj-our » était venue avec lui depuis Coptos. Il est probable que la caravane traversa le désert avec le matériel durant l'hiver qui précéda le départ d'Ânkhou (vers juillet-août) et qu'Amény n'effectua le trajet vers la mer Rouge qu'une fois les bateaux prêts à y être assemblés. Pour Bradbury²³⁷, le cartouche de Sésostri I^{er} visible au Ouadi Atalla, à une vingtaine de kilomètres au nord du Ouadi Hammamat, a pu y être gravé lors d'une phase de cette entreprise²³⁸.

La mission d'Ânkhou est tout autre, comme ses inscriptions l'indiquent clairement malgré les lacunes qu'elles offrent. L'inscription du bloc central (a) présente Ânkhou comme le « responsable de la flotte » et le « commandant des équipages », et la mission confiée par le roi est de « [...] Pount, au sud de Oupet-ta pour atteindre [...] », avec 400 recrues et d'autres personnes, parmi lesquels figurent notamment un « administrateur du Noun », des fonctionnaires attachés au « grenier », un « responsable des orfèvres »²³⁹. La date mentionnée au début de l'inscription (Péret I de l'an 24) correspond-elle à la date où l'ordre royal a été énoncé ou à la date à laquelle l'inscription a été rédigée ? S'agissant d'un texte de la XII^e dynastie, je privilégie la seconde hypothèse. Le monument a été constitué d'ancre, à un moment où celles-ci n'étaient donc plus utiles, et la date correspond au mois d'avril : deux indices qui permettent de penser que la flotte d'Ânkhou venait de revenir de Pount. Le retour de Pount est d'ailleurs décrit dans l'inscription lacunaire du bloc occidental (c) où sont évoqués les produits rapportés par la flotte.

Enfin, l'inscription du bloc oriental (d) évoque selon toute vraisemblance une visite de Sésostri I^{er} à Mersa Gaouasis. En effet, le début du texte (col. 2) offre une brève lacune avant l'expression *m htp* « en paix » ou « sans encombre », où il convient de restaurer sans doute un verbe de mouvement à l'infinitif, comme *iwt* « venir ». Je propose de lire : « [Venue] en paix du maître des Deux Terres Sésostri, vivant (soit-il) éternellement ! ». La phrase suivante signale que le roi a ordonné à Ânkhou de « revenir en paix ». Nul doute qu'il s'agit en l'occurrence de son retour vers la vallée du Nil, puisqu'aucun détail n'est donné sur l'endroit où il est invité à se rendre. Le titre de *smr* « compagnon » (col. 2) qui lui est conféré dans l'énoncé de l'ordre royal peut résulter d'une promotion accordée par le roi pour la réussite de la mission, comme c'est le cas pour Sinouhé lorsqu'il rentre en Égypte après son séjour en Asie²⁴⁰. La suite du texte (col. 3-6) énonce les qualités d'Ânkhou qui lui ont valu cette promotion, après lui avoir permis de ramener la flotte à bon port, « aux districts du nome de Coptos ». Comme il est logique, les textes d'Ânkhou ne décrivent pas le retour vers la vallée du Nil.

²³⁷ BRADBURY 1988, p. 134 ; OBSOMER 1995, p. 377-378, 708.

²³⁸ On notera qu'aucune mention de Pount n'est attestée dans les inscriptions du Ouadi Hammamat, hormis celle qui figure dans l'inscription d'Hénou : cf. GASSE 2006, p. 294-295.

²³⁹ Si le *Naufragé* (25-27) mentionne un bateau de 120 coudées de long et 40 coudées de large ayant à son bord 120 marins, les bateaux de Mersa Gaouasis devaient faire de 20 à 30 m de long (40 à 60 coudées) avec un équipage de 40 à 60 personnes, suivant BARD, FATTOVICH 2018, p. 185. On envisagera dès lors une flotte de sept à dix bateaux.

²⁴⁰ *Sin.* B 189, 280, 296, 307. Sésostri I^{er} lui attribue cette promotion pour les relations diplomatiques qu'il a pu mettre en place lors de son séjour en Asie : cf. OBSOMER 1999, p. 255.

L'expédition à Pount en l'an 24 de Sésostri I^{er} apparaît comme une entreprise de prestige. Il n'est donc pas impossible que la fameuse série de coquilles d'huîtres perlières gravées au nom de Sésostri I^{er}, les unes avec le cartouche « Sésostri », les autres avec le cartouche « Khéperkarê »²⁴¹, ait été produite à cette occasion pour récompenser des membres de l'expédition. Elles devaient se porter comme des pendentifs, à la façon des médailles offertes aux lauréats de nos compétitions sportives actuelles. Il s'agit de coquilles d'une dizaine de centimètres de diamètre qui, selon Pierre Lozouet (Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris), appartiennent à l'espèce « *Pinctada margaritifera* (Linnaeus, 1758) » présente dans toute la mer Rouge et au-delà²⁴².

L'expédition de l'an 27/28 d'Amenemhat II

Si Khenty-khétou a dressé sa stèle en l'an 28 d'Amenemhat II après son retour de Pount, c'est que le départ de l'expédition navale a eu lieu l'année précédente. Il ne porte pas de titre nautique, mais parle de *sa* troupe et de *ses* bateaux, ce qui donne à penser qu'il fut le chef de cette expédition. Le titre de « responsable de la cour de justice » qu'il porte indique qu'il avait des prérogatives judiciaires, utiles pour régler les litiges potentiels entre les membres de l'expédition. Dressée pour remercier les dieux qui ont permis le succès de l'entreprise et le roi qui a ordonné celle-ci, la stèle ne donne aucune information sur la navigation, les tractations au pays de Pount et les produits rapportés.

L'expédition de l'an 2 ou 3 de Sésostri II

Dominée par le soleil ailé, qui lui confère un caractère officiel, la stèle mentionne le nom et les qualités de celui qui l'a dressée, mais elle se contente de mentionner la montée de celui-ci vers le Bia de Pount, où elle a été érigée apparemment avant le départ de l'expédition navale.

L'expédition de l'an 4/5 de Sésostri III

Les jarres sur lesquelles les étiquettes ont été notées concernent le ravitaillement acheminé à Mersa Gaouasis dans le cadre d'une expédition à Pount, qui est sans doute partie en Chémou III (septembre) de l'an 4 (*cf.* étiquettes 5 et peut-être 6) et revenue en Péret II (avril-mai) de l'an 5 (*cf.* étiquettes 1, 2, 4)²⁴³. Datée de Chémou II.16 (± 18 août) de l'an 5, l'étiquette 7, qui mentionne Pount, semble pouvoir concerner une expédition menée l'année suivante²⁴⁴.

L'expédition du règne d'Amenemhat III

La stèle n° 5 du Ouadi Gaouasis, sans mention de l'année du règne d'Amenemhat III, a été laissée par deux frères, Nebsou et Amenhotep, engagés dans une même entreprise, dont le chef était le grand intendant Sénebef. Nebsou, chambellan de la Tête du Sud, indique qu'il accompagna Sénebef vers le Bia de Pount, soit Mersa Gaouasis. Amenhotep indique qu'il

²⁴¹ Voir notamment CORTEGGIANI 1973, p. 144-146, pl. XIII A ; BOURRIAU 1988, p. 153.

²⁴² Je le remercie de l'information communiquée le 18 janvier 2019 et remercie Cécile Callou de nous avoir mis en contact. Il convient d'écarter l'appellation « *avicula* (*meleagrina*) *margaritacea* » diffusée dans la littérature égyptologique.

²⁴³ Les jarres des étiquettes 1 et 2 contenaient du poisson séché fourni par Noubkaouré d'el-Lahoun. Il en va de même pour la jarre de l'étiquette 3 (sans date).

²⁴⁴ Cette jarre provient de Ioumitérou.

conduisit²⁴⁵ Sénebef vers Pount, sa qualité de « scribe préposé au sceau du Trésor » donnant à penser qu'il fut chargé de la gestion des biens et marchandises embarqués.

L'expédition de l'an 7/8 d'Amenemhat IV

Les documents du règne d'Amenemhat IV confirment qu'une expédition à Pount se déroulait, au Moyen Empire, sur deux années civiles consécutives. La stèle de Bérénice, qui porte la date de l'an 7, a visiblement été laissée lors d'une escale au Ras Banas durant le trajet aller sur la mer Rouge²⁴⁶. Cette stèle mentionne le chef de l'expédition navale, Ptahhotep, dont les titres révèlent un proche du roi, qui opérait en l'occurrence en tant que « chancelier du dieu » et « contrôleur des recrues ». C'est un autre « contrôleur des recrues », Djédy, qui a laissé son nom sur les boîtes de l'an 8 trouvées au Ouadi Gaouasis, qui avaient contenu les produits rapportés de Pount. L'inscription de l'ostrakon WG 111 indique que sa jarre contenait 200 poissons, mais elle ne donne aucune information sur leur provenance : il peut dès lors s'agir de poissons pêchés en mer Rouge lors du trajet retour.

Conclusion

À la XII^e dynastie, la frontière sud de l'Égypte était établie sur la deuxième cataracte du Nil, à Bouhen sous Sésostri I^{er}, à Semna sous Sésostri III, où de puissantes forteresses ont été bâties. L'expédition militaire de l'an 17/18 de Sésostri I^{er} contre le royaume de Kerma a permis aux Égyptiens d'obtenir des produits de Pount à travers un tribut que les Kouchites devaient leur livrer, comme attesté dans l'inscription d'Amenemhat II à Memphis²⁴⁷. Mais les rois de la XII^e dynastie décidèrent aussi, dès l'an 23/24 de Sésostri I^{er}, d'envoyer des expéditions navales sur la mer Rouge pour atteindre directement le pays de Pount producteur de la myrrhe. Les inscriptions de cette époque ne livrent toutefois aucune information sur l'aspect du pays de Pount ou les tractations commerciales qui furent menées par les chefs d'expédition.

Le port de Mersa Gaouasis fut opérationnel sur une durée de plus de 130 ans, entre l'an 23 de Sésostri I^{er} et l'an 8 d'Amenemhat IV, soit entre 1936 et 1800 avant J.-C. environ. Les inscriptions découvertes *in situ* évoquent les opérations mises en œuvre pour mener à bien ces expéditions : la construction des pièces de bateaux aux chantiers navals de Coptos, leur assemblage sur la côte de la mer Rouge, l'envoi de l'expédition navale durant l'été et le retour au printemps suivant avec les produits rapportés de Pount. Il est probable que les bateaux du règne de Sésostri I^{er} ont été réutilisés lors de plusieurs expéditions sous les règnes suivants, puisque les galeries permettaient d'en entreposer les pièces d'une expédition à l'autre. En revanche, des incertitudes subsistent autour de l'expédition du règne de Mentouhotep III, vers 1993 avant J.-C., soit près de 60 ans avant la mise en activité du port de Mersa Gaouasis. Quel fut le lieu d'embarquement de l'expédition maritime qu'Hénou a dépêchée vers Pount ? Cette expédition connut-elle le succès ou fut-elle un échec ? Les informations font défaut.

Au Nouvel Empire, le « portique de Pount » du temple d'Hatchepsout à Deir el-Bahari offre des textes et des reliefs qui n'évoquent ni la préparation des bateaux, ni le lieu d'embarquement, ni le trajet effectué pour se rendre à Pount, vers 1470 avant J.-C. En revanche, on montre ces bateaux et l'aspect qu'offrait le pays de Pount, ainsi que la rencontre avec les

²⁴⁵ Cette traduction du verbe *sbi* semble s'imposer lorsque le complément direct est un individu précis et non une troupe ou des bateaux.

²⁴⁶ Dans la mesure où des bateaux étaient disponibles dans les galeries du Ouadi Gaouasis, on n'envisagera pas le Ras Banas comme le point de départ de la navigation.

²⁴⁷ Texte égyptien : ALTENMÜLLER 2015, p. 34-37.

Pountites et les produits qui furent rapportés, tout cela dans le but de démontrer la capacité du roi Hatchepsout à mener à bien une mission ordonnée par son père Amon. On mesure le prestige qu'une telle expédition a pu présenter pour une Hatchepsout en quête de légitimité. En ce qui concerne l'expédition à Pount du règne de Ramsès III, vers 1165 avant J.-C., le récit qu'en donne le pHarris I donne à penser, avec Pierre Grandet²⁴⁸, qu'elle embarqua aux environs de Suez, mais il précise qu'elle aborda au retour au « Gébel de Coptos », en raison sans doute des vents et courants contraires qui ont pu l'empêcher de progresser davantage vers le Nord. On ignore le lieu précis où furent débarquées les marchandises qui allaient être chargées ensuite sur des ânes : la région de Qoseir ou l'ancien port de Mersa Gaouasis (Saouou) ? Des cartouches de Ramsès III dans les rochers du Ouadi Saqi et du Ouadi Atalla semblent plaider en faveur de la seconde hypothèse. Une fois arrivées en caravane à Coptos, ces marchandises furent ensuite chargées dans des bateaux-*ḥw* pour gagner, par la voie fluviale, la Résidence de Pi-Ramsès.

²⁴⁸ GRANDET 1994b, p. 255-260 (note 931).

BIBLIOGRAPHIE

- ABD EL-RAZIQ 1999 : Mahmoud ABD EL-RAZIQ, « New inscriptions at El Ein el-Sukhna », *Memnonia*, 10, p. 125-131, pl. XXXIII-XXXVI.
- ABD EL-RAZIQ, CASTEL, TALLET 2006a : Mahmoud ABD EL-RAZIQ, Georges CASTEL, Pierre TALLET, « Ayn Soukhna et la mer Rouge », *Égypte, Afrique & Orient*, 41, p. 3-6.
- ABD EL-RAZIQ, CASTEL, TALLET 2016 : Mahmoud ABD EL-RAZIQ, Georges CASTEL, Pierre TALLET, *Ayn Soukhna III. Le complexe de galeries-magasins. Rapport archéologique* (Fouilles de l'Institut Français d'Archéologie Orientale, 74), Le Caire.
- ABD EL-RAZIQ, CASTEL, TALLET, FLUZIN 2011 : Mahmoud ABD EL-RAZIQ, Georges CASTEL, Pierre TALLET, Philippe FLUZIN, *Ayn Soukhna II. Les ateliers métallurgiques du Moyen Empire* (Fouilles de l'Institut Français d'Archéologie Orientale, 66), Le Caire.
- ABD EL-RAZIQ, CASTEL, TALLET, GHICA 2002 : Mahmoud ABD EL-RAZIQ, Georges CASTEL, Pierre TALLET, Victor GHICA, *Les inscriptions d'Ayn Soukhna* (Mémoires publiés par les membres de l'Institut Français d'Archéologie Orientale, 122), Le Caire.
- ABD EL-RAZIQ, CASTEL, TALLET, MAROUARD 2012 : Mahmoud ABD EL-RAZIQ, Georges CASTEL, Pierre TALLET, Grégory MAROUARD, « The Pharaonic Site of Ayn Soukhna in the Gulf of Suez. 20001-2009 Progress Report », dans Pierre TALLET, El-Sayed MAHFOUZ, *The Red Sea in Pharaonic Times. Recent Discoveries along the Red Sea Coast. Proceedings of the Colloquium held in Cairo / Ayn Soukhna, 11th-12th January 2009* (Bibliothèque d'Étude, 155), Le Caire, p. 3-20.
- ALLEN 2008 : James P. ALLEN, « The Historical Inscription of Khnumhotep at Dahshur: Preliminary Report », *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, 352, p. 29-39.
- ALLIOT 1951 : Maurice ALLIOT, « Pount-Pwāne, l'Opôné du géographe Ptolémée », *Revue d'Égyptologie*, 8, p. 1-7.
- ALTENMÜLLER 2015 : Hartwig ALTENMÜLLER, *Zwei Annalenfragmente aus dem frühen Mittleren Reich* (Studien zur altägyptischen Kultur. Beihefte, 16), Hambourg.
- BARD, FATTOVICH 2007 : Kathryn A. BARD, Rodolfo FATTOVICH (éd.), *Harbor of the Pharaohs to the Land of Punt: Archaeological Investigations at Mersa/Wadi Gawasis, Egypt, 2001-2005*, Naples.
- BARD, FATTOVICH 2010 : Kathryn A. BARD, Rodolfo FATTOVICH, « Mersa/Wadi Gawasis 2009-2010 », *Newsletter di Archeologia CISA* 1, p. 7-35.
- BARD, FATTOVICH 2011 : Kathryn A. BARD, Rodolfo FATTOVICH, « The Middle Kingdom Red Sea Harbor at Mersa/Wadi Gawasis », *Journal of the American Research Center in Egypt*, 47, p. 105-129.
- BARD, FATTOVICH 2018 : Kathryn A. BARD, Rodolfo FATTOVICH, *Seafaring expeditions to Punt in the Middle Kingdom: Excavations at Mersa/Wadi Gawasis, Egypt* (Culture and History of the Ancient Near East, 96), Leyde, Boston.
- BARD, FATTOVICH, MANZO 2013 : Kathryn A. BARD, Rodolfo FATTOVICH, Andrea MANZO, « The ancient harbor at Mersa/Wadi Gawasis and how to get there: new evidence of Pharaonic seafaring expeditions in the Red Sea », dans Frank FÖRSTER, Heiko RIEMER (éd.), *Desert Road Archaeology in Ancient Egypt and beyond*, Cologne, p. 533-556.

- BELZONI 1820 : Giovanni Battista BELZONI, *Narrative of the Operations and Recent Discoveries within the Pyramids, Temples, Tombs, and Excavations in Egypt and Nubia; and of a Journey to the Coast of the Red Sea, in Search of the Ancient Berenice*, Londres.
- BELZONI 1821 : Giovanni Battista BELZONI, *Atlas des voyages, recherches et découvertes de G. Belzoni en Égypte et en Nubie*, Paris.
- BERLEV 1971 : Oleg D. BERLEV, « Les prétendus « citadins » au Moyen Empire », *Revue d'Égyptologie*, 23, p. 23-48.
- BIRCH 1880 : Samuel BIRCH, *Catalogue of the Collection of Egyptian Antiquities at Alnwick Castle*, Londres.
- BOROJEVIC, MOUNTAIN 2011 : Ksenija BOROJEVIC, Rebecca MOUNTAIN, « The Ropes of Pharaohs: the Source of Cordage from "Rope Cave" at Mersa/Wadi Gawasis revisited », *Journal of the American Research Center in Egypt*, 47, p. 131-141.
- BOURRIAU 1988 : Janine BOURRIAU, *Pharaohs and Mortals. Egyptian art in the Middle Kingdom*, Cambridge.
- BRADBURY 1988 : Louise BRADBURY, « Reflections on Traveling to "God's land" and Punt in the Middle Kingdom », *Journal of the American Research Center in Egypt*, 25, p. 127-156.
- BREASTED 1906 : James Henry BREASTED, *Ancient Records of Egypt*, vol. I, Chicago.
- BREYER 2016 : Francis BREYER, *Punt: die Suche nach dem "Gottesland"* (Culture and History of the Ancient Near East, 80), Leyde, Boston.
- BRUN 2018 : Jean-Pierre BRUN, « Chronology of the Forts of the Routes to Myos Hormos and Berenike during the Graeco-Roman Period », dans J.-P. BRUN et alii (éd.), *The Eastern Desert of Egypt during the Greco-Roman Period: Archaeological Reports*, Paris (<https://books.openedition.org/cdf/5239>).
- CORTEGGIANI 1973 : Jean-Pierre CORTEGGIANI, *Documents divers (I-IV)*, *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale*, 73, p. 143-153, pl. XII-XIII.
- COUYAT, MONTET 1912 : Jean COUYAT, Pierre MONTET, *Les inscriptions hiéroglyphiques et hiératiques de Ouâdi Hammâmât* (Mémoires publiés par les membres de l'IFAO, 34), Le Caire.
- CT II : Adriaan DE BUCK, *The Egyptian Coffin Texts*, II, Chicago, 1938.
- CT VII : Adriaan DE BUCK, *The Egyptian Coffin Texts*, VII, Chicago, 1961.
- DAVIES 2003a : Vivian DAVIES, « Kush in Egypt: a new historical inscription », *Sudan & Nubia*, 7, p. 52-54.
- DAVIES 2003b : Vivian DAVIES, « Kouch en Égypte. Une nouvelle inscription historique à El-Kab », *Bulletin de la Société Française d'Égyptologie*, 157, p. 38-44.
- DESANGES 1978 : Jehan DESANGES, *Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique (VI^e siècle avant J.-C. - IV^e siècle après J.-C.)*, Rome.
- DIEGO ESPINEL 2003 : Andrés DIEGO ESPINEL, « Los contactos comerciales entre Egipto y Pount durante el Reino Medio (Dinastías XI-XIII) », *Boletín de la Asociación Española de Egiptología*, 13, p. 67-108.
- DIEGO ESPINEL 2011, Andrés DIEGO ESPINEL, *Abriendo los caminos de Punt: contactos entre Egipto y el ámbito afroárabe durante la Edad del Bronce [ca. 3000 a.C.-1065 a.C.]*, Barcelone.

- DUHOUX 2003 : Yves DUHOUX, *Des Minoens en Égypte ? “Keftiou” et “les îles au milieu du Grand Vert”* (Publications de l'Institut orientaliste de Louvain, 52), Louvain-la-Neuve.
- ERICHSEN 1933 : Wolja ERICHSEN, *Papyrus Harris I. Hieroglyphische Transkription* (Bibliotheca Aegyptiaca, V), Bruxelles.
- ERMAN 1882 : Adolf ERMAN, « Stelen aus Wâdi Gasus bei Qosêr », *Zeitschrift für Ägyptische Sprache und Altertumskunde*, 20, p. 203-204.
- FABRE 2005 : David FABRE, *Le destin maritime de l'Égypte ancienne*, Londres.
- FAROUT 1994 : Dominique FAROUT, « La carrière du *whmw* Ameny et l'organisation des expéditions au ouadi Hammamat au Moyen Empire », *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale*, 94, p. 143-172.
- FAROUT 2006a : Dominique FAROUT, « Des expéditions en mer Rouge au début de la XII^e dynastie », *Égypte, Afrique & Orient*, 41, p. 43-52.
- FAROUT 2006b : Dominique FAROUT, « Men on the Red Sea under Senusret I », dans Essam EL-SAEED, El-Sayed MAHFOUZ, Abdel Monem MEGAHED (éd.), *The Festschrift volume: A collection of studies presented to Professor Abdel Monem Abdel Haleem Sayed (...) On the Occasion of his 80th Birthday*, Alexandrie, p. 229-273 (aussi : *Abgadiyat*, 11, 2016, p. 22-36).
- FATTOVICH 1991 : Rodolfo FATTOVICH, « The problem of Punt in the light of recent field work in the eastern Sudan », dans Sylvia SCHOSKE (éd.), *Akten des vierten Internationalen Ägyptologen Kongresses München 1985*, vol. IV, Hambourg, p. 257-272.
- FATTOVICH 1996 : Rodolfo FATTOVICH, « Punt: the Archaeological Perspective », *Beiträge zur Sudanforschung*, 6, p. 15-29.
- FATTOVICH 2012 : Rodolfo FATTOVICH, « Egypt's trade with Punt: new discoveries on the Red Sea Coast », *British Museum Studies in Ancient Egypt and Sudan*, 18, p. 1-59.
- FAULKNER 1962 : Raymond O. FAULKNER, *A Concise Dictionary of Middle Egyptian*, Oxford.
- FRANKE 1984 : Detlef FRANKE, *Personendaten aus dem Mittleren Reich* (Ägyptologische Abhandlungen, 41), Wiesbaden.
- FRANKE 1991 : Detlef FRANKE, « The Career of Khnumhotep III of Beni Hasan and the So-called “Decline of the Nomarchs” », dans Stephen QUIRKE, *Middle Kingdom Studies*, New Malden, p. 51-67.
- GARDINER, PEET, ČERNÝ 1952-1955 : A.H. GARDINER, T.E. PEET, J. ČERNÝ, *The Inscriptions of Sinai*, Oxford.
- GASSE 1988 : Annie GASSE, « Amény. Un porte-parole sous le règne de Sésostri I^{er} », *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale*, 88, p. 83-93, pl. VI.
- GASSE 2006 : Annie GASSE, « The Wadi Hammamat on the Road to Punt », dans Essam EL-SAEED, El-Sayed MAHFOUZ, Abdel Monem MEGAHED (éd.), *The Festschrift volume: A collection of studies presented to Professor Abdel Monem Abdel Haleem Sayed (...) On the Occasion of his 80th Birthday*, Alexandrie, p. 293-312 (aussi : *Abgadiyat*, 11, 2016, p. 44-50).
- GOELET 1992 : Ogden GOELET, « *W3d-wr* and Lexicographical Method », dans Ulrich LUFT (éd.), *The Intellectual Heritage of Egypt: Studies presented to László Kákósy by Friends and Colleagues on the Occasion of his 60th Birthday* (Studia Aegyptiaca, 14), Budapest, p. 205-214.

- GOLENISCHIEFF 1887 : Vladimir GOLENISCHIEFF, « *Ėpigrafičeskie rezul'taty poezdki v Uadi Hammâmât* », *ZVO*, II, p. 65-79, XVIII planches.
- GOYON 1957 : Georges GOYON, *Nouvelles inscriptions rupestres du Wadi Hammâmât*, Paris.
- GRANDET 1994a : Pierre GRANDET, *Le Papyrus Harris I*, vol. I (Bibliothèque d'Étude, 109.1), Le Caire.
- GRANDET 1994b : Pierre GRANDET, *Le Papyrus Harris I*, vol. II (Bibliothèque d'Étude, 109.2), Le Caire.
- HANNIG 2006 : Rainer HANNIG, *Ägyptisches Wörterbuch*, II. *Mittleres Reich und Zweite Zwischenzeit*, Mayence.
- HAYES 1949 : William C. HAYES, « Career of the Great Steward Henenu under Nebhepetre⁴ Mentuhotpe », *Journal of Egyptian Archaeology*, 35, p. 43-49, pl. IV.
- HEAGREN 2010 : Brett H. HEAGREN, *The Art of War in Pharaonic Egypt: An Analysis of the Tactical, Logistic, and Operational Capabilities of the Egyptian Army (Dynasties XVII-XX)*, thèse de doctorat, Auckland.
- HENSE 2018 : Martin HENSE, « The Great Temple of Berenike », dans J.-P. BRUN et alii (éd.), *The Eastern Desert of Egypt during the Greco-Roman Period: Archaeological Reports*, Paris (<https://books.openedition.org/cdf/5244>).
- HENSE, KAPER, GEERTS 2015 : Martin HENSE, Olaf E. KAPER, Roderick C.A. GEERTS, « A stela of Amenemhet IV from the main temple at Berenike », *Bibliotheca Orientalis*, 72, p. 585-601.
- HENSE, SIDEBOTHAM 2017 : Martin HENSE, Steven SIDEBOTHAM, « A Middle Kingdom Text from a Graeco-Roman Red Sea Port », *Egyptian Archaeology*, 51, p. 41-43.
- HERZOG 1968 : Rolf HERZOG, *Punt* (Abhandlungen des Deutschen Archäologischen Instituts Kairo. Ägyptologische Reihe, 6), Glückstadt.
- KAPLONY 1969 : Peter KAPLONY, « Bemerkungen zu fünf Texten der Ersten Zwischenzeit und der späteren 11. Dynastie », *Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts, Abteilung Kairo*, 25, p. 22-32.
- KITCHEN 1993 : Kenneth A. KITCHEN, « The Land of Punt », dans Thurstan SHAW, Paul SINCLAIR, Basseyy ANDAH, Alex OKPOKO (éd.), *The Archaeology of Africa: Food, Metals and Towns*, Londres, New York, p. 587-608.
- KITCHEN 2004 : Kenneth A. KITCHEN, « The Elusive land of Punt revisited », dans Paul LUNDE, Alexandra PORTER (éd.), *Trade and Travel in the Red Sea Region: Proceedings of Red Sea Project 1, held in the British Museum, October 2002*, Oxford, p. 25-31.
- LACAZE, CAMINO 2008 : Ginette LACAZE, Luc CAMINO, *Mémoires de Suez. François Bissey et René Chabot-Morisseau à la découverte du désert oriental d'Égypte (1945-1956)*, Pau.
- LEITZ 2002 : Christian LEITZ, *Lexikon der ägyptischen Götter und Götterbezeichnungen*, III (Orientalia Lovaniensia Analecta, 112), Louvain.
- LEPSIUS : Carl Richard LEPSIUS, *Denkmaeler aus Aegypten und Aethiopien*, Berlin.
- LICHTHEIM 1975 : Miriam LICHTHEIM, *Ancient Egyptian Literature*, I. *The Old and Middle Kingdoms*, Berkeley.
- LICHTHEIM 1988 : Miriam LICHTHEIM, *Ancient Egyptian Autobiographies chiefly of the Middle Kingdom* (Orbis Biblicus et Orientalis, 84), Göttingen.

- LUCAS, HARRIS 1962 : Alfred LUCAS, *Ancient Egyptian Materials and Industries*, 4^e éd. par James R. HARRIS, Londres.
- MAHFOUZ 2006 : El-Sayed MAHFOUZ, « Les ostraca hiératiques du Ouadi Gaouasis », *Égypte, Afrique & Orient*, 41, p. 31-34.
- MAHFOUZ 2008a : El-Sayed MAHFOUZ, « Les ostraca hiératiques du Ouadi Gaouasis », *Revue d'Égyptologie*, 59, p. 267-334.
- MAHFOUZ 2008b : El-Sayed MAHFOUZ, « Amenemhat III au Ouadi Gaouasis », *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale*, 108, p. 253-279.
- MAHFOUZ 2008c : El-Sayed MAHFOUZ, « A-t-il existé une voie de communication entre le Ouadi Gaouasis et les sites miniers du Sud Sināï ? », *Abgadiyat*, 3, p. 48-55.
- MAHFOUZ 2010a : El-Sayed MAHFOUZ, « L'expédition de Sésostris III au pays de Pount », dans Włodzimierz GODLEWSKI, Adam ŁAJTAR (éd.), *Between the Cataracts: proceedings of the 11th Conference for Nubian Studies, Warsaw University, 27 August-2 September 2006*, Part 2, p. 431-438.
- MAHFOUZ 2010b : El-Sayed MAHFOUZ, « Amenemhat IV au Ouadi Gaouasis », *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale*, 110, p. 165-173.
- MAHFOUZ 2011a : El-Sayed MAHFOUZ, « The Maritime Expeditions of Wadi Gawasis in the Twelfth Dynasty », *Abgadiyat*, 6, p. 51-67.
- MAHFOUZ 2011b : El-Sayed MAHFOUZ, « Osiris de Ouadj-Our : une nouvelle attestation provenant du ouadi Gaouasis au bord de la mer Rouge », *Bulletin de la Société Française d'Égyptologie*, 180, p. 7-14.
- MAHFOUZ 2012 : El-Sayed MAHFOUZ, « New epigraphic material from Wadi Gawasis », dans Pierre TALLET, El-Sayed MAHFOUZ, *The Red Sea in Pharaonic Times. Recent Discoveries along the Red Sea Coast. Proceedings of the Colloquium held in Cairo / Ayn Soukhna, 11th-12th January 2009* (Bibliothèque d'Étude, 155), Le Caire, p. 117-132.
- MANZO 2010 : Andrea MANZO, « Exotic Ceramic Materials from Mersa Gawasis, Red Sea, Egypt », dans Włodzimierz GODLEWSKI, Adam ŁAJTAR (éd.), *Between the Cataracts: proceedings of the 11th Conference for Nubian Studies, Warsaw University, 27 August-2 September 2006*, Part 2, Varsovie, p. 439-453.
- MANZO 2012a : Andrea MANZO, « Nubians and the Others on the Red Sea. An Update on the Exotic Ceramic Materials from the Middle Kingdom Harbour of Mersa/Wadi Gawasis, Red Sea, Egypt », dans Dionisius A. AGIUS, John P. COOPER, Athena TRAKADAS, Chiara ZAZZARO (éd.), *Navigated spaces, connected places: proceedings of Red Sea Project V, held at the University of Exeter, 16-19 September 2010*, Oxford, p. 47-58.
- MANZO 2012b : Andrea MANZO, « From the sea to the deserts and back: new research in Eastern Sudan », *British Museum Studies in Ancient Egypt and Sudan*, 18, p. 75-106.
- MANZO 2017 : Andrea MANZO, « *Biṣw Pwnt* in the archaeological record: preliminary results and perspective of research », dans Ilaria MICHELI (éd.), *Cultural and linguistic transition explored: proceedings of the ATrA closing workshop Trieste, May 25-26, 2016*, Trieste, p. 87-108.
- MANZO, PIRELLI 2006 : Andrea MANZO, Rosanna PIRELLI, « The sealings from Marsa Gawasis (S³w): preliminary considerations on the administration of the port », dans Essam EL-SAEED, El-Sayed MAHFOUZ, Abdel Monem MEGAHED (éd.), *The Festschrift volume: A collection of studies presented to Professor Abdel Monem Abdel Haleem Sayed (...) On the*

- Occasion of his 80th Birthday*, Alexandrie, p. 40-100 (aussi : *Abgadiyat*, 11, 2016, p. 92-126).
- MEEKS 1982 : Dimitri MEEKS, *Année lexicographique. Égypte ancienne. Tome 3 (1979)*, Paris.
- MEEKS 2002 : Dimitri MEEKS, « Coptos et les chemins du Pount », dans M.-F. BOUSSAC, M. GABOLDE, G. GALLIANO (éd.), *Autour de Coptos. Actes du colloque organisé au Musée des Beaux-Arts de Lyon (17-18 mars 2000) (Topoi, Supplément 3)*, Paris, p. 267-335.
- MEEKS 2003 : Dimitri MEEKS, « Locating Punt », dans David O'CONNOR, Stephen QUIRKE (éd.), *Mysterious Lands*, Londres, p. 53-80.
- MICHEL 2014 : Marianne MICHEL, *Les mathématiques de l'Égypte ancienne (Connaissance de l'Égypte ancienne, 12)*, Bruxelles, 2014.
- MONTET 1961 : Pierre MONTET, *Géographie de l'Égypte ancienne*, vol. II, Paris.
- MUMFORD 2006 : Gregory MUMFORD, « Tell Ras Budran (Site 345): Defining Egypt's Eastern Frontier and Mining Operations in South Sinai during the Late Old Kingdom (Early EB IV/MB 1) », *Bulletin of the American Schools of Oriental Research*, 342, p. 13-67.
- MUMFORD 2012 : Gregory MUMFORD, « Ras Budran and the Old Kingdom trade in Red Sea shells and other exotica », *British Museum Studies in Ancient Egypt and Sudan*, 18, p. 107-145.
- MURRAY 1925 : George W. MURRAY, « The Roman Roads and Stations in the Eastern Desert of Egypt », *Journal of Egyptian Archaeology*, 11, p. 138-150.
- NIBBI 1976 : Alessandra NIBBI, « Remarks on the Two Stelae from the Wadi Gasus », *Journal of Egyptian Archaeology*, 62, p. 45-56.
- NIBBI 1981 : Alessandra NIBBI, « Some remarks on the two monuments from Mersa Gawasis », *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, 64, p. 69-74.
- OBSOMER 1995 : Claude OBSOMER, *Sésostris I^{er}. Étude chronologique et historique du règne (Connaissance de l'Égypte ancienne, 5)*, Bruxelles.
- OBSOMER 1999 : Claude OBSOMER, « Sinouhé l'Égyptien et les raisons de son exil », dans *Le Muséon*, 112, p. 207-271.
- OBSOMER 2007a : Claude OBSOMER, « Les expéditions d'Herkhouf (VI^e dynastie) et la localisation de Iam », dans Marie-Cécile BRUWIER (éd.), *Pharaons Noirs. Sur la Piste des Quarante Jours*, Mariemont, p. 39-52.
- OBSOMER 2007b : Claude OBSOMER, « L'empire nubien des Sésostris : Ouauat et Kouch sous la XII^e dynastie », dans Marie-Cécile BRUWIER (éd.), *Pharaons Noirs. Sur la Piste des Quarante Jours*, Mariemont, p. 53-75.
- OBSOMER 2012 : Claude OBSOMER, *Ramsès II (Les grands pharaons)*, Paris.
- OBSOMER 2016 : Claude OBSOMER, « La bataille de Qadech de Ramsès II. Les *n'arin, sekou tepy* et questions d'itinéraires », dans Christina KARLSHAUSEN, Claude OBSOMER, *De la Nubie à Qadech. La guerre dans l'Égypte ancienne (Connaissance de l'Égypte ancienne, 17)*, Bruxelles, p. 81-170.
- OBSOMER à paraître : Claude OBSOMER, « Se déplacer sur le cours nubien du Nil à l'époque des Sésostris (XII^e dynastie) », à paraître dans les actes du Colloque « Le roi et le fleuve », Paris, 16-17 décembre 2015.
- PETRIE 1889 : William M. Flinders PETRIE, *Hawara, Biahmu, and Arsinoe*, Londres.

- PHILIP-STÉPHAN 2008 : Alexandra PHILIP-STÉPHAN, *Dire le droit en Égypte pharaonique* (Connaissance de l'Égypte ancienne, 9), Bruxelles.
- PIRELLI 2007 : Rosanna PIRELLI, « Two New Stelae from Mersa Gawasis », *Revue d'Égyptologie*, 58, p. 87-109.
- PIRELLI 2010a : Rosanna PIRELLI, « Epigraphic documents from Mersa Gawasis: a Reassessment », dans Francesco RAFFAELE, Massimiliano NUZZOLO, Ilaria INCORDINO (éd.), *Recent Discoveries and latest Researches in Egyptology. Proceedings of the First Neapolitan Congress of Egyptology, June 18th-20th 2008*, Wiesbaden, p. 237-244.
- PIRELLI 2010b : Rosanna PIRELLI, « Le stele del Medio Regno egiziano e il cosiddetto "silhouette style" », dans Franco MAZZEI, Patrizia CARIOTI (éd.), *Oriente, Occidente e dintorni... Scritti in onore di Adolfo Tamburello, IV*, Naples, p. 1967-1985.
- POMEY 2011 : Patrice POMEY, « Les bateaux d'Ayn Soukhna. Les plus vieux vestiges de navires de mer actuellement connus », *Égypte, Afrique & Orient*, 64, p. 3-12.
- POMEY 2012 : Patrice POMEY, « Ship Remains at Ayn Soukhna », dans Pierre TALLET, El-Sayed MAHFOUZ, *The Red Sea in Pharaonic Times. Recent Discoveries along the Red Sea Coast. Proceedings of the Colloquium held in Cairo / Ayn Soukhna, 11th-12th January 2009* (Bibliothèque d'Étude, 155), Le Caire, p. 35-52.
- ROUGÉ 1988 : Jean ROUGÉ, « La navigation en mer Érythrée dans l'Antiquité », dans *L'Arabie et ses mers bordières, I. Itinéraires et voisinages. Séminaire de recherche 1985-1986* (Travaux de la Maison de l'Orient, 16), Lyon, p. 59-74.
- SALLES 1998 : J.-F. SALLES, *La mer Rouge, du VI^e siècle avant J.-C. au milieu du premier siècle de notre ère*, dans Dominique VALBELLE, Charles BONNET, *Le Sinai durant l'antiquité et le Moyen-Âge*, Paris, p. 93-101.
- SAYED 1977 : Abdel Monem A.H. SAYED, « Discovery of the site of the 12th Dynasty port at Wadi Gawasis on the Red Sea shore (preliminary report on the excavations of the Faculty of Arts, University of Alexandria, in the Eastern Desert of Egypt - March 1976) », *Revue d'Égyptologie*, 29, p. 138-178.
- SAYED 1978 : Abdel Monem A.H. SAYED, « The Recently Discovered Port on the Red Sea Shore », *Journal of Egyptian Archaeology*, 64, p. 69-71.
- SAYED 1979 : Abdel Monem A.H. SAYED, « Discovery of the site of the 12th Dynasty port at Wâdi Gawâsîs on the Red Sea shore », dans Walter F. REINEKE (éd.), *Acts: First International Congress of Egyptology, Cairo October 2-10, 1976*, Berlin, p. 569-577.
- SAYED 1980 : Abdel Monem A.H. SAYED, « Observations on recent discoveries at Wâdi Gawâsîs », *Journal of Egyptian Archaeology*, 66, p. 154-157.
- SAYED 1983 : Abdel Monem A.H. SAYED, « New Light on the Recently Discovered Port on the Red Sea Shore », *Chronique d'Égypte*, 58, p. 23-37.
- SAYED 1993 : Abdel Monem A.H. SAYED, *The Red Sea and its Hinterland in Antiquity*, Alexandrie (en arabe).
- SAYED 2003 : Abdel Monem A.H. SAYED, « The Land of Punt: Problems of the Archaeology of the Red Sea and the Southeastern Delta », dans Zahi HAWASS, Lyla Pinch BROCK (éd.), *Egyptology at the dawn of the twenty-first century: proceedings of the Eighth International Congress of Egyptologists, Cairo, 2000*, vol. I, Le Caire, p. 432-439.

- SAYED 2006 : Abdel Monem A.H. SAYED, « On the Non-Existence of the Nile-Red Sea Canal all over the Pharaonic Time, and its Existence from the Persian Period Onwards », dans Hedvig GYÖRY (éd.), *Aegyptus et Pannonia II: Acta Symposii anno 2004*, Budapest, p. 207-226.
- SCHENKEL 1965 : Wolfgang SCHENKEL, *Memphis, Herakleopolis, Theben* (Ägyptologische Abhandlungen, 12), Wiesbaden.
- SCHIFF GIORGINI 2003 : Michela SCHIFF GIORGINI, *Soleb, IV. Le temple. Plans et photographies*, Le Caire.
- SERVAJEAN 2016 : Frédéric SERVAJEAN, « Les dimensions des navires d'Hatchepsout et autres remarques sur la navigation en mer Rouge », *Égypte Nilotique et Méditerranéenne*, 9, p. 179-226.
- SERVAJEAN 2017 : Frédéric SERVAJEAN, « Les radeaux de Pount », *Égypte Nilotique et Méditerranéenne*, 10, p. 103-115.
- SERVAJEAN 2018 : Frédéric SERVAJEAN, « Les citernes de la mer Rouge et le voyage au pays de Pount », *Égypte Nilotique et Méditerranéenne*, 11, p. 135-170.
- SEYFRIED 1981 : Karl-Joachim SEYFRIED, *Beiträge zu den Expeditionen des Mittleren Reiches in die Ost-Wüste* (Hildesheimer ägyptologische Beiträge, 15), Hildesheim.
- SOMAGLINO, TALLET 2011 : Claire SOMAGLINO, Pierre TALLET, « Une mystérieuse route sud-orientale sous le règne de Ramsès III », *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale*, 111, p. 361-369.
- SOMAGLINO, TALLET 2013 : Claire SOMAGLINO, Pierre TALLET, « A road to the Arabian Peninsula in the reign of Ramesses III », dans Frank FÖRSTER, Heiko RIEMER (éd.), *Desert Road Archaeology in Ancient Egypt and beyond*, Cologne, p. 511-518.
- TALLET 2002 : Pierre TALLET, « Notes sur le ouadi Maghara et sa région au Moyen Empire », *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale*, 102, p. 371-387.
- TALLET 2005 : Pierre TALLET, *Sésostris III et la fin de la XII^e dynastie* (Les grands pharaons), Paris.
- TALLET 2006 : Pierre TALLET, « Six campagnes archéologiques sur le site d'Ayn Soukhna, golfe de Suez », *Bulletin de la Société Française d'Égyptologie*, 165, p. 10-31.
- TALLET 2009 : Pierre TALLET, « Les Égyptiens et le littoral de la Mer Rouge à l'époque pharaonique », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres*, 153.2, p. 687-719.
- TALLET 2010 : Pierre TALLET, « Prendre la mer à d'Ayn Soukhna au temps du roi Isési », *Bulletin de la Société Française d'Égyptologie*, 177-178, p. 18-22.
- TALLET 2012a : Pierre TALLET, *La zone minière pharaonique du Sud-Sinaï - I. Catalogue complémentaire des inscriptions du Sinaï* (Mémoires publiés par les membres de l'IFAO, 130), Le Caire.
- TALLET 2012b : Pierre TALLET, « New Inscriptions from Ayn Soukhna 2002-2009 », dans Pierre TALLET, El-Sayed MAHFOUZ, *The Red Sea in Pharaonic Times. Recent Discoveries along the Red Sea Coast. Proceedings of the Colloquium held in Cairo / Ayn Soukhna, 11th-12th January 2009* (Bibliothèque d'Étude, 155), Le Caire, p. 105-116.
- TALLET 2012c : Pierre TALLET, « A New Pharaonic Harbour in Ayn Sokhna (Gulf of Suez) », dans Dionisius A. AGIUS, John P. COOPER, Athena TRAKADAS, Chiara ZAZZARO (éd.),

Navigated spaces, connected places: proceedings of Red Sea Project V, held at the University of Exeter, 16-19 September 2010, Oxford, p. 33-38.

TALLET 2013 : Pierre TALLET, « Les papyrus de la Mer Rouge (Ouadi el-Jarf, Golfe de Suez) », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres*, 157.2, p. 1015-1024.

TALLET 2014 : Pierre TALLET, « Des papyrus du temps de Chéops au ouadi el-Jarf (golfe du Suez) », *Bulletin de la Société Française d'Égyptologie*, 188, p. 25-49.

TALLET 2015 : Pierre TALLET, « Les “ports intermittents” de la mer Rouge à l'époque pharaonique : caractéristiques et chronologie », dans Bruno ARGÉMI, Pierre TALLET (éd.), *Entre Nil et mers. La navigation en Égypte ancienne, Nehet 3*, p. 31-72.

TALLET 2017a : Pierre TALLET, *Les papyrus de la mer Rouge, 1. Le "journal de Merer" (Papyrus Jarf A et B)* (Mémoires publiés par les membres de l'IFAO, 136), Le Caire.

TALLET 2017b : Pierre TALLET, « Des serpents et des lions : la flotte stupéfiante de Chéops en mer Rouge », dans Nathalie Favry et alii, *Du Sinaï au Soudan. Itinéraires d'une égyptologie (Mélanges offerts à Dominique Valbelle)*, Paris, p. 243-253.

TALLET, MAROUARD, 2014 : Pierre TALLET, Grégory MAROUARD, « The Harbor of Khufu on the Red Sea Coast at Wadi al-Jarf, Egypt », *Near Eastern Archaeology*, 77.1, p. 4-14.

TALLET, MAROUARD, 2016 : Pierre TALLET, Grégory MAROUARD, « The Harbor Facilities of King Khufu on the Red Sea Shore: The Wadi al-Jarf/Tell Ras Budran System », *Journal of the American Research Center in Egypt*, 52, p. 135-177.

TALLET, MAROUARD, LAISNEY 2012 : Pierre TALLET, Grégory MAROUARD, Damien LAISNEY, « Un port de la IV^e dynastie au Ouadi al-Jarf (mer Rouge) », *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale*, 112, p. 399-446.

TATERKA 2018 : Filip TATERKA, *Les expéditions au pays de Pount sous la XVIII^e dynastie égyptienne. Essai de compréhension du rôle idéologique des expéditions « commerciales »*, thèse de doctorat inédite, Poznan et Paris.

THIERS 2007 : Christophe THIERS, *Ptolémée Philadelphie et les prêtres d'Atoum de Tjékou. Nouvelle édition commentée de la « Stèle de Pithom » (CGG 22183)*, Montpellier.

Urk. I : Kurt SETHE, *Urkunden des Alten Reiches* (Urkunden des ägyptischen Altertums, I), Berlin, 1932-1933.

Urk. IV : Kurt SETHE, Wolfgang HELCK, *Urkunden der 18. Dynastie* (Urkunden des ägyptischen Altertums, IV), Leipzig, Berlin, 1906-1961.

Urk. VII : Kurt SETHE, *Historisch-biographische Urkunden des Mittleren Reiches* (Urkunden des ägyptischen Altertums, VII), Berlin, 1935.

VALBELLE, BONNET 1996 : Dominique VALBELLE, Charles BONNET, *Le sanctuaire d'Hathor maîtresse de la turquoise*, Paris.

VANDERSLEYEN 1988 : Claude VANDERSLEYEN, « Pount sur le Nil », *Discussions in Egyptology*, 12, p. 75-80.

VANDERSLEYEN 1989 : Claude VANDERSLEYEN, « Les inscriptions 114 et 1 du Ouadi Hamamât (11^e dynastie) », *Chronique d'Égypte*, 64, p. 148-158.

VANDERSLEYEN 1996 : Claude VANDERSLEYEN, « Les monuments de l'Ouadi Gaouasis et la possibilité d'aller au pays de Pount par la Mer Rouge », *Revue d'Égyptologie*, 47, p. 107-115.

- VANDERSLEYEN 1999 : Claude VANDERSLEYEN, *Ouadj our W3d wr : un autre aspect de la vallée du Nil* (Connaissance de l'Égypte ancienne, 7), Bruxelles.
- VELDMEIJER, ZAZZARO 2008 : André J. VELDMEIJER, Chiara ZAZZARO, « The 'Rope Cave' at Mersa/Wadi Gawasis », *Journal of the American Research Center in Egypt*, 44, p. 9-39.
- WALLACE-JONES 2018 : Sally WALLACE-JONES, *Egyptian and imported pottery from the Red Sea port of Mersa Gawasis, Egypt* (Archaeopress Egyptology, 20), Oxford.
- WARD, ZAZZARO 2010 : Cheryl WARD, Chiara ZAZZARO, « Evidence for Pharaonic Seagoing Ships at Mersa/Wadi Gawasis, Egypt », *International Journal of Nautical Archaeology*, 39.1, p. 27-43.
- YOYOTTE 1952 : Jean YOYOTTE, « Un corps de police de l'Égypte pharaonique », *Revue d'Égyptologie*, 9, p. 139-151.
- ZAZZARO 2011 : Chiara ZAZZARO, « Les ancres de Mersa Gawasis », *Égypte, Afrique & Orient*, 64, p. 13-20.
- ZAZZARO, CALCAGNO 2012 : Chiara ZAZZARO, Claire CALCAGNO, « Ship Components from Mersa Gawasis: Recent Finds and their Archaeological Context », dans Pierre TALLET, El-Sayed MAHFOUZ, *The Red Sea in Pharaonic Times. Recent Discoveries along the Red Sea Coast. Proceedings of the Colloquium held in Cairo / Ayn Soukhna, 11th-12th January 2009* (Bibliothèque d'Étude, 155), Le Caire, p. 65-85.
- ZAZZARO, ABD EL-MAGUIB 2012 : Chiara ZAZZARO, Mohammed ABD EL-MAGUIB, « Ancient Egyptian Stone Anchors from Mersa Gawasis », dans Pierre TALLET, El-Sayed MAHFOUZ, *The Red Sea in Pharaonic Times. Recent Discoveries along the Red Sea Coast. Proceedings of the Colloquium held in Cairo / Ayn Soukhna, 11th-12th January 2009* (Bibliothèque d'Étude, 155), Le Caire, p. 87-103.
- ZIBELIUS 1972 : Karola ZIBELIUS, *Afrikanische Orts- und Völkernamen in hieroglyphischen und hieratischen Texten* (Beihefte zum Tübinger Atlas des Vorderen Orients, Reihe B. Geisteswissenschaften, 1), Wiesbaden.

ILLUSTRATIONS

1. Cartes et sites



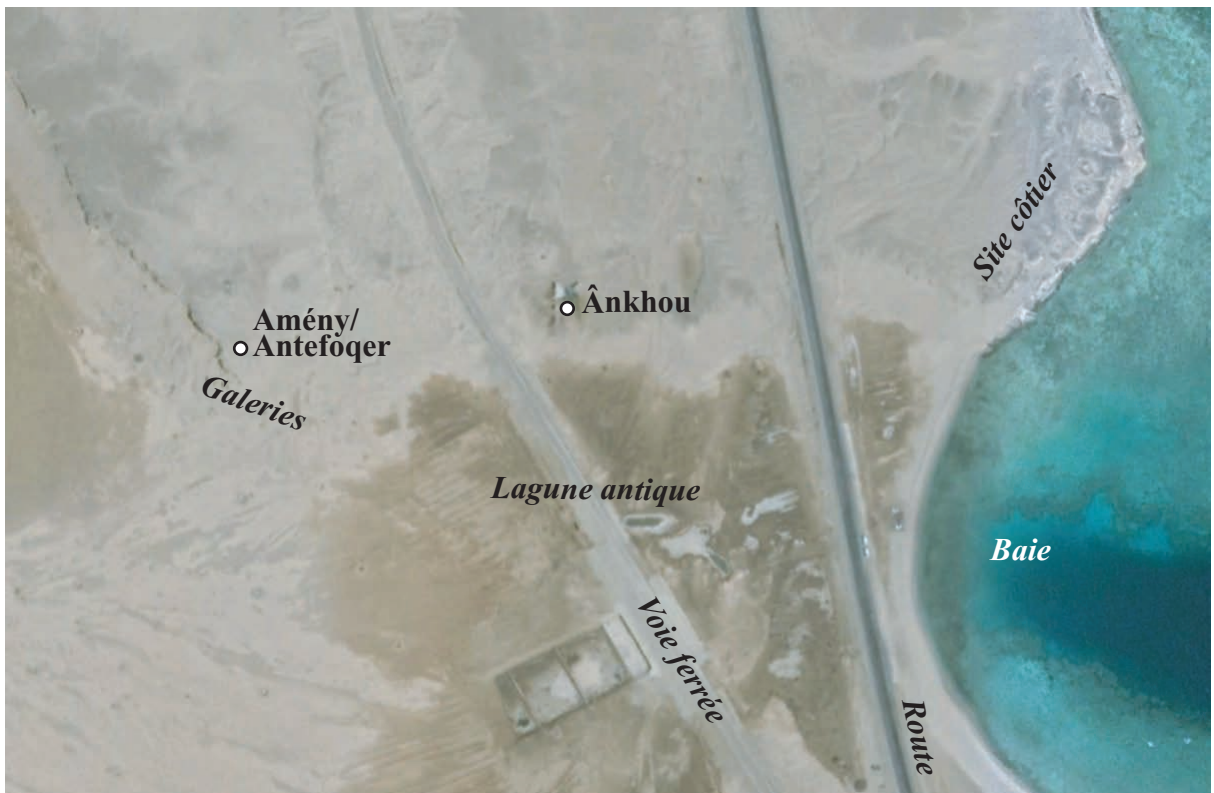
La mer Rouge et les territoires circonvoisins



L'Égypte et les ports de la mer Rouge



Les Ouadi Gasous et Ouadi Gaouasis



Le site pharaonique de Ouadi / Mersa Gaouasis



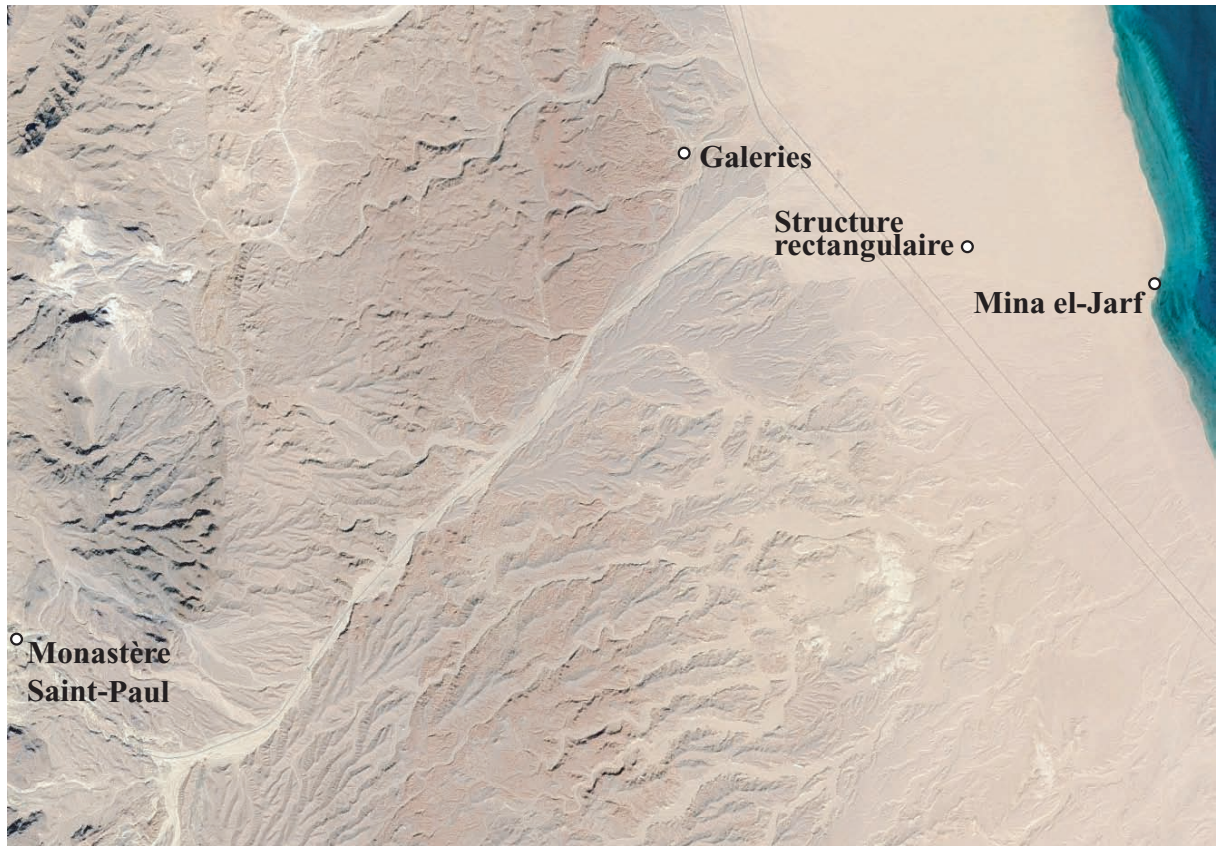
La baie de Mersa Gaouasis (photographie de Romy Kirsch, 27 février 2019)



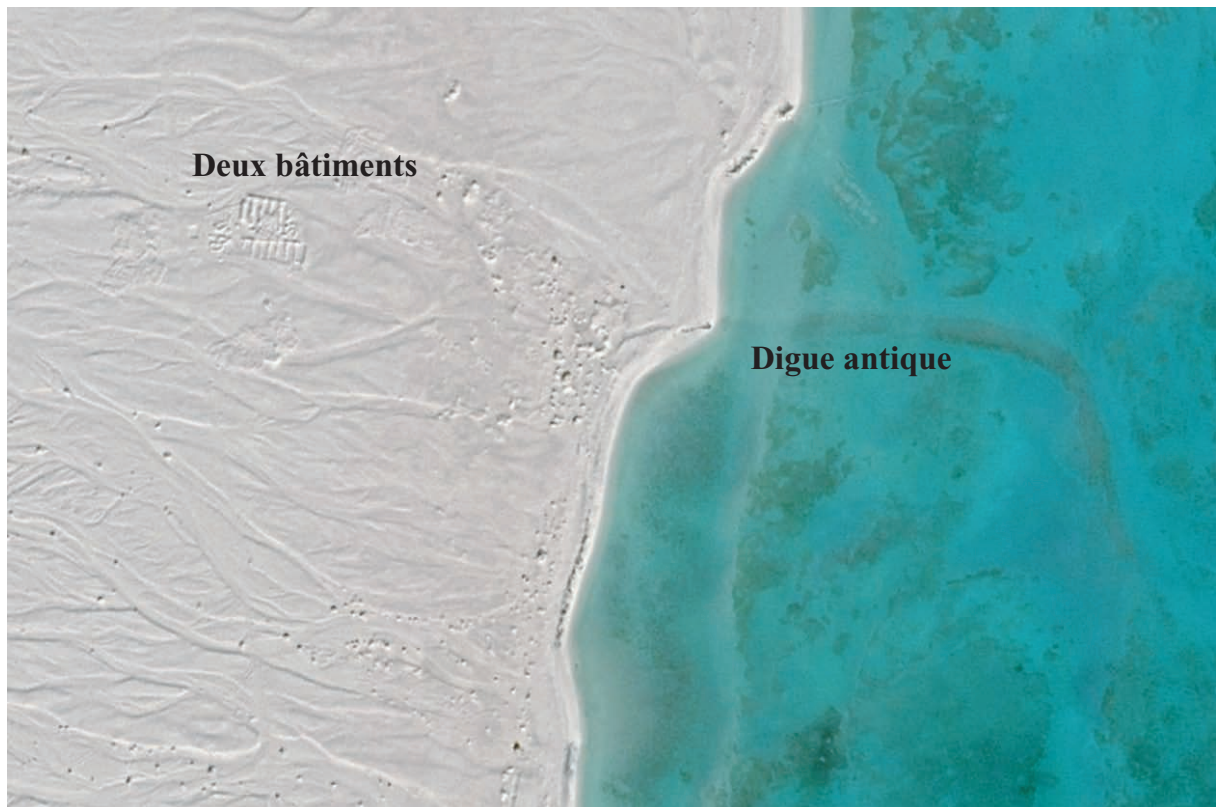
Le plateau surmontant les galeries (photographie de Romy Kirsch, 27 février 2019)



Le site pharaonique d'Ayn Soukhna



Les sites pharaoniques du Ouadi el-Jarf



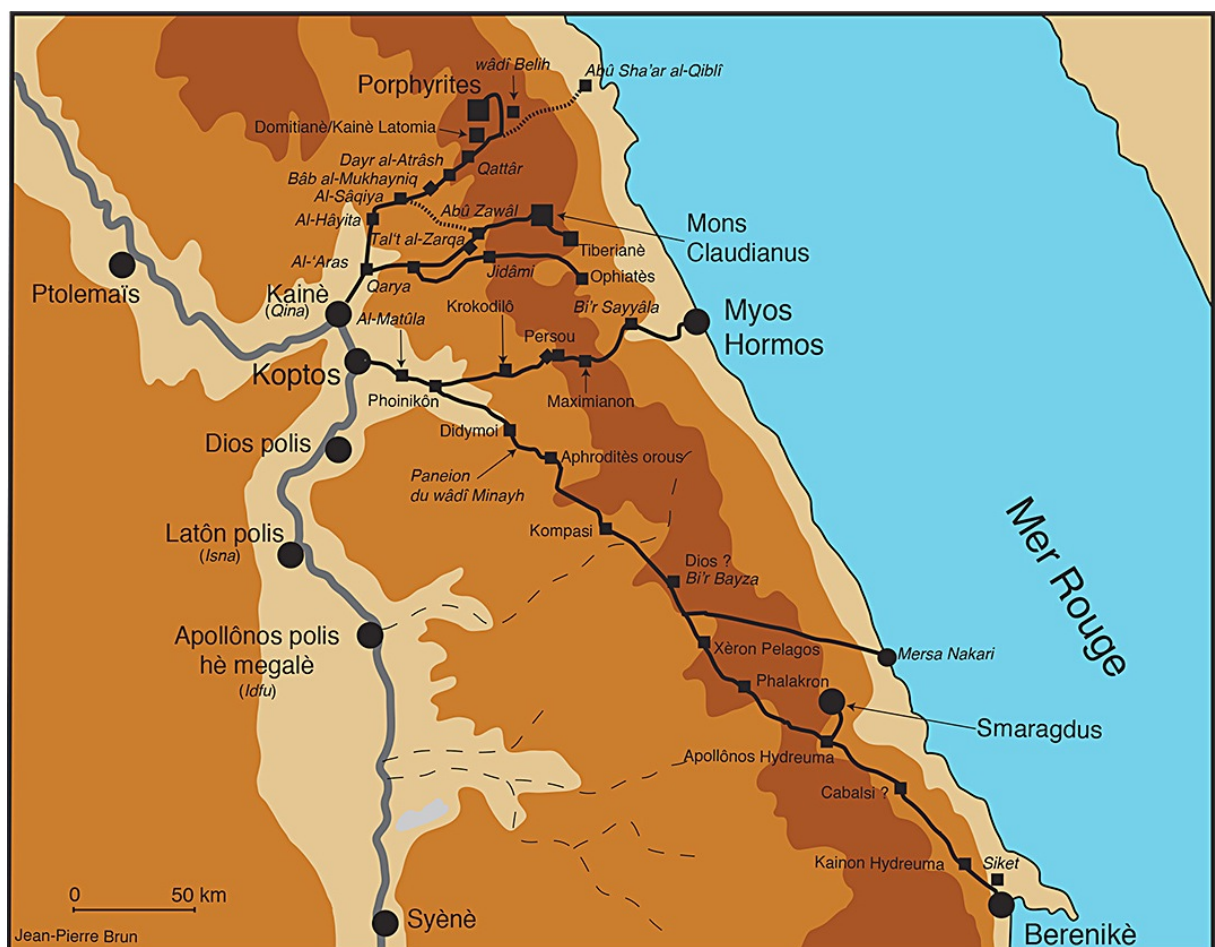
Les vestiges de Mina el-Jarf



Le Ras Banas et le site de Bérénice



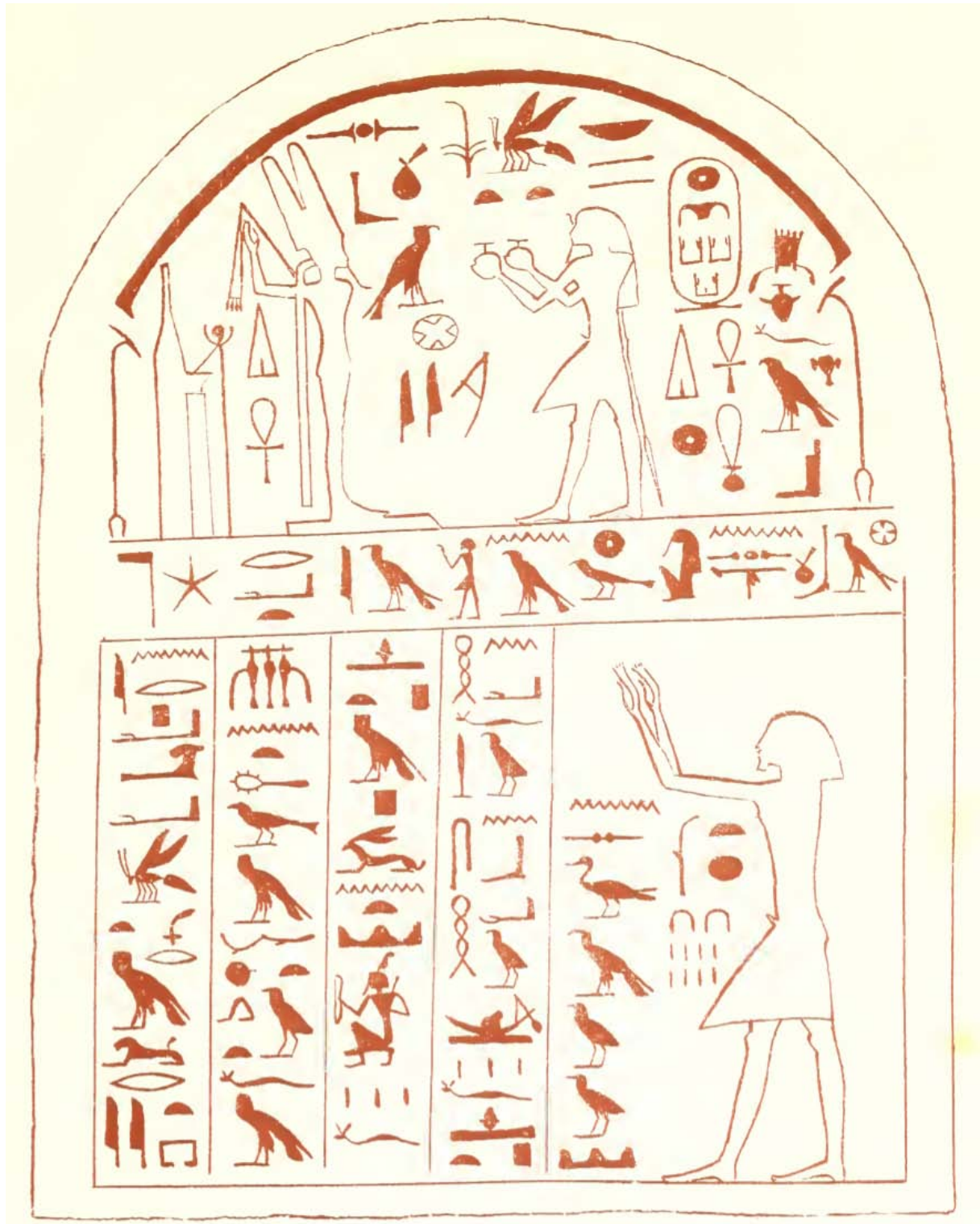
Le désert oriental, de Coptos à Mersa Gaouasis



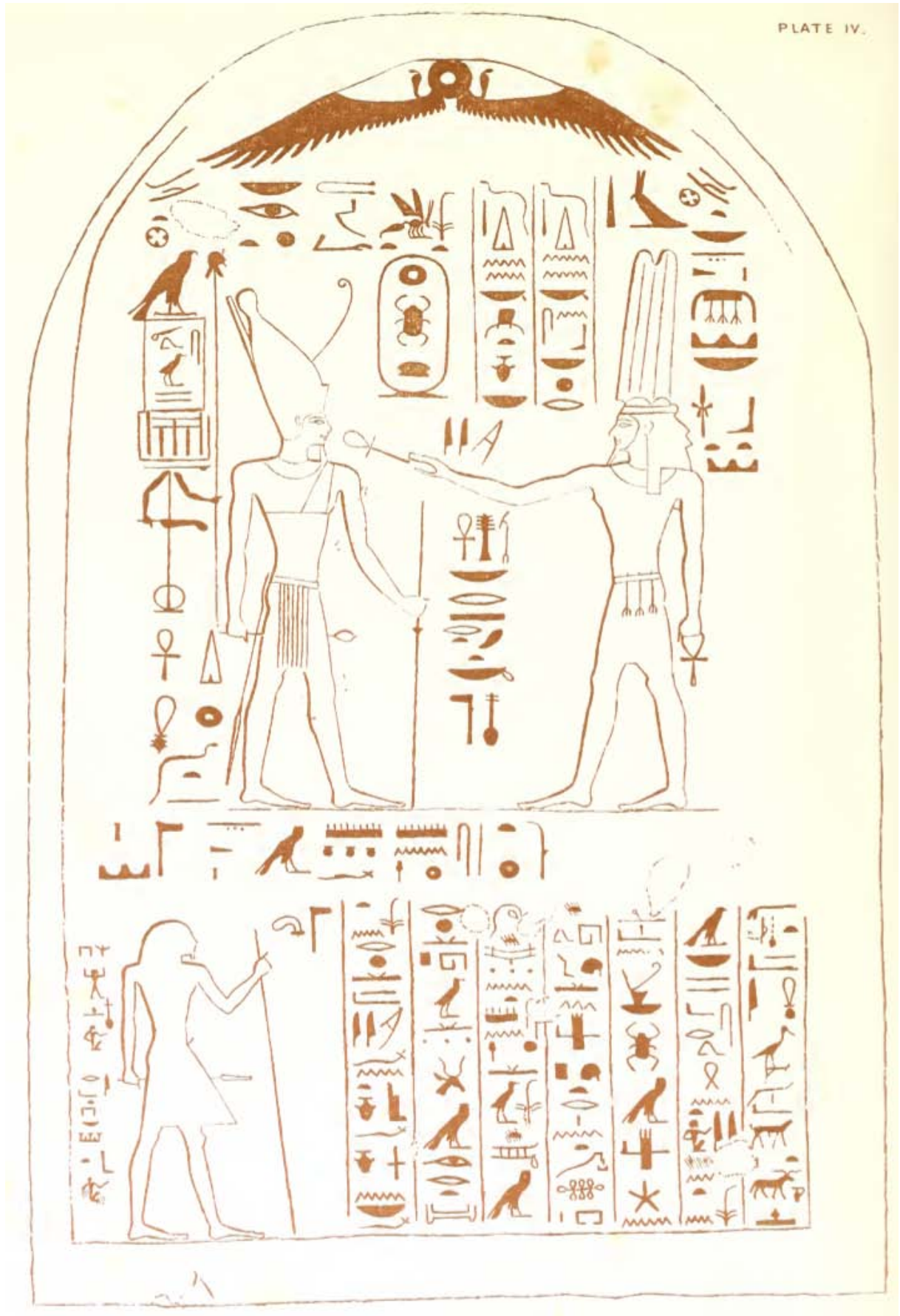
Les routes du désert oriental à la fin du I^{er} siècle après J.-C.
(carte de Jean-Pierre Brun, <https://books.openedition.org/cdf/5239>, fig. 11)

2. Textes du Moyen Empire

2.1. Au Ouadi Gasous

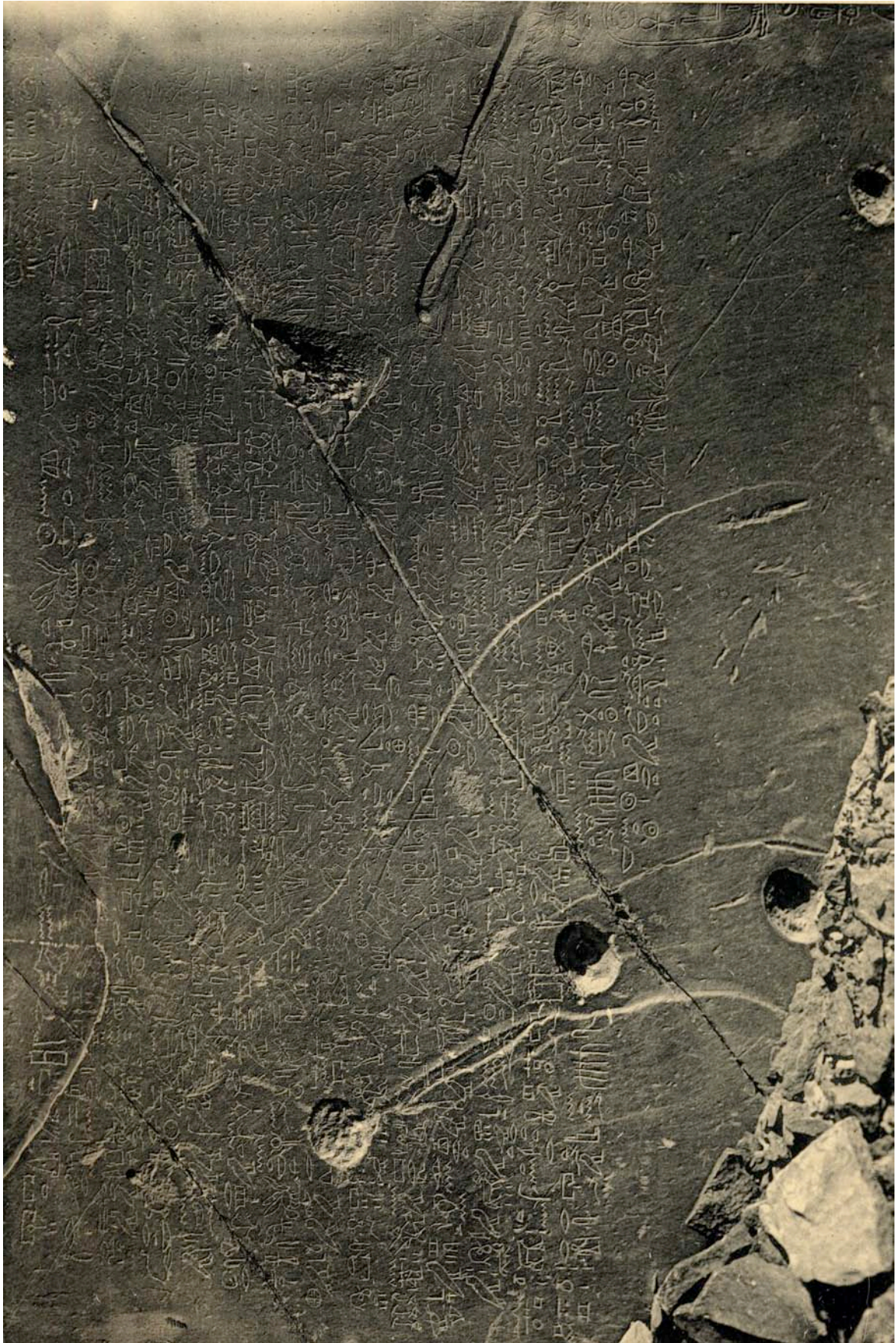


La stèle Durham N 1934 (BIRCH 1880, pl. III)



La stèle Durham N 1935 (BIRCH 1880, pl. IV)

2.2. Au Ouadi Hammamat



L'inscription d'Hénou M 114 (COUYAT, MONTET 1912, pl. XXXI)



L'inscription d'Hénoû M 114 (photographie de Nicolas Gauthier, 5 février 2010)



L'inscription d'Hénoû M 114 (photographie de Nicolas Gauthier, 5 février 2010)

2.3. Au Ouadi Gaouasis

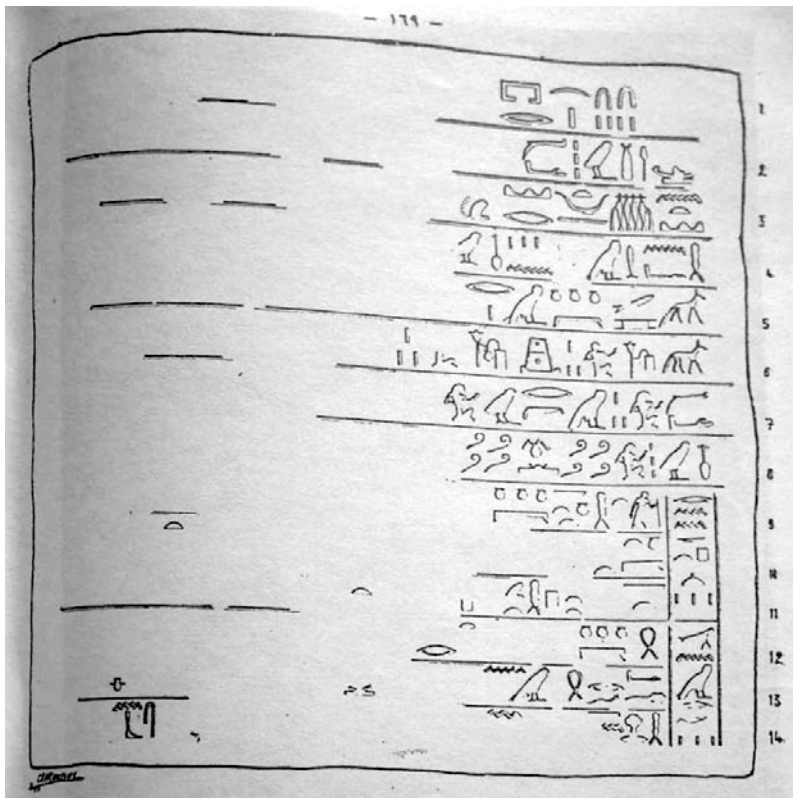


a

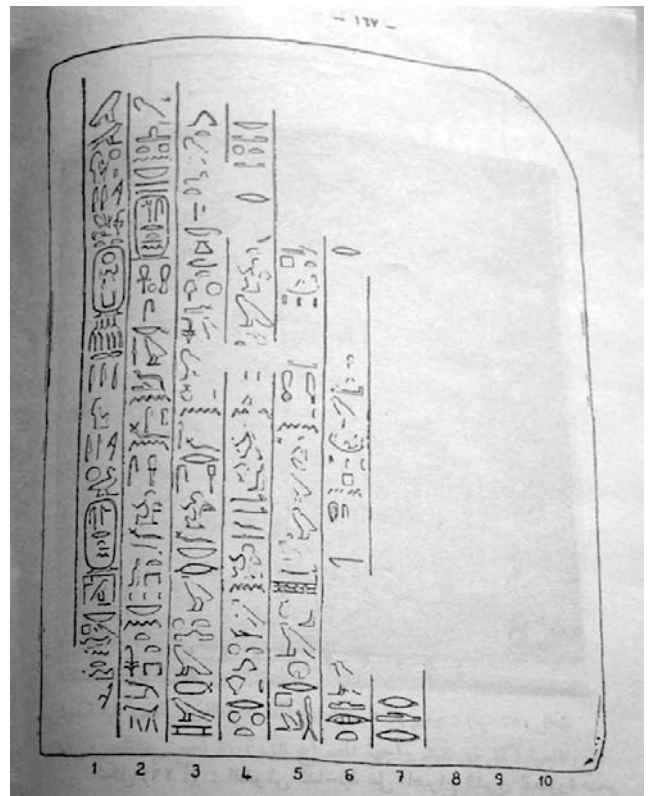
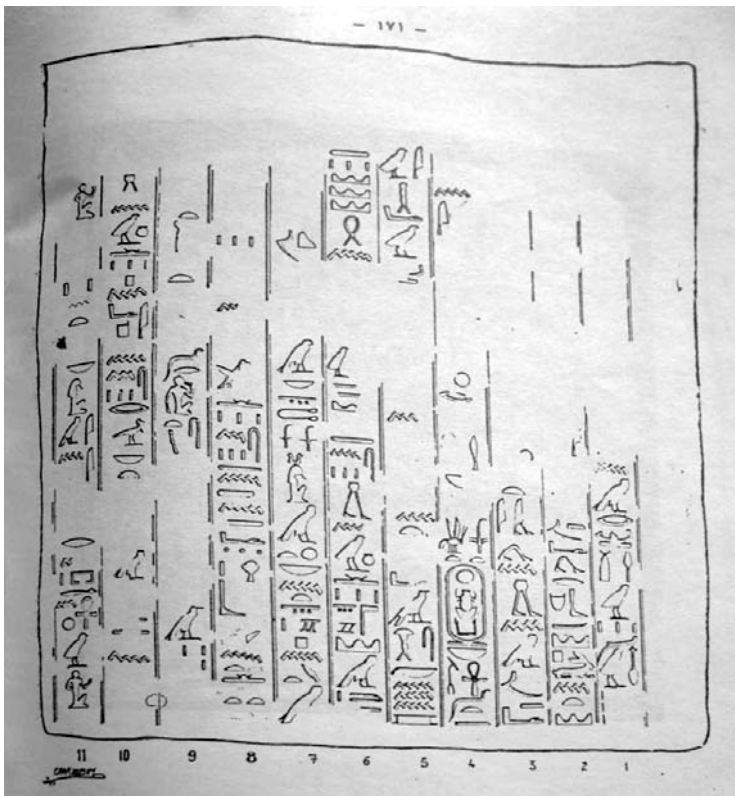


b

L'inscription du monument d'Amény au Ouadi Gaouasis
a. Les hiéroglyphes des premières lignes (SAYED 1977, p. 170)
b. L'édition du texte préservé (SAYED 1977, p. 171, pl. 16b)



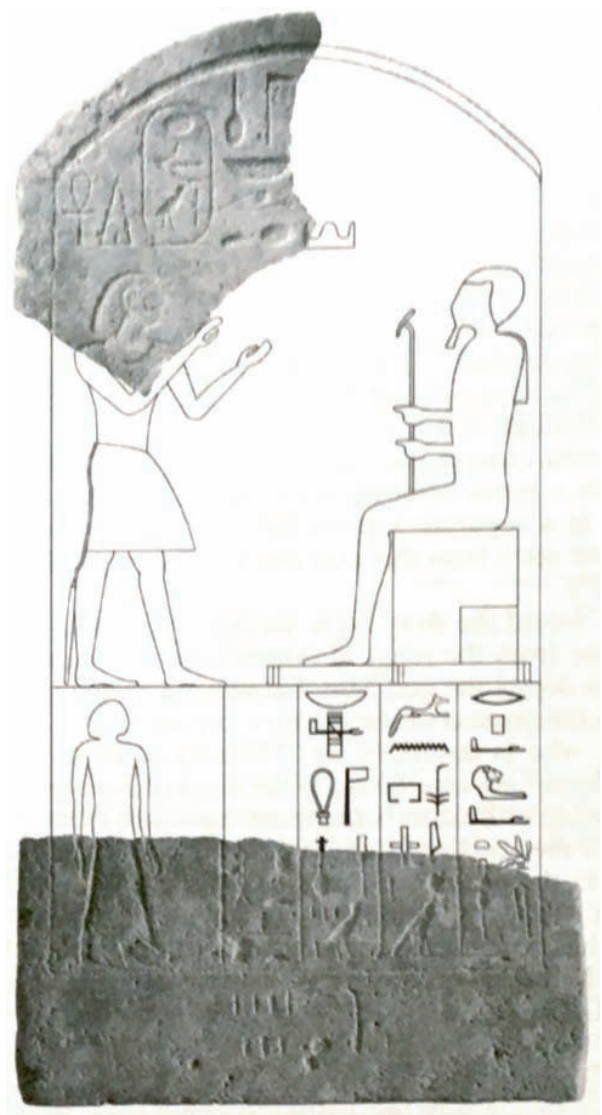
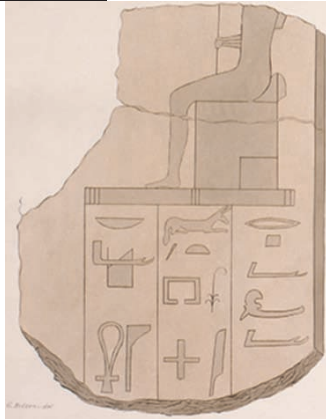
a
b c



Les inscriptions du monument d'Ânkhou au Ouadi Gaouasis

- a. Inscription du bloc central (à gauche, SAYED 1993, p. 169; à droite, SAYED 1977, p. 161)
- b. Inscription du bloc occidental (SAYED 1993, p. 171)
- c. Inscription du bloc oriental (SAYED 1993, p. 167)

2.4. Au Ras Banas (Bérénice)



Fragments de la stèle de Ptahhotep

À gauche : les fragments retrouvés en 2015 (photographies de Steven E. Sidebotham, d'après <https://books.openedition.org/cdf/5244>, fig. 9) et le fragment découvert en 1818 par Belzoni (BELZONI 1821, pl. 16)

À droite : restitution de la stèle par Martin Hense (HENSE, KAPER, GEERTS 2015, col. 594)

La mention de la ville de Ura dans les sceaux de Nerikkaili ?

Par

Etienne Van Quickelberghe

Université catholique de Louvain

1. Introduction

Notre étude doctorale sur le royaume de Tarḫuntassa nous a naturellement amené à nous intéresser au toponyme TONITRUS^{URBS}. Celui-ci est généralement considéré comme étant la lecture glyphique de la cité élevée au rang de capitale impériale par le roi Muwatalli II¹. Dans l'état actuel de la documentation, cette ville apparaît dans trois documents archéologiques :

1. la stèle de Çağdır², où il précise le nom du dieu de l'Orage (^{DEUS}TONITRUS TONITRUS^{URBS});
2. l'empreinte d'un sceau du Nişantepe ayant appartenu à un certain Ḫillarizi³, dans laquelle il joue le même rôle (DEUS TONITRUS^{URBS});
3. la célèbre inscription louvite du Südburg, où il apparaît à trois reprises dans le contexte d'une campagne militaire (TONITRUS^{URBS} / TONITRUS^{URBS REGIO})⁴.

¹ Cf. par exemple VAN DEN HOUT 2012, 460.

² Sur cette stèle, cf. GÜTERBOCK 1947, 55 (turc), 66 (allemand) ; BITTEL 1976 fig. 207.

³ Cf. HERBORDT 2005, 134-135 n°124 et taf. 10.



Fig. 1 : la stèle de Çagdı̇n

(photo ©E. Van Quicquelberghe, exposition Europalia Turquie, 2017)

Nous avons déjà écrit qu'en lieu et place de Tarḫuntassa, ce toponyme est à identifier dans toute la documentation archéologique avec le sanctuaire hittite du dieu de l'Orage de Nerik⁵. Cette ville est aujourd'hui localisée sur le site archéologique d'Oymağaç, au nord du territoire hittite et à proximité de la Mer Noire⁶. Pour illustrer cette hypothèse de Nerik, il faut se tourner vers la sigillaire hittite. En effet, outre les trois attestations de TONITRUS^{URBS} évoquées ci-dessus, le toponyme fut également utilisé dans l'anthroponymie hittito-louvite.

⁴ Sur l'inscription du Südburg, cf. HAWKINS 1995 ; MELCHERT 2002 ; YAKUBOVICH 2008 ; VAN QUICKELBERGHE 2015. Une bibliographie plus détaillée apparaîtra dans notre thèse doctorale.

⁵ Comme l'avait proposé J.D. Hawkins, avec réserve (HAWKINS 2005, 286). Cf. également VAN QUICKELBERGHE 2015. Nous rejetons l'idée de R. Oreshko qui identifie TONITRUS^{URBS} dans l'inscription du Südburg avec la région du Kizzuwatna, ou du moins une partie de celui-ci. Il semble d'ailleurs avoir lui-même changé d'idée pour y voir désormais la ville d'Alep (cf. ORESHKO 2016 et ORESHKO 2018).

⁶ Cf. <http://www.nerik.de/oezet/> (consulté le 12/02/2019).

Nous connaissons à ce jour deux anthroponymes comportant cet élément dans leur graphie glyphique⁷ : TONITRUS^{URBS}+li et TONITRUS^{URBS}.CERVUS₃-ti. La proposition judicieuse, faite par J.D. Hawkins, d'attribuer les empreintes de sceaux mises au jour au Nişantepe et porteuses de l'anthroponyme TONITRUS^{URBS}+li au prince hittite Nerikkaili nous aura conforté dans notre hypothèse⁸. Le nom se décomposerait par conséquent de la sorte :

TONITRUS^{URBS} = « la ville du dieu de l'Orage » = Nerik (grand sanctuaire de cette divinité) + /li/ (complément phonétique).

Le fait que l'anthroponyme *Tarḫuntassaili ne soit pas attesté à ce jour dans la documentation cunéiforme joue en faveur d'une telle lecture. Pour le second anthroponyme (TONITRUS^{URBS}.CERVUS₃-ti), ni *Tarḫuntassa-Runtiya ni *Nerikka-Runtiya ne sont attestés dans les tablettes d'argile. L'existence d'une femme nommée Nerikka-wiya montre toutefois l'utilisation possible et déclinée du toponyme Nerik dans l'anthroponymie hittite⁹. Dans l'attente d'autres éléments comparatifs, nous préférons ici la lecture Nerikka-Runtiya.

Certains spécialistes doutent encore de l'équation Nerikkaili = TONITRUS^{URBS}+li. Le doute n'est toutefois plus permis depuis l'identification d'une série de toponymes mentionnés dans l'inscription du Südburg avec des villes de la région de Nerik et de Katapa. Au Südburg, TONITRUS^{URBS} n'est autre que la ville de Nerik ! Sont ainsi identifiés dans cette inscription avec certitude les villes nordiques de Ḫursama, Taraḫna, Tiḫiḫasa, Katapa et Ḫammaša (NEPOS^{URBS}, cf. le terme louvite ḫam(a)sa/i- « le petit-fils »!). Il est certain que ces toponymes devaient se trouver dans une même aire géographique¹⁰.

2. Les empreintes de sceau de Nerikkaili

Cette brève contribution se consacre précisément aux *bullae* désormais attribuées au prince Nerikkaili¹¹. Ce dernier y est qualifié des titres bien connus de REX.FILIUS « fils du/de roi » (n°653, 656-658) et de REGIO.DOMINUS « gouverneur » (n°651-655, 657-658). Une troisième fonction avait été identifiée avec réserve par J.D. Hawkins avec le titre MAGNUS.SCR[IBA] (n°659)¹². Selon nous, il convient toutefois de comparer ces signes peu lisibles avec la fonction des *bulae* n°171-172 du Nişantepe (MAGNUS.AURIGA₂ = « aurige »)¹³. Nous proposons ainsi une lecture MAGNUS.AUR[IGA₂] qui permet de considérer l'ensemble de ces 9 *bullae* comme des empreintes ayant appartenu à un seul et même personnage, le prince Nerikkaili, fils de roi et *kartappu* (= « aurige »)¹⁴.

Deux autres termes étaient également mentionnés sur ses sceaux : NI-NI.DOMINUS (n°654-656) et MAGNUS.PITHOS+RA/I (n°654-658). Leur interprétation reste sujette à

⁷ TONITRUS^{URBS}+li : cf. HERBORDT 2005, 228-229 n°651-659, taf. 51-52 ; le sceau Adana 21.10.80 ; SBo I n°106-109 ; TONITRUS^{URBS}.CERVUS₃-ti : Cf. HERBORDT 2005, 189 n°421, pl. 33 ; HAWKINS 2005, 273.

⁸ Sur cette identification, cf. HAWKINS 2005, 286.

⁹ Cf. LAROCHE 1966, 130 n°888.

¹⁰ Cf. VAN QUICKELBERGHE 2015. Notre thèse développera ce sujet avec force de références bibliographiques.

¹¹ Cf. HERBORDT 2005, 228-229 n°651-659. Nous utilisons ici la même numérotation et les figures sont tirées des planches en fin d'ouvrage (taf. 51-52).

¹² HAWKINS 2005, 286.

¹³ HERBORDT 2005, 143-144 et taf. 13-14 ; HAWKINS 2005, 302.

¹⁴ Contra J.D. Hawkins qui faisait du possesseur du sceau n°659 un personnage à part (HAWKINS 2005, 286).

discussion car, dans l'état actuel de la documentation, ils ne sont attestés que dans ce corpus très limité.



Fig 2 : Copie des bullae de TONITRUS^{URBS}+li au Nişantepe
(source : HERBORDT 2005, taf. 51-52 n°651-659)

L'élément *NI-NI.DOMINUS* est positionné une fois entre deux *REX.FILIUS* (n°656), une fois entre deux *REGIO.DOMINUS* (n°655) et une fois en vis-à-vis de *REGIO.DOMINUS* (n°654). En analysant ces attestations, nous serions enclin d'y voir, à l'instar de J.D. Hawkins, une autre graphie de la fonction *REGIO.DOMINUS*, utilisée par jeu graphique seule ou en complément de *REGIO.DOMINUS*¹⁵. Le signe *411 (= *ni*) possédait-il une valeur phonétique /ut/ - /ud/, plus rare, de façon à lire ici le terme hitt. *ut-ni-yasḫas* « gouverneur » (= *ut*[?]-*ni*-*DOMINUS*) ? L'empreinte n°125 du Nişantepe, appartenant également à un *REX.FILIUS*, est peut-être elle-aussi porteuse du titre *NI.NI.[DOMINUS]*, qui serait ici lacunaire¹⁶.

¹⁵ Cf. HAWKINS 2005, 304-305.

¹⁶ Cf. HERBORDT 2005, 135 n°125 et Taf. 10.

Le deuxième terme a été translittéré MAGNUS.PITHOS+RA/I par J.D. Hawkins, avec réserve¹⁷. Il soulignait toutefois que le signe MAGNUS est toujours placé en décalage au-dessus du signe *383 (= +ra/i)¹⁸. Cela laisse un doute sur la translittération proposée, qui pourrait aussi être lue dans le sens PITHOS+ra/i.MAGNUS. On peut aussi remarquer que, dans l’empreinte n°657, le signe *278 (= LI) de l’anthroponyme central s’allonge à son extrémité jusqu’à venir séparer le signe REGIO du signe DOMINUS (cf. Fig. 3). Ce dernier devient de cette manière un élément externe au groupe PITHOS + *383 (= +ra/i) - MAGNUS - REGIO. Nous proposons par conséquent de faire du signe REGIO un déterminatif postposé au groupe PITHOS + ra/i - MAGNUS, et d’interpréter l’ensemble comme étant la désignation d’une région hittite. Cette région (PITHOS+ra/i.MAGNUS^{REGIO}) aurait été administrée par un personnage du nom de TONITRUS^{URBS}+li, identifié nous l’avons vu avec le prince Nerikkaili¹⁹. Le signe DOMINUS détermine en effet dans notre hypothèse l’ensemble du toponyme, et non le seul signe REGIO comme imaginé précédemment par J.D. Hawkins dans sa lecture REGIO.DOMINUS « gouverneur ».



Fig. 3 : l’extrémité du signe *278 (= li) séparant les signes REGIO et DOMINUS
(copie de la bulla n°657)

On peut encore souligner que le signe PITHOS est toujours disposé verticalement sur une hauteur égale à la superposition des signes MAGNUS, *383 (= +ra/i) et REGIO²⁰. Force est de constater qu’à l’exception de la *bullae* n°656, ces signes constituent un ensemble. Pour ce dernier exemple, l’état de conservation de l’empreinte sur son extrémité droite explique indubitablement cette différence (cf. Fig. 4e).

¹⁷ HAWKINS 2005, 305.

¹⁸ Contrairement à la fonction MAGNUS.PITHOS que l’on trouve sur les *bullae* n°489 et 604 du Nişantepe, et qui doit selon nous être interprétée différemment du groupe de signes qui nous intéresse ici (HERBORDT 2005, taf. 38 et 47).

¹⁹ Sur Nerikkaili, cf. LAROCHE 1966, 130 n° 887 ; LAROCHE 1981, 29 ; VAN DEN HOUT 1995, 96-105 ; VAN DEN HOUT 1999, 231-232.

²⁰ Pour la *bullae* n°654, REGIO est remplacé par les signes NI.NI. Nous avons vu plus haut qu’il s’agit selon toute vraisemblance d’une graphie équivalente à REGIO.

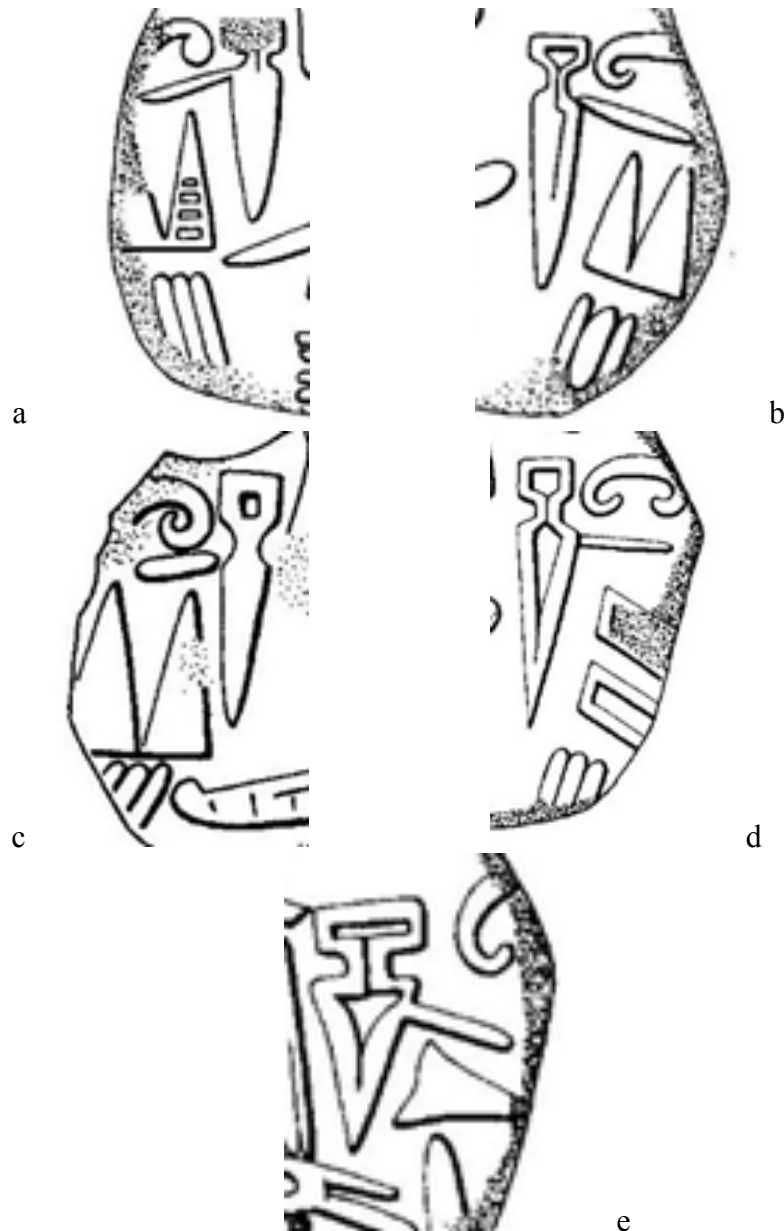


Fig. 4 : les différentes attestations du groupe PITHOS+ra/i.MAGNUS^{REGIO} DOMINUS (copies des bullae n° 654 (d), 655 (a-b), 656 (e) et 658 (c)).

3. Tentative d'identification du toponyme PITHOS+ra/i.MAGNUS^{REGIO}

1. Il pourrait s'agir d'un nom de région encore à identifier, débutant par les signes MAGNUS.PITHOS et se terminant en ...-ra/i.
2. Dans l'hypothèse d'une lecture PITHOS+ra/i.MAGNUS, la fin du toponyme pourrait correspondre à une séquence phonétique ...-ra/i-ura/i, le signe MAGNUS possédant une lecture louvite *ura/i*- « grand ». Cette hypothèse n'aboutit toutefois à rien de concret dans la liste des toponymes hittites du *RGTC*.
3. Il existe tout de même un toponyme hittite bien connu dont l'élément MAGNUS = louv. *ura/i*- pourrait avoir été utilisé pour le désigner en écriture glyphique : le port cilicien de

Ura²¹. Or, il existe en hittite un type de vase/contenant qui apparaît dans les tablettes cunéiformes sous la forme ^{DUG}ura- « ein Gefäß »²². Si nous suivons cette hypothèse, le signe PITHOS pourrait bien jouer ici le rôle d'un idéogramme agrémenté du complément phonétique +ra/i (= cun. ^{DUG}ura-). Le signe MAGNUS = /ura/ viendrait alors compléter la lecture, jouant le rôle *Mater Lectionis* de l'idéogramme et de son complément phonétique. Qui plus est, l'ajout du signe MAGNUS aurait pu apporter un certain « cachet » à ce qui constituait en quelque sorte le blason de la ville à cette époque.

Tout d'abord, Ura était un port d'importance capitale en Cilicie et il ne serait pas surprenant que le nom de cette ville ait été pensé par les scribes louvites avec le déterminatif de l'amphore, objet incontournable du commerce antique. À ce propos, notre collègue et ami Olivier Casabonne souligne avec raison qu'il serait plus judicieux - dans le contexte de cette identification avec le toponyme Ura - de conférer la translittération AMPHORA au glyphe traditionnellement lu « PITHOS ». Les *Pithoi* n'étaient en effet jamais utilisés pour le commerce par bateau²³.

Ensuite, qu'un personnage du rang de Nerikkaili ait été chargé de la gestion de cette région stratégique ne serait pas non plus étonnant. Cette hypothèse doit toutefois être mise à l'épreuve des textes cunéiformes mentionnant ce prince²⁴.

Rappelons que Nerikkaili fut l'un des témoins des traités passés entre le pouvoir impérial hittite et le royaume de Tarḫuntassa (Bo 86/299 col. IV, 24 ; KBo 4.10 + Rs 28). La présence du gouverneur du port d'Ura dans cette liste ferait sens, étant donné la proximité entre ces deux régions. Évidemment, sa qualité de gouverneur de Ura n'est pas spécifiée dans ces textes et sa mention parmi les témoins du traité peut aussi s'expliquer autrement.

Les liens étroits de Nerikkaili avec le pays d'Amurru, relativement proche du port cilicien, sont également dignes d'être mentionnés. Les textes cunéiformes nous renseignent en effet sur son mariage avec la fille du roi Bentešina d'Amurru (KBo I 8 = CTH 92)²⁵.

Enfin, la proximité entre Ura et les côtes syro-palestiniennes lui a peut être aussi valu d'être envoyé par le Grand Roi hittite en mission diplomatique à Ougarit, en tant que *kartappu* « aurige / ambassadeur » (RS 34.129, 15-30). Quant à cette dernière fonction, nous avons évoqué plus haut sa possible identification dans le corpus des sceaux de Nerikkaili (n°659). Nerikkaili fut également un interlocuteur de choix dans les contacts entre l'Empire hittite et l'Égypte (KBo 28.28, 4' et KUB 3.27 + Vo 15).

4. Conclusion

L'anthroponyme Nerikkaili était déjà attesté à plusieurs reprises dans les sources médio-hittites. T. van den Hout distingue pour cette époque, dans son article du *Reallexikon der Assyriologie*, un ^{LÚ}SUKKAL « vizir » (KBo 5.7 Vo 54), un personnage non identifié (KBo

²¹ Sur la cité de Ura, à localiser à l'embouchure du Göksu près de la ville moderne de Silifke, cf. *RGTC* 6/1, 457-458 ; *RGTC* 6/2, 179 ; BEAL 1992 ; CASABONNE 2005 et bibliographie ; et encore récemment BEAL 2014-2016 et FORLANINI 2017, 244-245.

²² TISCHLER 2001, 187.

²³ Dans le texte KUB 11.26 v 5, le vase ^{DUG}ura- sert vraisemblablement à stocker de la bière.

²⁴ Pour les attestations de Nerikkaili dans les sources cunéiformes, cf. VAN DEN HOUT 1995, 96-105.

²⁵ Cf. VAN DEN HOUT 1995, 105.

32.197 Vo 8)²⁶, un messenger de la ville de Tapḫal[lu] (ABoT 60)²⁷, et enfin une personne mentionnée dans le traité d'Arnuwanda I^{er} avec les Gasgas ainsi que dans une liste de troupes en région Gasga (KBo 16.27 iv 26⁷ et KUB 26.62 iv⁷ 24⁷)²⁸.

Pour l'époque impériale, les attestations de Nerikkaili dans les sources cunéiformes semblent toutes appartenir à un même personnage²⁹ : le fils de Ḫattusili III, prince et époux de la fille de roi Bentešina d'Amurru. Il exerça la fonction de *tuḫkanti* durant un certain temps (KBo 4.10 + Vo 28 ; KUB 26.43 Vo 28 ; KUB 26.50 Vo 21 ; KUB 42.51 Vo⁷ 5) et celle de *kartappu* « messenger » du roi à Ougarit et fut un intermédiaire important lors de contacts avec l'Égypte.

Les sceaux de Nerikkaili au Nišantepe ont incontestablement appartenu à un même personnage. La datation des empreintes et les fonctions REX.FILIUS et MAGNUS.AURI[GA₂] permettent de le relier au fils de Ḫattusili III évoqué dans les tablettes cunéiformes. Ses empreintes personnelles lui confèrent aussi, selon notre analyse, le titre de gouverneur d'une région importante. De bons éléments indiquent que cette région était la ville portuaire de Ura, point stratégique entre le pays de Tarḫuntassa et les régions de la côte syro-palestinienne. À partir de quel moment de son *cursus honorum* exerça-t-il cette fonction ? Fut-il nommé gouverneur par Ḫattusili III ou par Tudḫaliya IV ? Ces questions seront peut-être élucidées à la lueur de nouvelles découvertes.

Avec beaucoup d'audace, on pourrait imaginer que, dans sa jeunesse, le prince Nerikkaili avait pu exercer la fonction de scribe. Un sceau d'Adana et quelques *bullae* de Ḫattusa évoquent en effet un scribe du nom de Nerikkaili³⁰. Dans cette hypothèse, à prendre avec toutes les réserves qui s'imposent, la présence du sceau à son nom dans les environs d'Adana pourrait démontrer son activité en Cilicie avant sa promotion au rang de gouverneur de la cité d'Ura. Il est certain qu'une formation de scribe eut été un avantage indéniable pour quelqu'un à qui le Grand Roi hittite confia des missions diplomatiques avec des souverains importants comme le pharaon égyptien ou le roi d'Ougarit. Mais en attendant d'autres éléments d'information, la prudence reste de mise...

²⁶ Cf. OTTEN 1990, 226-227 et n. 16.

²⁷ Lettre provenant de Mašat Höyük (cf. LAROCHE 1966, 83 ; HOFFNER 2009, 176-178). Sur la cité de Tapḫallu, cf. RGTC 6/1, 401-402.

²⁸ Cf. KLENGEL 1989, 188, pour l'identification dans ces deux textes d'une seule et même personne. T. van den Hout reste prudent sur ce point (VAN DEN HOUT 1999, 231).

²⁹ Pour un avis différent, cf. HAGENBUCHNER 1992, 111-126.

³⁰ Adana 21.10.80 et SBo I n°106-109. Ce sceau et ces empreintes ont aussi pu appartenir à des personnages différents et homonymes du prince...

ABRÉVIATIONS

RGTC = *Répertoire géographique des textes cunéiformes, Beihefte zum Tübinger Atlas des vorderen Orients*, 1-12, Wiesbaden, 1974-2001.

SBo I = GÜTERBOCK, H.G., *Siegel aus Boğazköy I, Die Königsiegel der Grabungen bis 1938. Archiv für Orientforschung, herausgegeben von Ernst F. Weidner*, Osnabrück.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BEAL, R. « The location of Cilician Ura », dans *AnSt* 42 (1992) : 65-73.

BEAL, R., « Ura », dans *RLA* 14 (2014-2016) : 386-388.

BITTEL, K., *Les Hittites* (coll. *L'univers des formes*), Paris (traduction française), 1976.

CASABONNE, O., « Quelques remarques et Hypothèses sur Ura et la Cilicie Trachée », dans *Coll An.* IV (2005) : 67-81.

DINÇOL, A. – DINÇOL, B., « Unpublished Hittite Hieroglyphic Seals in the Regional Museum of Adana » dans *Hethitica* 8 : 81-93.

FORLANINI, M., « South central : the Lower Land and Tarḫuntašša », dans M. WEEDEN et L.Z. ULLMANN, *Hittite Landscape and Geography*, Leiden, 2017.

GÜTERBOCK, H.G., « Eski ve Yeni Eti Abideleri / Alte und neue hethitische Denkmäler », dans *Halil Edhem Hâtira Kitabı*, Ankara, 1947 : 47-58 / 59-70.

HAGENBUCHNER, A., « War der ^{LU}TUḪKANTI Neriqqaili ein Sohn Ḫattušiliš III ? », dans *SMEA* 29 (1992) : 111-126.

HAWKINS, J.D., *The Hieroglyphic Inscription of the Sacred Pool Complex at Hattusa (SÜDBURG)* (*StBoT*, Bh. 3), Wiesbaden, 1995.

HAWKINS, J.D., « Commentaries on the readings », dans HERBORDT S. 2005.

HERBORDT, S., *Die Prizen- und Beamtensiegeln aus dem Nişantepe Archiv aus Boğazköy* (BoHa), Mainz-am-Rhein, 2005.

HOFFNER, H.A.Jr, *Letters from the Hittite Kingdom*, Atlanta, 2009.

KLENGEL, H., « Nerikkaili. Zum Problem der Homonymie im hethitischen Anatolien », dans *AoF* 16 (1989) : 185-188.

LAROCHE, E., *Les Noms des Hittites*, Paris, 1966.

LAROCHE, E., « Les noms des hittites. Supplément », dans *Hethitica* 4, 1981 : 3-58.

MELCHERT, C., « Tarḫuntašša in the SÜDBURG Hieroglyphic Inscription », dans K. ASLIHAN YENER – H.A. HOFFNER (éd.), *Recent Developments in Hittite Archaeology and History. Papers in Memory of H.G. Güterbock*, Winona Lake, 2002 : 137-143.

ORESHKO, R., *Studies in Hieroglyphic Luwian : towards a Philological and Historical Reinterpretation of the SÜDBURG inscription*, Dissertation der Freien Universität Berlin, Berlin, 2016.

- ORESHKO, R., « Ahhiyawa - Danu(na). Aegean ethnic groups in the Eastern Mediterranean in the Light of Old and New Hieroglyphic-Luwian Evidence* », dans NIESIOŁOWKI-SPANO, L. – WECOWSKI, M. (éd.), *Change, Continuity, and Connectivity*, Wiesbaden, 2018 : 23-56.
- OTTEN, H., « Bemerkungen zur Überlieferung einiger hethitischer Texte », dans *ZA* (1990) : 223-227.
- TISCHLER, J., *Hethitisches Handwörterbuch*, Innsbruck, 2001.
- VAN DEN HOUT, T., *Der Ulmitešub-Vertrag* (StBot 38), Wiesbaden, 1995.
- VAN DEN HOUT, T., « Nerikkaili », dans *RIA* 9 (1999) : 231-232.
- VAN DEN HOUT, T., « Tarḫund/tašša », dans *RIA* 13 (2012) : 460-463.
- VAN QUICKELBERGHE, E., « Le pays du dieu de l'Orage dans l'inscription du SÜDBURG », dans *RANT* 12 (2015) : 197-206.
- YAKUBOVICH, I., « The Luwian Enemy », dans *Kadmos* 47 (2008) : 1-19.

The Pericope Adulterae and the Golden Calf: A Case for Intertextuality between Codex Bezae and the Jewish Scriptures

By

Laurent Pinchard

Ph.D. University of Wales, Trinity Saint David, Lampeter, United Kingdom

The *Pericope Adulterae* (henceforth PA) is a *crux interpretum* in New Testament textual criticism.¹ It is known to be absent in many old Greek manuscripts of primary importance (Ⲡ^{66.75} Ⲙ A^{vid} B C^{vid} W Δ^c Θ) as well as many later witnesses (L^c N T Ψ 0141. 0211. 33. 131. 565. 1241. 1333. 1424^{txt}. 2768) and early versions (Old Latin: a fl q; Syriac; Coptic dialects: Sahidic, Lycopolitan, proto-Bohairic and partially Bohairic manuscripts)². It is present, however, in a variety of other witnesses: Codex Bezae and other uncials, K L*^{vid} Γ Δ*^{vid}; minuscules, viz. 118. 174. 209. 579. 700. 892, the bulk of Byzantine minuscules; some Vulgate and Old Latin texts and partial Bohairic Coptic manuscripts, all read the passage in the “traditional” place, i.e., Jn 7.53–8.11, between Nicodemus’s answer to his rhetorical question involving Jewish Law on not condemning Jesus (Jn 7.50–52) and the dispute over Jesus’ testimony (“I am the light of the world,” Jn 8.12). However, other

¹ See KEITH 2008, p. 377–404, and related bibliography. See also more recently BLACK, CERONE 2016.

² The scribe copying Codex Vaticanus was aware of the existence of the PA in John but decided not to include it; however, he clearly marked the place by using diacritical signs – also called *distigme* – to mention its deliberate omission. See PAYNE, CANART 2000, p. 112.

manuscript evidence exists to show that there was disagreement over the location of the PA. Two late minuscules of *f*¹, 1 and 1582, include the PA at the end of John; a family of other minuscules, *f*¹³, include it at the end of Luke 21 before the plot against Jesus. Additionally, a minority of manuscripts attest other locations.³ The ambiguity of the exact location of the PA is further evidenced by a series of dotted crosses, or *obeli*, found in two witnesses, namely the early 11th c. minuscule 230 and in the margin of 1424 (1424^{ms}). In total, there are no less than eight different locations for the PA in the textual tradition.⁴

In terms of internal evidence, existing scholarship has convincingly demonstrated the non-Johannine character of the vocabulary of the PA, showing that it is better suited to one of the Synoptics, though it is included in John in our NT editions.⁵ The absence of a clear conclusion as to its original location has therefore led the editors of the Nestle-Aland to mention it in double square brackets, as indicating a passage “known not to be a part of the original text” but “deriv[ing] from a very early stage of the tradition.”⁶

1. Intertextual Links between the Pericope Adulterae and the Torah

The most recent substantive study was carried out by Chris Keith, who examined the passage from the perspective of Historical Jesus Studies, as a contribution to discussions concerning the literacy of Jesus (KEITH 2009a). Keith highlights the intertextual link of the verb *κατάγραφω* (*κατέγραφεν* [Jn 8.6]) with several passages from the Jewish Scriptures (Exod. 17.14; 32.15; Num. 11.26; 1 Chr. 9.1; 2 Chr. 20.34; 1 Esd. 2.12; Job 13.26; Sir. 48.10; Hos. 8.12; 1 Macc. 9.22; 14.26).⁷ He isolates the passage of the Golden Calf and notes that only a few of the Church Fathers, namely Ambrose, Jerome, and Augustine⁸ cross-reference the episode of the PA with the Book of Exodus (chap. 31–32), the basis being the existence of common vocabulary. Specifically, Keith confirms that the use of *κατάγραφω* alludes to the “tablets that were written (*καταγεγραμμένα*) on both sides, written (*γεγραμμένα*) on the front and on the back,” (Exod. 32.15) and that they were written “with [his] finger” (*τῷ δακτυλῷ*; Exod. 31.18).

The existence of intertextual links between Scriptural books or passages has been given particular attention among biblical scholars in recent decades, as the concept of “intertextuality” as a literary and exegetical approach has been given increasing recognition, though in terms of methodology there remains no little disagreement. Keith, for example, uses the work of D.C. Allison who lists six criteria that allow a passage to be considered intertextually relevant (ALLISON 2000, p. 10-13):⁹ (1) plausibility of the allusion; (2) common

³ A supplementary folio in minuscule 1333 (originally without the PA) adds the PA immediately after Lk. 24.53 but omits the first two verses, starting with *ἀγουσιν δὲ οἱ γραμματεῖς*. Minuscule 225 puts it immediately after Jn 7.36.

⁴ Seven are identified by ROBINSON 2000, p. 35–59.

⁵ See a summary and related bibliographical references to the question in KEITH 2008, p. 379-381. On counter-arguments, see PUNCH 2016, p. 7-32.

⁶ NESTLE-ALAND, 28th ed., 55*.

⁷ KEITH 2009a, p. 38-47, identified also a variant reading in Ezekiel 8.10 as a variant reading in Symmachus' translation.

⁸ References are given in KEITH 2009a, p. 6, 12. A more detailed presentation of the comments of Ambrose, Jerome, and Augustine on the PA in relation to the Golden Calf can be found in KNUST 2006, p. 485-536.

⁹ The criteria are described by KEITH 2009a, p. 181-187.

lexical or thematic links; (3) similarity due to unconventional vocabulary; (4) prominence of the other story referred to; (5) interest of the author in the intertext; (6) importance of the hypotext in the context of the hypertext. Provided that allusions pass the test of these criteria, the parallel passages should not be viewed as “far-fetched” correspondences but rather are to be understood as clear and deliberate references. Keith cites one of the most striking exegetical conclusions as being that “Jesus” writing in these passages should be understood in terms of “God’s authorship of the Decalogue” and that “[Jesus] wrote on the ground with the finger with which He had written the Law” (KEITH 2009a, p. 179-181).¹⁰

Keith is not, in fact, the first modern scholar to see the parallels between the PA and the book of Exodus. These had already been explored by Rius-Camps in his first 1993 article on the subject (RIUS-CAMPS 1993, p. 171-173),¹¹ where he paid particular attention to textual variants, highlighting the fact that the text of one early manuscript, *Codex Bezae Cantabrigensis*, a bilingual Greek/Latin uncial copied around 400 CE¹² but with a text rooted in the 2nd c.,¹³ contains several key references to the incident of the Golden Calf that are absent from other manuscripts.¹⁴ The result is that the grounding of the PA in the Golden Calf incident is particularly strong in the Bezan text, a result that I had found independently,¹⁵ and the reason for which I would like to explore further the intentionality and purpose of the connection that these scholars draw attention to, and to consider how this may affect its placing within the Gospels.

Scholarly discussion on the quest for the origin of the PA has also been engaged several times by the French textual critic C.-B. Amphoux (2014, p. 348-369, and 1996, p. 337-354). On the occasion of a recent Festschrift, he suggested that the question of the placing of the PA is related to seeing how the writing of Jesus twice in the ground represents that “re-writing” of the Law on Mount Sinai (AMPHOUX 2013a, p. 161).

Whatever the precise implications of the parallels between the PA and the book of Exodus for the meaning of the Gospel passage, the nature of the intertextual connection is worthy of further consideration within the specific context of 1st century Judaism, which I will seek to

¹⁰ See the explicit reference to the “finger” in AMBROSE, *Epistle* 68 (26), *Spir.* 3.3.14–16.

¹¹ Rius-Camps further developed his own views in a later article (2007, p. 379-405). The latter article is noteworthy for the identification to which his analysis leads of distinct strands of Markan and Lukan versions of the PA.

¹² The Latin page of the Greek text of the PA will not be considered in this article. The analysis will remain on the earlier, Greek page. The relationships between D and d are complex and thoroughly described in Parker’s monograph on *Codex Bezae* (PARKER 1992).

¹³ An earlier date than the 2nd c. for the Bezan text is implicitly suggested by RIUS-CAMPS, READ-HEIMERDINGER 2014, p. xiii.

¹⁴ Keith does mention Rius-Camps’ articles, but only in passing, starting his research afresh from the occurrences of *κατάγραφω* then embarking on the discussion on *τῷ δακτύλῳ*.

¹⁵ It was while preparing this passage as part of a group of Christians of Jesuit inspiration (CLC, *Christian Life Community*) that I found striking similarities between the two texts by concentrating on the Bezan text of the PA, before being acquainted with the work of either Keith or Rius-Camps. I had originally noted that the repetitions in *Codex Bezae* of *κατέγραψεν* but also the twice repeated phrase *τῷ δακτύλῳ*, as well as Jesus going up and down twice (8.7/8.8 *ἀνέκυψεν/κατακύψας*) were unlikely to be the consequence of some erratic scribal whim for they are characteristic of Jewish exegetical techniques. Summarising the evidence, on the basis of a lexical analysis of both passages in *Codex Bezae*, I found that the entire PA relates to Moses receiving the Ten Commandments for his people in general and the Golden Calf as a paradigmatic representation of the sin of Israel in particular (see section 5 below).

address here. My objectives in this article are, thus, to collate and review some of the salient conclusions reached by the research on the PA by Keith, Rius-Camps and Amphoux, and consider them in the light of my own conclusions, with the overall aim of advancing the discussion on the authenticity and placing of the PA.

2. Codex Bezae as a Key Representative of a Variant Text of the PA

Codex Bezae is a manuscript of the first order in the understanding of the development of the textual traditions of the Gospels (and Acts) because its text so often departs from other key witnesses, notably the generally preferred Alexandrian manuscripts Codex Vaticanus and Codex Sinaiticus, but it has the support of a wide range of early versions that date from the first centuries, before the standardisation of the New Testament text. Unsurprisingly, this is also the case with the PA where the mainly Alexandrian witnesses omit the passage while Codex Bezae includes it.

The collation of all the variant readings in the PA that are attested by the entire manuscript tradition is a gigantic effort, which is made partially possible at least by consulting the critical apparatus offered in the 28th edition of the Nestle-Aland. Despite its unfortunate simplification due to its pocket size, I will refer in this article to the variant readings mentioned in the 28th edition of Nestle-Aland's *Greek New Testament* (NA²⁸), since these are readily available to readers.¹⁶ Even though simplified, the presentation of its critical apparatus as a string of variant readings remains extremely complex and further classification is needed. It is noteworthy that a large proportion of the variant readings are distinctively singular or sub-singular in Codex Bezae: out of the 35 Bezan variant readings, 19 (~55%) are singular or sub-singular,¹⁷ thereby denoting a quite distinct text.

Such singular or sub-singular readings can be grouped into individual clusters of variation. As is common practice in text-critical studies, a grouping into omissions, additions, substitutions, changes in word order and transposition may be useful. However, because there is technically no text of reference for the PA, except the eclectic reconstruction of NA²⁸, one should prefer reference to the larger and objective concepts of “presence,” “absence,” “alternative wording,” “word order difference” and “alternative location.” The resultant clusters of variation are as follows:

Alternative wording in Codex Bezae

- (1) 8.2 *txt* παρεγένετο *rell*] παραγίνεται D | ἦλθεν *f*¹³ 1424^{mg} | ἦλθεν ὁ Ἰησοῦς 700 *r*¹
- (2) 8.2 *txt* γυναῖκα ἐπὶ μοιχείᾳ] ἐπὶ ἀμαρτία γυναῖκα D, πρὸς αὐτὸν γυναῖκα ἐν μοιχείᾳ K 579 *pm* c *ff*² (*vg*^{mss})
- (3) 8.5 *txt* οὖν *rell*] δὲ νῦν D

¹⁶ I have reviewed the variant readings in the Bezan text by checking Scrivener's edition 1978, and noticed, apart from itacism, only one difference not noted by NA²⁸, namely Jn 8.3 Φαρισαῖοι ἐπὶ ἀμαρτία γυναῖκα εἰλημμένην (NA²⁸: Φαρισαῖοι ἐπὶ ἀμαρτία γυναῖκα κατελημμένην). The ending in -κα of the preceding word εἰλημμένην in *scripto continuo* is likely to have led to a haplography (γυναῖκακατελημμένην > γυναῖκαεἰλημμένην).

¹⁷ “Singular readings” are readings that are not found elsewhere in the extant manuscript tradition. What I mean by “sub-singular” readings are readings that are found only “in isolated agreements with one or a few other witnesses,” as explained in FEE 2012, p. 204. On the array of definitions of sub-singular readings, see EPP 2005, p. 110-111, and 2007, p. 278, n. 8.

- (4) 8.8 *txt* ἔγραφεν] κατέγραφεν D
- (5) 8.10 *txt* αὐτῆ· γύναι Γ 1. 892 *pm* lat bo^{pt} (αὐτῆ K 579 *pm*, γύναι *f*¹³ 700. 1424^{mg}, τῆ γυναικί D c)
- (6) 8.11 *txt* ἡ δὲ εἶπεν *rell*] κακεῖνη εἶπεν αὐτῶ D
- (7) 8.11 *txt* εἶπεν δὲ ὁ Ἰησοῦς K 1. 579. 892 \mathfrak{M} vg] ὁ δὲ εἶπεν D, εἶπεν δὲ (- 700) αὐτῆ ὁ Ἰησοῦς Γ 700 it vg^{mss}, ὁ δὲ (καὶ ὁ *f*¹³) Ἰησοῦς εἶπεν αὐτῆ *f*¹³ 1424^{mg}
- (8) 8.11 *txt* πορεύου] ὑπάγε D

Absence of words in Codex Bezae

- (1) 8.2 *txt* καὶ πᾶς ὁ λαὸς ἤρχετο πρὸς αὐτόν καὶ καθίσας ἐδίδασκεν αὐτούς K *f*¹ *rell*] καὶ πᾶς ὁ λαὸς ἤρχετο πρὸς αὐτόν D, *om. txt f*¹³
- (2) 8.7 *txt* αὐτόν] *om. αὐτόν* D
- (3) 8.8 *txt om.* ἐνὸς ἐκάστου αὐτῶν τὰς ἀμαρτίας D *rell*] ἐνὸς ἐκάστου αὐτῶν τὰς ἀμαρτίας 700
- (4) 8.9 *txt* ἀκούσαντες δὲ 1. 892 vg bo^{mss}, οἱ δὲ ἀκούσαντες *rell*] – D *f*¹³

Presence of words in Codex Bezae

- (1) 8.8 *txt om.* τῶ δακτύλῳ *rell*] τῶ δακτύλῳ D ff²

Word order differences

- (1) 8.7 *txt* ἐπ' αὐτὴν βαλέτω λίθον D e (ἐπ' αὐτὴν τον λίθον βαλέτω \mathfrak{M} , ἐπ' αὐτὴν τον (-Γ) λίθον βαλλέτω Γ K 579, λίθον βαλέτω ἐπ' αὐτὴν *f*¹³ 700. 1424^{mg}, βαλέτω λίθον ἐπ' αὐτὴν 892, ἐπ' αὐτὴν βαλλέτω λίθον *f*¹)

Combinations of the above classifications

- (1) 8.5 *txt* ἐν δὲ τῷ νόμῳ ἡμῖν (ἡμῶν Γ *pm*, *om.* ἡμῶν D [bo^{mss}] 118. 209. 579 *f*¹³ 1 [K 700. 892 *pm*] lat) Μωϋσῆς ἐνετείλατο] Μωϋσῆς δὲ ἐν τῷ νόμῳ ἐκέλευσεν D (bo^{mss})
- (2) 8.9 *txt om.*] ἕως τῶν ἐσχάτων *f*¹³ 700. 1424^{mg} *pm*, ὥστε πάντας ἐξελεθεῖν D
- (3) 8.9 *txt* ἐξήρχοντο εἰς καθ' εἰς Γ 700. 892 *pm* (lat)] ἕκαστος δὲ τῶν Ἰουδαίων ἐξήρχετο D | ἐξήρχοντο εἰς ἕκαστος αὐτῶν 1 | καὶ ἐξηλθεν (ἐξηλθόν *f*¹³) εἰς καθ' εἰς *f*¹³ 1424^{mg} | καὶ ὑπὸ τὸ τῆς συνειδήσεως ἐλεγγόμενοι, ἐξήρχοντο εἰς καθ' εἰς K 579 *pm* bo^{pt}

Transposition

- (1) 8.4 *txt om.* ἐκπειράζοντες (πειράζοντες K 579 *pm*) αὐτόν οἱ ἱερεῖς ἵνα ἔχωσιν κατηγορίαν αὐτοῦ] *add* (cf. v.6) ἐκπειράζοντες αὐτόν οἱ ἱερεῖς ἵνα ἔχωσιν κατηγορίαν αὐτοῦ D
- (2) 8.6 *txt* τοῦτο δὲ ἔλεγον πειράζοντες αὐτόν, ἵνα ἔχωσιν (σχῶσιν Γ 892, εὔρωσιν 1) κατηγορεῖν αὐτοῦ (κατηγορῆσαι αὐτοῦ Γ | κατηγορίαν κατ' [- 579] αὐτοῦ *f*¹³ 579. 700 *pm* c ff² bo)] *om.* (cf. 4. 11 v.l.) D

The remaining 16 readings are shared by Codex Bezae and other manuscripts but are variant in others; these have all been incorporated into the edited text (and labelled “*txt*” in the critical apparatus). The Bezan readings where *txt* is chosen are as follows:

- (1) 7.53 *txt* καὶ ἐπορεύθησαν ἕκαστος εἰς τὸν οἶκον αὐτοῦ D Γ *pm* (ἐπορεύθη K 579 *pm*, ἀπῆλθεν *f*¹³ *pm*, ἀπῆλθον 700. 1424^{mg}, τόπον 1. 892)] *om.* v.53 in full ff²
- (2) 8.4 *txt* λέγουσιν] εἰπόν *f*¹³ 1424^{mg} e
- (3) 8.4 *txt* αὕτη ἡ γυνὴ κατείληπται (εἰλήπται *f*¹³ 892. 1424^{mg} *pm*, καταληφθήσεται K 579 *pm*) ἐπ’ αὐτοφώρῳ μοιχευομένη D 1 lat] ταύτην εὕρομεν ἐπ’ αὐτοφώρῳ μοιχευομένη 700
- (4) 8.5 *txt* λιθάζειν D *rell*] λιθοβολεῖσθαι K 579 *pm*
- (5) 8.5 *txt om.* περὶ αὐτῆς] περὶ αὐτῆς *f*¹³ 700. 1424^{mg pm} c ff²
- (6) 8.6 *txt om.* μὴ προσποιούμενος D *rell*] μὴ προσποιούμενος K 579 *pm*
- (7) 8.6 *txt* κατέγραφεν D *rell*] ἔγραφεν K Γ *f*¹ 700. 1424^{mg} *pm*, ἔγραψεν *f*¹³
- (8) 8.7 *txt* ἀνέκουσεν καὶ D *rell*] ἀνακύψας K Γ 579 *pm*, ἀναβλέψας *f*¹³ 700. 1424^{mg}
- (9) 8.7 *txt* αὐτοῖς D] πρὸς αὐτούς K 579 *pm*
- (10) 8.8 *txt* κατακύψας D 1. 892] κάτω κύψας K *f*¹³ 579. 700 \mathfrak{M} , κύψας Γ
- (11) 8.9 *txt* οὔσα D *rell*] ἐστῶσα 1. 892 lat, – e
- (12) 8.9 *txt* μόνος D 1. 892 c vgst (ὁ Ἰησοῦς *f*¹³ 1424^{mg}, μόνος ὁ Ἰησοῦς K 579 \mathfrak{M} it vg^{cl} bo^{pt}, ὁ (-700) Ἰησοῦς μόνος Γ 700
- (13) 8.10 *txt* ἀνακύψας D *rell*] ἀναβλέψας *f*¹³ 700
- (14) 8.10 *txt om.* D Γ 1. 892 *pm* latt bo^{pt}] εἶδεν αὐτὴν καὶ *f*¹³ 700. 1424^{mg}, καὶ μηδένα θεασάμενος πλὴν τῆς γυναικός K 579 *pm*
- (15) 8.10 *txt* ποῦ εἰσιν D Γ 1. 892. 1424^{mg} c e vgst bo^{ms}] ποῦ εἰσιν (+ ἐκεῖνοι K 579 *pm*) ἐκεῖνοι οἱ κατήγοροί σου; K *f*¹³ 579. 700 \mathfrak{M} aur (ff²) r¹ vg^{cl} bo^{pt}, – 118. 209
- (16) 8.11 *txt* [καὶ] ἀπὸ τοῦ νῦν Γ 1. 700. 892 *pm* c d r¹ bo^{ms}] ἀπὸ τοῦ νῦν D ff² bo^{pt}, καὶ K 579. 1424^{mg} *pm* lat, – *f*¹³

As a consequence, a little more than half of the other variant readings were rejected by the editors in the belief that they depart from the earliest, so-called *Ausgangstext* and these are therefore identified in the critical apparatus as secondary. Interestingly, all of them are readings where Codex Bezae attests either singular or sub-singular variants, except where the reading is equally variant among other witnesses.

3. List of the Significantly Distinctive Bezan Readings in the PA

There are important differences among those listed in the aforementioned distinctive readings that are worthy of special mention, and I will now deal with those in more detail. While some of them are analysed by Rius-Camps in a summarised (RIUS-CAMPS 1993, p. 171-173) or more extensive (2007, p. 387-395) form according to their alleged synoptic origin, I will list my findings and analysis below as the text runs:

1. Codex Bezae is the only manuscript not to introduce the passage by mentioning a woman caught in adultery for it speaks instead of a “woman of sin” (ἐπὶ ἀμαρτία γυναῖκα, v.3). A similar expression is found in Eusebius of Caesarea who identified the passage as

belonging to a now lost writing of the 2nd c. Church Father Papias.¹⁸ According to Eusebius, Papias mentions a story “about a woman who was accused of many sins before the Lord” (περὶ γυναικὸς ἐπὶ πολλαῖς ἁμαρτίαις διαβληθείσης ἐπὶ τοῦ κυρίου), pointing to the now lost source of *the Gospel according to the Hebrews* (ἦν τὸ καθ’ Ἑβραίους εὐαγγέλιον περιέχει)¹⁹ and using wording that strikingly resembles the singular reading in the Bezan text.²⁰ This suggests that the reading was known in the 2nd c., thereby demonstrating its antiquity. Yet, the origin of the quotation not only confirms that the text was not originally found in the Gospel of John but also indicates that the expression “caught in adultery” is a later development despite its being the reading of all the manuscripts which contain the PA except Codex Bezae.

How is this important for the story of the PA? When hearing the reference to “sin,” a first-century Jewish audience may have immediately called to mind a “sin” of especial importance – the one of Israel’s idolatry as exemplified in the Golden Calf episode, as will be clarified later in this article. The reference to “sin” would then gradually have become blurred for an audience of non-Jewish origin and would eventually have been substituted in the manuscript tradition to introduce the then well-known story of the woman “caught in adultery.” Such a move within the tradition is traceable in the lexical duplication with words of the following verse (v. 3 ἐπὶ [ἐν in K 579 pm c ff² (vg^{mss})] μοιχείᾳ; v. 4 ἐπ’ αὐτοφώρῳ μοιχευομένη), while Codex Bezae retains what would have been an earlier form.

2. The reference to the “people around Jesus” (καὶ πᾶς ὁ λαὸς ἤρχετο πρὸς αὐτόν) is present in almost the whole of the tradition, except in *f*⁴³ where it is not read at all. The phrase “all the people” (πᾶς ὁ λαός) is a familiar reference to designate the people of Israel (RIUS-CAMPS 1993, p. 171),²¹ which is also used specifically in the context of the Golden Calf. Further, in all traditions, except Codex Bezae and *f*⁴³, a reference to the “sitting and teaching them” (καὶ καθίσας ἐδίδασκεν αὐτούς) is attested. The latter clause is characteristic of synoptic vocabulary which is typically used when Jesus is teaching in an authoritative position.²² It probably appears here as a result of natural expansion, as a means to confer further authority on Jesus in relation to the Jews. In consequence, Codex Bezae only has a reference to “the people com[ing] to him,” a phrasing that could serve as a reminder of “all the people” gathering around one person (here: Aaron) in the Golden Calf episode (Exod. 32.1).

3. There is an apparently insignificant change in the word order of one the constituents of the clause in v.5, whereby it is the subject “Moses” that appears in the first position in the Bezan verse as opposed to the prepositional phrase in other manuscripts. Such a position is defined by linguistic studies in the field of discourse analysis as giving a highly prominent character to the fronted element.²³ It may be supposed that the reason for this order in Codex

¹⁸ *Hist. Eccl.*, III.39,16.

¹⁹ *Hist. Eccl.*, III.39,17.

²⁰ On the potential issue involved in Papias’ reference to “many sins” (plural) as opposed to “sin” (singular), see KNUST 2006, p. 495.

²¹ The occurrences of πᾶς ὁ λαός are extremely wide spread in the Jewish Scriptures, namely in Exodus (Exod. 11.8; 18.13,18,23; 19.8,16,18; 20.18; 24.3; 32.3; 33.8,10; 34.10) and Deuteronomy (Deut. 2.32; 3.1; 17.13; 20.11; 27.15-17;) compared to Leviticus (only 9.24) and Numbers (only 13.32; 21).

²² καθίσας: Mk. 9.35; 12.41 (v.l.); Lk. 5.3; 14.28, 31; 16.6 (v.l. om. D bo^{mss}); ἐδίδασκεν αὐτούς. Mt. 5.2; 13.54; Mk. 2.13; 4.2; 10.1.

²³ For the linguistic analysis demonstrating the prominence of constituents in preverbal position, see LEVINSOHN 2000. For its consequences to and application to textual criticism, see READ-HEIMERDINGER 2002, p. 62-115.

Bezae was to link Jesus and Moses closely together as persons, as opposed to the order found in the other manuscripts which reflects rather an attempt to highlight the legalistic significance of the woman's sin.²⁴

4. A different verb ἐκέλευσεν is found in Codex Bezae as opposed to ἐνετείλατο in all other manuscripts. Though the equivalents in English translation scarcely differ, the form ἐκέλευσεν (κελεύω, *order, ordain*) is strikingly the form found exclusively in deuterocanonical Jewish Scriptures.²⁵ It is also typical of Lukan vocabulary, with some rarer occurrences in Matthew.²⁶ The form ἐνετείλατο (ἐντέλλω, *command*) is, in contrast, predominantly that used in the LXX, with some traces in the New Testament.²⁷ It is somewhat intriguing why Bezae reads ἐκέλευσεν while the rest of the textual tradition has ἐντέλλω. It may be suggested that the verb κελεύω was probably used without any specific Mosaic connotation, as its absence from the canonical Jewish Scriptures testifies, whereas, ἐντέλλω, a verb that is mostly attributed to God, may have been substituted here in a context where Moses takes precedence in the legalistic discussion (Lev 20.10).

5. There is divergence concerning the pronoun, whether dative “to/for us” (ἡμῖν) in *f*¹³ 1 (K 700. 892 *e*) lat, the genitive “our” (ἡμῶν) in Γ *pm*, or absence in Codex Bezae.²⁸ In any case, the emphasis on Moses in the comment of the Jewish leaders can be seen as linked to his role as the intermediary between God and the people, a status which refers back to the Golden Calf episode, maintaining the focus on the paradigmatic incident in the Torah rather than on the incident of the woman brought before Jesus.

6. In v.5, the scribes and the Pharisees ask Jesus σὺ δὲ νῦν τί λέγεις; (“what do you say now?”). Only Codex Bezae attests the adverb νῦν (“now”) while the rest of the traditions uses οὖν (“so”). Νῦν is the Greek translation of the Hebrew הנה which appears several times in Exod. 32–33 (32.10, 30, 32; 33.5), especially when God and Moses discuss immediate judgement that can involve death after sin. This forceful challenge by the Jewish leaders commanding Jesus to give an answer “now” may well be linked on this basis to the Golden Calf episode. The adverb οὖν in the other manuscripts is a typical developmental marker in Johannine narrative, which may have slipped in when the passage was integrated into John (AMPHOUX 2013a, p. 153).

7. Codex Bezae repeats in 8.8 the exact same wording as 8.6, i.e. καὶ πάλιν κατακύψας τῷ δακτύλῳ κατέγραφεν. This apparent repetition could naturally be understood as a result of harmonisation with the immediate context, but I suggest that this is a deliberate attempt to attract the attention of the reader to the two writings with “[God’s] finger” on the Tablets of the Covenant in Exod. 31 and 33. Equally, on the basis of this reasoning the repetition of

²⁴ As it is often the case in discourse analysis, the meaning remains unchanged but the prominence is affected, in accordance with the intention of the writer/editor.

²⁵ κελεύω: Jdt. 2.15; 12.1; Tob. 8.18; 1 Macc. 11.23; 2 Macc. 1.20–21,31; 2.1,4; 5.12; 7.5; 13.12; 14.31; 3 Macc. 5.2,16; 6.30; 4 Macc. 8.2,12; 10.17; Sut. 1.56). Cf. Lk. 18.40; Acts 5.34; 8.38; 12.19; 21.33–34; 22.24,30; 23.10; 25.6; 27.43; Mt. 8.18; 14.9; 18.25; 27.58.

²⁶ Surprisingly, Rius-Camps does not analyse the Matthean, distinctively Bezan form, which would have been expected to be Markan, according to his thesis (RIUS-CAMPS 2007, p. 389).

²⁷ Mt. 17.9; 19.7; Mk. 10.3; 13.34; Jn 8.5; 14.31; Heb 9.20; 11.22. For a discussion on the characteristically Lukan vocabulary in the PA, see HUGHES 2013, p. 232–251.

²⁸ It can be suggested that the reason for not using the pronoun in Codex Bezae is because its text corresponds to a time of composition when all participants were part of the same Jewish community and where such a precision was unnecessary.

κατέγραφεν in Codex Bezae belongs most probably to the original composition; it would have been simplified in other traditions because of syntactical redundancy.²⁹

8. Codex Bezae alone insists, against the rest of the tradition, on the disappearance of all the people after Jesus’ comment (8.9 ὥστε πάντας ἐξελεῖν, “so that all went out”). These words repeat what has already just been said, that all the people had “[gone] away, one by one, beginning with the elders,” and that “Jesus was left alone with the woman standing before him.” It may be asked why a scribe would have deliberately added superfluous words (“so that all went out”) to a sentence which was already quite clear. On the contrary, it can be seen as much more likely that a process of scribal simplification prompted the elimination of this clause. The reason for the apparently unnecessary presence of these words in Codex Bezae can be seen as a deliberate device to alert the reader to a similar development in Exod. 33 where the people are outside the camp and leave Moses alone in the Tent of Meeting.³⁰

9. The expression one by one (εἷς καθ’ εἷς) found in most manuscripts is read as ἕκαστος (“each one”) in Codex Bezae, interestingly just as in Exod. 32.27, 29; 33.8.³¹

10. Despite the NA²⁸ text following Codex Bezae with a few other manuscripts (mainly versions), the clause ἀνακύψας δὲ ὁ Ἰησοῦς was seriously challenged over the centuries, generating various verbal expansions and a lexical substitution involving the participle ἀναβλέψας. While both verbs “make sense” from an narrative point of view, ἀνακύψας serves as an echo of the symmetrical structure of the Exodus text on which the passage is based, pointing implicitly to Moses going up and down Mount Sinai to receive the Tablets of the Covenant before and after the episode of the Golden Calf (Exod. 31 and 33), as will be suggested in the next section.

4. Comparison of the Lexical and Thematic Similarities between the PA in Codex Bezae and the Episode of the Golden Calf

In presenting the singular or sub-singular readings in Codex Bezae above, a number of verbal parallels with the story of the Golden Calf were identified. I will now set out the PA and an outline of Exod. 31–33 in synoptic arrangement, as a means to identify thematic and lexical similarities between the two passages (words in boldface refer to singular or sub-singular Bezan readings):

	Codex Bezae (Jn 7.53–8.11)		Exod. 31–33LXX	
1	v. 53 Ἰησοῦς δὲ ἐπορεύθη εἰς τὸ ὄρος τῶν Ἐλαιῶν	<i>Jesus goes to the Mont of Olives</i>	[Μωυσέως] ... ἐν τῷ ὄρει τῷ Σινα, ... (Exod.	<i>Moses is on the mountain</i> (Exod. 24–32)

²⁹ The tradition is split with all possible combinations of ἔγραφεν/κατέγραφεν in 8.6/8.8 (8.6 ἔγραφεν K Γ f¹ 700. 1424^{mg} pm, ἔγραψεν f¹³, κατέγραφεν D *rell*; 8.8 κατέγραφεν D only). Keith comments on the use of two different verbs because he uses the Alexandrian text of Nestle-Aland, where the two are used (KEITH 2009a, p. 183). The reference to Exodus 32 is therefore all the more prominent in Codex Bezae because of the use a single verb, καταγράφω.

³⁰ The common word ἐξέρχομαι is a key verb in the Book of Exodus. It is the translation of the two Hebrew verbs הָלַךְ (“to go up”) and יָצָא (“to go out”) that are characteristic of the people’s exodus outside of Egypt, after God called his people by the voice of Moses. This Bezan reading could potentially be a further allusion to Exodus.

³¹ The reading εἷς ἕκαστος in f¹ is most probably due to a conflation between the two readings of Codex Bezae and, among others, f¹³.

	Codex Bezae (Jn 7.53–8.11)		Exod. 31–33LXX	
			31.18a)	
2	v. 2 Ὁρθρου	<i>In the morning</i>	ὀρθρίσας τῆ ἑπαύριον (Exod. 32.6;34.4)	<i>In the morning of the following day</i>
3	πᾶς ὁ λαὸς ἤρχετο πρὸς αὐτόν	<i>All the people came to him</i>	πᾶς ὁ λαὸς (Exod. 32.3; 33.8, 10; 34.10; συνέστη ὁ λαὸς (ἐπὶ Ααρων) (Exod. 32.1)	<i>all the people – the people gathered (around Aaron)</i>
4	ἄγουσιν δὲ οἱ γραμματεῖς καὶ οἱ Φαρισαῖοι...γυναῖκα	<i>The scribes and the Pharisees brought a woman</i>	περιείλαντο πᾶς ὁ λαὸς ... καὶ ἤνεγκαν (πρὸς Ααρων) (Exod. 32.3)	<i>all the people took off [the gold rings from their ears] and brought them (to Aaron).</i>
5	v. 3 ἐπὶ ἁμαρτία γυναῖκα κατελιημμένην	<i>The woman was caught in sin</i>	... ἡμαρτήκατε ἁμαρτίαν μεγάλην .. περὶ τῆς ἁμαρτίας ὑμῶν (Exod. 32.30)	<i>“You have sinned a great sin. ... atonement for your sin.”</i>
6	καὶ στήσαντες αὐτὴν ἐν μέσῳ	<i>They place her in the middle</i>	συνέστη ὁ λαὸς ἐπὶ Ααρων (Exod. 32.1)	<i>the people gathered around Aaron</i>
7	v. 4 αὕτη ἡ γυνὴ κατελιηπται ἐπ’ αὐτοφώρῳ μοιχευομένη·	<i>The woman was caught in the very act of committing adultery.</i>	καὶ λέγει ... φωνὴν ἑξαρχόντων οἴνου ἐγὼ ἀκούω (Exod. 32.18).	[the Golden Calf episode: Moses catches the people in an idolatrous, metaphorically adulterous, situation]
8	v. 5. λιθάζειν	<i>to stone</i>	πλάκες λίθιναι (Exod. 31.18, 32.15; 34.1.4)	<i>tablets of stone</i>
9	σὺ δὲ νῦν τί λέγεις;	<i>and what do you say now?</i>	νῦν (Exod. 32.10, 30, 32; 33.5)	[discussion between Moses and God and immediate judgment]
10	v. 6 τοῦτο δὲ ἔλεγον πειράζοντες αὐτόν, ἵνα ἔχωσιν κατηγορεῖν αὐτοῦ.	<i>They said this to test him, so that they might have some charge to bring against him.</i>	λέγουσιν αὐτῷ ἀνάστηθι καὶ ποιήσον ἡμῖν θεοῦς ... οὐκ οἶδαμεν τί γέγονεν αὐτῷ (Exod. 32.1)	[the people put Aaron to the test]
11	ὁ δὲ Ἰησοῦς κάτω κύψας	<i>Jesus bent down</i>	καὶ ἀποστρέψας Μωυσῆς κατέβη ἀπὸ τοῦ ὄρους (Exod. 32.15)	<i>Moses went down from the mountain</i>
12	τῷ δακτύλῳ	<i>with his finger</i>	τῷ δακτύλῳ (Exod. 31.18)	<i>with his finger</i>
13	κατέγραφεν	<i>he wrote</i>	καταγεγραμμένοι (Exod. 32.15)	<i>written/inscribed</i>
14	εἰς τὴν γῆν	<i>in the ground</i>	εἰς τὴν γῆν... δώσω αὐτήν (Exod. 33.1)	<i>Moses is told to go with the people in[to] the land (Gk. “the ground”) God will give them</i>
15	v. 7. ἀνέκυψεν καὶ εἶπεν αὐτοῖς	<i>Jesus straightened up</i>	πορεύου ἀνάβηθι (Exod. 33.1)	<i>Moses went up</i>
16	[Ὁ ἀναμάρτητος ὑμῶν	<i>throw a stone</i>	ἔρριπεν ἀπὸ τῶν χειρῶν	<i>he threw the tablets</i>

	Codex Bezae (Jn 7.53–8.11)		Exod. 31–33LXX	
	πρώτος ἐπ’ αὐτήν] βαλέτω λίθον	<i>at her</i>	αὐτοῦ τὰς δύο πλάκας καὶ συνέτριπεν αὐτὰς ὑπὸ τὸ ὄρος (Exod. 32.19)	<i>from his hands and broke them at the foot of the mountain</i>
17	v. 8 καὶ πάλιν κατακύψας	<i>And once again he bent down</i>	ὡς δὲ κατέβαινεν Μωυσῆς ἐκ τοῦ ὄρους (Exod. 34.29)	<i>Moses came down the mountain</i>
18	τῷ δακτύλῳ κατέγραφεν εἰς τὴν γῆν.	<i>Jesus again wrote on the ground (Jn 8.8)</i>	(see above)	<i>God wrote the tablets again</i>
19	ἕκαστος δὲ τῶν Ἰουδαίων ἀρξάμενοι ἀπὸ τῶν πρεσβυτέρων,	<i>each of the Jews left</i>	ἕκαστος (Exod. 32.27, 29; 33.8)	<i>each of them [the people of Israel]</i>
20	v. 9 ὥστε πάντας ἐξελεῖν	<i>so that everybody left</i>	πᾶς ὁ ζητῶν κύριον ἐξεπορεύετο εἰς τὴν σκηνὴν ἔξω τῆς παρεμβολῆς (Exod. 33.7–10)	<i>and everyone who sought the Lord would go out to the tent of meeting, which was outside the camp.</i>
21	καὶ κατελείφθη μόνος, [καὶ ἡ γυνὴ ἐν μέσῳ οὐσα]	<i>They left him [Jesus] alone [the woman being in the middle]</i>	Ἰησοῦς υἱὸς Ναυη νέος οὐκ ἐξεπορεύετο ἐκ τῆς σκηνῆς (Exod. 33.11)	<i>Joshua [= Jesus] is alone in the tent</i>
22	v. 10 ἀνακύψας δὲ ὁ Ἰησοῦς	<i>Jesus straightened up</i>	ὀρθρίσας Μωυσῆς ἀνέβη εἰς τὸ ὄρος τὸ Σινα ἀνέβησαν εἰς τὸ ὄρος τοῦ θεοῦ (Exod. 34.4)	<i>Moses went up the mountain</i>
23	εἶπεν αὐτῇ τῇ γυναικί, ποῦ εἰσιν; οὐδεὶς σε κατέκρινεν;	[dialogue with the woman]	[Exod. 33]	[dialogue with God]
24	v. 11 κάκεινῃ εἶπεν αὐτῷ Οὐδεὶς, κύριε. ὁ δὲ εἶπεν, Οὐδὲ ἐγὼ σε κατακρίνω ὑπάγε ἀπὸ τοῦ νῦν μηκέτι ἀμάρτανε.	[Jesus let her go]	[Exod. 34.1]	[God reiterated his Covenant and let the people go]

As pointed out above, both Rius-Camps and Keith highlighted in their writing what appeared to them to be the significance of the parallels between the Gospel story and the incident recorded in Exodus.

Before commenting on that, something needs to be said about the use of the Torah in Jewish exegesis. In Jewish exegesis, catchwords (“hooks”) are used in order to highlight the significance of a particular episode by referring it to an earlier one, a technique used in part for interpreting and explaining contemporary events. The reason for this is that any event happening in the course of the history of Israel can be typically regarded in Jewish understanding as an illustration of an earlier experience already described in the Torah. From the earliest times, Jewish scriptural writers and exegetes linked stories by using familiar

catchwords signalling thereby to their audience that they were alluding to other references already contained in the Torah.³²

Regarding the New Testament as Scriptures, it has been convincingly suggested that evidence of this technique can be identified in the text-critical study of variant readings which much of the time correspond to *lectiones difficiliore*s.³³ The correct deciphering of such allusions involves the understanding of the Scriptures from a Jewish perspective to be able to identify the events and thereby identify the “right” (i.e. intended) catchword or lemma, which may otherwise be treated at times as insignificant, in order to find the “right” link between different episodes.³⁴ Traces of such overlaps between the Scriptures can be seen as cases of intertextuality.

As to the PA and its link with the Golden Calf, it needs to be remembered that Exod. 32 is traditionally seen in rabbinic tradition as the sin of the people of Israel *par excellence* (SUOMALA 2004, p. 91). Indeed, the last answer of the people to Moses before the episode of the Golden Calf appears to be a sincere commitment to obedience to God: “*Moses came and told the people all the words of the LORD and all the ordinances; and all the people answered with one voice, and said, “All the words that the LORD has spoken we will do.”*” (Exod. 24.3)

In the event, despite the solemnity of their statement, the first thing that the people do is go to other gods, that is, commit an adulterous act by worshipping other gods in the form of a golden calf.³⁵ In view of the number of Torah references made in the PA, the latter can be seen to serve as a re-enactment of the incident of the Golden Calf,³⁶ taking a prototypical story that was transmitted as part of the history of Israel. The purpose would have been to identify the woman as the people of Israel: though saved by God, she turned to other gods, but was nevertheless given a second chance, through a New Covenant.

5. Reasons for the Location and Modification of the PA

Once the reason for the existence of intertextuality between the Golden Calf episode and the PA as it stands in Codex Bezae has been confirmed, the question remains as to why this

³² On Jewish exegetical techniques, see RIUS-CAMPS, READ-HEIMERDINGER 2004, p. 24-25, and READ-HEIMERDINGER 2014, p. 71-92; 2012, p. 95-108, for bibliographical references.

³³ As an illustration, Read-Heimerdinger has identified the episode of the disciples of Emmaus (Lk. 24.13–48) as a re-enactment of Jacob’s dream at Bethel in Gen 28, the catchword being Ουλαμμαους (Oulammas) instead of Ἐμμαουῖς (Emmaus) (Lk. 24.13). Ουλαμμαους happens to be a word found in the Bezan text of Matthew and in Gen 28.19LXX, where the alternative name for Bethel is Ουλαμλουζ/ Ουλαμμαους (LXX) for Bethel (“He called that place Bethel; but Luz (לֹז) was the name of the city at the first” (Gen 28.19). From this discovery, she goes on to show the parallels between Jacob’s story and the account of the two disciples, explaining thereby all the other Bezan readings that give an entirely different flavour to Lk. 24 (READ-HEIMERDINGER 1999, p. 229-244). This is but one example of the application of exegetical techniques from the Jewish Scriptures in Luke’s writings in Codex Bezae; for Acts see, e.g., READ-HEIMERDINGER 1994, p. 303-310.

³⁴ See PINCHARD 2015, p. 418-430 for examples of apparently harmonistic *v.ll* in Codex Bezae eventually revealing further striking features of intertextuality with the Jewish Scriptures.

³⁵ Exod. 32 is probably also a non-historical event consists in a paradigmatic imagery of the criticism made against the calves in Bethel and Dan erected by Jeroboam (1 Kings 12.26–30).

³⁶ On the concept of re-enactment of stories from the Jewish Scriptures, see READ-HEIMERDINGER 2003, p. 263-280.

piece of extraneous material was put in John; and why some manuscripts put it in Luke. Ideally, the answers will explain the reasons for all the various locations simultaneously.

The question is partially answered by Amphoux in his approach to the history of the canon of the New Testament. His suggestion is that while the PA should be viewed as material extraneous to any of the four Gospels as such, it was deliberately placed at the rhetorical centre³⁷ of the four Gospels in the arrangement in which they are found in some manuscripts including Codex Bezae³⁸, namely Matthew–John–Luke–Mark. Amphoux argues that the Matthew–John–Luke–Mark order was that of the final redaction of the first edition of the four Gospels created in Smyrna by Polycarp in the first decades of the 2nd c.³⁹ The effect of placing the PA at Jn 7.53 is to make it the *point saillant* of the overall Gospel collection.⁴⁰ This hypothesis is a strong one. It confers on the PA a deliberately unique status in the final redaction of the Gospels (AMPHOUX 2013a, p. 161). Furthermore, Amphoux explains the non-Johannine character of the passage by claiming that it was derived from the *Gospel to the Hebrews* and inserted by Luke in his Gospel, as attested in *f*⁴³ (AMPHOUX 2013a, p. 162-164). Rius-Camps refines this analysis by further suggesting that the reason for variant readings between *f*⁴³ and Codex Bezae is the existence of two distinct traditions of the PA.⁴¹ This is to say that *f*⁴³, a family of manuscripts dated to the 11th c., reflects a much earlier state of text than that found in other manuscripts.⁴²

³⁷ On the definition of a “centre” or “middle [point]” as a philosophical conception used to attest divine inspiration of the Scriptures, see AMPHOX 2008, p. 9-26, and for its illustration to the PA, see AMPHOX 2013a, p. 157-159. The centre is here defined by Amphoux as the point in the redaction of the Four Gospels where the PA divides the fourfold corpus into equal parts of Jesus’ discourses and twice the amount of narratives after the PA (the latter ratio being referred to as a *proportion du simple au double*) (see Amphoux 2014, p. 368).

³⁸ Other manuscripts with the “Western” order of Gospels are \mathfrak{B}^{45} , W, X, the Old Latin (*a b e f ff² q*) and Gothic.

³⁹ “Le corpus de Marcion serait, en somme, d’abord constitué par Polycarpe, l’éditeur probable d’un double corpus, à Smyrne, vers 120-130 : celui des quatre évangiles dans l’ordre Matthieu – Jean – Luc – Marc, formant autour de la Femme adultère (introduite dans Jean en 7,53–8,11) une double proportion : d’égalité, pour les paroles de Jésus, et du simple au double, pour les parties narratives ; et celui des lettres pauliniennes, disposées dans la proportion du simple au double inversée, pour compléter la double proportion précédente” (AMPHOUX 2013b, p. 87-104).

⁴⁰ AMPHOX 1995, p. 72-73, uses a similar reasoning to suggest that the disputed longer reading at the end of Mk. 16 is an epilogue to the collection of the four Gospels where Mark’s concludes the series, an epilogue that was omitted after the later rearrangement of the Gospels in the familiar order (Matthew–Mark–Luke–John).

⁴¹ By a detailed study of the language, RIUS-CAMPS 2007, p. 403-405, identifies one tradition initially composed by Mark, which is the form of the PA found in Codex Bezae (*pace* its placing there in the Gospel of John), and another composed by Luke, as attested by *f*⁴³. His innovative proposal offers a convincing solution to the existence of the two forms and locations of the passage (RIUS-CAMPS 2007, p. 395-396). His conclusions were challenged by KEITH 2009b, p. 209-231), but it should be noted that despite a thorough and extensive examination of the documentary evidence, Keith’s refutation ultimately rests on the fact that all early manuscripts have the PA in John, the earliest being Codex Bezae. However, this argumentation depends on the misconception that late copies reflect late texts, whereas they can just as well reflect an earlier text. On this topic see EHRMAN 2006: “This criterion [the age of supporting witnesses] is not foolproof either, however, since a 7th c. manuscript could, conceivably, have been copied from an exemplar of the 2nd century, whereas a 6th c. manuscript (which is therefore older) could have been copied from one of the 5th century.”

⁴² A similar example on the antiquity of a text can be illustrated by the text of the Lord’s Prayer in Luke transmitted in minuscule 700 (11th c.!), which is the form referred to as original by Gregory of Nyssa (4th c.). See AMPHOX 1999, p. 10.

Given the meaning expressed by a deliberate building of the PA on the Golden Calf incident, the PA would have served as a theological comment to present Jesus in the position of God writing the Tablets “with his finger” and as a (new) Law-giver – and the woman caught in adultery as a figure of Israel’s sin. Because the parallel between Jesus and God would have been understood as too forceful an assessment against transcendence, later scribes may have been inclined to “correct” readings into a simpler text, leading to a more straightforward narrative. The strong parallels between Jesus and Moses or even God and the episode of the woman and that of the Golden Calf are only retained in isolated traditions, such as that transmitted by Codex Bezae, reflecting thereby an early text. However, it seems from the various alternative readings and subsequent emendation of the text of the PA, that the pericope was gradually understood as a simple rhetorical question regarding a woman caught in adultery and the passage was either eventually withdrawn, or moved: either the passage was considered as inappropriate in the Gospels because of its motive, or it is the fact that Jesus was forgiving one of the sins explicitly mentioned in the Ten Commandments that was considered as far too provocative by the standards of the newly established Church.⁴³ Any of these reasons would have given grounds for its withdrawal from the Gospels, as it is the case in Codex Vaticanus.

Yet, the fact that the position of the PA has moved so drastically, a unique feature in the Gospels, is certainly an illustration of an underlying nature of this episode as understood in the first centuries. In the precise context of the PA, the inappropriateness of the theme may have led to the smoothing out of the parallels with Exodus and turned it into a local and somewhat commonplace story on Jesus’ kindness towards a woman caught in adultery. The position of a non-Johannine passage, not only in John but at the very centre of the four Gospels, is most probably a deliberate indication aimed at alerting the audience to the specific character of this episode to stand out as a re-enactment of the sin of the people in the Golden Calf.

6. Conclusions

Intertextuality, specifically in Codex Bezae, is no new area of research in textual criticism, but it has rarely been undertaken systematically because of the general tendency to study variant readings in isolation, that is, as omissions or additions or substitutions with regard to the generally accepted text of the Greek edition of the New Testament. Specifically, singular readings are rarely regarded as original; on the contrary, they are viewed as scribal accidents that were simply ignored for being “wrong” or nonsensical. There is, however, an alternative explanation, namely that some singular readings could actually transmit a very early text that was altered at a date before the authoritative text was fixed. It is my contention that this is the case here in the text of Codex Bezae or rather, its faithfully copied exemplar.⁴⁴

This article has sought to show that there are striking points of contact between Exod. 32 and Jn 7.52-8.11D, in terms of both lexical and thematic proximity, in contrast to the PA in other manuscripts; and, building on that proximity, that the Gospel story of the woman caught

⁴³ Amphoux explains the intertextuality differently and refers to the PA as an allegory for the Christian predication of hope (AMPHOUX 2013a, p. 161-62).

⁴⁴ On the other hand, scholarship on Codex Bezae over the last 30 years has put forward considerable evidence to suggest that this manuscript has preserved a text that is much earlier than the date of its copying and also earlier than the date of the standardisation of the text transmitted in the manuscripts of the Alexandrian tradition. For Acts, for example, see READ-HEIMERDINGER 2012, p. 95-108; 2014, p. 71-92.

in adultery can be viewed as a re-enactment of the people caught in adultery at Mont Sinai in Exod. 32. Subsequently, the original story would have been transmitted as a simple narrative about an adulterous woman, omitting the Jewish exegetical clues that initially made the connection with the Exodus event.

Had the PA not been related to Exod. 32 in its first form, it pushes the boundaries of probability to think that a scribe, in this case the copyist of what will become Codex Bezae, would have taken a story involving Jesus and a woman and incorporated enough hints into it by adding, omitting and substituting words to make a text that was originally unrelated match the Exodus episode perfectly. In other words, the explanation that the readings in Codex Bezae reflect a scribe who would have lexically “bent” the story of Jesus encountering a woman accused of adultery to the extent that it would look like a replica of the Golden Calf story is quite implausible.

Rather than posit that it was a later scribe or an interpolator of the 5th c. who would have been aware of Jewish exegesis – a quite unlikely hypothesis! –deliberately linked both stories intertextually by use of various stylistic or lexical emendations, it is a more reasonable to deduce that the PA is a deliberate and original composition. A composition built on the model of the Jewish story of the Golden Calf as a paradigmatic illustration of the adulterous sin of people against God.

On this understanding, the “Bezan scribe” would in fact have carefully reproduced an exemplar that was well established at the time of Papias, dating therefore to the years of Polycarp of Smyrna.⁴⁵ The text would have probably been composed in the first instance as an addendum or a separate story, as the placing of the pericope in such a high number of textual locations - a unique case of volatility! – testifies.

I contend that the consequences of such findings are significant for a text-critical approach to this passage in particular, and the early character of the textual form of the “Western” text of this passage in general. While the “Western” text is usually said to represent a form of text that systematically departs from the *Ausgangstext* as a result of an enthusiastic scribe freely re-writing the text, the aforementioned examples show a consistent use of Jewish references to Exodus –a 1st c. feature distinctively found in Bezae⁴⁶ –suggest that the readings of Codex Bezae reflect the original version of the episode, thereby representing the intention to activate a link with the story of the Golden Calf, once the incident came to be a simple encounter between Jesus and the woman. It would be natural, therefore, that later manuscripts show signs of scribal emendation, including lexical simplification, simply referring to an adulterous woman. The implicit link to Exod. 32 would be put aside as this paradigm rapidly ceased to be understood or recognised, and was taken instead at face value as a simple encounter between Jesus and an adulterous woman, a story highlighting Jesus’s mercy towards an apparently unforgiveable sin with regard to the Law.

The simplification is visible in the change of the reference to sin (ἐπι ἀμαρτία γυναῖκα D, *in peccato mulierem comprehensam* d) to a reference to adultery (γυναίκα ἐν μοιχείᾳ K 579 pm c ff² [vg^{mss}], *mulierem in adulterio deprehensam* vg). The verb indicating the tablets of stones (λιθάζειν) shifted to indicate the act of stoning (λιθοβολεῖσθαι K 579 pm) and the reference to

⁴⁵ According to EUSEBIUS, *Adv. Haer.* 5, 33, 4.

⁴⁶ The example presented in this article adds to the numerous instances of intertextuality between Codex Bezae and the Jewish Scriptures that have already been, to my mind convincingly, adduced in other passages of the manuscript (see Read-Heimerdinger 1994a, 1994b, 1999 and Pinchard 2015).

Jesus's saying was qualified by the addition of "about her" (περὶ αὐτῆς f^{13} 700.1424^{mg} pm c ff²), here again, losing the paradigmatic allusion. The reference to the inscription on the tablets became a simple writing (κατέγραφεν D, ἔγραφεν K Γ f^1 700.1424^{mg} pm, ἔγραψεν f^{13}), the second reference to "the finger" in connection with the writing was omitted as being superfluous (v.6b, v. 8: *om.* τῷ δακτυλῷ all but D ff²), so removing the original deliberate signalling of the Exodus reference, which had the effect of underlining and reinforcing the link for the benefit of the audience (he wrote, *with his finger, twice* [i.e. "do you, audience, understand the allusion with the Exodus passage?"]). My contention here is to note that the 24 points of exact lexical overlap between the PA and the Golden Calf is substantial enough to conclude that there is a link more likely to be deliberate, and that therefore the PA looks as if it was intentionally designed on the basis of the Golden Calf.

Given the complexity of the connection between the Gospel text and the Exodus incident, it follows that it is quite unlikely that a single scribe or a school of scribes could have taken an original text referring to an adulterous woman and twisted it to the extent that it was turned into a re-enactment of the Golden Calf episode. In consequence, it is reasonable to contend that the text corresponds to the original intention of the one(s) composing the account.

A study of the choice of specific words by Codex Bezae allows a probable reference to the Golden Calf story to be posited, based on a close lexical analysis of the manuscript's readings. The cumulative evidence of previous scholarship concurs with the findings of the present article, including the work of Amphoux (identifying the unexpected position of the PA, deliberately placed at the rhetorical centre of the Four Gospels in the "Western order"); of Rius-Camps (suggesting an original placing of the PA in Mark before it was placed in John); and of Keith (identifying the Exodus reference of the variant reading γράφω/καταγράφω). All this evidence tends to confirm that we have in Codex Bezae a very early and carefully transmitted reading.

Beyond the lexical analysis of the PA as transmitted by Codex Bezae, previous studies have also proposed reasons for the various displacements of the PA in early to late manuscripts. While no consensus has been reached, scholars have put forward cogent theses, among which mention may be made of Robinson's theory about the PA fitting the Byzantine liturgy and therefore nicely placed in John with a lexical arrangement not untypical in John's writing, or Keith's extensive analysis of the Johannine setting of the passage's first interpolation.

In this article, I suggest that the history of the displacement of the PA among the Gospels is also closely linked to the notion of the woman caught in adultery as a paradigm. Had this been a mere *fait divers* about an adulterous woman, one would hardly see what possible discomfort should cause it to be removed from its original place. The history of the various locations attested shows that the PA is anything but a *fait divers*.

The aim of this article has not been to solve a historical, literary problem by means of textual criticism and without regard for the question of the diverse locations the PA has occupied in the transmission of the New Testament. Rather, the goal has been more modest, to set out reasons for believing that the Bezan text transmits the original composition which presents in the PA the re-enactment of an ancient story, one that serves as a paradigm within Jewish history. Contrary to the usual view of Codex Bezae as the best, free-floating representative of the "Western" text (D-text), the PA constitutes another example to add to those already adduced by other scholars which indicates that it is closer to the *Ausgangstext* than other MSS, notably by virtue of its coherence with the use made of scriptural paradigms in Jewish exegesis.

Codex Bezae is so often seen as a textual curiosity with all the mystery around its unknown origin, the uncertain identity of the scribe, its presence in text of both the West and the East, as well as its striking differences compared with the rest of the manuscript tradition. With this analysis of the PA however, the tables are turned: by its use of a typical Jewish exegesis to interpret a contemporary event on the basis of an ancient Torah model, the text transmitted by Codex Bezae stands right at the beginning of the composition of the pericope; it is only at a second stage that its re-enactment narrative evolves into a simple description of an encounter between a woman and Jesus.⁴⁷

⁴⁷ I would like to acknowledge the assistance provided by Dr. Jenny Read-Heimerdinger in correcting the English of this article. I take the responsibility for any mistakes remaining in the final draft.

BIBLIOGRAPHY

- ALAND, ALAND 2012: B. ALAND, K. ALAND, J. KARAVIDOPOULOS, C.M. MARTINI, and B.M. METZGER, *Novum Testamentum Graece*, Stuttgart, Deutsche Bibelgesellschaft. [NA²⁸ or Nestle-Aland²⁸].
- ALAND, ALAND 1995: K. ALAND, B. ALAND, *The Text of the New Testament: An Introduction to the Critical Editions and to the Theory and Practice of Modern Textual Criticism* (trans. E.F. Rhodes), Grand Rapids, Eerdmans.
- ALLISON 2000: D.C. ALLISON, *The Intertextual Jesus: Scripture in Q*, Harrisburg, PA, Trinity International Press.
- AMPHOUX 1995: C.-B. AMPHOUX, “L’Évangile selon les Hébreux, source de l’Évangile de Luc”, *Apocrypha*, 6, p. 67-77.
- AMPHOUX 1996: C.-B. AMPHOUX, “Le texte”, in D.C. PARKER and C.-B. AMPHOUX (ed.), *Codex Bezae: Studies from the Lunel Colloquium, June 1994*, Leiden, Brill, p. 337-354.
- AMPHOUX 1999: C.-B. AMPHOUX, “Le texte évangélique de Césarée et le type de texte ‘césaréen’ des Évangiles”, *FilNeo*, 12, p. 3-16.
- AMPHOUX 2008: C.-B. AMPHOUX, “Le Canon du Nouveau Testament avant le IV^e siècle”, *FilNeo*, 21, p. 9-26.
- AMPHOUX 2013a: C.-B. AMPHOUX, “La place de l’épisode de la Femme adultère (Jn 7,53–8,11)”, in F.L. ROIG LANZILLOTTA and I. MUNOZ-GALLARTE (ed.), *Greeks, Jews and Christians, Historical, Religious and Philological Studies in Honor of Jesús Peláez del Rosal* (Estudios de Filología Neotestamentaria, 10), Córdoba, El Almendro, p. 149-165.
- AMPHOUX 2013b: C.-B. AMPHOUX, “Les lieux de rédaction des lettres de Paul d’après la tradition manuscrite”, *BABELAO*, 2, p. 87-104.
- AMPHOUX 2014: C.-B. AMPHOUX, “Le projet littéraire d’Ignace d’Antioche”, in P. DOBLE and J. KLOHA (ed.), *Texts and Traditions. Essays in Honour of J. Keith Elliott* (NTTSD, 47), Leiden/Boston, Brill, p. 348-369.
- BLACK, CERONE 2016: D.A. BLACK, J.N. CERONE, *The Pericope of the Adulteress in Contemporary Research* (LNTS, 551), London/New York, Bloomsbury/T&T Clark.
- EHRMAN 2006: B.D. EHRMAN, *Studies in the Textual Criticism of the New Testament* (NTTS, 33), Leiden/Boston, Brill.
- EPP 2005: E.J. EPP, *Perspectives on New Testament Textual Criticism. Collected Essays, 1962–2004* (NovTSup, 116), Leiden/Boston, Brill.
- EPP 2007: E.J. EPP, “It’s All about Variants: A Variant-Conscious Approach to New Testament Textual Criticism”, *HTR*, 100, p. 275-308.
- FEE 2012: G.D. FEE, “The Use of the Greek Fathers for New Testament Textual Criticism”, in B.D. EHRMAN and M.W. HOLMES (ed.), *The Text of the New Testament in Contemporary Research: Essays on the Status Quaestionis, A Volume in Honor of Bruce M. Metzger* (2nd ed.; NTTSD, 42), Leiden/Boston, Brill, p. 351-373.
- HUGHES 2013: K.R. HUGHES, “The Lukan Special Material and the Tradition History of the Pericope Adulterae”, *NovT*, 55, p. 232-251.
- KEITH 2008: C. KEITH, “Recent and Previous Research on the Pericope Adulterae (John 7.53–8.11)”, *CBR*, 6, p. 377-404.

- KEITH 2009a: C. KEITH, *The Pericope Adulterae, the Gospel of John, and the Literacy of Jesus* (NTTSD 38), Leiden, Brill.
- KEITH 2009b: C. KEITH, “The Initial Location of the Pericope Adulterae in Fourfold Tradition”, *NovT*, 51, p. 209-231.
- KNUST 2006: J.W. KNUST, “Early Christian Re-Writing and the History of the Pericope Adulterae”, *J ECS*, 14, p. 485-536.
- LEVINSOHN 2000: S.H. LEVINSOHN, *Discourse Features of New Testament Greek: A Coursebook on the Information Structure of New Testament Greek* (2nd ed.), Dallas, SIL International.
- PAYNE, CANART 2000: P.B. PAYNE, P. CANART, “The Originality of Text-Critical Symbols in Codex Vaticanus”, *NovT*, 42, p. 105-113.
- PARKER 1992: D.C. PARKER, *Codex Bezae. An Early Christian Manuscript and Its Text*, Cambridge, Cambridge University Press.
- PINCHARD 2015: L. PINCHARD, “Des traces vétérotestamentaires dans quelques variantes du Codex de Bèze traditionnellement jugées harmonisantes”, *NovT*, 57, p. 418-430.
- PUNCH 2016: J.D. PUNCH, “The Piously Offensive Pericope Adulterae”, in D.A. BLACK and J.N. CERONE (ed.), *The Pericope of the Adulteress in Contemporary Research* (LNTS, 551), London/New York, Bloomsbury/T&T Clark, p. 7-32.
- READ-HEIMERDINGER 1994a: J. READ-HEIMERDINGER, “The Seven Steps of Codex Bezae: A Prophetic Interpretation of Acts 12”, in D.C. PARKER and C.-B. AMPHOUX (ed.), *Codex Bezae: Studies from the Lunel Colloquium, June 1994*, Leiden, Brill, p. 303-310.
- READ-HEIMERDINGER 1994b: J. READ-HEIMERDINGER, “The Apostles in the Bezan Text of Acts”, in T. NICKLAS and M. TILLY (ed.), *The Book of Acts as Church History: Text, Textual Traditions and Ancient Interpretations/Apostelgeschichte als Kirchengeschichte: Text, Texttraditionen und antike Auslegungen* (BZNW, 120), Berlin/New York, Walter de Gruyter, p. 263-280.
- READ-HEIMERDINGER 1999: J. READ-HEIMERDINGER, “Where is Emmaus? Clues in the Text of Luke 24 in Codex Bezae”, in D. TAYLOR (ed.), *Studies in the Early Text of the Gospels and Acts. The Papers of the First Birmingham Colloquium on the Textual Criticism of the New Testament* (SBLTCS, 1), Atlanta, Society of Biblical Literature, p. 229-244.
- READ-HEIMERDINGER 2002: J. READ-HEIMERDINGER, *The Bezan Text of Acts: A Contribution of Discourse Analysis to Textual Criticism* (JSNTSup, 236), Sheffield, Sheffield Academic Press.
- READ-HEIMERDINGER 2012: J. READ-HEIMERDINGER, “Le Codex de Bèze : un texte pré-canonique du Nouveau Testament”, in A.-L. ZWILLING (ed.), *Lire et Interpréter*, Geneva, Labor et Fides, p. 95-108.
- READ-HEIMERDINGER 2014: J. READ-HEIMERDINGER, “Eclecticism and the Book of Acts”, in P. DOBLE and J. KLOHA (ed.), *Texts and Traditions. Essays in Honour of J. Keith Elliott* (NTTSD, 47), Leiden/Boston, Brill, p. 71-92.
- RIUS-CAMPS 1993: J. RIUS-CAMPS, “Origen lucano de la perícopa de la mujer adúltera”, *FilNeo*, 12, p. 171-73.
- RIUS-CAMPS 2007: J. RIUS-CAMPS, “The Pericope of the Adulteress Reconsidered: The Nomadic Misfortunes of a Bold Pericope”, *NTS*, 53, p. 379-405.

- RIUS-CAMPS, READ-HEIMERDINGER 2004: J. RIUS-CAMPS, J. READ-HEIMERDINGER, *The Message of Acts in Codex Bezae: A Comparison with the Alexandrian Tradition*. Vol.1 *Acts 1.1-5-42: Jerusalem*, London/New York, T. & T. Clark.
- RIUS-CAMPS, READ-HEIMERDINGER 2014: J. RIUS-CAMPS, J. READ-HEIMERDINGER, *A Gospel Synopsis of the Greek Text of Matthew, Mark and Luke. A Comparison of Codex Bezae and Codex Vaticanus* (NTTSD, 45), Leiden, Brill.
- ROBINSON 2000: M.A. ROBINSON, "Preliminary Observations Regarding the Pericope Adulterae Based upon Fresh Collations of Nearly All Continuous-Text Manuscript and All Lectionary Manuscripts Containing the Passage", *FilNeo*, 13, p. 35-59.
- SCRIVENER 1864: F.H. SCRIVENER, *Bezae Codex Cantabrigiensis*, Deighton, Bell & Co, Cambridge (repr. 1978), Pittsburgh, Pickwick Press.
- SUOMALA 2004: K.R. SUOMALA, *Moses and God in Dialogue: Exodus 32-34 in Postbiblical Literature* (StBL, 61), New York, Peter Lang.

Pseudo-Hegesippus at Antioch? Testing a Hypothesis for the Provenance of the *De Excidio Hierosolymitano*

Par

Carson Bay

Florida State University

This essay concerns the probable provenance of a particular text, colloquially referred to as ‘Pseudo-Hegesippus’ or *On the Destruction of Jerusalem (De Excidio Hierosolymitano)*. Since this text is all but unknown within contemporary scholarship, I will begin with a brief overview and description. *De Excidio* is a Christian, Latin text from the late fourth century, probably circa 370 CE; it consists of five books, which largely follow, and condense, the seven books of Flavius Josephus’ first-century work, the *Judean War*, which recounts the events leading up to, and the duration of, the Roman-Jewish War of 66–70/73 CE.¹ A preface makes clear that *De Excidio* is written from a Christian viewpoint which values Josephus’ historical veracity but deprecates his Jewish beliefs or ideology. Beginning

I would like to thank Andrea Di Giorgi and Alex Lee for their reviews of and comments on earlier renditions of this essay and I absolve them completely from any errors that may remain, which are my own. Funding for this research was provided generously by the Josephine de Karman Trust.

* The standard critical text for Pseudo-Hegesippus, and that cited here, is USSANI, MRAS 1960; the older edition is WEBER, CAESAR 1864.

¹ Jerusalem was destroyed in 70 CE, and the final Jewish ‘holdouts’ of the war were killed atop the precipice of Masada in 73 CE.

with this preface, the work imputes historical causality to God, with Jesus' life and death as the fulcrum, and purports to narrate the *final* destruction, the *supremum excidium*, of the Jews and their representative city of Jerusalem. The work may have been written in the wake of the Emperor Julian's abortive Temple rebuilding project. The text sources a great deal of material other than Josephus' *Judean War*, including 1 Maccabees, Josephus' *Jewish Antiquities*, the Hebrew Bible, the New Testament, and numerous classical sources such as Sallust, Horace, probably Livy, and others. While it follows the storyline of the *Jewish War*, it reinterprets events on multiple levels: sometimes minor changes or corrections from Josephus' narrative are visible; elsewhere, scenes are paraphrased, rewritten, omitted, or inserted (for example, an apocryphal legend of Peter and Paul appears at 3.2); sometimes *De Excidio* appears a paraphrase of the *Judean War*. Certainly, however, *De Excidio* is *not* a translation of the *Judean War*, and should not be confused or conflated with the Latin translation tradition of that work (with which it is likely coeval).

In Book 5, the author collapses *Jewish War* Books 5–7 into one book and departs substantially from Josephus, writing or rewriting major speeches of characters, inserting episodes and details and *ekphrasis*, and then ends the narrative abruptly at 5.53 with Eleazar's suicidal speech atop Masada. Overall, the work is a Christian rendition of the *Jewish War* that seeks to show how this war of the first century CE marked the effective end of the Jews as a theologically meaningful people on the stage of history. It is written in the style and language of classical historiography, and thus stands out within the church history or other Christian historiography of the fourth century. A more substantial survey to outline the book is beyond the scope of the present essay, but general scholarly familiarity with this text should be a goal within the field moving forward; there remains a great deal to be said about *De Excidio*, and its significance for scholarship on late antiquity has hardly begun to be realized.

De Excidio is a text little known and therefore rarely treated in scholarship.² The only book-length treatments of the work to date, aside from the present author's recent dissertation, are the unpublished 1977 UNC Chapel Hill dissertation by Albert A. Bell, Jr.,³ the massive-but-unpublished 1987 dissertation of Dominique Estève, consisting of a French translation and commentary of Books 1–4;⁴ and a 2009 book in Italian by Chiara Somenzi entitled

² Albert Bell, who has done the most extensive work on this text to date, has suggested a reason for this: "If an ancient author wished to guarantee his own obscurity he could do so in one of several ways. He could begin by writing in the fourth century A.D., a period too late for most classicists and too early for most medievalists. Or he might be a Christian, so that scholars interested in secular writers would overlook him. Or, being a Christian, he might write about something other than theology or church history, so that patristic scholars would ignore him. As a last resort he might write anonymously, so that virtually everyone would pass him by. The late fourth-century Latin author known as pseudo-Hegesippus has the almost insuperable handicap of all four of these conditions weighing him down. As a result, he is all but unheard of except among a handful of late nineteenth and early twentieth-century scholars." (BELL 1980, p. 60). The first two factors that Bell lists are, in fact, increasingly non-issues due to the rising cadre of scholars studying late antiquity and their attendant scholarly production. The point that a Christian writer writing not-explicitly-Christian prose in late antiquity still does, in my opinion, increase the probability of that writer's work being marginalized within academic research.

³ BELL 1977, which provides a very cursory examination of a number of speeches within the work, but which also contains important introductory information on the text and provides a useful overview of previous scholarship.

⁴ ESTÈVE 1987. At 717 pages in three volumes, this work is substantial, and it makes the important point that *De Excidio* uses the conventions and idioms of classical historiography as its primary narrative medium; unfortunately, the work is difficult to access outside of France.

*Egesippo – Ambrogio: Formazione scolastica e Cristiana a Roma alla metà del IV secolo.*⁵ The title of the latter work betrays its position relative to the question of authorship—*De Excidio* is colloquially attributed to an anonymous ‘Pseudo-Hegesippus’—that has more or less predominated the sporadic scholarship on *De Excidio* over the past couple centuries.⁶

Somenzi’s work is a novel and rather comprehensive reappraisal of the argument that Ambrose is the author of *De Excidio*, a position traditionally supported by reference to the early manuscript tradition,⁷ linguistic parallels,⁸ and incidental corroborating evidence.⁹ Somenzi reframes this argument by analyzing *De Excidio* by means of the scholastic culture the text evinces, its treatment of biblical tradition, its idiosyncratic position on suicide, its engagement with Christian apocryphal traditions, and its anti-Jewish polemic. She concludes provisionally that the methods and perspective manifest in *De Excidio* correspond so closely to the ‘late fourth-century school of Ambrose,’ that ‘la soluzione economica’ is to conclude “che Egesippo ... si sovrapponga fino ad identificarsi con il giovane Ambrogio.”¹⁰ For Somenzi, Pseudo-Hegesippus is ‘the young Ambrose.’ Yet despite Somenzi’s creative and exemplary

⁵ SOMENZI 2009. I refer readers to these two works on other formal questions concerning *De Excidio*, including the date, which in the present author’s opinion falls fairly firmly within the late 360s or early 370s. I should also add that Somenzi’s work in this area has been underway for some time; see, e.g., her earlier SOMENZI 2005, p. 741-780.

⁶ One of the staunch supporters of Ambrosian authorship, and the most significant in terms of his effect on modern scholarship, is Vincenzo Ussani, editor of the text’s critical edition (which remains quite adequate, despite several manuscripts that do not appear in its apparatus); see, e.g., USSANI 1906, p. 245-361. But Ussani’s work followed upon earlier studies that had concluded by various means that Ambrose either was or probably was *De Excidio*’s author: e.g., WEYMAN 1905-06, p. 41-61; LANDGRAF 1902, p. 465-472; RÖNSCH 1883, p. 256-321. It is noteworthy that already in 1889 Ihm could call the *controversia* over *De Excidio*’s authorship “*vetus*” (IHM 1889, p. 61). Ambrosian authorship, however, has always been contested when it has been suggested. Shortly after Ussani’s work there appeared the subsequently published dissertation of SCHOLZ 1909, p. 149-195, who made the rather forceful statement “dass man zurzeit kein Recht habe, durch die Annahme der Ambrosianität die Autorfrage des Hegesippus als gelöst anzugeben” (p. 151).

⁷ Codex Ambrosianus C 105, the earliest mss (5th-6th century, at least in part) of *De Excidio*, yet which lacks the work’s beginning, has at the end of Book 1: “EGESIPPI LIB PRIMUS EXPL INCP SECD AMBROSE EPI DE GREGO TRANSTULIT IN LATINUM.” See USSANI, MRAS 1960 [1932], p. 128 n. Ussani suggested for this reading: “Ambrosius episcopus de graeco transtulit in latinum,” which does appear in several ninth- and tenth-century manuscripts (USSANI 1933, p. 115-116; BELL 1977, p. 23).

⁸ See LANDGRAF 1902 (p. 86); LUMPE 1968, p. 165-167. However, note that also on the basis of vocabulary and style one finds the opposing argument (i.e. against Ambrosian authorship) in VOGEL 1880; SCHOLZ 1909; MORIN 1914-19, p. 83-91; MCCORMICK 1935, p. 212. Concerning style, Karl Mras went so far as to state that *De Excidio* “von dem des Ambrosius mehr abweicht als Gemeinsames mit ihm hat” (MRAS 1958, p. 147)!

⁹ For example, early secondary attribution, the earliest example of which usually mentioned is William of Malmesbury’s *Gesta Regnum Anglorum*. He inserts this note: “Hegesippus, a Greek author of the second century, wrote an account of the Jewish war, and of the destruction of Jerusalem; said to have been translated into Latin by St. Ambrose. He also wrote an ecclesiastical history, in five books, a fragment of which only remains.” See GILES 1847, p. 378. Here William conflates the second-century Hegesippus mentioned by Eusebius, and the “Hegesippus” to whom is attributed *De Excidio*, a mix-up not uncommon in history and scholarship. It is poetic, perhaps, that William brings up (Pseudo-) Hegesippus in the context of describing Antioch on the Orontes! (See further discussion below.)

¹⁰ SOMENZI 2009, p. 189. This is in line with Otto Bardenhewer’s earlier suggestion that *De Excidio* was a “jugendarbeit” of Ambrose; BARDENHEWER 1923, p. 505. Bardenhewer here also voices his doubt that Cassiodorus could have been referring to *De Excidio* in his mention of a Latin translation of the seven-book Jewish War (Cassiodorus *Institutes* 1.17.1), but states rather that he must have been speaking of the translation attributed to Rufinus, and then mistakenly connected Ambrose with the seven-book Latin translation of the *Judean War*.

work, the authorship of *De Excidio* remains uncertain.¹¹ Moreover, for present purposes, it is significant that Somenzi's concentration on *la paternità Ambrogio* prevents her study from truly broaching the question of provenance: her short introduction on "*La 'Questione dell'Egesippo'*" (p. 3-10) only has sections on the related subjects of "La questione dell'autore" and "Le ipotesi di datazione."¹² This omission is understandable given the scope and assumptions of Somenzi's project, and given that Antioch has only once, briefly, been suggested as a possible provenance for the work. Nevertheless, Milena Raimondi has recently suggested that Antioch and Antiochene cultural elements are still highly relevant to the discussion, whether or not one argues for Ambrosian authorship.¹³ The present study thus begins without Somenzi's assumptions, offering an alternative narrative regarding the provenance and (known or unknown) authorship of *De Excidio*.

The questions of authorship and of provenance are closely tied. The idea of Rome as the probable place of *De Excidio*'s writing has accompanied arguments for Ambrosian authorship, and is the primary feature of Somenzi's treatment, present in her book's title (and in her methodology). But, like its authorship, the provenance of *De Excidio* is an unsettled issue.¹⁴ And another suggestion has been made concerning *De Excidio*'s provenance, as mentioned above. Albert Bell, in the course of his dissertation's introductory chapter, mused that Syrian Antioch comprised a feasible candidate as the place of *De Excidio*'s penning based upon several pieces of internal evidence. Bell's suggestion has received little attention, perhaps because his dissertation was never published, perhaps because so few scholars have written on *De Excidio* in the past half-century, and because among those that have few have fixated upon

¹¹ As an example of ongoing debate, Roberto Alciati has argued that "literary criticism alone is inadequate and tends to raise more questions than it answers," and also points out Somenzi's failure to engage the older and argument of Oberhlemann, at odds with her own, that the prose rhythms of Ps-Heg and Ambrose are respectively distinct. See ALCIATI 2011, p. 359-361. On the *cursus mixtus* of Ambrosian literature see OBERHLEMAN 1991, p. 50ff. Given the sparsity of evidence overall, perhaps we should have some sympathy for scholars who allow for a probability of Ambrosian authorship, but allow for uncertainty (something not at odds with the present exploratory approach); see, e.g., DWYER 1931, p. 179.

¹² She does note, however, the proximity of Ambrose's source(s) and the Antiochene tradition in a footnote dealing with the text's potential correlation to Julian's Temple rebuilding project (SOMENZI 2009, p. 10, n. 49), citing LEVENSON 2004, p. 409-460.

¹³ RAIMONDI 2011, p. 135-147; Raimondi concludes her study (p. 147), remarking upon the connection between Rome and Antioch in the late fourth century, thus: "L'asse Roma-Antiochia, già evidenziato dagli studi moderni su Egesippo, resta quindi un elemento degno della massima attenzione e suscettibile di approfondimento anche nella prospettiva dell'ipotesi ambrosiana."

¹⁴ Other than the option of Ambrosian authorship and/or Roman provenance, and Antiochene provenance (the case tested here), several other possibilities have been suggested: Ludwig Traube suggested Spain as a place of writing, since Isidore, Alvarus, and the *Liber Scintillarum* – all hailing from Spain – knew *De Excidio* (and they do represent a substantial proportion of the authors that seem to have known *De Excidio* in the late antique/early Medieval period); TRAUBE 1884, p. 477-478. Morin also adopted Spain as the likely provenance of *De Excidio*, and suggested as its author Nummius Aemilianus Dexter, Jerome's friend, son of a Spanish bishop, praetorian prefect in 395, and proconsul of Asia; see MORIN 1914-19, p. 90-91; Bell dismisses this suggestion because of the author's apparent knowledge of Syria and Palestine (BELL 1977, p. 25). Alternatively, Mras suggested that a Jew named Isaac known from Jerome's writings (and known to have been at Rome) penned *De Excidio* (see USSANI, MRAS 1960 [1932], vol. 2, p. xxxiii); this suggestion Bell dismisses, and I think rightly so, because Jerome presents Isaac (*Commentary on Titus* 3.9) as having pretended faith (*se ... in Christum credidisse simulabat*) and stirred up trouble within the Church (*corda simplicium pervertisset*) by problematizing discrepancies between the genealogies in the Gospels of Matthew and Luke (BELL 1977, p. 26).

questions of authorship.¹⁵ Or perhaps it is because scholars have a hard time believing that an extensive work written *in Latin* is likely to have come from late antique Antioch. Whatever the reason, Bell's suggestion that *De Excidio* was written at Antioch, or was written by an Antiochene, has not received satisfactory analysis to date. The present essay examines and extends Bell's suggestion, and concludes that his suggestion offers the most plausible provenance of the text. By comparing the evidence alluded to by Bell to suggest that the author of *De Excidio* was from Antioch with what is known of the city in late antiquity (albeit still quite imperfectly), supplemented with other pieces of circumstantial evidence, I conclude that the author of *De Excidio* was either from Antioch or had some special connection to that city. I submit that scholarship on *De Excidio* should take seriously the possibility that 'Pseudo-Hegesippus' was an Antiochene.

I begin by introducing evidence mentioned yet not extrapolated by Albert Bell that seems to point to Antioch as the provenance of *De Excidio*.¹⁶ I undertake a critical analysis of each of Bell's suggestions to the extent that this is possible. I then add several suggestions of my own to construct a cumulative case. I attempt throughout to do justice to the various forms of evidence that must be taken into account. In the end, I do not conclude that *De Excidio* was *certainly* written at Antioch. However, I *do* conclude that Bell's suggestion that *De Excidio*'s author hailed from Antioch appears more plausible than the oft-assumed alternative—e.g., assumed Ambrosian authorship and/or Roman provenance—barring more concrete evidence. Given what we know, I submit that *De Excidio* quite probably had an Antiochene author.

1. Praise of Antioch

The first clue that Bell mentions connecting the author of *De Excidio* to Antioch comes in the form of two sections of the text that deal with that locale. The first is geographical: at *De Excidio* 1.41.1, the author follows Josephus' *Judean War* (1.512); the former is some form of translation-adaptation-paraphrase of the latter in large part. Both authors at this shared point in their narratives relate how Herod and his nobles escorted Archelaus to Antioch. *De Excidio* goes on to describe the city with a non-Josephan panegyric: *usque ad urbem Syriae splendidissimam Antiochiam nomine*. In Josephus, Archealus is escorted to Antioch.¹⁷ In *De Excidio*, he is escorted to "the most illustrious city in Syria, by the name of Antioch."¹⁸ We

¹⁵ Moreover, as an anecdotal aside, I would add that several scholars to whom the present author has spoken have expressed interest and even a tentative willingness to accept an Ambrosian attribution of *De Excidio*, whereas every scholar to whom he has mentioned the idea of an Antiochene author has evinced incredulity.

¹⁶ This suggestion is sometimes cited approvingly yet without further argument, as in DÖNITZ 2011, p. 951-968: "Due to geographical descriptions, it has been suggested that the author might have lived in Antioch, maybe as a member of Antioch's exegetical school to which John Chrysostom also belonged" (p. 957, citing BELL 1977).

¹⁷ *War* 1.511-12: μετὰ δὲ τὰς διαλλαγὰς ἐν εὐωχίαις καὶ φιλοφρονήσεσιν διηγῶν. ἀπιόντα δ' αὐτὸν Ἡρώδης δωρεῖται ταλάντων ἑβδομήκοντα δώροις θρόνῳ τε χρυσῷ διαλίθῳ καὶ εὐνούχοις καὶ παλλακίδι, ἥτις ἔκαλεῖτο Παννυχίς, τῶν τε φίλων ἐτίμησεν ἕκαστον κατ' ἀξίαν. ὁμοίως τε καὶ οἱ συγγενεῖς, προστάξαντος τοῦ βασιλέως, πάντες Ἀρχελάῳ δῶρα λαμπρὰ ἔδοσαν, προεπέμφθη τε ὑπὸ τε Ἡρώδου καὶ τῶν δυνατῶν ἕως Ἀντιοχείας.

¹⁸ Note the passage in comparison with Josephus' Greek (above): *Hoc consilio soluta factio et conuersio facta in laetitia, instauratum conuiuium in ita indicium reconciliationis, cuius auctori Archelao LXX talenta et sedile aureum gemmis insignitum electi quoque eunuchi regali conferuntur magnificentia, et concubina, cui Pannychi nomen erat, dono datur atque accipitur. Similiter et propinqui monitu regis clarissimis donis Archelaum munerabantur, nec quisquam familiarium eius exors muneris fuit, quibus omnibus suis Herodes pro uniuscuiusque meritis plurima inpertiebat. Prosecutus est etiam cum potentibus suis usque ad urbem Syriae splendidissimam Antiochiam nomine in regnum suum regredientem* (*De Excidio* 1.41.1).

know from Libanius and authors (and orators) like him that it was commonplace for literary figures of late antiquity to praise their respective cities of origin, even to exaggeration, and that this was expected.¹⁹ An Antiochene himself, Libanius speaks in the superlative of Antioch just like Pseudo-Hegesippus, calling it τὸ κάλλιστον, “the most beautiful thing” (*Or.* 11.16a).²⁰ The Christian orator John Chrysostom agreed, and spoke in terms of ‘distinction’ and ‘precedence’ of Antioch (*On Statues* 17.13–14), though for him a city’s inhabitants were the acid test of its nobility. Libanius and Chrysostom are famous for their ties to Antioch,²¹ and *De Excidio* evinces a certain familiarity with the language of spectacle and oratory for which both Libanius and John Chrysostom were famous.²² Bell suggests that Pseudo-Hegesippus, whoever he is, may also have had such ties, given what Bell sees as a “totally unnecessary outburst” that “has an almost patriotic fervor about it.”²³ Bell’s suggestion is quite reasonable.

A pertinent parallel that might be adduced comes from Ammianus Marcellinus, an important near contemporary to Pseudo-Hegesippus. As in *De Excidio*, Ammianus inserts a short and unnecessary praise clause into his own narrative when he has Julian entering the city at 22.9.14: he calls Antioch *orientis apicem pulcrum*, “beautiful crown of the East.”²⁴ Elsewhere, while undertaking a geographical survey of Syria and its vicinity, Ammianus again references the *civitas* of Antioch and highlights its fame and extralocal preeminence: it is *cognita mundo* and “ennobles” (*nobilitat*) Syria.²⁵ Pseudo-Hegesippus and Ammianus (and Libanius and Chrysostom) appear to be involved in a similar enterprise; though Antioch was a major urban hub of late antiquity, to praise it gratuitously is known to have been a habit of the city’s more illustrious denizens.

¹⁹ Downey calls “local patriotism and the praise of famous cities” “one of the fundamental factors of classical civilization;” DOWNEY 1959, p. 652. For further background concerning this practice regarding Antioch specifically, see NOCK 1954, p. 76–82.

²⁰ Further on Libanius’ attachment to Antioch, see *Oration* 1.11–14 and WENZEL 2010, p. 269–270. More comprehensively, and for these chapters, see NORMAN 2000.

²¹ On the former, see STENGER 2009, p. 42–43 *et alibi*. See 42n91 for bibliography on late antique Antioch, some of which is not mentioned in the current article (e.g., the articles by Ernest Will, Maurice Sartre, Catherine Saliou, and Janine Balty in NICOLET, ILBERT, DEPAULE 2000).

²² At *De Excidio* 5.2.1 Pseudo-Hegesippus employs the language of spectacle by: addressing the *ciuitas* of Jerusalem/the Jews in the second person (*decepta est*); enlisting the language of spectacle—that is, the employment of visual imagery in oratory or rhetoric—in both the indicative (*quondam uidebaris beata*) and the imperative (*uide, aspice*); making reference to oratorical terms (*orationes, exordium, deploratio*); and, arguably, by evoking the embodied action of the theatre in calling offstage witnesses to “arise” (*exsurge*) and “come forth” (*suscitare*). On the prominence of spectacle and theatre idiom in late-fourth century Christian thought, writing, and oratory, particularly that of John Chrysostom, see LEYERLE 2001.

²³ BELL 1977, p. 28.

²⁴ 22.9.14: *At hinc videre properans Antiochiam, orientis apicem pulcrum, usus itineribus solitis venit, urbiq[ue] propinquans in speciem alicuius numinis votis excipitur publicis, miratus voces multitudinis magnae, salutare sidus inluxisse eois partibus adclamantis.*

²⁵ 14.8.8: *Dein Syria per speciosam interpatet diffusa planitiem. Hanc nobilitat Antiochia, mundo cognita civitas, cui non certaverit alia advecticiis ita adfluere copiis et internis, et Laodicia et Apamia itidemque Seleucia iam inde a primis auspiciis florentissimae.* Comp. Ausonius *Ordo Urbium Nobilium* 5. Bell compares Ausonius’ praise of his home city Bourdeaux (*Ordo* 20) with the enthusiasm of Ammianus and Pseudo-Hegesippus for Antioch (BELL 1977, p. 28).

2. Topographic Ekphrasis of Antioch

In addition to his praise of the city, Pseudo-Hegesippus undertakes a lengthy topographical aside at 3.5.2. This *ekphrasis* has no parallel in the *Judean War* (see 3.8). Bell mentions this basically-accurate topographical-meteorological description of Antioch, noting rightly that “[f]or no other city which he mentions does he provide this sort of detailed information.”²⁶ The description, which I quote here in full, is striking:

*This city is held, without hesitation, to be the first, and for that reason the metropolis, of Syria, having been founded by the partisans of the warrior Alexander the Great and called by the name of its founder. The city is situated thus: spread out over an immense length, it is narrower in width, because it is bounded on the left side by the steep face of a mountain, such that the spaces of the city as measured were not able to be extended further. Necessity marked the location, because such a high mountain would provide a place to hide from the Parthians breaking in through unknown and alternate routes, from which they could pour themselves out by way of an unanticipated onset and immediate attack against an unprepared Syria, unless the city should lie before a mountain as before a bulwark and obstruct the egress of those approaching, so that if any of the barbarians should ascend, immediately he would be seen from the hollow center of the city. Eventually, they hold that, when theatrical plays were being frequented in that city, one of the farcical actors, raising his eyes to the mountain, saw the Persians arriving and immediately said: “I am either beholding a dream or a great danger. Behold: Persians!” This was possible because the mountain leaned over the city, so that not even the height of the theatre provided an impediment to seeing the mountain. A river separates it in the middle which, originating from the direction of the sun’s rising, is joined to the sea not far from the city. This river those of former times called ‘Orient’ due to the tracing of its origin, inasmuch as they [those of former times] are commonly believed to have given names to places, names which were thereafter adopted. It is from the frigid flows of this river from its very onset, and from the Zephyrs blowing constantly through it in places, that the entire city is cooled at nearly every moment, so that it has hidden the East in its eastern parts. Within it are sweet waters, and without a nearby meadow surrounded by open spaces and clusters of cypress trees, as well as productive fountains. They call it Daphne, because it never sets aside its greenery. There there exists a populus numerous and very happy that is more refined than nearly all others of the East, but nearer to licentiousness. This city, having been reckoned to hold third place of all other citizen bodies which exist in the Roman world, now holds fourth place, after the citizen body of the Byzantines has produced Constantinople, once capital of the Persians, but now a means of defense. I believe enough has been said concerning the situation of the city. For it is not seemly to delay by describing its edifices. When I spoke of the East from its back, it was clear enough that the South is situated from the left, that Europe meets it from the front, that the Northern peoples live to the right, where also the Caspian kingdoms are held, who had previously been the most inclined to make incursions into Syria. But after Alexander the Great established the Caspian Gate at a steep part of the Taurus Mountain, and closed off the way to all the peoples of the interior, he returned the famous city to peace, except perhaps when observing Persian movement.*²⁷

²⁶ BELL 1977, p. 28.

²⁷ *De Excidio* 3.5.2: *Vrbs ea Syriae sine retractatione prima ideoque metropolis habetur, condita ab his qui Alexandro Magno bellanti adhaesere, conditoris sui nuncupata uocabulo. Situs urbis: porrecta in inmensum longitudine, in lato angustior, quia praerupto montis a laeua artatur, ut extendi ulterius metandae urbis spatia nequirent. Necessitas locum signavit, quia per occulta et deuia inrumpentibus Parthis mons celsior latibulum*

Here an extensive topography and insertion of a traditional episode illustrate Antioch's geography, couched in the local lore of Alexander the Great/the *diadochoi*, which the author clearly knows.²⁸ Numerous features of *De Excidio*'s description ring true and, again, that such details are superfluous, and appear for no other city in Ps-Heg's narrative, is significant.

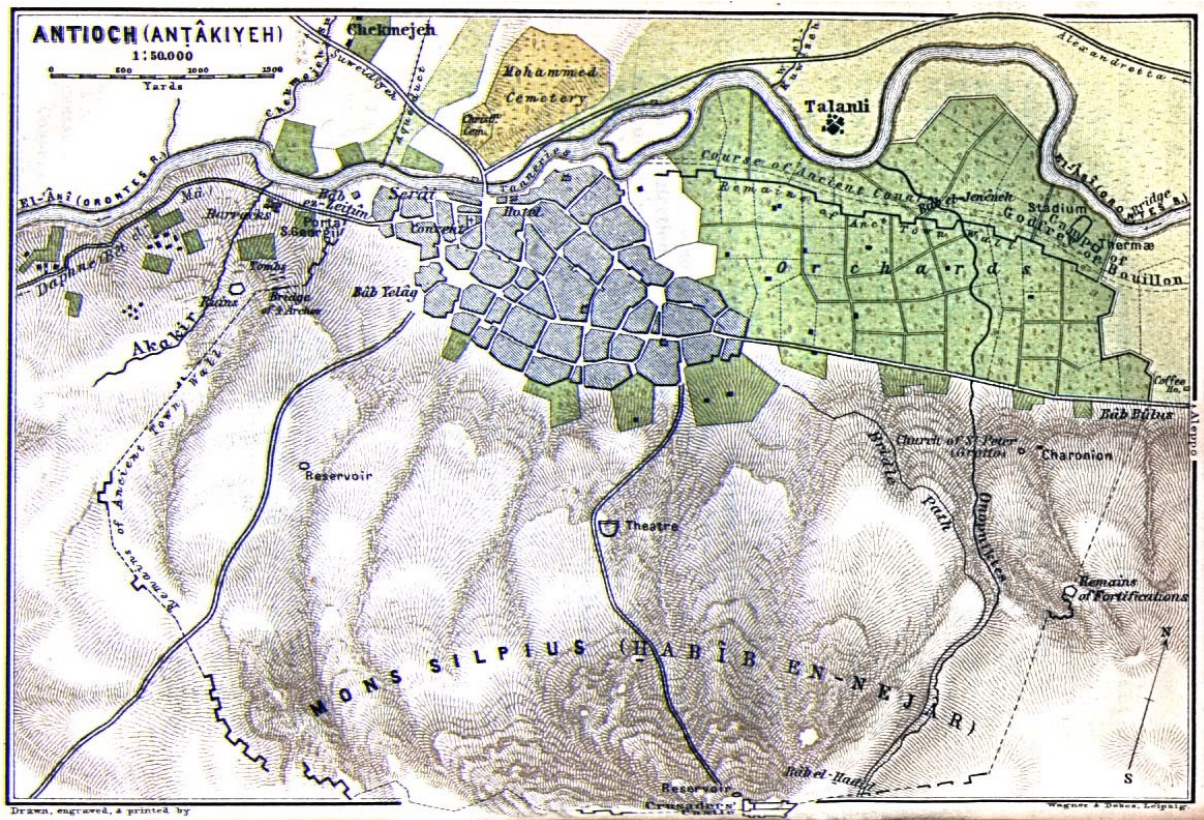


Fig. 1. Public Domain. From Karl Baedeker, *Palestine and Syria, with the Chief Routes through Mesopotamia and Babylonia* (Leipzig: Karl Baedeker, 1906), p. 382–83.

daret, ex quo se inopinato aduentu et promtiore impetu in imparatam Syriam effunderent, nisi ciuitas monti uelut claustrum obiaceret exitusque obstrueret aduenientibus, ut si quis barbarorum ascenderet, statim e medio urbis sinu prospectaretur. Denique ferunt, cum ludi scenici in ea urbe celebrarentur, quendam actorem mimorum eleuatis oculis ad montem Persas uidisse aduenientes et dixisse continuo: 'Aut somnium uideo aut magnum periculum. Ecce Persae'. Ita mons urbi praeminet, ut nec theatri altitudo ad prospiciendum montem impedimento sit. Fluiuis eam medius intersecat, qui a solis ortu oriens non longe ab urbe in mare conditur, quem de originis suae tractu Orientem ueteres appellauerunt, ut uulgo putetur locis nomen dedisse, cum inde acceperit. Cuius fluentis ipso impetu frigidioribus et zephyris assiduo per ea locorum spirantibus tota ciuitas momentis prope omnibus refrigeratur, ut Orientis in partibus Orientem absconderit. Intus dulces aquae, foris finitimum nemus intextum cupressis crebris fontes atque uberes. Daphnen uocant, quod numquam deponat uiriditatem. Frequens et laetior populus ut pleraque Orientis facietiorque prope omnibus sed propior lasciuiiae. Vrbs tertio loco ante ex omnibus, quae in orbe Romano sunt ciuitatibus aestimata, nunc quarto, postquam Constantinopolim excreuit ciuitas Byzantium, Persarum quondam caput, nunc repulsorium. De situ urbis satis dictum puto. Neque enim describendis eius aedificiis immorandum uidetur. Cuius a tergo cum orientem dixerim, satis liquet a laeua meridiem iacere, a fronte Europam occurrere, in dexteram septentrionales gentes degere Caspiaque regna haberi, quae ante promtissima ad incursandam Syriam erant. Sed postquam Alexander Magnus Caspium portam Tauri montis praerupto inposuit atque omne interioribus gentibus interclusit iter, memoratam urbem quietam reddidit, nisi forte motus Persicos suspectantem.

²⁸ Compare this tradition to other late antique literature that references Alexander the Great and Antiochus as figureheads of Antioch's foundation, such as the *Acta* of Antioch, Stephanus of Byzantium, the Conciliar list of Constantinople II (553), Procopius, and Sophronius. See FRASER 1996, p. 9, n. 16.

De Excidio's ekphrastic topography of Antioch first expatiates upon the city's length, which the author calls "immense" (*inmensum*) in length, yet shorter (*angustior*) in width due to the mountains that hem it in on what he calls its "left side." Even a more recent map of Antioch bears out this description (Fig. 1); indeed, the steep mountains hedging the city in are, to this day, unmistakable to any visitor.

The author of *De Excidio* need not have been a resident of Antioch to have known this, but it is provocative that Pseudo-Hegesippus mentions the mountains and Daphne's setting, complete with "sweet waters...a nearby meadow...open spaces and clusters of cypress trees."²⁹ One reason this description is interesting, I submit, is due to a map.

In 1624 a certain Ortelius produced about 300 copies of a sizeable map created much earlier and known to him via a 12th- or 13th-century copy, itself putatively copied from a fourth-century papyrus scroll. This map, called the "Peutinger Map" (*Tabula Peutingeriana*) after Konrad Peutinger (Fig. 2),³⁰ recreates an original that would have measured some 7 ½ inches in height and 13 ½ feet in length.³¹ This map contains "large, figurative representations of Rome, Constantinople, and Antioch,"³² the latter having been rendered with particular care.³³ Antioch appears with personified *Tyche* (perhaps) sitting a throne,³⁴ surrounded by structures, rivers, and conspicuous trees. Pseudo-Hegesippus, like this map, thought to include mountains, rivers, and trees as the defining topographical features related to Antioch. Since this map—if indeed Antioch existed on the original map—was dated by Konrad Miller (who gifted the map to Peutinger) to 365–366,³⁵ a date very close to the most reasonable dating of *De Excidio* (soon after 367),³⁶ we are justified in marking, at least tentatively, the correspondence between *De Excidio*'s choice of details and those found on the map. The point here is that *De Excidio*'s account is apparently accurate per its contemporary cartography; and while many might have known such generic aspects of Antioch, we must ask who would care to accentuate them within an otherwise unrelated narrative.³⁷

²⁹ Philostratus mentions "enormously high cypresses" (κυπαρίττων τε ὕψη ἀμήχανα), as well as one in particular with mythic associations, and laurel trees; in addition, he states that "the place produces plentiful, gentle springs" (καὶ πηγὰς ἐκδίδωσιν ὁ χῶρος ἀφθόνοους τε καὶ ἡρεμούσας); Philostratus *Apollonius of Tyana*, 1.16.1. See JONES 2005, p. 68-69.

³⁰ Given to him by the German humanist Conrad Celtis around 1500. See the brief introduction in THROWER 2008, p. 39-40.

³¹ See now, with an up-to-date bibliography, P. von Zabern, ed., *Tabula Peutingeriana: Die einzige Weltkarte aus der Antike*, Darmstadt, WBG, 2016.

³² TALBERT 2010, p. 77.

³³ TALBERT 2010, p. 180. Albu finds it odd that Antioch should be larger than Rome and Constantinople on the map; see ALBU 2014, p. 100.

³⁴ This could also be "the Virgin" or another ancient personification of the city itself; ALBU 2014, p. 100.

³⁵ See ALBU 2014, p. 95. According to John Vanderspoel, on the map "Antioch protects an individual who has sought protection, presumably from the Persians." VANDERSPOEL 1995, p. 59. See further concerning the map MILLER 1964; WEBER 1976; LEVI, LEVI 1967. Vanderspoel also mentions DILKE 1998 [1985], p. 113-120; see also the detailed discussion in DILKE 1987, p. 234-257.

³⁶ BELL 1977, p. 2.

³⁷ In passing, I would also mention *De Excidio*'s meteorological note of the city's pleasant winds, and the texts concentration upon the quality of its waters; interestingly enough, these are things that stood out enough to later nineteenth century travelers that they recorded them in their notes; see, e.g., CARNE 1842, vol. 1, p. 18; ROBINSON 1837, vol. 2, p. 74, 347.



Fig. 2. *Tabula Peutingeriana* (Codex 324). Österreichische Nationalbibliothek. Used with permission.

Another intriguing similarity between *De Excidio* and late antique Antioch stems from Pseudo-Hegesippus' social-moral judgment. He avers that, at Daphne specifically, there exists a local populace that is numerous (*frequens*), very happy (*laetior*), and more refined (*facetior*) than any other 'Eastern' people, though nearer to licentiousness (*sed propior lasciuias*). Depending upon Pseudo-Hegesippus' brand of Christian morality, any city of real size within the ancient Mediterranean might have fit this bill. However, among the limited physical remains that exist from late ancient Antioch, one particular specimen of material culture—arguably representative of late antique Antioch's upper echelons more broadly—bears striking resemblance to *De Excidio*'s moralistic distinction. I refer to the center panel of the mosaic floor within the Atrium House *triclinium* (Fig. 3), where we also find the famous Judgment of Paris mosaic.³⁸ Becker and Kondoleon describe the work:

*The Drinking Contest Between Herakles and Dionysos, rarely depicted in ancient art, represents the god of wine turning over his empty cup to show he is the victor. Dionysos reclines upon a long green cushion and rests his elbow on a tall white cushion. Herakles, in contrast, seems tipsy as he leans backward on his knees, grabs at the drapery around his legs, and lifts the wine cup to his lips. At the left side of the scene, complementing the flanking satyr and maenad, a female plays a double flute into Herakles' ear. Eros rushes with outstretched hands toward Dionysos as if to applaud the winner. Silenos with white hair and a beard sits behind Dionysos and raises his right arm in a triumphant gesture.*³⁹

³⁸ See BECKER, KONDOLEON, NEWMAN, WYPYSKI 2005, p. 17-80.

³⁹ BECKER, KONDOLEON, NEWMAN, WYPYSKI 2005, p. 22–23. See further discussions at p. 27-28. Dionysos also appears in other mosaics at Antioch, for example one from CE 350–400; see on this MOLHOLT 2005, p. 190-195. Drinking, Dionysos, and other such 'lascivious' activities would have been much more commonly por-



*Fig. 3. Public Domain. The Drinking Contest of Dionysos and Herakles.
Princeton University Art Museum.*

Excessive drinking, drunken nudity,⁴⁰ ‘pagan’ gods:⁴¹ this very usual scene of antiquity seems just the kind of household artwork that could lead a Christian commentator of the late

trayed in ancient Antioch than the few remains suggest, and even within those these themes are common. See again the nude Statue of Dionysus from the House of Menander at Daphne, whose “long hair, casually inviting pose and loose drapery all add to the sexual innuendo of this figure (BECKER, KONDOLEON, NEWMAN, WYPYSKI 2005, p. 253-254).

⁴⁰ On the idea that the “new cultural concerns and social values” associated with Christianity shifted practices of nudity and its presentation in late antiquity see “Nudity” in BOWERSOCK, BROWN, GRABAR 1999, p. 615-616.

⁴¹ Christian responses to and (in)tolerance of Roman gods as represented via various media continues to constitute a debated point within scholarship, but suffice it to say that Christians were not “pro-pantheon” and that Antioch had, in late antiquity, an enormous corpus of divinities within its art and architecture, at that point on its

ancient world to indignant hyperbole.⁴² Dining-room mosaics such as these were the quintessential self-expressions of the refinement of elites, and were conspicuously present in Antioch, where the “owners and inhabitants of these houses were interested in demonstrating their *paideia* or culture.”⁴³ If we take this Drinking Contest scene to be one of many cultural presentations of Antioch in the Roman Imperial Period,⁴⁴ it is easy to imagine the author of *De Excidio* speaking of Antioch as an incredulous insider. Pseudo-Hegesippus highlights the happiness,⁴⁵ the refinement,⁴⁶ and the excess of late ancient Antiochenes, and the material culture of the city tends to highlight the exact same things. Once again, Pseudo-Hegesippus had Antioch pegged.

Other apparent ‘Antiochene ties’ exist in *De Excidio*’s long description of the city. One which Bell points out is the version of the story regarding the mime actor and the arrival of the invading Persians in CE 260. A similar version of this story is found in Ammianus 23.5.3.⁴⁷

*For once upon a time at Antioch, amid deep silence, an actor of mimes, who with his wife had been presented in stage-plays, was presenting some scenes from everyday life. And while all the people were amazed at the charm of the performance, the wife suddenly cried: “Is it a dream, or are the Persians here?” Whereupon all the people turned their heads about and then fled in all directions, to avoid the arrows that were showered upon them from the citadel. Thus the city was set on fire, and many people who were carelessly wandering about, as in time of peace, were butchered; neighboring places were burned and devastated, and the enemy, laden with plunder, returned home without the loss of a single man. Mareades, who had inconsiderately brought the Persians there to the destruction of his own people, was burned alive. This took place in the time of Gallienus.*⁴⁸

way to being replaced by the Christian replacements springing up in the wake. See, in general, BECKER, KONDOLEON, NEWMAN, WYPYSKI 2005.

⁴² E.g., centuries earlier we find a pointed criticism of pagan idolatry from an Antiochene Christian in Theophilus of Antioch *Ad Autolyicum* 8–11.

⁴³ Beck BECKER, KONDOLEON, NEWMAN, WYPYSKI 2005, p. 29.

⁴⁴ The *triclinium* likely date to the mid-third century CE, on which see discussion in DUNBABIN 1999, p. 162 (esp. n. 7).

⁴⁵ Frivolity and happiness might be read from the mosaic above, and contingently from other evidence. We do have a potential game piece, e.g., from Antioch (WINDHAM 2005, p. 273). Antioch was known as a host of the Olympic games in late antiquity as well; see LIEBESCHUETZ 1972, p. 136-144; DOWNEY 1939, p. 428-438. Maxwell has noted the significance of this Olympic theatre at Daphne (built by Hadrian), and further notes that “[s]ome scholars, influenced by the writings of Ammianus and others on this subject, have described a particular love of entertainment as characteristic of Antioch;” MAXWELL 2006, p. 55; could Pseudo-Hegesippus have had something like this in mind when employing the adjective *laetior*?

⁴⁶ This is suggested by the mosaics and *triclinia* found at Antioch, as by a host of other cultured material remains; see, e.g., the jewelry and personal adornments in WINDHAM 2005; also the engraved silver plate from the 4th century CE, which actually had the word “MAKAR[IOU]” inscribed upon it (BECKER, KONDOLEON, NEWMAN, WYPYSKI 2005, p. 255-256). Note also the genteel mosaic of the time of *De Excidio* in MOLHOLT 2005, p. 196-207.

⁴⁷ Bell states that while “[o]ther sources mention the attack ... *only Hegesippus and Ammianus relate this particular dramatic version*” (BELL 1977, p. 28 [emphasis added]). On the difference in vocabulary between the accounts of Pseudo-Hegesippus and Ammianus, Bell argues that “one can reasonably argue that two natives of the same city have chanced to mention a disaster which had befallen their home a century earlier” (p. 29).

⁴⁸ *Namque, cum Antiochiae in alto silentio, scaenicis ludis mimus cum uxore immisus, e medio sumpta quaedam imitaretur, populo venestrato attonito, coniunx ‘Nisi somnus est,’ inquit, ‘in Persae,’ et retortis plebs*

This narrative does resemble the version in *De Excidio*, and this is not the only place in which these two authors overlap in their writing about Antioch. Since Ammianus Marcellinus most likely hailed from Antioch,⁴⁹ the fact that these authors relate similar traditions, and more than once,⁵⁰ may be read as circumstantial evidence that the two were natives of the same city.

A last note to be made about *De Excidio*'s Antiochene topography concerns the Orontes River. Bell notes Karl Mras' earlier incredulity that anyone familiar with Antioch could give the name *Oriente* to a river that should have been dubbed *Orontem*.⁵¹ Bell argues contrawise that this passage "which Mras takes as certain proof that the author is not a Syrian ... actually is only one more indication that he is."⁵² Bell recounts how Strabo records numerous names for the river,⁵³ how John Malalas routinely calls it *Orentes*,⁵⁴ and cites several 9th- or 10th-century manuscripts of Cassiodorus' *Historia Ecclesiastica Tripartita* that refer either to *in Oriente flumine* or *in Orente flumine*.⁵⁵ He finally concludes that "Hegesippus' reference to Antioch's river as the *Oriente* is by no means unique, nor does it imply lack of familiarity with that part of the world."⁵⁶ While predominantly apophatic—Bell effectively posits that Pseudo-Hegesippus was not necessarily *not* from Antioch—Bell's argument for an Antiochene identity for the author of *De Excidio* lines up with the pieces of topographic evidence present within the text.

universa cervicibus, ex arce volantia in se tela delinans, spargitur passim. Ita civitate incensa, et obruncatis pluribus, qui pacis more palabantur effusius, incensisque locis finitimis et vastatis, onusti praeda hostes ad sua remearunt innoxii, Mareade vivo exusto, qui eos ad suorum interitum civium duxerat inconsulte. Et haec quidem Gallieni temporibus evenerunt. Text and translation from the Loeb; see ROLFE 1964.

⁴⁹ See discussion, including of those who do not hold this view, in DEN BOEFT, DRIJVERS, DEN HENGST, TEITLER 2013, p. 97.

⁵⁰ Concerning *how* they relate these traditions, Bell argues that *De Excidio*'s employment of the phrase *denique ferunt* denotes "a formula often used to introduce material derived from some general fund of knowledge" (BELL 1977, p. 29). He does not state what is of course the case; namely, that such a "general fund of knowledge" could arguably have been tapped from anywhere. See also Pseudo-Hegesippus' use of *habetur* at the very beginning of his description of Antioch above. Such language suggests, to my mind, neither that the author is likely to have come from Antioch, nor that he is likely not to have. It is normal third person language within ancient Latin prose, particularly prominent within historiography.

⁵¹ USSANI, MRAS 1960 [1932], vol. 2, p. xxxiii.

⁵² BELL 1977, p. 29.

⁵³ Strabo, *Geography*, 16.2.7. Strabo calls the river Ὀρόντης ποταμός, but says that it was formerly called "Typhon" (καλούμενος πρότερον Τυφών), and relates the fable of the serpent Typhon. This mythical history hardly supports Bell's argument, but does illustrate the plasticity of nomenclature in antiquity. Pausanias (*Description of Greece* 8.29.3) has the same name for the river as Strabo, and also references a serpent *logos*.

⁵⁴ John Malalas *Chronicle* 10.10.234; 10.20.245. Bell had reason to complain at the time of his writing about the unjustified printing of Ὀρέντες rather than Ὀρόντες by the editors of the manuscript (BELL 1977, p. 44, n. 106). The problems with the Greek text's transmission are related in BURY 1897, p. 219-230. Today, however, even English translations are faithful to the Greek, as in JEFFREYS, JEFFREYS, SCOTT 1986, p. 125: "Tiberius renamed the city's river, previously known as Drakon, to be Orentes in the Roman language." The work also survives in Slavonic; see SPINKA, DOWNEY 1940.

⁵⁵ At 7.14.2; BELL 1977, p. 30, citing Codex Vesontionensis (10th-11th century) and Codex Vaticanus Palatinus 170 (9th-10th century).

⁵⁶ BELL 1977, p. 30.

3. *Literal Biblical Interpretation at Antioch*

If diffidently,⁵⁷ Bell offers further reasons for reading *De Excidio* as a text from Antioch: he suggests that its being from Antioch would make sense of its overtly literal approach to biblical interpretation, as opposed to allegorical proclivities. Indeed, the biblical and extra-biblical subject matter the author claims to have treated in addition to *De Excidio* fits this bill, as does the language used in the Prologue:

*Quattuor libros Regnorum quos scriptura complexa est sacra, etiam ipse stilo persecutus usque ad captiuitatem Iudaeorum murique excidium et Babylonis triumphos historiae in morem composui. Macchabaeorum quoque res gestas propheticus sermo paucis absoluit.*⁵⁸

Bell is right in positing that the environment that produced the “literal school” of historical exegesis—Antioch—is “the very sort of atmosphere that one would expect to produce a re-working of the four books [of Kingdoms] *historiae in morem*,” and the *res gestae* of the Maccabees as well.⁵⁹ Antioch was known in late antiquity for its literal exegesis—and its interest in ‘historical readings’—and was sometimes faulted for it.⁶⁰ Its biblical exegetes had little time for typology and allegory.⁶¹ Since this is the only kind of biblical tradition *De Excidio* seems overtly to have engaged, it would indeed fit were its author from Antioch.⁶²

4. *Maccabean Martyrs at Antioch*

Another perceptive note Bell makes is that *De Excidio* (5.22) includes a lengthy account of the Maccabean martyrs of 4 Maccabees, found nowhere in Josephus. Bell muses: “it is interesting to note that the seven brothers and their mother enjoyed virtual sainthood in Antioch, among Christians as well as among Jews.”⁶³ It is true that in late antiquity some traditions held Antioch as the burial place of the Maccabean martyrs,⁶⁴ and that Matrona’s Cave in Daphne, where these martyrs were venerated, was likely not the only site in late antique Antioch where this was done.⁶⁵ Antioch and the Maccabean martyrs were closely connected⁶⁶—an

⁵⁷ Bell puts it thus: “Once one admits the likelihood that the author is at least from Antioch ... a few things in the text take on a new meaning” (BELL 1977, p. 32).

⁵⁸ *De Excidio* Prologue 1.

⁵⁹ BELL 1977, p. 32.

⁶⁰ For example, the Antiochene school’s treatment of the Psalms was thought by some to be problematic, not least due to its effect on Christology; see O’KEEFE 2000; and see the scholarship surveyed in Nassif Bradley, “Spiritual Exegesis in the School of Antioch,” in BRADLEY 1996, p. 343-377.

⁶¹ YOUNG 1997, p. 162.

⁶² Indeed, in certain regards *De Excidio* could be seen to be engaging in the precise practice of *θεωρία* for which Antiochene exegesis was known. See the longstanding scholarly discussion in, e.g., WALLACE-HADRILL 1982, p. 32-33; TERNANT 1953, p. 135-158; VACCARI 1920, p. 3-36; KIHN 1889, p. 531-582.

⁶³ BELL 1977, 32–33. He cites OBERMANN 1931, p. 250-262; MAAS 1900, p. 145-156; JEREMIAS 1941, p. 254-255.

⁶⁴ Augustine *Sermon* 300.6 (PL 38.1379), who mentions in this regard a basilica at Antioch built in their honor, and in *Sermones* 300 and 301 discusses the tensions between Christians and Jews competing for ‘ownership’ of these heroes and their traditions at Antioch; see ROUWHORST 2005, p. 81-96. Bell also cites Jerome *De situ et nominibus locorum hebraicorum*.

⁶⁵ See the argument in VINSON 1994, p. 166-192. The problem, for those like John Chrysostom, was that these ‘Jewish’ martyrs were also venerated by Christians. But it was Gregory of Nazianzus who established a Maccabean martyr cult in Antioch. See discussion in SIZGORICH 2009, p. 47. It is also interesting that, as Bell suggests that *De Excidio* was written around the time of and partially in response to Julian’s abortive attempt to

Antiochene author might very well insert into his historical narrative an account of the Maccabean martyrs so revered in his home town. *De Excidio*, in fact, makes several notable mentions of the Maccabean martyrs, and at 5.2 connects their heroic actions explicitly to Antioch.⁶⁷

It would be particularly unsurprising to find an Antiochene author tapping the Maccabean martyr tradition within a work aimed in some way against Jews, Jewish practice, or Judaizing amongst Christians.⁶⁸ In this regard, *De Excidio* fits with Antioch in more ways than one: inasmuch as Antioch was a locus of Maccabean fame *and* a place of considerable anti-Jewish Christian activity, *De Excidio*'s combination of these motifs fits perfectly with Antiochene authorship. Once again, Bell's suggestion seems eminently reasonable upon reflection. Next, I adduce several datapoints which Bell does not mention, but which correspond nicely with the suggestion that *De Excidio* or at least its author came from Antioch.

5. *Peter and Paul at Antioch*

One of the most striking features of *De Excidio*'s narrative is its insertion of a Christian apocryphal legend into its narrative. At 3.2, Pseudo-Hegesippus relates how Peter and Paul, as well as the nefarious Simon Magus, were at Rome when a favorite courtesan of Nero's died. Peter and Simon Magus are put forward as individuals who might be of help in this matter, and when both are summoned a 'contest of resurrection' ensues. Peter allows Simon first to try reviving the dead man, and Simon ups the ante with a bet: if he should succeed in resurrecting the man, Peter will be put to death. Peter agrees, and Simon effects a kind of half-revivification.⁶⁹ Peter exposes the farce by separating Simon from the corpse, then resurrects the man himself, yet prevents an eager crowd from stoning Simon as an impostor. His pride injured, Simon proclaims that on a certain day he will ascend the Capitoline Hill, throw himself off, and fly; and perhaps to the reader's surprise, he does just this. People begin to call Simon divine given his ability, at which point Peter, fed up, prays that Simon immediately fall to the ground, but to injury and not to death. This is exactly what happens, and Simon leaves in disgrace. Thereafter Peter is arrested and must be convinced by his brethren to leave the

rebuild the Jerusalem Temple, it may also be that the growth of Christian traditions regarding the Maccabean martyr cult at Antioch developed during the reign of Julian and perhaps in response to his policies regarding Christians; see MAYER 2003, p. 116.

⁶⁶ Most recently, see KRAUTHEIM 2018, p. 189ff (noting bibliography and earlier chapters on Antioch generally).

⁶⁷ At 5.2.1, amidst a speech that is at once lament and chastisement of the Jewish people for how far they have fallen from their pious predecessors like Abraham, Joshua, and David, the author inserts this poignant rhetorical question: "Where is that faith of the Maccabees, which once upon a time extraordinarily overthrew the Babylonians, which put the Persians to flight, which turned the tables on Demetrius, which at the last among the children and women of Antioch overcame arms, swords, and fire and, out of respect for the nation's customs, preferred to be killed rather than to comply with imperial commands?" (*Vbi est illa Macchabaeorum fides, quae quondam in paucis fudit Babylonios, Persas fugavit, Demetrium perculit, ad postremum in paruulis et mulieribus Antiochi arma gladios incendiaque superavit et pro obseruatione patria mori maluit quam regis imperiis obtemperare?*).

⁶⁸ This is exactly what the text of *De Excidio* is doing, as recognized in the summary treatments of INWLOCKI 2016, p. 356–67, and KLETTER 2016, p. 368–381. See further, on specific sermons that John Chrysostom preached in response to this 'Maccabean crisis,' JOSLYN-SIEMIATKOSKI 2009, p. 42ff.

⁶⁹ This zombie-evoking scene is similar to Heliodorus *Aethiopica* 6.14–15; Bowersock compares other, related tales of Peter – those of the Pseudo-Clementines – with Heliodorus' *Aethiopica* in BOWERSOCK 1994, p. 140ff.

city. While leaving, in an early iteration of the *Quo Vadis* mini-narrative, Peter meets Christ and recognizes his date with destiny. Thereafter Peter is crucified, upside down, along with Paul.⁷⁰ This appears as a chronologically parallel historical episode alongside events of the Jewish War.

What is important here are not the details of this episode, but rather the fact that, of all the Christian narrative traditions which Pseudo-Hegesippus could have inserted into *De Excidio*, he opts for one that forefronts both Peter and Paul. Granted, these are two of the most popular figures within early Christian legend. Likewise, such a narrative could have emerged anywhere, and particularly in Rome. But in the present argumentative context it is worthwhile to point out that Peter and Paul held special places of veneration at late antique Antioch as well.⁷¹ The Grotto of St. Peter (Fig. 4), now a church and pilgrimage site, may testify to early Christian veneration of the saint in Antioch; it lay at a prominent place in the city near a crossroads by the Jewish Quarter, the Forum of Valens, and the famous Charonion.⁷² Paul was also apparently represented on ancient Antioch's physical landscape: Theodoret mentions a cave at the foot of the Antiochene mountain associated with the apostle,⁷³ and the apocryphal Paul and Thecla tradition was also represented within Antioch's architecture in antiquity.⁷⁴ Peter and Paul both have ties to late ancient Antioch, and both are included in the narrative of *De Excidio*.

While Peter and Paul enjoyed wide popularity in late ancient Christian tradition, they both had particularly early ties to Antioch. This is witnessed by the traditions in the New Testament texts of Acts (11, 13–15, 18), Galatians (2:1–12), and 2 Timothy (3:11).⁷⁵ Moreover, noteworthy is Tappenden's statement that "most of the New Testament sites associated with Peter (e.g., Galilee, Jerusalem, Caesarea) do not seem to have retained or produced any form of localized Petrine traditions/memories; the only exceptions are Syria and Rome."⁷⁶ Antioch, therefore, was an apt locale for fostering Petrine and Pauline textual traditions, in this regard as apt as Rome.

⁷⁰ Cf. 1 Clement 5:4–7; see discussion in BROWN, MEIER 1983, p. 124.

⁷¹ See the summary at BROWN, MEIER 1983, p. 85, who conclude that the Peter and Paul traditions were already firmly established very early in Christian history.

⁷² The antiquity of the Peter tradition associated with this place is contested, and "could easily have been a pre-Christian site of worship, since it contains a spring and had an early Roman mosaic floor;" attributed to Wendy Mayer by SHEPARDSON 2014, p. 167, n. 18. Legends vary in plausibility, and include the tradition that the now church is built on property which belonged to Luke the Evangelist, but suffice to say that a strong Peter tradition existed in Antioch probably very early, as attested also in New Testament texts. See FANT, REDDISH 2003, p. 149–150. These early traditions' most prominent contemporary permutations may be found on the web site of the Antiochian Orthodox Christian Archdiocese of North America (antiochian.org). The fact that neither John Malalas nor Egeria mention this Cave/Church of St. Peter may suggest that it emerged later. See further CHRISTENSEN-ERNST 2012, p. 24.

⁷³ *Historia Religiosa* 2.18; mentioned by SHEPARDSON 2014, p. 20. Theodoret also connects Peter and Paul to Antioch as early influences there at *Historia Ecclesiastica* 3.22. See in addition the place identified as "Paulos of the Christians," a church of potential antiquity, recorded by Pietro della Valle in 1625 as presented in DEGIORGI 2016, p. 1.

⁷⁴ See W KLEINBAUER 1973, p. 89–114.

⁷⁵ See historical and chronological discussion in, e.g., DOWNEY 1963, p. 125–126.

⁷⁶ TAPPENDEN 2014, p. 278; in agreement with BOCKMUEHL 2010, p. 77.



Fig. 4. The Grotto of St. Peter today at Antioch (Antakya). © Andrea DeGiorgi. Used with permission

6. Latin Language at Antioch

One tacit reason which scholars may have to associate *De Excidio* with Rome, even if the text were not associated with Ambrose, is that it was written in Latin. Rome, after all, was the home of the Latin language. Latin long functioned as the administrative language of the Western Empire, and in the fourth century the ability of diplomats from both East and West to function bilingually was diminishing.⁷⁷ One might thus assume that it would have been altogether unlikely for a Latin text to have been written at Antioch or by someone from Antioch. In late antiquity, Antioch is generally understood to have been a linguistic crossroads of Greek and Syriac, but not of Latin. Yet there are other factors to consider. First, Antioch had longstanding military demographics. Writing on Ammianus Marcellinus, David Rohrbacher states:

*In the Antioch of his youth, Latin would have been a familiar language. The emperor Constantius II used Antioch as his base during a series of wars against the Persian empire throughout the 340s, and the city was filled with Latin-speaking soldiers and bureaucrats.*⁷⁸

Perhaps Ammianus grew up in a military family, perhaps in a Latin-speaking home. It is not out of the question that the author of *De Excidio* did likewise—it is intriguing to imagine

⁷⁷ Thus, e.g., Justinian's *Code* eventually needed to be translated into Greek; HOLWERDA 1962, p. 274-292; see further discussion in CAMERON 2009, p. 15-36.

⁷⁸ ROHRBACHER 2002, p. 14.

such a context for the author of the first military history known to have been written by a Christian.⁷⁹ Latin would have been known at Antioch due to military influence if nothing else; it would have constituted a linguistic *sine qua non* of any kind of administrative career there.⁸⁰ But Latin seems to have been used in educational and cultural contexts as well.⁸¹ Libanius thought enough of Latin—or, rather, little enough of it—to blame that language, along with Roman law, for the decline of his own school of *Greek* rhetoric.⁸² Latin seems, then, to have been somewhat of a cultural force in late antique Antioch.⁸³ It also would have existed on epigraphy and architecture in Antioch, beginning hundreds of years before the fourth century. Latin also, of course, would have functioned as the *lingua franca* for merchants who did business in the west or with westerners, as evidenced by a bilingual (Greek/Latin) monument at Lyons erected for a Syrian tradesman (*negotiator Luguduni*) named Thaemus Iulianus (Fig. 5).⁸⁴ Even if it was largely restricted to administrative and legal use, Latin had enough of

⁷⁹ And there is reason to believe that Latin was associated specifically with military history (i.e. classical historiography) in late antiquity, at least in Jewish thought: “Rabbi Jonathan of Eleutheropolis said: ‘Four languages are appropriately used in the world. And these are: Greek for song, Latin for war, Syriac (Aramaic) for mourning, Hebrew for speaking.’” y. Megilla I 71b, col. 748 as cited and discussed in ISAAC 2009, p. 43. See further Isaac’s conclusions on p. 66-67.

⁸⁰ ADAMS 2003, p. 688, n. 3; Hall points out that Cicero and Vergil in particular served as means of career advancement and ethnic identity formation in the Greek East; HALL 1999, p. 85; however, Hall remarks that even if “Latin was an entrée to promotion in the Later Roman Empire,” it still “remained an elite language whose use was almost entirely confined in the East to the courtroom, the army, and the court ... to be conscientiously studied and mastered by ambitious young men who saw what such knowledge could do for their careers” (p. 89-90). This may have been the case, but perhaps not (see discussion below). We do know that a hearing before Caracalla at Antioch in CE 216 was undertaken in Greek, but recorded in Latin; see ADAMS 2003, p. 383, 391.

⁸¹ Not that “administrative” and “educational” and “cultural” comprised hermetically sealed spheres of activity in late antiquity, or at any other time. Education and imperial careers were nearly always linked; John Chrysostom (*Adversus oppugnatores vitae monasticae* 3.5; PG 47.357) remarks how some unknown person of low circumstances realized substantial social mobility, “having procure for himself the power of words: ὁ δεινα, φησί, ταπεινός και ἐκ ταπεινῶν τὴν ἀπὸ τῶν λόγων κτησάμενος δύναμιν, ἤρξε μεγίστας ἀρχάς, πλοῦτον ἐκτήσατο πολὺν, γυναῖκα ἔλαβεν εὐπορον, οἰκίαν ὠκοδόμησε λαμπράν, φοβερὸς ἐστὶν ἅπασι και ἐπίδοξος. He goes on to note a parallel case where learning the “language of the Italians” led to a “brilliant” career in imperial administration: Πάλιν ἕτερος, ὁ δεινα, φησί, τὴν Ἰταλῶν γλῶσσαν ἐκπαιδευθεὶς, ἐν τοῖς βασιλείοις ἐστὶ λαμπρὸς, και πάντα ἄγει και φέρει τὰ ἔνδον. He elsewhere notes that a wealthy young man had come to Antioch (“our city”) to learn both Latin and Greek: Νέος τις κομιδῆ πλούσιος ὦν ἐπεδήμησέ ποτε τῆ πόλει τῆ ἡμετέρα κατὰ λόγων παιδευσιν ἑκατέραν, τὴν τε Ἰταλῶν τὴν τε Ἑλλήνων. (PG 47.368).

⁸² Libanius *Autobiography* 234: “Moreover, as regards my studies, they had now lost ground to Latin even more than before, so that I am afraid that they may, through the agency of law, become completely superseded. Yet it is not law or edicts that have brought this about, but the honour and power reserved for those acquainted with Latin. However, the gods have granted this eloquence, and will in the end ensure that what they have granted will emerge victorious and regain the influence it once held” (Ἀλλὰ τὰ γε τῶν ἡμετέρων λόγων νῦν πλέον ἢ πρότερον ἡττηται τῶν ἐτέρων, ὥσθ’ ἡμῖν και φόβον ὑπὲρ αὐτῶν γενέσθαι μὴ ἐκκοπῶσιν ὅλως, νόμου τοῦτο ποιῶντος. γράμματα μὲν οὖν και νόμος τοῦτο οὐκ ἔπραττεν, ἡ τιμὴ δὲ και τὸ τῶν τὴν Ἰταλὴν ἐπισταμένων γενέσθαι τὸ δύνασθαι. θεοὶς δὲ ἄρα τοῖς δοῦσι τούσδε τοὺς λόγους και ὑπὲρ τῆς νίκης ὦν ἔδοσαν μελήσει και τοῦ τὸ κράτος ὃ ποτε ἦν ἐν αὐτοῖς κομίσασθαι). Text and translation from the Loeb edition in NORMAN 1992, p. 290-291. Perhaps this hit close to home for Libanius because his great-grandfather knew Latin so well that it was thought that he came from Italy (NORMAN 1992, p. 3).

⁸³ Note Eck’s statement that “...Greek and Latin ... in many places ‘competed’ with each other for dominance in the public sphere.” ECK 2009, p. 17.

⁸⁴ DIIS MANIBVS | THAEMI IVLIANI SATI [|L SYRI | DE VICO ATHELANI DECVRION[|] [|JEP-TIMIANO CANOTHA NEGO | TIATORI LVGVVDVNI ET PROV | AQVITANACICA AVIDIVS | AGRIPPA FRATRI PIENTISSI | MO OB MEMORIAM EIVS | FACIENDVM CVRAVIT ET | SVB ASCIA DEDI-

a presence in late antique Antioch that it does not stretch the imagination to conceive of a history having been written in Latin at Antioch, or at least by an Antiochene.⁸⁵ And it is by no means certain that Latin *was* so restricted in late antiquity; Joseph Geiger has made a convincing case that Latin was very much a live literary language in late ancient Antioch, and a great many of his supporting examples are Christian authors.⁸⁶

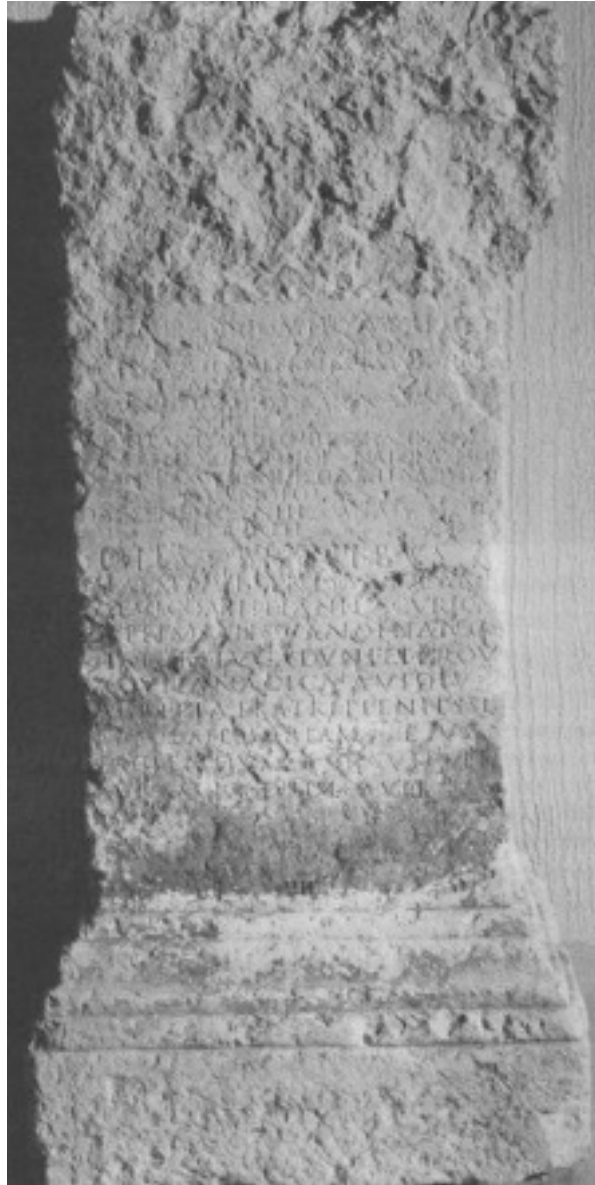


Fig. 5. Epigraphik-Datenbank (EDCS). Used with permission.

CAVIT. Erected by his brother Avidius Agrippa, and dated to the late second century; CIL XIII.2448/ILS 7529/IG XIV.2532/IGR I.25. See comparable epitaphs in WIERSCHOWSKI 1995, p. 124; see also p. 148. The epitaph states that “the inevitable hand of fate caused him to die in a foreign land;” see CARROLL 2006, p. 152.

⁸⁵ That this is at least plausible, see discussion in GEIGER 1999, p. 608, n. 15; p. 610, n. 37, p. 612-617; see also MATTHEWS 1994, p. 152-169.

⁸⁶ GEIGER 1999, esp. p. 614-615.

7. *Xenodocheia at Antioch*

As another piece of supplementary evidence, I mention another intriguing connection between *De Excidio* and Antioch. Mark Anderson has recently pointed out what he calls a “mis-translation” of Josephus that is present in both *De Excidio* and Josephus’ Latin translator Rufinus.⁸⁷ Josephus records at *Judean War* 1.61 that John Hyrcanus was the first among the Jews to institute the practice of hiring foreigners—that is, of *xenotrophein*.⁸⁸ At 1.1.8, *De Excidio* renders this term in a translation that Anderson argues betrays a misunderstanding of the Greek, or rather which signals an institution that was only coming into vogue in the fourth-century, the institution of *xenodochia*.⁸⁹ This was a system by means of which wanderers and the poor were provided with food and shelter,⁹⁰ and is of course unrelated to Josephus’ term *xenotrophein*. I find it interesting that, as Anderson also notes, “the first philanthropic *xenodochia* on record were said to be functioning in Antioch in about the year 350.”⁹¹ Perhaps the author of *De Excidio*—probably written only a few decades after 350—came from Antioch and for that reason associated the idea of *xenodochia*, a nascent institution at the time, with the more arcane *xenotrophein* of Josephus’ Greek in his adaptation of the *Judean War*.

8. *Christian-Jewish relations at Antioch*

A final note which I would make in brief regards Jewish-Christian relations as they existed at Antioch in late antiquity, in the fourth century in particular. *De Excidio* is a piece of classical historiography written from a Christian perspective with the express purpose of rewriting Jewish history and reinterpreting the Second Temple’s destruction as a means of Jewish (and, by proxy, Christian) identity formation.⁹² Antioch was arguably *the* hotbed of Jewish-Christian debate, tension, and interaction in the late fourth century. John Chrysostom’s famous *Sermons Against the Judaizers* are only one literary manifestation of this polemical

⁸⁷ ANDERSON 2017, p. 139-161. For *De Excidio*, however, “translation” was not the point of the exercise.

⁸⁸ *War* 1.61: Ἀντίοχος δὲ κατ’ ὀργὴν ὧν ὑπὸ Σίμωνος ἔπαθεν στρατεύσας εἰς τὴν Ἰουδαίαν ἐπολιόρκει τὸν Ὑρκανὸν προσκαθεζόμενος τοῖς Ἱεροσολύμοις. ὁ δὲ τὸν Δαυίδου τάφον ἀνοίξας, ὃς δὴ πλουσιώτατος βασιλέων ἐγένετο, καὶ ὑφελόμενος ὑπὲρ τρισχίλια τάλαντα χρημάτων τὸν τε Ἀντίοχον ἀνίστησι τῆς πολιορκίας πείσας τριακοσίοις τάλαντοις, καὶ δὴ καὶ ξενотροφεῖν πρῶτος Ἰουδαίων ἐκ τῆς περιουσίας ἤρξατο.

⁸⁹ *De Excidio* 1.1.8: *Nec Antiochus quieuit qui Simoni patri Ionathae ludibrio suos fuisse exercitus indig-nabatur, cupiensque adsurgentes adhuc Ionathae primitias extinguere, cum magna ueniens manu, Hierosolyma Hyrcanumque obsedit. Reppulit Hyrcanus auro, quem ferro nequibat, reseratoque, ut Iosephus auctor est, David sepulchro tria milia auri talenta eruit, ex quibus trecenta adnumerauit Antiocho, ut obsidionem relinqueret, pretio emtus abiret. Atque ut facti inuidiam leuaret, fertur ea pecunia Hyrcanus instituisse primus xenodochia, quibus aduentum susciperet pauperum peregrinorum.*

⁹⁰ See discussion (which notes make Antiochene connections) in HAHN 2006; MILLER 2013. Such institutions were also connected to the imperial apparatus, especially in later antiquity; see SCHOOLMAN 2010, p. 98; on the institution’s spread, see HORDEN 2005, p. 361-389.

⁹¹ ANDERSON 2017, p. 154. However, Mark Anderson notes that, according to Theophanes of Constantinople, “Constantine I provided free grain for the poor in the *xenodocheia* of Antioch during the famine of 331-332 CE.” ANDERSON 2012, p. 40. We may also note that religious argument materialized with specific reference to the Emperor Julian and institutions like these when he censured Eleusis, bishop of Cyzicus, for building a *xērotropheia* with “materials taken from pagan temples” (ANDERSON 2012, p. 35). Julian, moreover, was thoroughly implicated in the food shortages and the bureaucratic response to need and poverty which fluctuated in Antioch throughout the fourth century.

⁹² See the forthcoming BAY 2018; this is certainly also visible in the work’s reception, on which see POLLARD 2015, p. 65-100.

trend that had many permutations.⁹³ Jews and Christians, both of whom had substantial, active populations in fourth-century Antioch,⁹⁴ competed and coalesced there as they did in few other places (if any).⁹⁵ Given *De Excidio*'s subject matter, Antioch as place of origin fits that work's rhetoric probably better than any other city of late antiquity.

That both Jewish and Christian cultures and literatures thrived in late antique (especially fourth-century) Antioch is nothing new to scholarship.⁹⁶ Nor is it necessarily novel to posit that both Christian-Jewish relations and inter-Christian relations in fourth-century Antioch were often marked by the power dynamics of social posturing, combativeness, and volatility.⁹⁷ John Chrysostom, in his *Sermons Against the Judaizers* and elsewhere, again constitutes only one example of this. Within the Christian fold, the Arian controversy boomed in Antioch throughout the mid-fourth century, rendering liturgical ritual and architectural landscape as sites for the inscribing of social-religious difference.⁹⁸ Between Christians and Jews, the matter is complicated by the incongruous Christian response to Judaism: most scholars have read Chrysostom's vehement villainization of the Jews as solid evidence that a great many Christians considered Jewish (religious) practice to be an attractive and viable option.⁹⁹ Jews had flourished in Antioch for centuries,¹⁰⁰ and this was very often considered an existen-

⁹³ See WILKEN 1983; another Syrian permutation of this dynamic in a different generic guise exists in the hymns of Ephrem, on which see SHEPARDSON 2008.

⁹⁴ Respectively see HAHN 2004, p. 139-145 (Jews at Antioch) and p. 146-160 (Christians at Antioch); for religious conflict in late antique Antioch generally, see inclusively p. 121-90.

⁹⁵ See further SANDWELL 2007; also interesting is Kalleres characterization of the city: "We should imagine a city pulsating with spiritual power. People who live in Antioch intuitively understand the city's diverse array of invisible forces capable of inflicting harm or offering healing..." KALLERES 2015, p. 31.

⁹⁶ See the section on "Religious Diversity in Fourth-Century Syria" in Chapter 5 of KELLEY 2006.

⁹⁷ This is also true of Christian contests with Hellenistic religiosity or 'paganism.' For example, the mobile location of the remains of St. Babylas was understood by both Christians and non-Christians to embody a clash of the spiritual powers existing on both sides of the religious map. The Emperor Julian "attributed the silence of the oracle [at Daphne] to the presence of the Saint's relics," for this reason removing his *martyrium*, and the destruction by fire of the Temple to Apollo at Daphne in 362 described by Ammianus Marcellinus (22.13.3) was understood by Christians to be "a sign of the victory of Christianity." BUSINE 2015, p. 10. See John Chrysostom *De S. Babyla c. Iulianum* 93; Theodoret *Historia Ecclesiastica* 3.11.4-5.

⁹⁸ See GWYNN 2010, p. 229-63. At p. 244, n. 56, Gwynn discusses how doctrinal creeds would have been probably the only way in which Christian groups differed in their baptismal rites; at p. 245, Gwynn mentions the still extant "remains of the church begun by Bishop Meletius in ca. 380 to hold the relics of St. Babylas" which "symbolize the 'return of orthodoxy' that Meletius wished to proclaim." The octagonal Golden Church, "begun by Constantine and dedicated by Constantius in 341" (p. 244), would not have had an immediately internally divisive valence but certainly would have contributed to a growing, structured identity content between Christians and 'others' (like Jews).

⁹⁹ I.e., VAN DER HORST 2000, p. 228-238.

¹⁰⁰ For example, there had been there a Jewish magistrate in the late-second century (John Malalas *Chronographia* 290); the Emperor Caracalla was asked to adjudicate concerning a wealthy Jewish woman's bequest to the Jewish community at Antioch in CE 213 (*Codex Juris Civilis* 1.9.1). Even after the empire became "officially Christian" under Theodosius, the Jews of nearby Apamea built a synagogue in CE 391 (WILKEN 1983, p. 56), which was funded by wealthy Antiochene Jews as evidence by inscriptions on its floors (MEEKS, WILKEN 1978, p. 52-55). See also the witness of the Syrian Church Father Aphraat in NEUSNER 1986, p. 199-228. In summary, see HAHN 1996, p. 57-89, and KRAELING 1932, p. 130-160. Another factor that should be considered is the cultural alliances between Jews and others, natural and inevitable in a context of any kind of social interpenetration and diversity, such as those between Libanius and the Jewish patriarch Gamaliel. Such influence would have made Jewishness all the more a threat to a Christian thinking that saw itself and Jewish practice as mutually exclusive religious systems. On Libanius and Gamaliel, see STERN 1980, vol. 2, p. 580-600.

tial threat by Christians.¹⁰¹ Perhaps nothing agitated Jewish-Christian tensions more than the provocative stated intent of the Emperor Julian to rebuild the Jewish Temple in Jerusalem,¹⁰² a move with major implications for both Jews and Christians which were immediately obvious to everyone. In fact, in his dissertation Bell makes the suggestion that *De Excidio* was written in partial response to this attempt,¹⁰³ and there are good reasons for taking such a suggestion very seriously.¹⁰⁴ Julian had a special relationship with Antioch: it was a base for his dealings with Persia, and it became a hub for his political/religious-philosophical agenda of reinventing the “old religion” and combatting the upstart idiot’s guild that was, for him, Christianity. Julian was heralded as divine upon his entering the city on July 18, 362.¹⁰⁵ During his entire reign, Julian held what seems a particularly close, if unstable and explosive,¹⁰⁶ relationship with Antioch and its people.

If, therefore, Antioch was a hub of Jewish-Christian tension in the late-fourth century; and if it was a city with a distinct connection to the Emperor Julian, an emperor who more than any other exacerbated tensions between Jewish and Christian identity and power; and if, even further, Julian’s meddling with Jewish and Christian religion centered on Jerusalem and the Temple, which is the case, the very objects which *De Excidio* makes its primary narrative

¹⁰¹ Such a statement could be variously cited, but the essence of the idea is broadly applicable to ancient Christianity and well-articulated by Gavin Langmuir: “Like many non-Christians before them, Christians were anti-Judaic, that is, they were reacting to real characteristics of Jews and Judaism. But Christian anti-Judaism differed markedly from that of non-Christians because the Christians’ sense of identity forced them to come to grips with Judaism. Since their sense of identity had so many Jewish components Christians could not simply dismiss Judaism as wrong and irrelevant. To assert the distinctiveness and superiority of their own identity, Christians had to think about Judaism and argue amongst themselves and with Jews that Christians were right and Jews wrong. Thus, for Christians, the ability of Jews to maintain their own identity was not only annoying or hateful in the way ethnic differences so often are; it was an intimate and enduring threat to their sense of identity, a challenge built into their own religion.” LANGMUIR 1990, p. 7. Thus Simon states that “The most compelling reason for anti-Semitism was the religious vitality of Judaism.” SIMON 1986, p. 232. And Antioch was built for the eruption of such tensions, so to speak: certain sites, such as Daphne, not only held strong claims from both Christians and ‘pagans,’ but also had strong Jewish ties. DEGIORGI 2016, p. 153, explains how “Talmudic tradition names the cities of Hamath and Ribla as predecessors of Antioch and Daphne,” making them “stations of the Babylonian exile” and thus long-established areas of Jewish residence.

¹⁰² For an exhaustive list on the sources of which, see LEVENSON 2004.

¹⁰³ BELL 1977, p. 3.

¹⁰⁴ An example might be Titus’ implicit criticisms of Jewish belief and practice in *De Excidio* 41, which sound somewhat like Julian’s critique of the Jewish prophets and Christians; I have yet to explore this connection, but owe the idea in large part to David B. Levenson, who mentioned this connection in conversation in the Fall of 2017. Also, one might note that in *De Excidio* 3.2 the heretic Simon Magus at one points claim that he is about to leave the city (of Rome) because he is “offended by the Galileans” (*offensum se dicit a Galilaeis*), language descriptive of Christians for which Julian is famous: “Julian, like Epictetus, always calls the Christians Galilaeans because he wishes to emphasise that this was a local creed, ‘the creed of fishermen,’ and perhaps to remind his reader that ‘out of Galilee ariseth no prophet’; with the same intention he calls Christ ‘the Nazarene.’” WRIGHT 1961, vol. 3, p. 313.

¹⁰⁵ See here, and in general for Julian in Antioch, LIEU 1989, p. 41–88.

¹⁰⁶ To sum up the drama of the relationship: Julian’s “austere personality and mode of life repelled the Syrian populace and the corrupt officials of Antioch. They satirized him in anapaestic verses, and either stayed away from the temples that he restored or, when they did attend in response to his summons, showed by their untimely applause of the Emperor that they had not come to worship his gods. Julian’s answer was this satire on himself which he addresses directly to the people of Antioch. But he could not resist scolding them, and the satire on his own habits is not consistently maintained.” This satire, of course, is his *Misopogon*, or *The Beard-Hater*; WRIGHT 1961, vol. 2, p. 419.

concentration and takes as grist for its polemical historiography—if all of this is so, would not, per Bell’s suggestion, Antioch be a natural place from which a work like *De Excidio* to have come? In addition to the other evidence, one must wrestle with the peculiar position that Antioch held in the late antique machinations of the Jewish-Christian interface. Finally, and in finer relief, the triumphalist Christian perspective of *De Excidio*, presuming to speak authoritatively upon the identity and historical place of the Jewish ‘other,’ fits well within an Antioch where, by the later fourth century, Christianity “had very much the upper hand.”¹⁰⁷

Here I have summarized and added to arguments partially proffered in Albert Bell’s unpublished 1977 dissertation, to the effect that the *De Excidio* was a product of Antioch or at least an Antiochene author. Mentioned in passing, Bell’s argument was never completed or pursued. It thus behooves scholars to examine the evidence, at least before assuming that *De Excidio* is a product of Ambrose, or of Rome, both of which are standard assumptions. I have therefore put forward a kind of ‘maximalist’ argument for Bell’s suggestion, lining up all the salient parallels that might contribute to Bell’s idea.¹⁰⁸ Of themselves, none of these constitutes proof positive for establishing *De Excidio*’s provenance. Even taken together, they set nothing in stone, but rather comprise a sizeable collection of related phenomena that have in common a connection with Antioch in late antiquity, particularly the late fourth century. What this collection should do is give scholars pause before associating *De Excidio* quickly or uncritically with Rome, or even ‘Western’ traditions more broadly. Though the text is written in Latin, these connections need not obtain. Rather, I would suggest that it is, at very least, *quite* possible that *De Excidio* is a product of Antioch, and this I think I have demonstrated. If so, scholarship that does deal with *De Excidio* must keep in mind this possibility. This will allow the treatment of this work a potentially helpful framework for situating the text, and tentatively expands the scholarly imagination with which we come to understand works like *De Excidio* in their linguistic, cultural, and geographical contexts in late antiquity.

¹⁰⁷ LIEBESCHUETZ 2015, p. 343.

¹⁰⁸ I have not taken time, due to considerations of space, to treat here Bell’s further (and even more tentative) suggestion that Evagrius might have penned *De Excidio*. In my experience, scholars react to this suggestion with even greater incredulity than they do to the suggestion of Antioch as the text’s provenance. But, like Bell’s other suggestion, this idea is not ill-conceived. Bell reasons that since it is “highly probable that the author [of *De Excidio*] is a devout Christian from Antioch, who could read both Greek and Latin and had the interest and ability to translate Greek literature into Latin, and who was in the west ca. 370,” “the most likely candidate may well be Evagrius, presbyter and later bishop of Antioch” (BELL 1977, p. 30-31). Bell conjectures this based upon Evagrius’ history of translation, having adapted Athanasius’ Greek *Vita Antonii* into Latin ca. 365, and Evagrius’ incidental travels (e.g. to Italy) and relationships (i.e. with Jerome and Ambrose) in the late fourth century. He mentions Jerome’s statement that Evagrius had written a number of works never published (*De viris illustribus* 125), and that, just as Ussani had suggested that *De Excidio* was published as a posthumous work of Ambrose, so might Evagrius’ friends have published his history after his death in 395, and that they might well have left his name off of the work: “Evagrius’ controversial role in the ecclesiastical uproar in Antioch would have made his name a detriment to the work and might account for its anonymity” (p. 32). The suggestion of Evagrius as author of *De Excidio*, like the suggestion of Antioch as place, bears investigation, but deserves its own treatment. The idea that Evagrius was involved in such an enterprise in late ancient Antioch would certainly be interesting given his connections with the Latin language, Libanius and Antiochene literary culture, and other aspects of fourth-century Antiochene culture; see on this URBANO 2013, p. 51-52.

ABSTRACT

A significant proportion of the meager scholarship that treats Pseudo-Hegesippus, or *De Excidio Hierosolymitano*, has been spent arguing about whether or not Ambrose was the author of the work. Part and parcel of this argument has been the implicit or explicit location of the text's provenance in Rome. However, there are very good reasons for believing that the text, or the text's author, hailed from Antioch in Syria instead; at the very least he held some significant attachment to that city. Here I argue that the text of *De Excidio* suggests for itself an Antiochene author. By presenting together a series of evidence that suggests an Antiochene provenance for *De Excidio*, I submit that scholarship should at least retain the possibility that *De Excidio* is a product of Antioch (or an Antiochene), as this is a more likely provenance than Rome.

BIBLIOGRAPHY

- ADAMS 2003 : James Noel ADAMS, *Bilingualism and the Latin Language*, Cambridge, Cambridge University Press.
- ALBU 2014 : Emily ALBU, *The Medieval Peutinger Map: Imperial Roman Revival in a German Empire*, Cambridge, Cambridge University Press.
- ALCIATI 2011 : Roberto ALCIATI, « Review of Chiara Somenzi, *Egesippo – Ambrogio: Formazione scolastica e Cristiana a Roma alla metà del IV secolo* », *JEH*, 62, p. 359-361.
- ANDERSON 2012 : Mark ANDERSON, *Hospitals, Hospices and Shelters for the Poor in Late Antiquity*, PhD Dissertation, Yale University, New Haven, CT.
- ANDERSON 2017 : Mark ANDERSON, « Mistranslations of Josephus and the expansion of public charity in late antiquity », *Early Medieval Europe*, 25.2, p. 139-161.
- BARDENHEWER 1923 : Otto BARDENHEWER, *Geschichte der Altkirchlichen Literatur, Dritter Band: Das Vierte Jahrhundert mit Ausschluss der Schriftsteller Syrischer Zunge*, Freiburg im Breisgau, Herder.
- BAY 2018 : Carson BAY, *The Bible, the Classics, and the Jews in Pseudo-Hegesippus: A Literary Analysis of the Fourth-Century De Excidio Hierosolymitano 5.2*, PhD Dissertation, Florida State University, Tallahassee, FL.
- BECKER, KONDOLEON, NEWMAN, WYPYSKI 2005 : Lawrence BECKER, Christine KONDOLEON, Richard NEWMAN, Mark T. WYPYSKI, « The Atrium House Triclinium », in Lawrence BECKER, Christine KONDOLEON (ed.), *The Arts of Antioch: Art Historical and Scientific Approaches to Roman Mosaics and a Catalogue of the Worcester Art Museum Antioch Collection*, Worcester, Worcester Art Museum, p. 17-80.
- BELL 1977 : Albert A. BELL Jr., *An Historiographical Analysis of the De Excidio Hierosolymitano of Pseudo-Hegesippus*, PhD Dissertation, University of North Carolina at Chapel Hill, Chapel Hill, NC.
- BELL 1980 : Albert A. BELL Jr., « Classical and Christian Traditions in the Work of Pseudo-Hegesippus », *Indiana Social Studies Quarterly*, 33, p. 60-64.
- BOCKMUEHL 2010 : Markus BOCKMUEHL, *The Remembered Peter in Ancient Reception and Modern Debate* (WUNT, 262), Tübingen, Mohr Siebeck.
- DEN BOEFT, DRIJVERS, DEN HENGST, TEITLER 2013 : J. DEN BOEFT, J.W. DRIJVERS, D. DEN HENGST, H.C. TEITLER, *Philological and Historical Commentary on Ammianus Marcellinus XXIX*, Leiden, Brill.
- BOWERSOCK 1994 : Glen Warren BOWERSOCK, *Fiction as History: Nero to Julian* (Sather Classical Lectures, 58), Berkeley, University of California Press.
- BOWERSOCK, BROWN, GRABAR 1999 : Glen Warren BOWERSOCK, Peter BROWN, Oleg GRABAR (ed.), *Late Antiquity: A Guide to the Postclassical World*, Cambridge, MA, Harvard University Press.
- BRADLEY 1996 : Nassif BRADLEY, « Spiritual Exegesis in the School of Antioch », in Nassif BRADLEY (ed.), *New Perspectives in Historical Theology: Essays in Memory of John Meyendorff*, Grand Rapids, Eerdmans, p. 343-377.

- BROWN, MEIER 1983 : Raymond E. BROWN, P. MEIER, *Antioch and Rome: New Testament Cradles of Catholic Christianity*, New York, Paulist.
- BURY 1897 : J. BURY, « Johannes Malalas: The Text of the Codex Baroccianus », *Byzantinische Zeitschrift*, 6, p. 219-230.
- BUSINE 2015 : Aude BUSINE, « Introduction: Religious Practices and Christianization of the Late Antique City », in Aude BUSINE (ed.), *Religious Practices and Christianization of the Late Antique City (4th–7th cent.)*, Leiden, Brill, p. 1-18.
- CAMERON 2009 : Averil CAMERON, « Old and New Rome: Roman Studies in Sixth-Century Constantinople », in Philip ROUSSEAU, Manolis PAPOUTSAKIS (ed.), *Transformations of Late Antiquity: Essays for Peter Brown*, Burlington, VT, Ashgate, p. 15-36.
- CARNE 1842 : John CARNE, *Syria: The Holy Land & Asia Minor*, London, Fisher, Son & Co.
- CARROLL 2006 : Maureen CARROLL, *Spirits of the Dead: Roman Funerary Commemoration in Western Europe* (Oxford Studies in Ancient Documents), Oxford, Oxford University Press.
- CHRISTENSEN-ERNST 2012 : Jørgen CHRISTENSEN-ERNST, *Antioch on the Orontes: A History and a Guide*, Lanham, MD, Hamilton.
- DEGIORGI 2016 : Andrea DEGIORGI, *Ancient Antioch: From the Seleucid Era to the Islamic Conquest*, Cambridge, Cambridge University Press.
- DILKE 1987 : O.A.W. DILKE, « Itineraries and Geographical Maps in the Early and Late Roman Empires », in J.B. HARLEY, D. WOODWARD (ed.), *The History of Cartography, Volume 1: Cartography in Prehistoric, Ancient, and Medieval Europe and the Mediterranean*, edited by, Chicago, The University of Chicago Press, p. 234-257.
- DILKE 1998 [1985] : O.A.W. DILKE, *Greek and Roman Maps*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press.
- DÖNITZ 2011 : Saskia DÖNITZ, « Historiography among Byzantine Jews: The Case of *Sefer Yosippon* », in Robert BONFIL, Oded IRSHAI, Guy G. STROUMSA, Rina TALGAM (ed.), *Jews in Byzantium: Dialectics of Minority and Majority Cultures* (Jerusalem Studies in Religion and Culture, 14), Leiden, Brill, p. 951-968.
- DOWNEY 1939 : Glanville DOWNEY, « The Olympic Games of Antioch in the fourth century A.D. », *TAPA*, 70, p. 428-438.
- DOWNEY 1959 : Glanville DOWNEY, « Libanius' Oration in Praise of Antioch (Oration XI) », *Proceedings of the American Philosophical Society*, 103, p. 652-686.
- DOWNEY 1963 : Glanville DOWNEY, *Ancient Antioch*, Princeton, Princeton University Press.
- DUNBABIN 1999 : Katherine DUNBABIN, *Mosaics of the Greek and Roman World*, Cambridge, Cambridge University Press.
- DWYER 1931 : William Francis DWYER, *The Vocabulary of Hegesippus: A Study in Latin Lexicography* (Patristic Studies, 27), Washington, DC, Catholic University of America Press.
- ECK 2009 : Werner ECK, « The presence, role and significance of Latin in the epigraphy and culture of the Roman Near East », in H.M. COTTON, R.G. HOYLAND, J.J. PRICE, D.J. WASSERSTEIN (ed.), *From Hellenism to Islam: Cultural and Linguistic Change in the Roman Near East*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 15-42.

- ESTÈVE 1987 : Dominique ESTÈVE, *L'œuvre historique du pseudo-Hégésippe De bello iudaico : Livre I à IV*, PhD Dissertation, Paris, Université Paris Nanterre.
- FANT, REDDISH 2003 : Clyde E. FANT, Mitchell G. REDDISH, *A Guide to Biblical Sites in Greece and Turkey*, Oxford, Oxford University Press.
- FRASER 1996 : Peter M. FRASER, *Cities of Alexander the Great*, Oxford, Clarendon.
- GEIGER 1999 : Joseph GEIGER, « Some Latin Authors from the Greek East », *CQ*, 49, p. 606-617.
- GILES 1847 : John A. GILES, *William of Malmesbury's Chronicle of the Kings of England*, London, Bohn.
- GWYNN 2010 : David M. GWYNN, « Archaeology and the 'Arian Controversy' in the Fourth Century », in David M. GWYNN, Susanne BANGERT (ed.), *Religious Diversity in Late Antiquity*, Leiden, Brill, p. 229-263.
- HAHN 1996 : J. HAHN, « Die jüdische Gemeinde im spätantiken Antiochia », in R. JÜTTE, A.P. KUSTERMAN (ed.), *Jüdische Gemeinden und Organisationsformen von der Antike bis zur Gegenwart*, Vienna, Böhlau, p. 57-89.
- HAHN 2004 : J. HAHN, *Gewalt und religiöser Konflikt: Studien zu den Auseinandersetzungen zwischen Christen, Heiden und Juden im Osten des Römischen Reiches (von Konstantin bis Theodosius II.)*, Berlin, Akademie Verlag.
- HAHN 2006 : J. HAHN, « Xenodocheion », in Hubert CANKIK, Helmuth SCHNEIDER, Christine F. SALAZAR (ed.), *Brill's New Pauly*. Consulted online on 22 March 2019.
- HALL 1999 : Linda Jones HALL, « Latinitas in the Late Antique Greek East: Cultural Assimilation and Ethnic Distinctions », in Shannon N. BYRNE, Edmund P. CUEVA (ed.), *Veritatis Amicitiaeque Causa: Essays in Honor of Anna Lydia Motto and John R. Clark*, Wauconda, IL, Bolchazy-Carducci, p. 85-112.
- HOLWERDA 1962 : D. HOLWERDA, « Le Code de Justinien et sa traduction en grec », *Classica et Mediaevalia*, 23, p. 274-292.
- HORDEN 2005 : Peregrine HORDEN, « The Earliest Hospitals in Byzantium, Western Europe, and Islam », *Journal of Interdisciplinary History*, 35, p. 361-389.
- VAN DER HORST 2000 : Pieter VAN DER HORST, « Jews and Christians in Antioch at the End of the Fourth Century », in Stanley R. PORTER, Brook W.R. PEARSON (ed.), *Christian-Jewish Relations Through the Centuries*, New York, T&T Clark, p. 228-238.
- IHM 1889 : Max IHM, *Studia Ambrosiana: commentatio ex supplementis annalium philologorum seorsum expressa*, Lipsiae, Teubner.
- INOWLOCKI 2016 : Sabrina INOWLOCKI, « Josephus and Patristic Literature », in Honora Howell CHAPMAN, Zuleika RODGERS (ed.), *A Companion to Josephus*, Malden, MA, Wiley-Blackwell, p. 356-67.
- ISAAC 2009 : Benjamin ISAAC, « Latin in cities of the Roman Near East », in H.M. COTTON, R.G. HOYLAND, J.J. PRICE, D.J. WASSERSTEIN (ed.), *From Hellenism to Islam: Cultural and Linguistic Change in the Roman Near East*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 43-72.
- JEFFREYS, JEFFREYS, SCOTT 1986 : Elizabeth JEFFREYS, Michael JEFFREYS, Roger SCOTT (trans. et ed.), *The Chronicle of John Malalas: A Translation* (Byzantina Australiensia, 4), Melbourne, Australian National University Press.

- JEREMIAS 1941 : Joachim JEREMIAS, « Die Makkabäer-Kirche in Antiochia », *ZNTW*, 40, p. 254-255.
- JONES 2005 : Christopher P. JONES (trans.), *Philostratus, Apollonius of Tyana, Books I-IV* (LCL, 16), Cambridge, MA, Harvard University Press.
- JOSLYN-SIEMIATKOSKI 2009 : Daniel JOSLYN-SIEMIATKOSKI, *Christian Memories of the Maccabean Martyrs*, New York, Palgrave MacMillan.
- KALLERES 2015 : Dayna KALLERES, *City of Demons: Violence, Ritual, and Christian Power in Late Antiquity*, Berkeley, University of California Press.
- KELLEY 2006 : Nicole KELLEY, *Knowledge and Religious Authority in the Pseudo-Clementines* (WUNT, II.213), Tübingen, Mohr Siebeck.
- KIHN 1889 : H. KIHN, « Über 'Theōria' und 'Allegoria' nach den verlorenen hermeneutischen Schriften der Antiochener », *Theologische Quartalschrift*, 20, p. 531-582.
- KLEINBAUER 1973 : W. Eugene KLEINBAUER, « The origin and functions of the aisled tetraconch churches in Syria and northern Mesopotamia », *DOP*, 27, p. 89-114.
- KLETTER 2016 : Karen M. KLETTER, « The Christian Reception of Josephus in Late Antiquity and the Middle Ages », in Honora Howell CHAPMAN, Zuleika RODGERS (ed.), *A Companion to Josephus*, Malden, MA, Wiley-Blackwell, p. 368-381.
- KRAELING 1932 : C.H. KRAELING, « The Jewish Community at Antioch », *JBL*, 51, p. 130-160.
- KRAUTHEIM 2018 : F. KRAUTHEIM, *Das öffentliche Auftreten des Christentums im spätantiken Antiochia* (STAC, 109), Tübingen, Mohr Siebeck.
- LANDGRAF 1902 : G. LANDGRAF, « Die Hegesippus-Frage », *Archiv für lateinische Lexikographie und Grammatik*, 12, p. 465-472.
- LANGMUIR 1990 : Gavin LANGMUIR, *Toward a Definition of Antisemitism*, Berkeley, University of California Press.
- LEVENSON 2004 : David B. LEVENSON, « The Ancient and Medieval Sources for the Emperor Julian's Attempt to Rebuild the Jerusalem Temple », *JSJ*, 35.4, p. 409-460.
- LEVI, LEVI 1967 : A. LEVI, M. LEVI, *Itineraria picta: Contributo allo studio della Tabula Peutingeriana*, Rome, L'Erma di Bretschneider.
- LEYERLE 2001 : Blake LEYERLE, *Theatrical Shows and Ascetic Lives: John Chrysostom's Attack on Spiritual Marriage*, Berkeley, University of California Press.
- LIEBESCHUETZ 1972 : J.H.W.G. LIEBESCHUETZ, *Antioch: City and Imperial Administration in the Later Roman Empire*, Oxford, Oxford University Press.
- LIEBESCHUETZ 2015 : J.H.W.G. LIEBESCHUETZ, *East and West in Late Antiquity: Invasion, Settlement, Ethnogenesis and Conflicts of Religion* (Impact of Empire, 20), Leiden, Brill.
- LIEU 1989 : Samuel N.C. LIEU (ed.), *The Emperor Julian: Panegyric and Polemic* (TTH, 2), 2nd ed., Liverpool, Liverpool University Press.
- LUMPE 1968 : Adolf LUMPE, « Zum Hegesipp-Problem », *Byzantinische Forschungen*, 3, p. 165-167.
- MAAS 1900 : W. MAAS, « Die Maccabäer als christliche Heilige », *Monatsschrift für Geschichte und Wissenschaft des Judentums*, 44, p. 145-156.

- MATTHEWS 1994 : J.F. MATTHEWS, « The Origin of Ammian », *CQ*, 44, p. 152-169.
- MAXWELL 2006 : Jaclyn L. MAXWELL, *Christianization and Communication in Late Antiquity: John Chrysostom and His Congregation in Antioch*, Cambridge, Cambridge University Press.
- MAYER 2003 : Wendy MAYER, « John Chrysostom », in John LEEMANS, Wendy MAYER, Pauline ALLEN, Boudewijn DEHANDSCHUTTER (ed.), *Let us Die that we May Live: Greek Homilies on Christian Martyrs from Asia Minor, Palestine and Syria c. 350–c. 450 AD*, New York, Routledge, p. 111-161.
- MCCORMICK 1935 : J.P. MCCORMICK, *A Study of the Nominal Syntax and of Indirect Discourse in Hegesippus* (Patristic Studies, 43), Washington, DC, Catholic University of America Press.
- MEEKS, WILKEN 1978 : Wayne A. MEEKS, Robert L. WILKEN, *Jews and Christians in Antioch in the First Four Centuries of the Common Era*, Ann Arbor, University of Michigan Press.
- MILLER 1964 : K. MILLER, *Itineraria Romana: Römische Reisewege an der Hand der Tabula Peutingeriana*, Stuttgart, Strecker & Schröder.
- MILLER 2013 : Timothy S. MILLER, « Xenodocheion », in Roger S. BAGNALL, Kai BRODERSEN, Craige B. CHAMPION, Andrew ERSKINE, Sabine R. HUEBNER (ed.), *The Encyclopedia of Ancient History*. Consulted online on 22 March 2019.
- MOLHOLT 2005 : Rebecca MOLHOLT, « Mosaic of Hermes Carrying the Infant Dionysos », in Lawrence BECKER, Christine KONDOLEON (ed.), *The Arts of Antioch: Art Historical and Scientific Approaches to Roman Mosaics and a Catalogue of the Worcester Art Museum Antioch Collection*, Worcester, Worcester Art Museum, p. 190-195.
- MORIN 1914-19 : G. MORIN, « L'Opuscule perdu du soi-disant Hégésippe sur les Machabées », *Revue Bénédictine*, 31, p. 83-91.
- MRAS 1958 : Karl MRAS, « Die Hegesippus-Frage », *Anzeiger der Österreichischen Akademie der Wissenschaften in Wien*, 95, p. 143-153.
- NEUSNER 1986 : Jacob NEUSNER, *Judaism, Christianity, and Zoroastrianism in Talmudic Babylonia*, Lanham, MD, University Press of America.
- NICOLET, ILBERT, DEPAULE 2000 : C. NICOLET, R. ILBERT, and J.-C. DEPAULE (eds), *Mégapoles méditerranéennes: Géographie urbaine retrospective* (Collection de l'École française de Rome, 261), Paris, Maisonneuve et Larose.
- NOCK 1954 : A.D. NOCK, « The Praises of Antioch », *Journal of Egyptian Archaeology*, 40, p. 76-82.
- NORMAN 1992 : A.F. NORMAN (trans. and ed.), *Libanius: Autobiography and Selected Letters, Volume I* (LCL, 478), Cambridge, MA, Harvard University Press.
- NORMAN 2000 : A.F. NORMAN, *Antioch as a Centre of Hellenic Culture as Observed by Libanius* (TTH, 34), Liverpool, Liverpool University Press.
- OBERHLEMAN 1991 : S.M. OBERHLEMAN, *Rhetoric and Homiletics in Fourth-Century Christian Literature: Prose Rhythm, Oratorical Style, and Preaching in the works of Ambrose, Jerome, and Augustine* (ACS, 26), Atlanta, Scholars.
- OBERMANN 1931 : J. OBERMANN, « The Sepulchre of the Maccabean Martyrs », *JBL*, 50, p. 250-262.

- O'KEEFE 2000 : John J. O'KEEFE, « 'A Letter that Killeth': Toward a Reassessment of Antiochene Exegesis, or Diodore, Theodore, and Theodoret on the Psalms », *JECS*, 8, p. 83-103.
- POLLARD 2015 : Richard Matthew POLLARD, « The *De Excidio* of 'Hegesippus' and the Reception of Josephus in the Early Middle Ages », *VIATOR*, 46, p. 65-100.
- RAIMONDI 2011 : Milena RAIMONDI, « Ambrogio ed Egesippo nella Roma del IV secolo: una nuova prospettiva per un vecchio problema », *Rivista di storia della Chiesa in Italia*, 65.1, p. 135-147.
- ROBINSON 1837 : George ROBINSON, *Travels in Palestine and Syria*, London, Colburn.
- ROHRBACHER 2002 : David ROHRBACHER, *The Historians of Late Antiquity*, New York, Routledge.
- ROLFE 1964 : J.C. ROLFE, *Ammianus Marcellinus, Volume II* (LCL, 315), Cambridge, MA, Harvard University Press.
- RÖNSCH 1883 : H. RÖNSCH, « Die lexikalischen Eigentümlichkeiten des sogenannten Hegesippus », *Romanische Forschungen*, 1, p. 256-321.
- ROUWHORST 2005 : Gerard ROUWHORST, « The Emergence of the Cult of the Maccabean Martyrs in Late Antique Christianity », in Johan LEEMANS (ed.), *More Than a Memory: The Discourse of Martyrdom and the Construction of Christian Identity in the History of Christianity* (Annua nuntia Lovaniensia, 51), Leuven, Peeters, p. 81-96.
- SANDWELL 2007 : Isabella SANDWELL, *Religious Identity in Late Antiquity: Greeks, Jews and Christians at Antioch*, Cambridge, Cambridge University Press.
- SCHOLZ 1909 : Otto SCHOLZ, « Die Hegesippus-Ambrosius-Frage », *Sdrleks Kirchengeschichtliche Abhandlungen*, 8, p. 149-195.
- SCHOOLMAN 2010 : Edward McCormick SCHOOLMAN, *Civic Transformation of the Mediterranean City: Antioch and Ravenna, 300–800 CE*, PhD Dissertation, University of California, Los Angeles, Los Angeles, CA.
- SHEPARDSON 2008 : Christine SHEPARDSON, *Anti-Judaism and Christian Orthodoxy: Ephrem's Hymns in Fourth-Century Syria* (Patristic Monograph Series, 20), Washington, DC, The Catholic University of America Press.
- SHEPARDSON 2014 : Christine SHEPARDSON, *Controlling Contested Places: Late Antique Antioch and the Spatial Politics of Religious Controversy*, Berkeley, University of California Press.
- SIMON 1986 : Marcel SIMON, *Verus Israel: A Study of the Relations between Christians and Jews in the Roman Empire (AD 135–425)*, Oxford, Oxford University Press.
- SIZGORICH 2009 : Thomas SIZGORICH, *Violence and Belief in Late Antiquity: Militant Devotion in Christianity and Islam* (Divinations: Rereading Late Ancient Religion), Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- SOMENZI 2005 : Chiara SOMENZI, « Affinità di formazione scolastica tra Ambrogio e lo ps. Egesippo? », *Quaderni di Acme*, 73, p. 741-780.
- SOMENZI 2009 : Chiara SOMENZI, *Egesippo – Ambrogio: Formazione scolastica e Cristiana a Roma alla metà del IV secolo* (Studia Patristica Mediolanensia, 27), Milan, Vita e Pensiero.

- SPINKA, DOWNEY 1940 : Matthew SPINKA, Glanville DOWNEY (trans. and ed.), *Chronicle of John Malalas, Books VIII–XVIII: Translated from the Church Slavonic*, Chicago, The University of Chicago Press.
- STENGER 2009 : J. STENGER, *Hellenische Identität in der Spätantike: Pagane Autoren und ihr Unbehagen an der eigenen Zeit* (Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte, 97), Berlin, de Gruyter.
- STERN 1980 : M. STERN, *Greek and Latin Authors on Jews and Judaism*, 3 volumes, Jerusalem, Israel Academy of Arts and Sciences.
- TALBERT 2010 : Richard J.A. TALBERT, *Rome's World: The Peutinger Map Reconsidered*, Cambridge, Cambridge University Press.
- TAPPENDEN 2014 : Frederick S. TAPPENDEN, « On the Difficulty of Molding a Rock: The Negotiation of Peter's Reputation in Early Christian Memory », in Tom THATCHER (ed.), *Memory and Identity in Ancient Judaism and Early Christianity: A Conversation with Barry Schwartz*, (Semeia, 78), Atlanta, SBL, p. 263-288.
- TERNANT 1953 : P. TERNANT, « La θεωρία d'Antioch dans le cadre des sens de l'écriture », *Biblica*, 34, p. 135-158.
- THACKERAY 1967 : Henry St. J. THACKERAY (trans.), *Josephus, The Jewish War, Books I–III* (LCL), Cambridge, MA, Harvard University Press.
- THACKERAY 1957 : Henry St. J. THACKERAY (trans.), *Josephus, The Jewish War, Books IV–VII* (LCL), Cambridge, MA: Harvard University Press.
- THROWER 2008 : Norman J.W. THROWER, *Maps and Civilization: Cartography in Culture and Society*, 3rd ed., Chicago, The University of Chicago Press.
- TRAUBE 1884 : Ludwig TRAUBE, « Zum lateinischen Josephus », *Rheinisches Museum für Philologie*, 39, p. 477-478.
- URBANO 2013 : Arthur P. URBANO, *The Philosophical Life: Biography and the Crafting of Intellectual Identity in Late Antiquity* (Patristic Monograph Series, 21), Washington, DC, The Catholic University of America Press.
- USSANI 1906 : Vincenzo USSANI, « La questione e la critica del così detto Egesippo », *Studi italiani di filologia classica*, 14, p. 245-361.
- USSANI 1933 : Vincenzo USSANI, « Su le fortune medievali dell'Egesippo », *Rendiconti della Pontificia Accademia di Archeologia*, 9, p. 107-118.
- USSANI, MRAS 1960 [1932] : Vincenzo USSANI, Karl MRAS (eds), *Hegesippi qui dicitur historiae libri V* (CSEL, 66), 2 volumes, Vienna, Hölder-Pichler-Tempsky.
- VACCARI 1920 : A. VACCARI, « La θεωρία nella scuola esegetica di Antiochia », *Biblica*, 1, p. 3-36.
- VANDERSPOEL 1995 : John VANDERSPOEL, *Themistius and the Imperial Court: Oratory, Civic Duty, and Paideia from Constantius to Theodosius*, Ann Arbor, University of Michigan Press.
- VINSON 1994 : Martha VINSON, « Gregory Nazianzen's Homily 15 and the Genesis of the Christian Cult of the Maccabean Martyrs », *Byzantion*, 64, p. 166-192.
- VOGEL 1880 : Friedrich VOGEL, *De Hegesippo, qui dicitur, Iosephi interprete*, Munich.

- WALLACE-HADRILL 1982 : D.S. WALLACE-HADRILL, *Christian Antioch: A Study of early Christian Thought in the East*, Cambridge, Cambridge University Press.
- WEBER, CAESAR 1864 : C.F. WEBER, J. CAESAR (eds), *Hegesippus qui dicitur sive Egesippus De Bello Judaico Ope Codicis Cassellani recognitus*, Marburg, Elwert.
- WEBER 1976 : E. WEBER, *Tabula Peutingeriana: Codex Vindobonensis 324*, 2 volumes, Graz, Akademische Druck- und Verlagsanstalt.
- WENZEL 2010 : Aaron WENZEL, « Libanius, Gregory of Nazianzus, and the Ideal of Athens in Late Antiquity », *Journal of Late Antiquity*, 3, p. 264-285.
- WEYMAN 1905-06 : C. WEYMAN, « Sprachliches und Stilistisches zu Florus und Ambrosius », *Archiv für lateinische Lexikographie und Grammatik*, 14, p. 41-61.
- WIERSCHOWSKI 1995 : Lothar WIERSCHOWSKI, *Die regionale Mobilität in Gallien nach den Inschriften des 1. bis 3. Jahrhunderts n. Chr.: Quantitative Studien zur Sozial- und Wirtschaftsgeschichte der westlichen Provinzen des römischen Reiches* (Historia, 91), Stuttgart, Franz Steiner.
- WILKEN 1983 : Robert Louis WILKEN, *John Chrysostom and the Jews: Rhetoric and Reality in the Late 4th Century*, Berkeley, University of California Press.
- WINDHAM 2005 : Anne Leinster WINDHAM, « Small Finds », in Lawrence BECKER, Christine KONDOLEON (ed.), *The Arts of Antioch: Art Historical and Scientific Approaches to Roman Mosaics and a Catalogue of the Worcester Art Museum Antioch Collection*, Worcester, Worcester Art Museum, p. 266-273.
- WRIGHT 1961 : Wilmer Cave WRIGHT, *The Works of the Emperor Julian* (LCL), 3 volumes. Cambridge, MA, Harvard University Press.
- YOUNG 1997 : Frances M. YOUNG, *Biblical Exegesis and the Formation of Christian Culture*, Cambridge, Cambridge University Press.

Ḥnanisho‘ de Beth Qoqa, *Lettre* : édition du texte et traduction

Par

Nicolas Atas, David Phillips, Flavia Ruani

Freie Universität Berlin, Université catholique de Louvain, CNRS

1. Introduction

Le manuscrit 237 du monastère Notre-Dame des Semences à Alqosh¹, un précieux recueil d’auteurs ascétiques et mystiques syro-orientaux daté de 1289 (copié au monastère de Rabban Hormizd, près d’Alqosh, par un certain Isho‘), constitue une mine pour les chercheurs dans le travail d’édition de textes des VII^e et VIII^e siècles ; son exploitation a déjà servi dans des publications déjà parues² et servira encore dans des éditions en

¹ Pour une analyse très détaillée de son contenu, cf. J.-M. VOSTÉ, « Recueil d’auteurs ascétiques nestoriens du VII^e et VIII^e siècle », *Angelicum*, 6, 1929, p. 143-206 ; cf. aussi IDEM, *Catalogue de la bibliothèque syro-chaldéenne du couvent de Notre-Dame des Semences près d’Alqoš (Iraq)*, Rome, 1929, p. 91-92. Le ms. a été transféré à la bibliothèque du monastère chaldéen de Dawra où il a reçu la cote 680 ; cette localisation était toujours d’actualité en 2016, car c’est elle que donne N. KAVVADAS, (éd.), *Joseph Hazzaya, On Providence : Text, Translation and Introduction* (Texts and Studies in Eastern Christianity, 8), Leiden, 2016, p. 33, et elle n’est pas infirmée par la recension de cet ouvrage par E. FIORI, *Zeitschrift für Antikes Christentum*, 22, 2018, p. 371-382, qui y apporte pourtant de larges corrections et mises au point. Nous avons pu accéder au contenu du ms. d’Alqosh grâce à la consultation de la copie photographique que possède l’IRHT à Paris, cf. <http://medium-avance.irht.cnrs.fr/Manuscrits/Voir?idFicheManuscrit=100041082>.

² Notamment par : A. GUILLAUMONT, M. ALBERT, « Lettre de Dadisho‘ Qatraya à Abkosh sur l’hésychia », in E. LUCCHESI, H.D. SAFFREY (éd.), *Mémorial André-Jean Festugière : Antiquité païenne et chrétienne* (Cahiers d’Orientalisme, 10), Genève, 1984, p. 235-245 ; N. KAVVADAS, *op. cit.* ; le ms. d’Alqosh a aussi été utilisé pour des éditions de Jean de Dalyatha, Jean bar Penkayé et Nestorius de Nouhadra (pour les détails, cf.

chantier qui sont annoncées³ ; nous le désignons par le sigle A ici. Trois copies manuscrites en ont été effectuées au XX^e siècle : le Vat. sir. 509, à la demande d'E. Tisserant et J.-M. Vosté⁴ ; le Birmingham, Mingana syr. 601, à la demande d'A. Mingana lui-même⁵ – nous les désignons ici par les sigles V et M respectivement ; la troisième copie, Alqosh, Notre-Dame des Semences, 238⁶ est inaccessible et nous n'avons pas pu la consulter.

Néanmoins, un certain nombre des textes qui sont conservés dans le ms. d'Alqosh restaient à éditer. Nous proposons dans cet article l'édition et la traduction d'une lettre de Ḥnanisho' de Beth Qoqa⁷, le seul écrit de lui qui nous est connu actuellement⁸. Pendant la deuxième moitié du VII^e siècle, notre auteur fut reçu dans l'état monastique par Sabrisho', premier supérieur du monastère de Beth Qoqa⁹, dans l'Adiabène. À la mort de celui-ci, Ḥnanisho' fut nommé supérieur à son tour par le catholicos Georges I (661-680)¹⁰. Les sources hagiographiques lui attribuent des qualités de thaumaturge aussi bien de son vivant qu'après sa mort ; elles le décrivent aussi comme une personne très attentive à faire miséricorde aux nécessiteux¹¹, ce qui peut sembler contradictoire avec sa belle exhortation à l'inaction de la quiétude dans la section [6].

Cette *Lettre*, par sa simplicité profonde, méritait d'être publiée comme témoin d'une pensée monastique où l'humanité de l'auteur prime sur toute systématisation intellectualisante et cela d'autant plus qu'elle est l'unique production encore conservée de lui.

Le témoin A de notre petit texte, suivi des copies du XX^e siècle, porte le titre, très certainement secondaire, de « Lettre » (ܠܘܩܘܬܐ)¹². Rien dans le texte lui-même ne corrobore ce qui est sans doute un artifice éditorial, car il n'y ni indication d'un destinataire éventuel, ni formule

G. KESSEL, K. PINGGÉRA, *A Bibliography of Syriac Ascetic and Mystical Literature* (Eastern Christian Studies, 11), Leuven, 2011, p. 130, 141, 180 – cf. aussi, pour Dadisho' Qatraya et Joseph Ḥazzaya, p. 65-66, 158-159).

³ G. KESSEL, *Syriac Editions and Translations in Progress* [<http://syri.ac/editions> (consulté le 12 janvier 2019)]. Nous allons nous-mêmes nous servir à nouveau du même ms. pour préparer une édition du *Livre du Marchand* de Jean bar Penkayé.

⁴ Décrit par A. VAN LANTSCHOOT, *Inventaire des manuscrits des fonds Vatican (490-631), Barberini Oriental et Neofiti* (Studi e Testi, 243), Rome, 1965, p. 40. Le ms., copié à Alqosh en l'an 1928 par le diacre Joseph Abouna, est numérisé et accessible sur le site de la Bibliothèque Vaticane : https://digi.vatlib.it/view/MSS_Vat.sir.509.

⁵ Décrit par A. MINGANA, *Catalogue of the Mingana Collection of Manuscripts*, vol. 1, Cambridge, 1933, p. 1146-1153 (copie achevée le 17 décembre 1932 à Alqosh par le diacre Paul Kasha, fils d'Hormizd).

⁶ VOSTÉ, *Catalogue*, p. 92 (ms. copié le 10 mars 1909 à Alqosh par le diacre Joseph Abouna).

⁷ J.-M. VOSTÉ, « Recueil d'auteurs ascétiques », désigné comme le n° XII, p. 151-152.

⁸ Pour une bibliographie complète, cf. KESSEL, PINGGÉRA, *Bibliography*, p. 102.

⁹ Cf. T.A. CARLSON, « Beth Qoqa » in *The Syriac Gazetteer*, dernière modification 9 décembre, 2016, <http://syriaca.org/place/611>.

¹⁰ Cf. K. PINGGÉRA, « Henanisho von Bet Qoqa », in F.W. BAUTZ, T. BAUTZ (éd.), *Biographisch-Bibliographisches Kirchenlexikon*, vol. 23, Nordhausen, 2014, col. 655-656 ; F. NAU, « À propos d'un feuillet d'un manuscrit arabe – La mystique nestorienne – Religion et mystique chez les musulmans », *Le Muséon*, 43, 1930, p. 112 ; A. RÜCKER, « Aus dem mystischen Schrifttum nestorianischer Mönche des 6-8 Jahrhunderts », *Morgenland. Darstellungen aus Geschichte und Kultur des Ostens*, 28, 1936, p. 43.

¹¹ Cf. A. MINGANA, *Sources syriaques. Vol. I : Mšiḥa-Zkha (texte et traduction) ; Bar-Penkayé (texte)*, Leipzig, 1908, p. 240-245 ; A. SCHER, « Analyse de l'histoire du couvent de Sabrišo de Beith Qoqa », *Revue de l'Orient chrétien*, 2^e série, 1/11, 1906, p. 188-189.

¹² Les titres de A et V sont en rouge et ne sont pas lisibles dans les copies auxquelles nous avons eu accès et nous avons dû recourir aux descriptions mentionnées en n. 1 et n. 4 pour suppléer ces lacunes.

de salutation. À la ligne 10, Hnanisho' s'adresse, en utilisant la 2^e personne du pluriel, à « mes frères », ensuite il passe à 2^e personne du singulier dans les lignes 37 à 54, mais termine son texte avec le pluriel. Ceci trahit le fait qu'il s'agit bien plutôt d'une courte admonition, ou exhortation, plus que d'une vraie lettre.

Une autre observation du point de vue littéraire peut être faite. La série de vingt imprécations que l'auteur s'adresse à lui-même en commençant toujours par « Malheur à moi » et qui occupe une très large place dans ce petit écrit donne un caractère psychologique assez intense. En se lamentant sur ses manquements, il incite par implication ses lecteurs à se comporter autrement.

Robert Beulay a déjà relevé quelques thèmes intéressants de la *Lettre*¹³, dont l'utilisation d'une prière courte à répéter sans cesse. Il a relevé aussi la division tripartite de l'homme en corps, âme et esprit ([6] lignes 54-55) et pense faire le lien avec les « trois Hypostases de la Trinité » en renvoyant au *Livre des degrés* (IV^e s.)¹⁴. La correspondance entre les deux textes mérite d'être signalée : les deux parlent de la paix intérieure qui résulte de l'accord entre les différentes parties de l'être humain : dans le *Livre des degrés*, entre « l'homme extérieur » et « l'homme intérieur » et, dans la *Lettre*, entre ses parties constituantes. C'est pour cette raison qu'il nous semble que ܡܘܨܘܠܐܐ, désigne plutôt la triade anthropologique « corps – âme – esprit » que la Trinité ici.

Une particularité chez Hnanisho' pourrait être sa notion du cœur (ܡܘܨܘܠܐܐ). Chez les autres auteurs syriaques, le cœur est le siège de l'intelligence, mais il essentiellement neutre quant à son inclination vers le bien et le mal : le travail du moine consiste à le diriger dans la bonne direction¹⁵. La section [5] de la *Lettre*, tout en utilisant l'idée classique de la nécessaire purification du cœur, semble lui attribuer une valeur intrinsèque qui est mauvaise puisque, à la ligne 50, elle parle de la « mise à mort » du cœur, comme si le cœur, et non seulement ses intentions mauvaises, devait être dompté.

Une autre idée propre serait la progression spirituelle où la quiétude (ܡܘܨܘܠܐܐ) fait naître l'humilité, qui à son tour engendre la pureté du cœur (ligne 46). Le lien entre humilité et pureté du cœur est bien attesté ailleurs, notamment chez Dadisho'¹⁶, mais le lien de cause à effet entre la solitude et l'humilité, comme un de ses fruits directs, est à signaler.

On trouve chez Hnanisho' plusieurs similarités avec les écrits de son contemporain Dadisho' Qatraya, dont certaines œuvres sont aussi conservées dans le ms. d'Alqosh et dont le nom a été retenu par le copiste dans le colophon pour donner un titre à l'ensemble du contenu qui est en réalité plus diversifié¹⁷. L'entame du billet qui exprime l'idée que les choses de ce

¹³ R. BEULAY, *La lumière sans forme* (l'Esprit et le Feu), Chevetogne, [1987], p. 211.

¹⁴ M. K MOSKO (éd.), *Liber graduum* (Patrologia Syriaca, 1.3) 28, Paris, 1926, col. 792 ; cf. aussi la traduction récente de R.A. KITCHEN, M.F.G. PARMENTIER, *The Book of Steps. The Syriac Liber Graduum* (Cistercian Studies Series, 196), Kalamazoo (Mi.), 2004, p. 315-316.

¹⁵ R. BEULAY, *op. cit.*, p. 42-48.

¹⁶ DADISHO' QATRAYA', *Commentaire sur le Paradis des Pères*, I, 34, 49, 84, par exemple (nous renvoyons à l'édition préparée par D. PHILLIPS qui paraîtra prochainement dans les *Sources chrétiennes*). Sur le concept de quiétude dans Dadisho' Qatraya, voir entre autres F. DEL RÍO SÁNCHEZ, « Dadišo' du Qatar et la quiétude », in A. DESREUMAUX (éd.), *Les mystiques syriaques* (Études syriaques, 8), Paris, 2011, p. 87-98.

¹⁷ J.-M. VOSTÉ, « Recueil d'auteurs ascétiques », p. 143-145. De Dadisho', on y retrouve en fait les *Discours sur la quiétude*, dont l'édition la plus récente a été préparée par F. DEL RÍO SÁNCHEZ, *Los Cinco Tratados sobre la Quietud (Selyā) de Dādīšō' Qatrāyā*, (Aula Orientalis. Supplementa, 18), Barcelone, 2001, et la *Lettre à Abkosh*, éditée par A. GUILLAUMONT, M. ALBERT, *op. cit.*, p. 235-245, et par D. PHILLIPS, « Dadisho' Qatraya's

monde sont le contraire (ܩܘܠܘܢܐ) du chemin vers Dieu, trouve un écho dans un long développement chez Dadisho' dans son *Commentaire sur le Paradis des Pères*¹⁸ sur le concept que l'Antéchrist est le contraire du Christ que Dadisho' distingue de l'« opposé » (ܩܘܠܘܢܐ). La progression dans la connaissance spirituelle selon le degré de justice du moine, épinglé par Beulay¹⁹, se trouve également chez Dadisho' dans ce même *Commentaire* (I, 79) où il se fonde sur l'autorité d'Évagre et de Jean d'Apamée pour exprimer cette opinion.

On signalera de même l'importance que Ḥnanisho' donne à l'expérience réelle plus qu'à la connaissance livresque – même s'il s'agit d'un thème monastique habituel – que l'on trouve également chez Dadisho', tout comme la préférence à la parole « rude » plutôt qu'aux discours éloquents (ligne 55-56)²⁰.

Ḥnanisho' est donc bien de son temps²¹, mais avec des accents qui lui sont propres.

Letter to Abkosh: the text according to MS Baghdad Archbishopric of the East n° 210 with critical notes and a translation », *BABELAO*, 4, 2015, p. 201-223.

¹⁸ DADISHO' QATRAYA, *Commentaire sur le Paradis des Pères*, I, 72.

¹⁹ *Ibidem*.

²⁰ DADISHO' QATRAYA, *Lettre à Abkosh* [2], [6] (A. GUILLAUMONT, M. ALBERT, *op. cit.*, p. 242, 244 ; D. PHILLIPS, « Dadisho' Qatraya's *Letter to Abkosh* », p. 227, 231) ; *Commentaire sur le Paradis des Pères*, II, 235, 291.

²¹ Pour une réflexion sur la mystique syro-orientale de l'époque de Ḥnanisho', voir S. CHIALÀ, « Les mystiques syro-orientaux : une époque ou une école ? », in A. DESREUMAUX (éd.), *Les mystiques syriaques* (Études syriaques, 8), Paris, 2011, p. 63-78.

Conspectus siglorum

- A Alqosh, Notre-Dame des Semences 237 (daté 1289), ff. 87v-89v²²
 M Birmingham, Selly Oak Colleges, Mingana syr. 601 (daté 1932), ff. 90v-92v²³
 V Città del Vaticano, Vat. sir. 509 (daté 1928), ff. 65r-66v²⁴

Notes sur l'édition

Nous éditons les manuscrits A, M et V, en utilisant un apparat négatif. Nous adoptons les points diacritiques de A et signalons dans l'apparat les variantes des autres témoins uniquement quand la divergence dans leur vocalisation contredit A. Nous ne considérons pas comme variantes les variantes orthographiques. La division du texte en paragraphes est la nôtre.

²² Ces folios correspondraient au cahier 8, p. 6 à 10, signalé par VOSTÉ, « Recueil d'auteurs ascétiques », p. 151. La numération des folios présente néanmoins quelques problèmes : A n'est pas numéroté et VOSTÉ, « Recueil d'auteurs ascétiques », p. 144, donne les références aux cahiers dont il est composé ; une main a ajouté des numéros de page continus en chiffres occidentaux dans la copie de l'IRHT que nous avons ignorés.

²³ Cette copie moderne, tout comme la suivante, possède une foliotation par lettres-chiffres syriaques qui commence au f. 1v au lieu de commencer par le r, sans doute parce que les copistes le laissaient blanc pour protéger le contenu. Vosté, « Recueil d'auteurs ascétiques », p. 145 n. 3 signale ce phénomène dans les mss « chaldéens ». Nous avons imposé la numérotation classique pour les mss syriaques. Ces folios correspondent donc aux folios ܫ- ܫܢ notés sur les feuillets verso du manuscrit.

²⁴ Pace VOSTÉ, « Recueil d'auteurs ascétiques », p. 151, qui indique les ff. 64v-66r. Ces folios correspondent aux chiffres ܫܘ-ܫܘܢ notés sur les feuillets verso du manuscrit.

דתתת. מן מן סוה דגלס. מלכ דזנמס דתתת. מן מן דתתת. ^{A88v} |
 דגלס. מלכ דל ממשנ דגלס לנת מנסה לה דלס. מלכ דתתת דל
 מוס. מלכ מן דנת תזש דנת מלכ דתתת. דתתת דתת. מן
 חלס. דתתת מן מן מן ^{M91v} | קתתת. מלכ מן דתתת דתתת. מן
 דתתת. מן מן מן דתתת : מלכ מן דתתת מן מן דתתת. מן מן
 תתת. מן מן מן דתתת : מלכ מן דתתת ³⁴ | מן מן דתתת. מן
 דתתת מן מן מן. מלכ דתתת מן מן דתתת. מלכ מן דתתת מן
 מן דתתת. מן מן מן דתתת מן. מלכ מן דתתת : מן מן מן
 חלס. מן מן דתתת. מן מן.

[3] דתתת מן מן מן : מן מן דתתת דתתת דתתת : מן מן
 דתתת מן דתתת. מן מן מן דתתת. מן מן דתתת מן. מן
 דתתת דתתת. מן מן דתתת. מן מן דתתת. מן מן דתתת
 דתתת. מן מן דתתת. מן מן דתתת. מן מן דתתת. מן מן
 דתתת.

[4] דתתת מן מן מן. מן מן מן מן. מן מן מן. מן מן מן. ^{A89r} |
 מן מן דתתת מן מן מן. מן מן מן דתתת. מן מן מן דתתת.
 מן מן מן ^{V66v} | ³⁵ דתתת מן מן מן. מן מן מן מן. מן
 מן מן מן דתתת מן מן.

[5] מן מן מן מן ³⁶ * | מן מן מן מן. מן מן מן מן. מן
 מן מן מן ^{M92r} | מן מן מן מן.

³⁷ | מן מן מן מן. מן מן מן מן. מן מן מן מן. מן מן מן
 מן מן מן מן. מן מן מן מן. מן מן מן מן. מן מן מן מן.
 מן מן מן מן. מן מן מן מן. מן מן מן מן. מן מן מן מן.
 מן מן מן מן. מן מן מן מן. מן מן מן מן. מן מן מן מן.
 מן מן מן מן. מן מן מן מן. מן מן מן מן. מן מן מן מן.
 מן מן מן מן. מן מן מן מן. מן מן מן מן. מן מן מן מן.
 מן מן מן מן.

³⁴ M |
³⁵ + V per dittographiam
³⁶ + * in margine AMV
³⁷ M ante correctionem |
³⁸ > V

[6] ^{A89v} | תכלית דתכלית. אמר מן דאשר חקני דעלמז חלס. מהני להנין
 דעלמז מן תכלית דתכלית דתכלית. דתכלית דתכלית דתכלית דתכלית.
 קיצו מהני מהני. אמר מן דתכלית דתכלית דתכלית דתכלית.
 דתכלית דתכלית דתכלית דתכלית. מהני דתכלית דתכלית
 מהני:

[7] חזו מהני דתכלית דתכלית. מהני דתכלית דתכלית. מהני
 דתכלית.

[8] מהני דתכלית דתכלית. מהני דתכלית דתכלית. מהני
 דתכלית דתכלית דתכלית דתכלית דתכלית דתכלית דתכלית

3. Traduction

Lettre de Mar Hnanisho', supérieur du monastère de Beth Qoqa

[1] Ceci est le principe de mes paroles : toutes les choses de ce monde sont le contraire du chemin du Christ. Toutes les choses de ce monde, tout comme elles cachent au fœtus, enfermé dans le sein [maternel], ce qui est naturel, de même elles cachent à l'entendement la lumière véritable du chemin du Christ, tant l'intellect est lié et ligoté par les choses de ce monde, qu'elles soient grandes ou petites. Tout comme le fœtus, lorsqu'il sort du sein [maternel], grâce à la lumière de ce soleil qui est dehors, voit les choses de ce monde, en grandissant petit à petit jusqu'à arriver à atteindre leur limite, selon la mesure de sa connaissance, de même l'homme, quand il [re]naît [en passant] du monde physique au monde spirituel, commence à voir les choses spirituelles, en grandissant dans la connaissance spirituelle en fonction de la mesure de sa pureté et de sa sainteté.

[2] Quant à moi, mes frères, je me lamente d'avoir tant travaillé avec un mauvais maître tous les jours de ma vie. Me voici gémissant comme un homme qui aurait détruit ses biens. Je vais donc m'asseoir et pleurer sur moi-même pour ce dont ma volonté m'a privé :

Malheur à moi, à quel point le monde m'a étranglé par ses désirs !

Malheur à moi, à quel point j'ai passé mes jours vainement !

Malheur à moi, combien ai-je servi ce monde par les vanités de mes occupations !

Malheur à moi, combien ai-je humilié cette âme rachetée par le sang du Christ !

Malheur à moi, combien ai-je abaissé cette brebis sauvée par la mise à mort du Christ !

Malheur à moi, combien ai-je souillé cette belle colombe par la vue et l'audition hideuses de ce monde !

Malheur à moi de ne pas pouvoir lever les yeux pour regarder vers Dieu ! Car de même que le serviteur qui a commis une faute ne peut pas lever les yeux pour regarder vers son maître, mais il baisse la tête de honte, ainsi est l'âme quand elle a péché et a commis une faute devant Dieu. Elle n'arrive pas à lever les yeux pour regarder vers Dieu. Voici ce qui arrive à une créature vivante lorsqu'elle commence à être dans la crainte de Dieu.

Malheur à moi parce que l'amour des frères charnels est devenu plus grand à mes yeux que l'amour du Christ !

Malheur à moi d'avoir abandonné l'amour du Père qui est aux cieus et de m'être lié à l'amour des pères charnels !

Malheur à moi d'avoir haï les plaisirs et les délices du monde qui ne passe pas et d'avoir aimé les plaisirs et les délices du monde qui ne persiste pas !

Malheur à moi de m'être complu dans la compagnie des hommes plus que dans la compagnie de Dieu !

Malheur à moi d'avoir aimé la vue des hommes plus que la vue de Dieu !

Malheur à moi d'avoir chéri la gloire des hommes plus que la gloire de Dieu !

Malheur à moi de ne pas pouvoir lever les yeux pour regarder vers Dieu parce que je me sens honteux devant lui !

Malheur à moi lorsque le Fils de l'homme siégera sur son trône de gloire pour rendre jugement³⁹ et demander des comptes à tous ceux qui auront méprisé ses lois et n'auront pas respecté ses commandements !

Malheur à moi quand les secrets des hommes seront dévoilés et tout ce qui était caché viendra au grand jour !

Malheur à moi quand le Juge détournera des mauvais son visage en leur disant : « Je ne vous connais pas⁴⁰ » !

Malheur à moi quand on m'expulsera dans les ténèbres extérieures, là où il y a des pleurs et des grincements de dents⁴¹ et il n'y aura personne pour intercéder en ma faveur afin qu'on me relâche !

Malheur à moi quand l'âme gémera avec le corps à cause des souffrances et des maux qui l'entoureront et elle n'aura pas de répit d'où que ce soit ! C'est à juste titre que toutes ces imprécations me conviennent.

En conclusion, malheur à moi !

[3] Maintenant, moi qui suis faible, j'implore chacun qui veut s'approcher de la doctrine du Christ : qu'il ne se lie à rien de ce monde, ni aux choses cachées, ni aux choses visibles de celui-ci et qu'il ne se préoccupe de rien si ce n'est de comment plaire à Dieu. Je ne dirai qu'une seule chose : si un homme ne s'éloigne pas du monde autant que possible et ne renonce aux choses cachées et visibles de celui-ci, il ne sera pas en mesure de prendre le chemin du Christ. À lui soit la gloire pour les siècles des siècles, amen.

[4] Ô frère, aime la solitude même si tu es trop faible pour faire tout ce qui lui est approprié. Une unique prière qu'un homme offre à Dieu dans la solitude est meilleure que cent offices qu'il accomplit parmi les hommes. Car en vérité, le labeur de cent jours dans l'agitation et la compagnie des hommes n'a pas de poids en comparaison avec le moine qui jeûne et officie en ne dormant qu'une seule nuit⁴².

[5] Prie ceci continuellement en solitaire : « Ô Dieu, rends-moi digne de ressentir le deuil⁴³ dans mon cœur ». Cette prière te fera entrer dans les mystères du Christ pour autant que tu te soucies de son sens dans ta pratique. Dans le labeur parmi les hommes il y a de la fierté, tandis que dans la faiblesse pratiquée dans la quiétude, il y a le brisement du cœur. Sans la quiétude, le cœur ne devient pas humble et sans humilité le cœur n'est pas nettoyé des impulsions confuses ; en effet, à cause de celles-ci, la pratique du moine n'est que poussière et cendre⁴⁴. Méprise ceux qui s'enorgueillissent de vêtements ornements, de l'office de l'assemblée et du dressage de la table⁴⁵. La solitude nous fait communier à l'intelligence divine et nous rapproche de la limpidité⁴⁶ de l'intellect sans entrave en peu de temps. Car un lieu désertique, à

³⁹ Cf. Mt 19, 28.

⁴⁰ Mt 7, 23.

⁴¹ Cf., par exemple, Mt 8, 12.

⁴² Sans doute par semaine.

⁴³ « Celui qui porte le deuil (مُتَلَمِّد) » est devenu une des désignations par excellence du moine dans la littérature monastique syriaque.

⁴⁴ Cf. Gn 18, 27.

⁴⁵ C'est la critique, fréquente chez les mystiques, de la vanité des clercs.

⁴⁶ Le « lieu de la limpidité » est un des stades de l'ascension spirituelle. La terminologie est celle de Jean le Solitaire et équivaut à l'« impassibilité accomplie » d'Évagre (cf. BEULAY, *La lumière sans forme*, p. 23, 100-

cause de la privation importante qui y règne, nous fait acquérir la mise à mort du cœur⁴⁷, assujettit le cœur et le mélange avec Dieu, car par nécessité le regard est constamment tourné vers lui jour et nuit. Ne compare donc pas les merveilles et les signes qui s'accomplissent dans le monde entier avec le fait qu'un homme demeure avec science dans la quiétude.

[6] Préfère l'inaction de la quiétude au fait de rassasier les affamés du monde entier ou de ramener la multitude des peuples de l'erreur vers l'adoration de Dieu. Sois en paix avec toi-même, en accord avec la triade qui est en toi : le corps, l'âme et l'esprit, plutôt que d'apaiser par ton enseignement ceux qui sont en colère. Préfère la rudesse de la parole accompagnée de la science de l'expérience intérieure, aux flots du Gihon⁴⁸ de ton enseignement qui [vient] de la confiance en l'ouï-dire et en l'écrit⁴⁹.

[7] Mes frères, la durée de notre vie est courte et notre métier est long et difficile, mais les bienfaits qui nous sont promis sont indicibles.

[8] Malheur à nous qui ne connaissons pas nous-mêmes la discipline à laquelle nous sommes conviés et estimons que cette vie d'affliction au rang des bêtes sauvages est quelque chose.

Fin.

101, 104-105, et aussi G. BUNGE, « Le "lieu de la limpidité". À propos d'un apophtegme énigmatique : Budge II, 494 », *Irénikon*, 55, 1982, p. 7-18).

⁴⁷ Cf. Introduction.

⁴⁸ L'un des grands fleuves qui entourent le Jardin d'Eden, cf. Gn 2, 13.

⁴⁹ Littéralement « encre ».

The Old Syriac Versions of the Gospels. A Status Quaestionis (From 1842 to the Present Day)

by

Jean-Claude Haelewyck

University of Louvain, Louvain-la-Neuve

The Old Syriac versions of the Gospels¹ were transmitted by three manuscripts, namely the MSS. London, British Library, Add. 14451, Sinai, Syriac 30, and Sinai, New Finds Syriac 37 + 39. Their text is related to and precedes that of the Peshitta. The first version, the Curetonian (C or syr^c), is named after its first editor, William Cureton; the second version, the Sinaiticus (S or syr^s), after the name of the monastery where it was discovered, while S. Brock has attributed the siglum NF (New Finds) to the third version.

The original French version of this article entitled “*Les vieilles versions syriaques des Évangiles*” appeared in J.-C. HAELEWYCK (ed.), *Le Nouveau Testament en syriaque* (études syriaques, 14), Paris, Geuthner, 2017, p. 67-113.

¹ In the direct tradition, no vestige of the Old Syriac version(s) has been preserved for the Acts and for the Pauline Epistles. However, there are some traces in the Patristic tradition: for the Acts, in a commentary of Ephrem († 373) known from an Armenian chain (a text close to D.05) and for Paul, from quotations of around 15 authors including Ephrem (an Armenian translation of a commentary of Paul; a text close to the *Boernerianus*). Given that the Catholic Epistles and the Apocalypse took time to occupy their place in the Syriac churches, it is natural that they left no trace in the Old Syriac versions.

1. Manuscripts and Editions

1.1. *The Old Syriac Curetonian Version (C or syr^c)*

Among the manuscripts from the monastery of the Virgo Deipara of Deir es-Surian (Egypt), acquired in 1842 by the archdeacon Tattam, were fragments of similar size (about 30 cm. x 24 cm.) originating from a manuscript that contained the four Gospels. These fragments were bound with some others to form a fake collection of the Gospels. After the manuscript made its way to the British Museum on 1st March 1843, the fragments belonging to the same manuscript of the Gospels were separated from the others and then bound in turn to form the actual manuscript Add. 14451². In 1848, William Cureton, assistant curator at the British Library, prepared a limited edition meant for private circulation among specialists³. Ten years later, in 1858, his *editio princeps* containing a first analysis of the principal variants in relation to the text of the Peshitta appeared⁴. In his catalogue of 1870, William Wright⁵ gave a first complete codicological description of it. Shortly afterwards, three additional folios of the manuscript were discovered in Berlin: Staatsbibliothek MS. Orient. Quart. 528 (fol. 1, 128, 129)⁶. They were first edited by Roediger in 1872⁷ and later on by W. Wright⁸. In 1904, Burkitt⁹ edited all that was known until then. His edition remained the standard reference edition for a long time, until the discovery of a final folio of the manuscript (containing Lk 16:13-17:1) at the same monastery of Deir es-Surian in 1987 by McConaughy¹⁰.

The fake collection contains, in fol. 88r, a note indicating that the manuscripts belonging to the convent of the church of the *Deipara* of the Syrians were repaired in the year 1533 of the Greeks i.e., in 1221/1222¹¹. We therefore know the date when the fragments were put together to constitute the fake collection. Another note, in fol. 1r, in a cursive handwriting of the 10th century, indicates that the manuscript belonged to a monk by the name of Ḥābibai who donated it to the monastery¹². These are the only chronological indications present in the manuscript. However, based on the opinions of scholars who have studied the manuscript, the writing dates from the 5th century. But when it comes to precision, divergence regarding its

² The other fragments were added to the manuscripts to which they originally belonged.

³ CURETON 1848; the variants are discussed in p. vi-lxiii.

⁴ CURETON 1858.

⁵ WRIGHT 1870, Part I, p. 73-75 (cod. CXIX).

⁶ See <http://digital.staatsbibliothek-berlin.de/werkansicht>

⁷ ROEDIGER 1872.

⁸ WRIGHT undated.

⁹ BURKITT 1904a.

¹⁰ MCCONAUGHY 1987; it is folio 2 of the 17th quire. See BROCK, VAN ROMPAY 2014, p. 379 (fragment 9).

¹¹ ܡܘܨܝܘܢܐ ܕܥܘܢܝܘܢܐ ܕܡܘܨܝܘܢܐ ܕܡܘܨܝܘܢܐ ܕܡܘܨܝܘܢܐ ܕܡܘܨܝܘܢܐ ܕܡܘܨܝܘܢܐ etc.

¹² ܡܘܨܝܘܢܐ ܕܥܘܢܝܘܢܐ ܕܡܘܨܝܘܢܐ ܕܡܘܨܝܘܢܐ ܕܡܘܨܝܘܢܐ ܕܡܘܨܝܘܢܐ ܕܡܘܨܝܘܢܐ ܕܡܘܨܝܘܢܐ etc.

date becomes apparent: Burkitt¹³ dates it to the beginning of the 5th century, Cureton¹⁴ toward the middle and Wright¹⁵ toward the end.

The manuscript contains 88 folios written in Estrangelo in two columns (from 22 to 26 lines). Folios following the fol. 38, 40, 51, 52, 53 and 72 are missing. The folios 12-15 and 88 are later additions (dating from the 12th and 13th centuries), which complete, based on the Peshitta, the passages missing from Mt (8:23-10:31) and Lk (24:44-53) respectively; the final folio (88) is a palimpsest¹⁶. The quires were signed in Syriac letters (so in fol. 43r). The original number of folios is estimated to be 180, divided into 18 quires¹⁷. It is therefore a little less than the half of the text of the Gospels that has been preserved. They are arranged in an unusual order: Mt – Mk – Jn – Lk with the following contents:

Matthew: 1:1 – 8:22; 10:32 – 23:25a

Mark: 16:17b-20 immediately followed by

John: 1:1-42; 3:5b – 8:19a; 14:10b-12a, 15b-19a, 21b-24a, 26b-29a

Luke: 2:48b – 3:16a; 7:33b – 24:44a

The title of the entire set has fortunately been preserved at the top of the Gospel of Matthew.¹⁸ Indeed, in fol. 1v, we find the words ܡܬܘܨܘܢܐ ܕܡܬܘܨܘܢܐ ܕܡܬܘܨܘܢܐ, namely “Gospel of the separate (books). Matthew”¹⁹. The Gospel of the separate books as opposed to the “Gospel of the mixed books” (ܡܬܘܨܘܢܐ ܕܡܬܘܨܘܢܐ), namely the *Diatessaron*.

1.2. The Old Syriac Sinaiticus Version (*S* or *syr^S*)

The manuscript Sinai, Syriac 30 is a palimpsest from St. Catherine’s Monastery at Mount Sinai containing in *scriptio inferior* the text of the four Gospels (with the lacuna, see further below). It was spotted for the first time by Agnes Smith Lewis and her sister Margaret Gibson who took some photos of it in 1892. During a new trip in 1893, some more photos were taken, whereas Bensly, Rendel Harris, and Burkitt transcribed the text on the spot with the aid of reagents. Their edition appeared in 1894²⁰. The same year, A. Smith Lewis gave a rather succinct description of the manuscript in her catalogue of Syriac manuscripts from Mount Si-

¹³ BURKITT 1904a, vol. 2, p. 13.

¹⁴ CURETON 1858, p. iv.

¹⁵ WRIGHT 1870, p. 73.

¹⁶ The inferior text of the palimpsest contains Lk 1:65-80 in its Peshitta form.


¹⁷ For details on the division into quires and folios, see BURKITT 1904a, p. 9-12.

¹⁸ The running headings, explicits, and incipits, when they are preserved, read either “Gospel of” or simply “of” followed by the name of the evangelist.

¹⁹ The fact that the word ܡܬܘܨܘܢܐ seems to have been written without the plural marker *seyome* and that the manuscript happens to be slightly damaged at a place just ahead of the name of the evangelist had prompted Cureton (CURETON 1858, p. vi) to translate the words by “The Distinct Gospel of Matthew” (he restored a ܐ before ܡܬܘܨܘܢܐ), which he interpreted as referring to a repartition of the Gospel of Matthew based on the annual liturgical cycle. This hypothesis was quickly discarded as the manuscript does not possess any liturgical features. Moreover, BURKITT 1904a, p. 33, has pointed out that the *seyome* are found not over *riš*, but over *mim* (one of the two dots is still visible).

²⁰ BENSLY, RENDEL HARRIS, BURKITT 1894. It is upon this edition that Albert Bonus based his comparison of the two Old Syriac versions, see BONUS 1896.

nai²¹, along with an English translation²². Between 1895 and 1906, A. Smith Lewis returned multiple times to Mount Sinai to complete and improve her previous readings, thanks to new reagents; these revisions led to new publications²³. Finally, in 1910, her definitive edition appeared²⁴, which became the standard reference edition²⁵. For a comprehensive overview, it should be mentioned that in 1930, A. Hjelt published a photographic edition of the manuscript²⁶. Today, it is not anymore possible to verify readings of the text as the reagents have irredeemably damaged the manuscript²⁷.

The superior text of the manuscript is dated (fol. 181v) to the year 1009 of the Greeks i.e., to 697/698 of the Common Era according to A. Smith Lewis, or to the year 1090 of the Greeks i.e. 778/779 of the Common Era according to Harris and Burkitt²⁸. It was written by John the Recluse “at the monastery of Ma’arrat Mesren in the district of Antioch”. It contains  (“Selected Stories about Holy Women”). To do this, John the Recluse used parts of five older manuscripts including 142 folios from an *Evangelion da-Mepharreshe*²⁹ which, based on the palaeography, dates from the beginning of the 5th century, more probably from the end of the 4th century.

The current 142 folios are what remains of the 166 folios of the original manuscript. They are divided into 17 quires comprising of 8 to 10 folios³⁰ with a text written in two columns. Here is what has been preserved from the text of the Gospels (in the order Mt – Mk – Lk – Jn)³¹:

Matthew: 1:1 – 6:10a; 8:3b – 12:4a ; (12:4b-6a); 12:6b-25a; (12:25b-30a); 12:30b – 16:15a; 17:11b – 20:24; 21:20b – 25:15a; (25:15b-17a); 25:17b-20a; (25:20b-25a) ; 25:25b-26a; (25:26b-31); 25:32-33a; (25:33b-37); 25:38 – 28:7a.

Mark: 1:12b-44a; 2:21b – 4:17a; 4:41b – 5:26a; 6:5b – 16:8 [omission of 16:9-20].

Luke: 1:1-16a; 1:38b – 5:28a; 6:12b – 24:52.

John: 1:25b-47a; 2:16 – 4:37; 5:6b-25a; 5:46b – 18:31a; 19: 40b – 21:25.

²¹ SMITH LEWIS 1894a, p. 43-47.

²² SMITH LEWIS 1894b.

²³ SMITH LEWIS 1896 and 1897.

²⁴ SMITH LEWIS 1910.

²⁵ It replaces the edition of BURKITT 1904a, which did not benefit from the subsequent corrections by Smith Lewis.

²⁶ HJELT 1930.

²⁷ However, some new techniques implemented in the library of the St. Catherine’s Monastery (see www.sinaipalimpsests.org) enables us to recover certain readings.

²⁸ There is in fact a lacuna at the end of the line after the word ܨܘܢ “9”. Harris and Burkitt think that the word should be completed and read ܨܘܢܐ “90”, even though Smith Lewis (SMITH LEWIS 1910, p. x) has put forward the hypothesis (accepted by HATCH 1946, p. 97) that the word ended with a flourish (they occur frequently in the manuscript).

²⁹ To this are added 4 folios containing fragments of the Gospel of John in Greek uncials from the 4th or 5th century, 20 folios containing the *Acts of Thomas* in Syriac from the 5th century, 4 folios of a Syriac *Transitus Mariae* from the 5th or 6th century, and 12 folios containing Syriac fragments of unidentified Greek homilies dating from the 6th century. See BURKITT 1904a, vol. I, p. 22.

³⁰ BURKITT 1904a, II, p. 23-27.

³¹ The passages in parentheses are partly illegible.

The colophon of the manuscript has been preserved (fol. 139v). Only the first words have been retained here (before the usual plea for forgiveness on the part of the copyist): ܐܠܗ ܪܫܘܢܐ ܡܫܘܝܬܐ ܡܫܘܨܠܐ ܪܘܚܘܠܐ ܪܘܨܘܨܐ . ܩܝܝܡܘ ܕܡܫܝܚܐ ܕܡܫܝܚܐ ܕܡܫܝܚܐ . Once again “Gospel of the separate (books)” as opposed to the *Diatessaron*. We should also notice the unusual form of the Doxology: “Glory to God and his Messiah and to his Holy Spirit”, with the Holy Spirit in feminine. This unconventional formulation suggests that the copying was done prior to the major controversies that had shaken the Syriac Church in the 5th century. Both the palaeography and the colophon thus indicate that the manuscript of the Old Syriac Sinaiticus version was produced no later than the beginning of the 5th century.

There are some remarkable features of the text of the Gospels in the Sinaiticus version. The longer ending of Mark (Mk 16:9-20) is absent, as is the pericope of the adulterous woman in Jn 7:53 – 8:11, as well as the words of Jesus on the cross “Father, forgive them for they do not know what they are doing” in Lk 23:34a. In Jn 18:13-24, a pericope that recounts the appearance of Jesus before Annas and the denial of Peter, the order of the verses is jumbled up (13, 24, 14, 15, 19-23, 16-18) and presents the events in a more satisfactory order from a logical point of view. Still in Jn, the verse 5:4, which mentions the presence of the angel at the pool in Bethesda, could be absent in the Sinaiticus³². We will allude to these differences once again while discussing the links between the witnesses of the Old Syriac and between these ones and the *Diatessaron*.

Finally, it should be noted that the Sinaiticus and the Curetonian were reedited in 2002 by Kiraz under a synoptic form line by line; their text is compared with that of the Peshitta and the Harklean³³. The same year, Wilson reedited these two texts and provided an English translation³⁴. There is also a Syriac concordance for these texts³⁵.

1.3. The Manuscripts from the New Finds

In a very recent preliminary article, S. Brock³⁶ mentions that he was able to identify the inferior text of two palimpsest manuscripts as fragments of the same manuscript of the Old Syriac version. The MS Sinai, NF syr. 37, dating from the 8th century, is constituted of 6 folios transmitting in its superior text the Syriac translation of the *Sentences* of Evagrius on prayer³⁷. The inferior text containing fragments of the Old Syriac can be dated to the 6th century.³⁸ The second manuscript, Sinai, NF syr. 39, dating from the 10th century³⁹, includes seventeen and a

³² The folio is lacking in the Sinaiticus, but it is possible to calculate that there is not enough room for copying v. 4. It is, however, absent in the Curetonian. The Sinaiticus as a witness in support of the absence of this verse is no longer mentioned in NESTLE, ALAND²⁶ (see NESTLE, ALAND²⁸).

³³ KIRAZ 2002.

³⁴ WILSON 2002. However, it should be noted that the English translation of the Lord’s Prayer which he provides does not follow the Syriac text of the Curetonian (the only Old Syriac version attested there) but paradoxically, the Greek text or the Peshitta: “your will” (singular), “our daily bread”, “as we also forgive”, “do not bring us” (see below). In the parable of the rich man and Lazarus (Lk 16:19-31), his translation of the Curetonian corresponds to the text of the Peshitta at v. 24. Therefore, we will not rely entirely on this translation.

³⁵ LUND 2004.

³⁶ BROCK 2016.

³⁷ The text will be published by P. Géhin, but see already GÉHIN 2009.

³⁸ PHILOTHÉE 2008, p. 405, seems too optimistic as she suggests a dating to the 3rd or 4th century.

³⁹ According to GÉHIN 2009, p. 82.

half folios and contains the Syriac translation of the *Chapters on Perfection* of Diodochos of Photiki (a Syriac text otherwise unknown, with the exception of a few quotations). The inferior text with fragments of the Old Syriac is written in the same hand as in NF syr. 37. It is certain that the two witnesses belonged to the same manuscript as shown by the exact connections between the two texts. Their contents are as follows:

Matthew: 15:4 – 16:20; 19:28 – 21:21; 27:35-64.

Mark: 1:32 – 2:14; 6:3 – 6:52; 10:47 – 11:22.

Luke: 1:50-80; 6:23-48; 7:21-43; 9:47 – 10:31; 12:27 – 14:25; 18:31 – 19:47; 23:8-36.

John: 1, 39 – 2:12; 9:8-32; 13:2-30.

Most of these passages are found in the Sinaiticus or in the Curetonian or in both. However, there are two new sections: Mk 1:44 – 2:14 and Jn 1:47 – 2:12a. Brock has edited them. He also provides an English translation and comments on some of the variants⁴⁰.

2. The Curetonian (C), The Sinaiticus (S) and the Fragments from the New Finds (NF), Witnesses to the Old Syriac Version of the Gospels

These different witnesses from the 4th/5th century or from the 6th century, despite their divergences which will be discussed later, present a Syriac text that has much in common⁴¹. Since Zahn⁴², we have agreed that they reflect a single and unique translation which must have been produced toward the beginning of the 3rd century (details further below). Bewer is the only one to have contested this affirmation by providing the details of his arguments⁴³. In fact, Bewer has listed a number of grammatical, lexicographical, and phraseological divergences between S and C, and according to him, it is not possible to explain all of them as dialectal differences. In C, Greek words are occasionally used in transcription⁴⁴; whereas in S, we find the appropriate Syriac term. The omissions and the additions – in S with respect to C⁴⁵ or in both with respect to the Greek – are in many cases supported by Greek witnesses, particularly by the witnesses to the “Western” text⁴⁶. We cannot exclude the possible use of a

⁴⁰ BROCK 2016, p 13-19.

⁴¹ To verify this, it will suffice to go through the synoptic edition of KIRAZ 2002. On the syntactical and lexical differences between the Sinaiticus and the Curetonian, see WILSON 2002, p. xxxi-xxxviii. BROCK 2016, p. 10-12, analyses a series of variants showing that the third witness (NF) is indeed a manuscript of the Old Syriac, and not a manuscript of the Peshitta having preserved some readings from the Old Syriac. The information given here in the following pages will mainly concern the Sinaiticus and the Curetonian. We have to await the edition of the fragments of the New Finds, which Brock is currently preparing in collaboration with D. Taylor, for complete information on this subject.

⁴² ZAHN 1895, col. 17; HOLZEY 1896, p. 10; BONUS 1896, p. III ; BURKITT 1904a, p. 164 ; LAGRANGE 1920, p. 332-333. More recently, METZGER 1977, p. 39-44.

⁴³ BEWER 1900, p. 66-78.

⁴⁴ Thus μόδιος (Mt 5:15), τέτραρχος (Mt 14:1), στολή (Mt 14:36), ανάγκη (Mt 18:7), πρόσωπον (Mt 18:10), αἰρέσεις (Lk 23:25).

⁴⁵ Here is a list of passages absent in S but present in C: Mt 1:8b; 4:24b; 5:25, 30, 47; 6:5; 8:5*; 23:14; Mk 16:9-20; Lk 8:43; 9:55, 56; 12:38b; 22:43, 44; 23:12-14, 34; Jn 5:12; 14:10, 11. The additions in S with respect to C are fewer in number: Lk 11:36; 14:13; 19:32; 23:20; Jn 6:13; these include a few words in each case (not entire verses).

⁴⁶ The details can be found in BEWER 1900, p. 73-75. Some examples of omissions: Mt 1:25* (with *k*); 4:24 (Ss only); 5:30 (with D.05); 5:47 (with *k*); 6, 5 (Ss only); 9:34 (with D.05 *a k* and Hilary of Poitiers); 10:13* (with D.05); etc. He obviously does not repeat what is unnecessary for a Syriac, namely the explanations given

different Greek model⁴⁷. All of these observations by Bewer are correct, but the conclusion which he draws from them has been criticised, namely the fact that he regards them as two translations of the Greek totally independent of each other where the similarities can be explained by the fact that their authors were trained in the same school of translation. For Hjelt⁴⁸, who follows Lewis, it is like not being able to see the wood for the trees! Indeed, large portions of the Gospel text are identical in S and C: word for word, line for line. As a proof of this, he refers to the wording of the entire chapter in Lk 23 where, except for a few words, the two texts correspond to each other. They are indeed two recensions of the same text. The differences can be explained by the fact that between the archetype of the Old Syriac version (beginning of the 3rd century) and the two witnesses that have been transmitted to us, two centuries had elapsed⁴⁹. There have probably been other copies that are now lost. In the course of the gradual transmission of the text, changes occurred. Therefore, there is nothing surprising about the fact that there are grammatical, lexicographical, and phraseological divergences between S and C (against Bewer's 1st argument). It is also possible to explain that at a given moment in the evolution of the translation of the Old Syriac version, the need for the translation to better correspond to the Greek was felt (against Bewer's 2nd argument). Bewer's 3rd argument does not hold either: the two translations of Lc 23 in S and C are ultimately based on the same Greek text. The differences between the two can be explained by the revisions that S and C would have undergone compared to the archetype of the Old Syriac version, as Joosten also has pointed out more recently⁵⁰.

J. Joosten⁵¹, in his study on Mt, has analysed passages where S and C share readings that result from a misunderstanding of the Greek. These two texts are therefore closely related. Since these variants are not found in any other witnesses of Mt (or in the Synoptic parallels), he concludes from this that they spring from the archetype of the Old Syriac version.

- Mt 2:18: "Rachel weeps for her children". In Greek, the participle (κλαίουσα) functions as a predicate in the sentence, which S and C did not understand: they have rendered it by a participle (ܠܘܨܘܢܐ), which they linked to the word "voice", which they added ("a voice is heard in Rama ... the voice of Rachel that weeps for her children). This isolated reading goes back to the archetype of the Old Syriac version.

for Greek readers: Mt 4:18 (τὸν λεγόμενον Πέτρον); 27:33 (ὁ ἔστιν Κρανίου Τόπος); 27:46 (τοῦτ' ἔστιν Θεέ μου, θεέ μου, ἵνα τί με ἐγκατέλιπες). See also Mk 3:17; 7:34; 15:34; Jn 1:38, 41; 4:25; 9:7; 11:16; 20:16, 24; 21:2. Two such glosses have somehow been included: Mt 1:23 ("Emmanuel, which is interpreted as God with us") and Jn 1:42 ("Cephas, which means rock"). Among the additions, which are much fewer in number, we should mention especially Mt 10:23 (+ "and if they persecute you in another (city), flee to another (city)" with D.05 VL and some other witnesses) and Lk 23:37 ("hail, king of the Jews!" instead of "if you are the king of the Jews", + "crowning him also with a crown of thorns" with D.05 and c), which carry some weight; the others are less significant. See also LAGRANGE 1920, p. 333-334.

⁴⁷ Bewer mentions in particular Mt 5:2 (καὶ ἀνοίξας τὸ στόμα αὐτοῦ ἐδίδασκεν αὐτοῖς λέγων) where C corresponds to the Greek, but S presumes a reading of the following type: καὶ ἤρξατο λέγειν αὐτοῖς. The variant is mentioned in the synopsis of NESTLE, ALAND⁹ (1976), but it is absent from the critical apparatus of the edition of the Greek text of NESTLE, ALAND²⁸ (2012).

⁴⁸ HJELT 1903, p. 83-95.

⁴⁹ This chronological distance had already been underlined by BAETHGEN 1885, p. 9-11, who was familiar with C only.

⁵⁰ JOOSTEN 1995, p. 29-30.

⁵¹ JOOSTEN 1995, p. 6-10.

- Mt 5:32: “whoever divorces his wife ... *except on the ground of fornication*”: the *παρεκτός λόγου πορνείας* is rendered as ܩܝܠܐ ܡܠܗ ܝܨܪܝܗܐ ܩܝܠܐ “without speaking about adultery with regard to her”, an isolated translation, which assumes an identical source, namely the archetype of the Old Syriac version of Mt.
- Mt 8:9: “thus, I am under an authority with soldiers under my command” (καὶ γὰρ ἐγὼ ἄνθρωπος εἰμι ὑπὸ ἐξουσίαν, ἔχων ὑπ’ ἐμαυτὸν στρατιώτας): the text of S (ܝܠܐ ܩܝܠܐ ܕܥܝܠܐ ܕܥܝܠܐ ܕܥܝܠܐ ܕܥܝܠܐ ܕܥܝܠܐ ܕܥܝܠܐ) springs from a misunderstanding of the Greek: ὑπὸ ἐξουσίαν was linked to ἔχων “I have soldiers under my authority”. C reproduces S word by word but introduces a few additions, which tend to correspond better to the Greek.
- Mt 15:22: “and behold, a Canaanite woman, coming out of this territory (of Tyre and Sidon), began to cry”: S and C understood that the Canaanite woman came on purpose from Tyre and Sidon to meet Jesus (ܠܥܝܠܐ ܕܥܝܠܐ ܕܥܝܠܐ ܕܥܝܠܐ ܕܥܝܠܐ ܕܥܝܠܐ). This interpretation, possible in Greek if we read only the verse but impossible based on the context and based on the // of Mk 7:25s, has its origin in the archetype of the Old Syriac version.
- Other minor variants (Mt 1:21; 2:2; 12:34, 35b; 18:29; 20:11, 21, 23; 21:30; 23:5, 8) show that S and C derive from a single and unique prior version of the Old Syriac. These variants are brought about neither by the Greek of Mt nor by the parallel passages in the Synoptics, and they are not found in the parallel passages in S or in C (nor in P). Even though we cannot state with certainty the reason behind these variants, it seems likely that most of them derive from the Old Syriac version.

But, out of S and C, which one is the oldest? A consensus has been established around this question: S is older, because of the freer nature of its translation; C is more recent, because it has been observed, among things, that it has undergone a revision based on the Greek in many places. Thus, in Lk 22, the mention of the presence of an angel in Gethsemane (v. 43) and that of sweat of blood (v. 44), absent in S, were restored in C; similarly, the words “Jesus spoke and said: Father, forgive them for they do not know what they are doing” in Lk 23:34 were restored in C⁵². But the most striking example is the absence of the longer ending of Mk (16:9-20) in S and its presence in C. There are still other examples (Mt 3:3 [quotation of Is 40], 4 [honey from the *mountains*]; 4:9; 18:20; Jn 6:10-13 [feeding the multitude], etc.).

We can compare Mt 1:18-25⁵³ (all the variants are underlined):

⁵² They are also present in the *Diatessaron*, based on Ephrem’s commentary, which quotes these words in three instances: see LELOIR 1966, p 192, 375-376 and 384.

⁵³ ¹⁸Now the nativity of the Messiah was thus. Mary, her mother, was betrothed to Joseph. But, before they could live with one another, she happened to be pregnant from the Holy Spirit. ¹⁹Joseph, her husband, since he was righteous (C: Joseph, for he was a righteous man), did not want to defame Mary and decided to (C: was resolved to) repudiate her in secret. ²⁰While he decided on this, an angel of the Lord appeared to him in a vision (C: + nocturnal) and said to him: Joseph, son of David, do not be afraid to take (home) Mary, your wife (C: your betrothed), for he who will be born of her comes from the Holy Spirit, ²¹she will bear you a son and you shall call him (C: and he shall be called) by the name Jesus, for it is he who will save his people (C: the world) from their errors; ²²all this happened so that what was pronounced (C: said) by the Lord by the (C: by the mouth of) prophet Isaiah might be accomplished: ²³Behold, a virgin shall conceive and bear a son, they shall call him (C: he shall be called) by the name Emmanuel, which is translated ‘Our Lord with us’. ²⁴When Joseph woke up from his vision, he did what the angel of the Lord had commanded him: he took (home) his wife (C: Mary), ²⁵and she

	Sinaiticus	Curetonian
18	<p>לגמל ויגזעוהו כדכחיהו דהוהו רמס לטעמא דהוהו דהוהו רמס רמס רמס</p>	<p>לגמל ויגזעוהו כדכחיהו דהוהו רמס לטעמא דהוהו דהוהו רמס רמס רמס</p>
19	<p>רמס ויגזעוהו כדכחיהו דהוהו רמס רמס רמס</p>	<p>רמס ויגזעוהו כדכחיהו דהוהו רמס רמס רמס</p>
20	<p>כדכחיהו דהוהו כדכחיהו דהוהו רמס רמס רמס</p>	<p>כדכחיהו דהוהו כדכחיהו דהוהו רמס רמס רמס</p>
21	<p>רמס רמס רמס</p>	<p>רמס רמס רמס</p>
22	<p>רמס רמס רמס</p>	<p>רמס רמס רמס</p>
23	<p>רמס רמס רמס</p>	<p>רמס רמס רמס</p>
24	<p>רמס רמס רמס</p>	<p>רמס רמס רמס</p>
25	<p>רמס רמס רמס</p>	<p>רמס רמס רמס</p>

Setting aside the minor orthographical or lexical variants indicated in the translation, we can observe that C avoids mentioning that Joseph and Mary were husband and wife and that they had a sexual relation, particularly in v. 19 where C modifies “Joseph, her husband (ܡܚܠܝܢ), for he was righteous” to “Joseph, because he was a righteous man (ܚܝܒܝܢ)”, in v. 20 where C changes “do not be afraid to take Mary as your wife” into “do not be afraid to take Mary as your betrothed”, in v. 24 where C replaces “he took (home) his wife” with “he took (home) Mary”. The most obvious intervention appears in v. 25 where C adds “he lived with her in purity”⁵⁴.

Hjelt is the only one to have raised the question of a possible plurality of translators for S⁵⁵. Would it not be possible for the different Gospels to have been translated by different persons and at different periods? Hjelt studies parallel passages from the Synoptic Gospels, in particular the parallels between Mt and Mk⁵⁶.

bore him a son whom he called by the name Jesus (C: ²⁵and he lived with her in purity until she bore him a son whom she called by the name Jesus).”

⁵⁴ Words borrowed from the *Diatessaron*, since they are attested in Ephrem’s commentary on the *Diatessaron*, see LELOIR 1966, p. 65-68. Much ink has been spilled about the passage since FARRAR 1895 (who refers to Conybeare) down to LENZI 2006b, p. 137-143, who has resumed the discussion.

⁵⁵ HJELT 1903, p. 95-101.

⁵⁶ The table that follows lists all the examples mentioned by Hjelt (except those of Mt 20:23 // Mk 10:40 and of Mt 27:46 // Mk 15:34 containing the translation of ἄλλ’ οἷς ἠτοίμασται and of ἠλεῖ ἠλεῖ because the divergences can be explained by a Greek variant, respectively ἄλλοις and ἐλωί ἐλωί). The critique by LAGRANGE 1920, p. 333 (“Hjelt has only showed that a single word is not always translated in the same way. But this freedom is one of the features of the translation”) does not provide an exhaustive answer to the question.

		Mt	Mk
Mt 4:17; Mk 1:15	ἤγγικεν	ἤγγικε	ἤγγικε
Mt 4:18; Mk 1:16	ἀλλεῖς	ἄλλαι καὶ ἄνδρες	ἄλλαι καὶ ἄνδρες
Mt 4:21; Mk 1:19	καὶ προβιάς	καὶ προβάτων	καὶ προβάτων
Mt 8:31s; Mk 5:11, 13	ἀγγέλη	ἄγγελος	ἄγγελος
Mt 8:33; Mk 5:14	οἱ βόσκοντες	ἠπάσθησαν	ἠπάσθησαν
Mt 12:16; Mk 3:12	ἵνα μὴ φανερόν αὐτὸν ποιήσωσιν	ἵνα οὐκ εἰδῶσιν ὅτι ἐστὶν ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου	ἵνα οὐκ εἰδῶσιν ὅτι ἐστὶν ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου ⁵⁷
Mt 13:4; Mk 4:4	τὰ πετεινά	ἠκούσαν	ἠκούσαν
<i>idem</i>	κατέφαγεν αὐτά	ἠπάσθησαν	ἠπάσθησαν
Mt 13:7; Mk 4:7	καὶ ἀνέβησαν	ἠκούσαν	ἠκούσαν
Mt 14:19; Mk 6:39	χόρτος	ἠκούσαν	ἠκούσαν
Mt 14:26; Mk 6:19	ἐπὶ τῆς θαλάσσης	ἐπὶ τῆς θαλάσσης	ἐπὶ τῆς θαλάσσης
Mt 14:32; Mk 6:51	ἐκόπασεν	ἠπάσθη	ἠπάσθη
Mt 15:6; Mk 7:13	ἠκυρώσατε	ἠπάσθητε	ἠπάσθητε
Mt 15:16s; Mk 7:18	καὶ ὑμεῖς ἄσυνετοι ἐστε; οὐ νοεῖτε	ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε	ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε
Mt 15:17; Mk 7:19	εἰς τὸν ἀφεδρῶνα ἐκβάλλεται	ἠπάσθητε ἠπάσθητε	ἠπάσθητε ἠπάσθητε ⁵⁸
Mt 15:26; Mk 7:27	οὐκ ἔστιν καλόν	ἠπάσθητε ἠπάσθητε	ἠπάσθητε ἠπάσθητε
<i>idem</i>	λαβεῖν τὸν ἄρτον τῶν τέκνων καὶ βαλεῖν τοῖς κυναρίοις ⁵⁹	ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε	ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε
Mt 17:19; Mk 9:28	ἐκβαλεῖν αὐτό	ἠπάσθητε ἠπάσθητε	ἠπάσθητε ἠπάσθητε
Mt 19:7; Mk 10:4	βιβλίον ἀποστασίου	ἠπάσθητε ἠπάσθητε	ἠπάσθητε ἠπάσθητε
Mt 19:22; Mk 10:22	ἦν γὰρ ἔχων κτήματα πολλά	ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε	ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε
Mt 20:23; Mk 10:40	οὐκ ἔστιν ἐμὸν δοῦναι	ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε	ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε
Mt 21:33; Mk 12:1	καὶ ἐξέδετο αὐτὸν	ἠπάσθητε ἠπάσθητε	ἠπάσθητε ἠπάσθητε
<i>idem</i>	ἀπεδήμησεν	ἠπάσθητε ἠπάσθητε	ἠπάσθητε ἠπάσθητε
Mt 22:16; Mk 12:14	ἐν (ἐπ') ἀληθείᾳ	ἠπάσθητε ἠπάσθητε	ἠπάσθητε ἠπάσθητε
Mt 22:23; Mk 12:18	ἀνάστασιν	ἠπάσθητε ἠπάσθητε ⁶⁰	ἠπάσθητε ἠπάσθητε
Mt 23:6; Mk 12:39	πρωτοκαθεδρίας	ἠπάσθητε ἠπάσθητε	ἠπάσθητε ἠπάσθητε
Mt 24:24; Mk 13:22	ψευδοπροφήται	ἠπάσθητε ἠπάσθητε	ἠπάσθητε ἠπάσθητε
Mt 24:29; Mk 13:24	καὶ ἡ σελήνη οὐ δώσει τὸ φέγγος αὐτῆς	ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε	ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε
Mt 24:31; Mk 13:27	ἀπ' ἄκρων (ἄκρου)	ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε	ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε
Mt 26:10; Mk 14:6	τί κόπους παρέχετε	ἠπάσθητε ἠπάσθητε	ἠπάσθητε ἠπάσθητε
Mt 26:24; Mk 14:21	ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου παραδίδοται	ἠπάσθητε ἠπάσθητε	ἠπάσθητε ἠπάσθητε
Mt 26:27; Mk 14:23	εὐχαριστήσας	ἠπάσθητε ἠπάσθητε	ἠπάσθητε ἠπάσθητε
Mt 26:29; Mk 14:25	ἐκ τοῦ γενήματος τῆς ἀμπέλου	ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε	ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε
Mt 26:37; Mk 14:33	ἀδημονεῖν	ἠπάσθητε ἠπάσθητε	ἠπάσθητε ἠπάσθητε
Mt 26:39; Mk 14:35	καὶ προελθὼν μικρόν	ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε	ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε
Mt 26:47; Mk 14:43	μετὰ μαχαίρων	ἠπάσθητε ἠπάσθητε	ἠπάσθητε ἠπάσθητε ⁶¹
Mt 26:58; Mk 14:54	ἕως τῆς αὐλῆς τοῦ ἀρχιερέως	ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε	ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε ἠπάσθητε
Mt 27:26; Mk 15:15	φραγελλῶ	ἠπάσθητε ἠπάσθητε	ἠπάσθητε ἠπάσθητε

⁵⁷ The translator of Mk (“so that they do not make him known”) attaches to the Greek text that which the translator of Mt does not do (“so that they do not say this to anyone”).

⁵⁸ The translator of Mk did not translate εἰς τὸν ἀφεδρῶνα (“into the sewer”), probably because he found the expression shocking. In Mt, the word ἠπάσθη signifies purification but also excrement.

⁵⁹ The word order varies in Mk.

⁶⁰ This puzzling expression (“life of the dead”) for rendering the word “resurrection” occurs again in Mt 22:30 but is absent in the other Gospels.

⁶¹ The word ἠπάσθη for translating “sword” is a calque of the Greek σαμψήρα which, in turn, reproduces the Persian *šamšer*.

Mt 27:35; Mk 15:24	βάλλοντες κλῆρον	ܕܩܘܬܠܝܢ ܕܩܠܘܢ	ܩܘܬܠܝܢ ܕܩܠܘܢ
Mt 27:46; Mk 15:34	ἐβόησεν/ἀνεβόησεν	ܩܘܠܝܢ	ܩܘܠܝܢ
Mt 27:48; Mk 15:36	περιθεὶς καλὰ μῶ ἐπότιζεν αὐτόν	ܩܘܬܠܝܢ ܕܩܠܘܢ ܩܘܠܝܢ	ܩܘܬܠܝܢ ܕܩܠܘܢ ܩܘܠܝܢ
Mt 27:51; Mk 15:38	καὶ (ἰδοὺ) τὸ καταπέτασμα τοῦ ναοῦ ἐσχίσθη (ἀπ') ἀνωθεν ἕως κάτω εἰς δύο	ܩܘܬܠܝܢ ܕܩܠܘܢ ܩܘܠܝܢ ܩܘܠܝܢ ܩܘܬܠܝܢ ܕܩܠܘܢ ܩܘܠܝܢ	ܩܘܬܠܝܢ ܕܩܠܘܢ ܩܘܠܝܢ ܩܘܠܝܢ ܩܘܬܠܝܢ ܕܩܠܘܢ ܩܘܠܝܢ

Although there are passages where Mt and Mk are identical (Mt 19:4 // Mk 10:14), the variants are so numerous that it is even necessary to exclude the possibility, says Hjelt, that the translator of Mk knew and used the translation of Mt. The freedom of translation of Mt confirms its antiquity. We should particularly note the accuracy of the translator of Mt regarding Jewish customs. Thus, Mt 9:18 renders “rulers” as ܩܘܬܠܝܢ ܕܩܠܘܢ “the head of their synagogue”; in Mt 23:5, “they widen their tephillin” is rendered as ܩܘܬܠܝܢ ܕܩܠܘܢ ܩܘܠܝܢ “they widen the straps of their tephillin” (the translator is not only familiar with tephillin but he also knows that the arrogance of the Pharisees is manifested in the width of the straps of the tephillin); in the same verse, “the fringes of their clothes” is rendered as ܩܘܬܠܝܢ ܕܩܠܘܢ ܩܘܠܝܢ “the blue-purple (edges) of their coats” (he knows the colour of the fringes!); in Mt 18:17, “community” is rendered as ܩܘܬܠܝܢ (a technical term for the Jewish synagogue); Mt 22:24 “without having children” is rendered as ܩܘܬܠܝܢ ܕܩܠܘܢ which corresponds to Dt 25:5; Mt 14:19 “grass” is rendered as ܩܘܬܠܝܢ “fresh green grass” (he knows the seasons). It is thus probable that the translator was a Jewish-Christian (perhaps from Palestine), which is consistent with the fact that the oldest community in Edessa was Jewish-Christian with links with Palestine as well as with the tradition that advocates that Matthew’s Gospel was written for Jews and Jewish-Christians of Palestine⁶².

Hjelt then⁶³ makes a comparison between Mt and Lk and concludes that the translator of Lk is not identical to that of Mt. It is beyond doubt, according to him, that translation of Mt is older than that of Lk. He also gives 22 examples, which show that the translators of Lk and Mk are different, and the translator of Lk seems more recent than that of Mk. A few examples will be sufficient to illustrate this.

		Mt	Lk
Mt 3:11; Lk 3:16	ισχυρότερός μου	ܩܘܬܠܝܢ ܕܩܠܘܢ	ܩܘܬܠܝܢ ܕܩܠܘܢ
Mt 4:5; Lk 4:9	τὸ πτερύγιον τοῦ ἱεροῦ	ܩܘܬܠܝܢ ܕܩܠܘܢ	ܩܘܬܠܝܢ ܕܩܠܘܢ
Mt 8:5; 8; Lk 7:2, 6	ἑκατοντάρχης	ܩܘܬܠܝܢ ܕܩܠܘܢ	ܩܘܬܠܝܢ ܕܩܠܘܢ
Mt 8:9; Lk 7:8 ⁶⁴	καὶ γὰρ ἐγὼ ἄνθρωπος εἰμι ὑπὸ ἐξουσίαν (τασσό-μενος), ἔχων ὑπ’ ἑμαυτὸν στρατιώτας	ܩܘܬܠܝܢ ܕܩܠܘܢ ܩܘܠܝܢ ܩܘܬܠܝܢ ܕܩܠܘܢ ܩܘܠܝܢ ܩܘܬܠܝܢ ܕܩܠܘܢ ܩܘܠܝܢ	ܩܘܬܠܝܢ ܕܩܠܘܢ ܩܘܠܝܢ ܩܘܬܠܝܢ ܕܩܠܘܢ ܩܘܠܝܢ ܩܘܬܠܝܢ ܕܩܠܘܢ ܩܘܠܝܢ
Mt 14:1; Lk 9:7	τετραάρχης	ܩܘܬܠܝܢ ܕܩܠܘܢ	ܩܘܬܠܝܢ ܕܩܠܘܢ
Mt 21:42; Lk 20:17	εἰς κεφαλὴν γωνίας	ܩܘܬܠܝܢ ܕܩܠܘܢ	ܩܘܬܠܝܢ ܕܩܠܘܢ

The question then arises as to whether the later translator of Luke used the translations of Mt and Mk. On the whole, the features of the translation of Lk tend more toward a positive response. There are more agreements between Mt and Lk than between Mk and Lk, which cannot be explained in any other way than by a direct dependence.

Where does the Gospel of John stand in this regard? As there are few parallels with the Synoptics, the response is less clear. There are, however, a few lexicographical particularities

⁶² Hjelt refers to ZAHN 1899, II, p. 262, 267ss, 289, 296ss.

⁶³ HJELT 1903, p. 102-104.

⁶⁴ Example studied above.

that help us reach a conclusion. Thus, in Jn, δαϊμόνιον is always rendered as ܕܥܡܐ (more regularly as ܕܥܡܐ in the Synoptics), πάσχα as ܕܥܘܠܗܐ (as ܕܥܘܠܗܐ in the Synoptics), etc. Thus, it seems more likely that John was translated by another person. But the freer character of his translation, especially his rendering of the expressions concerning the Passover⁶⁵, indicates that the translation was produced at an older date; the translator was not the latest. He also uses rare and original expressions: σημεῖα rendered as ܕܥܡܐ; ὄχλος as ܕܥܡܐ; “crowd”; τὰ ἑγκαίνια as ܕܥܡܐ ܕܥܡܐ ܕܥܡܐ ܕܥܡܐ ܕܥܡܐ “the feast called Glory of the Sanctuary” (“glory” here corresponds to the Hebrew *hanukkah*); συνέδριον as ܕܥܡܐ “plot, stratagem, meeting” which probably corresponds to συμβούλιον; in Jn, we read 35 times ܕܥܡܐ instead of ܕܥܡܐ (this translation is more or less regular till the beginning of chapter 6, after which it is only occasional; this signifies that at the beginning, the translator made use of ܕܥܡܐ, the traditional title in the Church, and that afterwards, he conformed to the usage of his predecessors in the translation of the Gospels without, however, being consistent). A similar phenomenon is attested in Mt: ܕܥܡܐ is used 19 times in the place of ܕܥܡܐ, and regularly in chapters 8 and 9, and more occasionally in chapters 10 and 11. In Lk, we find only one occurrence (8:40), and none in Mk.

At the end of his demonstration, Hjelt proposes the following chronological order for the translation of the Gospels in the Sinaiticus: Mt, Mk, Jn, and then Lk. He observes that this is the precise order of the books in the Curetonian (but not in the Sinaiticus). For the translation of the different books, the Curetonian would thus have preserved the original chronological order⁶⁶. Hjelt was not followed: scholars explain these variations based simply on the freedom of the translators.

3. Date and Milieu of Origin of the Old Syriac Version

Let us now turn to the much-debated issue of the date and milieu of origin of the Old Syriac version. We shall present four types of argument that have been put forward, starting with historical arguments, followed by Gospel quotations, then the study of the relationship between the two witnesses of the Old Syriac version and the other versions, particularly the Old Testament Peshitta and especially the Diatessaron, and finally, an analysis of the language especially the ‘linguistic anomalies’ of the Old Syriac version. The arguments are often inextricably linked, which adds to the difficulty of this enterprise.

3.1. Historical Arguments

Burkitt⁶⁷ proposed a historical explanation and at the same time, was the first to recognize its hypothetical character. He supposes that the introduction of the four Gospels into the Syriac Church in a separate form must have been an event of considerable significance, especially in a community where there was an already existing and hitherto uncontested rival, namely the *Diatessaron*. He attempts to find in the history of the Syriac Church traces of a rupture that could be a sign of the inauguration of a new order of things. According to him, in the

⁶⁵ HJELT 1903, p. 105-106.

⁶⁶ HJELT 1903, p 107.

⁶⁷ BURKITT 1904a, p. 206-210. This is how he introduces his research: “In offering now a conjecture concerning the historical circumstances which gave birth to that version of the Gospels I am well aware of its precarious nature in the present state of knowledge” (p. 206).

Church in Edessa, with the line of succession of its first bishops being known⁶⁸, a real break occurred with Paluṭ (around 200), successor of Aggai, himself successor of Addai. Paluṭ could not be ordained by Aggai because the latter was the victim of a persecution. He was ordained by Serapion, bishop of Antioch from 190 to 203. This is how Burkitt presents the history of the evangelization of Edessa: a first mission is led by Addai-Aggai in the middle of the 2nd century, a mission that succeeded initially but was later crushed by persecution; this was followed by Tatian's mission in the last quarter of the 2nd century during which the Diatessaron makes its appearance; thirdly, there is a depiction of a new beginning under Paluṭ around 200 who receives his mission from the hands of Serapion of Antioch who, as we know, was actively involved in promoting the use of the separate Gospels⁶⁹. The origins of the separate Gospels are linked with Serapion's politics and Paluṭ's mission around 200.

Lagrange⁷⁰ attempted to situate the appearance of the separate Gospels no longer in Syria, but in Egypt. This explains the little influence of the Old Syriac version on the Syrian world simply based on its inexistence prior to the time of Eusebius of Caesarea († 339). In his *Epistula ad Carpianum*, Eusebius reproached the latter for having ruined the natural order of the Gospels by creating a synopsis, a document related to the harmony of the Gospels. The separate Gospels are part of this same movement involving a reaction against the harmonies. The relative modernity of the Old Syriac version is also indicated by its similarities with Origen, teacher of Eusebius. For Lagrange, the Old Syriac version must have originated in the first half of the 4th century in the outskirts of the Syrian world, in some monastery in Egypt during the time of Eusebius, perhaps even under his influence which, in turn, depended on Origen. The Egyptian rooting is confirmed, according to Lagrange, by the links with the codex of Freer (W.032), witness to the diffusion of the "Western" text in Egypt⁷¹.

3.2. Quotations

Historical arguments are based essentially on plausibility arguments. We are perhaps on a surer ground with an analysis of the quotations. Furthermore, Burkitt showed that in the great prayer of Thomas in prison toward the end of the *Acts of Thomas*, nos. 144-146 could provide valuable clues for dating the Old Syriac versions⁷². There is indeed a series of allusions to the Gospel parables, particularly to the parable of the pounds (Mt 25:14-30 // Lk 19:11-28) and to that of the great banquet (Mt 22:1-10 // Lk 14:15-24).

"Thy Silver that Thou gavest me I have cast upon Thy table; exact it and give it to me with its usury, as Thou hast promised (Mt 25:27; Lk 19:23). With Thy Pound I have gained ten; let it be added unto what is mine, as Thou hast engaged (Lk 19:16,24). To my debtors I have forgiven the Pound; let not that be requited at my hand which I have forgiven (Mt 18:23ss). To the Supper I have been bidden and have come quickly, and from field and from plough and from wife I have excused myself; let me not be rejected from it and with oaths not taste it (Lk

⁶⁸ He refers to TIXERONT 1888, p. 140ss, 149, 151.

⁶⁹ I do not know where Burkitt retrieves this information from. Certainly not from Eusebius of Caesarea, *HE* VI 12, who only informs us that Serapion had refuted the allegations of the *Gospel of Peter*, particularly honoured by some Christians from the Church of Rossos.

⁷⁰ LAGRANGE 1920-1921.

⁷¹ See further below the section dealing with the type of Greek text transmitted by the Old Syriac version.

⁷² BURKITT 1904a, II, p. 101-106.

14:17-20.24). To the Wedding I have been bidden and with white garments I am clad; may I be worthy of it, and may they not fasten my hands and my feet, and to the outer darkness may I not go forth (Mt 22: 11,8,12-13). My Lamp, gay with His light, hath its Lord preserved; until He withdraweth from the Wedding-feast and I receive Him (Lk 12:35-36), may I not see it smouldering from its oil (cf Mt 12:20)” (146:2-3)⁷³.

We are not sure of the exact wording of the *Diatessaron* text, but we are sure of its arrangement of the Gospel pericopes. We indeed know that in the *Diatessaron*, the parable of the pounds (Lk 19) and the talents (Mt 25) were placed in different places, whereas those of the marriage feast (Mt 22) and the great banquet (Lk 14) were fused together. A *Diatessaron* user would follow such an orientation. This is precisely what Aphrahat does⁷⁴. Indeed, we may observe that in Aphrahat, the references to the parable of the pounds/talents in Lk 19 and Mt 25 are separated by allusions to the parable of the wicked husbandmen (Mt 21:33-46 // Mk 12:1-12 // Lk 20:9-19). But when he deals with the clothing of the banquet guests, something that is found only in Mt 22:12-13, Aphrahat merges there two elements borrowed from Lk 14, especially the notion of excuse (Lk 14:18-19: “excuse me, I pray” occurs twice) and the expression “taste my dinner” (Lk 14:24). What about the quotation from the *Acts of Thomas*? First, it is observed that the parable of the marriage feast (Mt 22) and the great banquet (Lk 14) are not fused together, but remain clearly distinct, as in the separate Gospels⁷⁵. In line with the separate Gospels, and contrary to the *Diatessaron*, the excuses of the guests (field and wife) are linked with the banquet (Lk 14) in the same way as the curse of the offended host (Lk 14:24). On the other hand, the episode of the clothing and the rejected guest are retained in connection with the wedding (Mt 22:12-13). We can conclude from this that the *Acts of Thomas* does not follow the *Diatessaron*. But not the Peshitta either, as Burkitt will show in the process.

Having indicated that the *Acts of Thomas* does not follow the *Diatessaron*, Burkitt in fact turns to the quotation from the Lord’s Prayer (Mt 6:9-13) that appears in *Acts of Thomas* 144:1. This is actually a quotation *in extenso* and its text agrees with that of the Curetonian⁷⁶ and that of the *Diatessaron*⁷⁷, but not with that of the Peshitta, as shown in the following table.

⁷³ BURKITT 1904a, II, p. 102-103. See also POIRIER & TISSOT 1997, p. 1454. I have added, with Burkitt, the biblical references.

⁷⁴ BURKITT 1904a, II, p. 101-102.

⁷⁵ Contrary to what is affirmed by LAGRANGE 1920, p 338. But similar to SMITH LEWIS 1904, II, p 236-237, Lagrange does not distinguish between the banquet and the wedding: both are rendered as banquet and thus do not make visible the distinction made between the two Gospel narratives.

⁷⁶ The Sinaiticus is attested only for v. 9 and the first word of v. 10, where there is no divergence between the texts. See KIRAZ 2002, *ad loc.* Ephrem’s commentary does not quote the Lord’s Prayer except for the first few words (“Our Father who art in heaven”, LELOIR 1966, p. 392).

⁷⁷ ORTIZ DE URBINA 1967, *ad loc.*

C + Diat.	Acts of Thomas	P
ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ	ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ	ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ
ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ	ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ	ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ
ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ	ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ	ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ
ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ	ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ	ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ
ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ ⁷⁸	ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ	ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ
ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ ⁷⁹	ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ	ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ
ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ ⁸⁰	ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ	ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ
ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ	ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ	ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ
ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ	ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ	ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ
ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ	ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ	ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ
ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ	ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ	ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ
ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ	ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ	ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ
ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ	ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ	ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ
ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ	ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ	ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ

The following expressions should be particularly highlighted:

- “may your wills be done” (ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ) instead of “may your will be done” (ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ)
- “on earth as it is in heaven” instead of “as in heaven, so also on earth”
- “the sustainable (ܟܘܨܐ)⁸¹ bread of the day, give it to us” instead of “give us the bread of our necessity (ܘܕܡܘܨܐ)”
- “as we also will forgive (ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ) our debtors” instead of “as we also have forgiven (ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ) our debtors”
- “do not bring us (ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ) into temptation” instead of “do not make us enter (ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ) into temptation”.

If, as Burkitt has shown, the *Acts of Thomas* does not follow the *Diatessaron*, it can follow only the Curetonian (even though the two texts, *Diatessaron* and Curetonian, are identical). The argument is rather subtle, but the hypothesis is confirmed by three other remarkable points of contact: the use of ܘܗܘܐ in Lk 12:36 (“when he leaves the wedding”) corresponds to S and C instead of ܘܗܘܐ (“when he will return from the wedding” in P); likewise, when *Acts of Thomas* 59:3 refers to ποικίλαις νόσοις from Mt 4:24, it uses the expression “painful/chronic diseases” (ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ) as in S and C whereas the Peshitta uses “various diseases” (ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ); finally, last example, the list of the apostles mentioned at the beginning of the *Acts of Thomas* (n° 1) corresponds to that of S in Mt 10:2-4 and to that one alone⁸². The *Acts of Thomas*, which has survived in Syriac (its original language) and in Greek, had been “composed probably in Edessa during the first half of the 3rd century”⁸³. We therefore know that

⁷⁸ According to Ephrem’s commentary, the *Diatessaron* has ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ (LELOIR 1990, p. 70).

⁷⁹ *Diatessaron*: ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ (LELOIR 1990, p 70).

⁸⁰ *Diatessaron*: ܟܘܨܐ ܘܢܨܘܚܐ ܘܕܡܘܨܐ ܘܨܘܚܐ (LELOIR 1990, p 72). V. 13 does not display any divergence with C.

⁸¹ This expression will still occur in the works of Ephrem and even in those of Jacob of Sarug, see BURKITT 1904a, II, p 117-118.

⁸² BURKITT 1904a, II, p. 104; POIRIER & TISSOT 1997, p 1331 (in notes).

⁸³ POIRIER, TISSOT 1997, p. 1324.

the Old Syriac versions were known at the beginning of the 3rd century. This is the hypothesis that prevails today.

3.3. Relationship with Other Versions

A third attempt to date the Old Syriac version involves two other versions, namely the Old Testament Peshitta and especially the *Diatessaron*.

3.3.1. The Old Testament Peshitta

Burkitt is the first to have showed that the separate Gospels depend on the Syriac Old Testament⁸⁴. This dependence is visible particularly in the genealogies, where the names appear in their correct Semitic form, and not in their Greek form⁸⁵ (the genealogies are absent from the *Diatessaron*), but also in the Old Testament quotations⁸⁶. The Old Testament Peshitta being essentially a direct translation from the Hebrew produced by Jewish experts and accepted, perhaps after a light revision based on the LXX, by the earliest Christian community of Edessa toward the end of the 2nd century, the Old Syriac, which follows it for the genealogies and for the Old Testament quotations in the Gospels, should be posterior to it.

3.3.2. The *Diatessaron*

Before discussing the *Diatessaron*, a preliminary remark seems necessary. At the time when most of the studies were carried out on the relationship between the Old Syriac version and the *Diatessaron*, knowledge of the latter was much less advanced than it is today. The *Diatessaron* was known through a Latin translation of the Armenian version of Ephrem's commentary⁸⁷, and through the Arabic version of the *Diatessaron* in Ciasca's edition, itself accompanied by a Latin translation. The works of Leloir, from the 1950s, have rendered obsolete many observations made by these predecessors⁸⁸.

With the *Diatessaron*, the composition of which by Tatian can be situated around 170 of the Common Era, we have a clear historical landmark. The question is whether the Old Syriac version precedes or follows the *Diatessaron*. On this difficult question, which began to be addressed as soon as the Curetonian was published, three theories are in existence: either the Old Syriac version precedes the *Diatessaron*, or the Old Syriac version is later, or, one of these two witnesses, the Sinaiticus, precedes the *Diatessaron*, while the other, the Curetonian, follows it.

One way of presenting here the problematic would have been to review chronologically the authors with their arguments⁸⁹. The presentation would have been a tedious one given the

⁸⁴ BURKITT 1904a, II, p. 201-206.

⁸⁵ SCHWEN 1911; BURKITT 1911-1912.

⁸⁶ See also JOOSTEN 1990; JOOSTEN 1995, p. 25-27 and WILSON 2002, p. xxxviii-xlvi. The examples for arguments to the contrary put forward by WILDEBOER 1880, p 34-35 et BAETHGEN 1885, p. 31, are too tenuous to be convincing (see above).

⁸⁷ AUCHER, MOESINGER 1876; CIASCA 1888.

⁸⁸ See already the notes above that I have added to Burkitt's analysis of the Lord's Prayer.

⁸⁹ Similar to what has been done by LENZI 1998, for whom the research developed in three major phases. The first phase of the debate takes place between 1858 and 1888, after the publication of the Curetonian, and opposes Zahn and Baethgen in particular. It leads to the affirmation of the precedence of the *Diatessaron* over the Cu-

many inevitable repetitions in this type of presentations. I have preferred to opt for a systematic exposition of the main arguments advanced in favour of the various hypotheses.

The first argument is one based on textual criticism. It consists of analysing a series of textual variants from the Old Syriac version and from the *Diatessaron* with the aim of highlighting the relative chronology of the two text types. Zahn and Baethgen, following Cureton, made extensive use of it in their evaluation of the Curetonian, the only witness to the Old Syriac version that they knew of. Burkitt and Smith Lewis did the same for the Sinaiticus or for both.

It is impossible here to go into the details of the variants. Let us focus on just a few of the massive differences that have been underlined. The verse attesting the presence of the angel at the pool of Bethesda in Jn 5:4 is absent from the Old Syriac version and present in the *Diatessaron*. It is difficult to imagine that the episode was deliberately suppressed by the author of the Old Syriac version; the latter should therefore predate the *Diatessaron*. In the Sinaiticus, the order of the verses in Jn 18:13-24 (that narrate Jesus' appearance before Annas the high priest) is better than the one in the Greek manuscripts; the author of the Old Syriac version could not have taken it from the *Diatessaron* which, therefore, should be posterior. The words of Jesus on the cross in Lk 23:34a ("Father, forgive them for they do not know what they are doing") are absent from the Sinaiticus but present in the *Diatessaron*. Why would the author of the Old Syriac version remove this admirable saying if he had read it in the *Diatessaron*? The same observation can be made regarding the mention of blood sweat in Lk 22:43-44, two verses absent from the Sinaiticus but attested in the *Diatessaron*. The longer ending of Mk (16:9-20) is absent from the Sinaiticus, but not from the *Diatessaron*⁹⁰. Why would the author of the Old Syriac version remove it if he had found it in the *Diatessaron*?

We can make some observations on this study that begins with textual criticism.

1. Zahn⁹¹ chose about fifty textual variants to prove the anteriority of the Old Syriac version over the *Diatessaron*. Baethgen⁹² demolished each of Zahn's observations, chose different textual variants, and arrived at the opposite conclusion that the *Diatessaron* predates the Old Syriac version. Even though Zahn was ultimately convinced by Baethgen's arguments, it can be seen that the method does not lead to a definitive conclusion. In the same vein, we can oppose more recent studies by Joosten and Wilson. The first, as we have seen above, based on a series of textual variants, shows that the Sinaiticus and the Curetonian have some readings in common, which can only be explained by a misunderstanding of the Greek. The second, based on another series of textual variants, intends to show that the author of the Old Syriac version did not use a Greek model, but an Aramaic one⁹³. The authors can be blamed for their

retonian. The discovery of the Sinaiticus relaunched the debate. Then, from 1895 onward, a new phase began that would last for about a century and would oppose especially Burkitt, Bewer, Hjelt, Lewis, Torrey, Kahle, Vogels, Vööbus and Black. It led to the current consensus in favour of the precedence of the *Diatessaron* over the Old Syriac. The works of Bertrand and Howard in 1980 inaugurated the third phase that would undermine the certainties concerning the *Diatessaron* by showing that other harmonies were in existence before that of Tatian. For a quick presentation of the relationship between the Old Syriac versions and the *Diatessaron*, see METZGER 1977, p. 45-48.

⁹⁰ As we can see it, says BURKITT 1904a, II, p. 194, from the allusions in Aphrahat and the *Doctrine of Addai*.

⁹¹ ZAHN 1881, p. 225-232.

⁹² BAETHGEN 1885, p. 72-95.

⁹³ WILSON 2002, p. liii-lxii.

choice of textual variants, more precisely for having chosen the textual variants based on a preconceived hypothesis. From a methodological point of view, the method used in 1994 by Lyon is better⁹⁴. Instead of choosing a series of variants from across the four Gospels, he analyses entire pericopes from each of the four Gospels (Mt 18:1-20; Mk 7:31-37; 10:17-25; Lk 16:19-31 and Jn 3:1-15). All the data (the *Diatessaron*, the Old Syriac versions, and the Peshitta) are then taken into account, in whichever direction they lead. He thus avoids being accused of subjectivity. Contrary to the current consensus, he even arrives at the conclusion that the Old Syriac version precedes the *Diatessaron*⁹⁵. Subjectivity is involved not only in the choice of variants, but also in the analysis. Such a translation seems to be the oldest for one author, whereas for another author, such an expression carries a more pronounced Semitic flavour and thus thought to be older. Such vague formulations could be multiplied.

2. It has been recognised, already since Burkitt, that the two witnesses, namely the Sinaiticus and the Curetonian, were not pure representatives of the Old Syriac version. Indeed, between the time when the Old Syriac version was produced and the copy of the two witnesses that have survived, two centuries had elapsed: sufficient time during which there could have been contamination between these witnesses and the *Diatessaron*. It is indeed admitted that in the Sinaiticus and especially in the Curetonian, Diatessaronic readings have been introduced over time.

3. Some of these observations⁹⁶ are sometimes made considering only two forms of the Syriac, without taking sufficiently into account the multiplicity of variants and Greek text types, a multiplicity that often tends to cloud the issue.

There is, however, one type of variants that deserve all our attention. These are the harmonizing readings. Already Cureton had noted the presence of such readings in the Curetonian, mainly in Lk, but also in Mt, and even in Jn⁹⁷. Zahn and Baethgen provided other examples⁹⁸. Bewer was among the first to have identified some of them in the Sinaiticus⁹⁹. Vogels was the only one to have carried out a systematic analysis of these readings¹⁰⁰; he recorded 1605 instances (546 in Mt, 466 in Mk, 550 in Lk, and 43 in Jn) in the Sinaiticus and the Curetonian. More recently, Howard and Joosten have examined some of these harmonizing readings from the Sinaiticus and the Curetonian (Joosten having drawn his examples from Mt¹⁰¹). Here are some examples of these harmonizing readings in Lk 8.

⁹⁴ LYON 1994.

⁹⁵ WILLIAMS 2004, p. 12-13, also adjudicates, but with caution, in favour of the precedence of the Old Syriac versions over the *Diatessaron*.

⁹⁶ Particularly those that Smith Lewis has made concerning Jn 5:4; Lk 23:34a and the longer ending of Mk.

⁹⁷ CURETON 1858, p. lxvi-lxvii, enumerates the additions that appear in the following passages from the Curetonian: Lk 8:10,13,18,19,27,33,39,43,45,52; 9:17,29,40; 11:17,47,51; 12:29; 17:23; 18:19,30; 22:34,38; 23:37; Mt 4:11,24; 10:33; 19:29; 21:9,13; Jn 4:50; 5:8; 6:10. Or still the use in Lk of a term borrowed from another: Lk 7:35; 8:2,10,13,30,50; 9:12,27,35,38; 11:17,36,46,47; 22:42; 23:46. It should be remembered that in Mk, the Curetonian is attested only from 16:17 onward.

⁹⁸ ZAHN 1881, p. 225ss; BAETHGEN 1885, p. 73-76.

⁹⁹ BEWER 1900, p. 87-88.

¹⁰⁰ VOGELS 1911, p. 71-140.

¹⁰¹ HOWARD, 1980; JOOSTEN 1995, p. 13-15.

- Lk 8:10 S and C: “Unto you it is given to know the mysteries of the kingdom of God, but to those from outside *it is not given to know, for this reason* (= Mt 13:11) it was said to them in parables”.
- Lk 8:18 C: “Take heed therefore how you hear. For whosoever has, to him it shall be given, *and he shall have more abundance* (= Mt 13:12)”.
- Lk 8:19 C: “Then came to him his mother and his brothers *and they stood outside* (= Mt 12:46), but they could not see him because of the crowd”.
- Lk 8:27 C: “As he stepped out on land, there came to meet him a man of the city who had demons. For a long time, he had worn no clothes and he did not live in a house but in the tombs *howling and bruising himself* (= Mk 5:5)”.
- Lk 8:43 C: “Now there was a woman who had been suffering from hemorrhages for twelve years; she had spent all she had on physicians and no one could cure her; *she said to herself: if only I could touch the clothes of Jesus, I will be made well* (= Mk 5:28)”.

While we expect to find harmonizing lessons in Tatian, in principle, they are not supposed to occur in the separate Gospels. If they are found, they must spring from the *Diatessaron*, which should therefore predate the Old Syriac versions¹⁰². On this issue, Vogels developed an original hypothesis¹⁰³. For him, the fact that the Sinaiticus and the Curetonian contain harmonizing lessons in varying quantities and in different places is the sign that these lessons were already in the Old Syriac version and that they were gradually eliminated. The Curetonian containing more of these harmonizing readings than the Sinaiticus, and the Curetonian being, in his opinion, older than the Sinaiticus, Vogels regards the history of the text of the Old Syriac version as a process of gradual elimination of Tatianisms¹⁰⁴. However, some voices were raised to emphasize that the harmonizing readings do not necessarily have to spring from the *Diatessaron*. They actually flow from the pen of the copyists. The phenomenon is attested in the Greek tradition. It is not necessary to attribute them to the author of the Old Syriac version: they may have been the work of its later copyists, especially those who gave birth to the witnesses we know¹⁰⁵. And those that can be detected in the original work of the first translator may eventually spring from the Greek model used. Despite these objections, already formulated in the past¹⁰⁶, the argument involving the harmonizing readings have convinced generations of critics. Some doubts about the strength of the argument, however, began to appear with the works of Bertrand and Howard published in 1980¹⁰⁷. They have indeed shown that the idea of a harmony of the Gospels was in the air during the 2nd century. Bertrand formulated the hypothesis that a harmony of the Gospels existed already before Tatian, the *Gospel of the Ebionites* composed in the first half of the 2nd century. Howard studied the harmonizing readings in the Old Syriac versions and made some distinctions. He classified the harmonizing readings into three groups: those attested in the *Diatessaron*, those absent from the *Dia-*

¹⁰² Unless it is, as HOLZHEY 1896, p. 36-47 thinks, a retro-influence of the *Diatessaron*. Holzhey indeed supports the anteriority of the Sinaiticus, but thinks that in the course of the transmission of the Old Syriac version, the Diatessaronic readings were introduced.

¹⁰³ VOGELS 1911.

¹⁰⁴ VOGELS 1911, p. 142.

¹⁰⁵ BEWER 1900, p. 86-89; WEIR 1969, p. xxii-xxiii.

¹⁰⁶ Thus, BURKITT in *The Guardian* of 30th October 1884.

¹⁰⁷ BERTRAND 1980; HOWARD 1980.

tessarion, and those present in the *Diatessaron*, but already attested in the works of Justin and other Church Fathers. It is therefore possible, for Howard, that the *Mepharreshe* have borrowed certain harmonizing formulations from an earlier tradition of harmonization prior to the *Diatessaron*. The chronological pivot that was thought to be so solid, namely the date of composition of the *Diatessaron* around 170, has finally proved to be less solid than previously thought.

Zahn had initially opted for the anteriority of the Curetonian over the *Diatessaron* grounding himself in the following argument: it is impossible to use the *Diatessaron* as a point of departure for reconstructing the separate Gospels¹⁰⁸. Certainly, he said, whole pericopes from Mt and Jn can be taken as they are, but this is not possible for Lk. We also find the argument in some current reference works¹⁰⁹. It is, however, not difficult to counter this argument: why should we presume that the author of the Old Syriac version used only the *Diatessaron*? He had to make use of some Greek models. But being accustomed to reading and hearing the text of the *Diatessaron* in the liturgy, it is the wording of the latter than came quite naturally under his pen.

Baethgen, for confirming his hypothesis that the Curetonian postdates the *Diatessaron*, appeals to theology¹¹⁰. He in fact detects a number of readings with a dogmatic character, which are grounded in the Encratite tendencies of Tatian: we find in particular from either side formulations that tend to preserve the virginity of the mother of Jesus. The Old Syriac version would have borrowed these formulations from the *Diatessaron*. The most striking example is Mt 1:16: Ἰακώβ δὲ ἐγέννησεν τὸν Ἰωσήφ τὸν ἄνδρα Μαρίας (“Jacob begat Joseph, the husband of Mary”) ܐܝܬܘܢ ܕܥܝܠܐ ܩܝܡܐ ܕܡܪܝܡ ܕܡܪܝܡ ܕܡܪܝܡ (“Jacob begat Joseph *to whom was promised the virgin Mary*”).

Along these lines, Bewer, who also knew the Sinaiticus, specifies the relationship between the witnesses to the Old Syriac version and the *Diatessaron*, supposing that the Sinaiticus predates the *Diatessaron* and the Curetonian postdates the latter¹¹¹. He demonstrates that the arguments in favour of the anteriority of the Sinaiticus are not valid for the Curetonian. And specifically, in the passages where the dogmatic choices intervene, (Mt 1:19-25), the Curetonian is so close to the *Diatessaron* that the only possible conclusion is the following: the Curetonian is based on the *Diatessaron*. It contains, among others, the longer ending of Mark as well as the episode on blood sweat in Lk 22:43-44, as in the *Diatessaron*. For him, the chronological order is therefore as follows: Sinaiticus – *Diatessaron* – Curetonian – Peshitta.

Also grounding himself in theological arguments, Lenzi arrived at an original position. For him, the Old Syriac versions and the *Diatessaron* are works totally independent of each other. Regarding the issue of the virgin birth of Jesus and the legal paternity of Joseph, the two works have opposing views; likewise, on the issue of Encratism: this position is found in the *Diatessaron*, but not in the Old Syriac versions¹¹².

¹⁰⁸ ZAHN 1881, p. 225-232; see also BEWER 1900, p. 82.

¹⁰⁹ See METZGER 1977, p. 46.

¹¹⁰ BAETHGEN 1885, p. 93-95; see also BEWER 1900, p. 83-84.

¹¹¹ BEWER 1900, p. 90.

¹¹² The passage from Lk 2:36 has been widely used, where the Sinaiticus affirms that Anna lived only seven days (instead of seven years according to the Greek) with her husband after her virginity, for detecting there some Encratite tendencies. LENZI 2006a, p. 142, sees there not an exhortation to virginity, but rather a sign of compassion toward this woman who lived only seven days with her husband before becoming a widow.

Scholars have also relied on the profound rootedness of the *Diatessaron* in the Syriac Church for affirming its anteriority. How indeed could the *Diatessaron* have enjoyed such prominence and diffusion in the Syriac Church if it had not been the earliest form of the Gospels used among the Syrians? If it appeared later, how can one explain that it completely ousted the separate Gospels¹¹³? Bewer¹¹⁴ nevertheless notes that there is no evidence to show that the separate Gospels ceased to be used. The works of Vööbus seem to prove him right: Vööbus has indeed discovered traces of the use of the Old Syriac versions until the time of the Arab conquest¹¹⁵. Moreover, a harmony has many practical advantages, particularly in the liturgy, and that alone can explain its wider diffusion. Finally, as Vööbus again points out, is it likely that the earliest Syriac Christian community had to wait until the third quarter of the 2nd century to have a Gospel text? If we think that one Gospel text¹¹⁶ existed prior to the *Diatessaron*, we still have to wonder about its form. Was it necessarily a tetraevangelium, as Bewer, Hjelt, and Torrey think¹¹⁷? Vööbus is not convinced¹¹⁸. In other Christian communities, he says, only one book was used: the Gospel of the Egyptians in Egypt (according to Clement of Alexandria)¹¹⁹, a revised version of Matthew in Palestine (according to Irenaeus)¹²⁰, the Gospel of John in some communities in Asia Minor (according to the Muratorian canon)¹²¹. Marcion accepted only Luke, and Valentine only John. It should also be remembered that Irenaeus¹²² had the greatest difficulty to impose the use of the four Gospels. Vööbus thinks that the first Christians of Mesopotamia and Persia used the Gospel of the Hebrews known by Hegesippus, Eusebius, and Jerome, and not a tetraevangelium, the *Mepharreshe*.

3.4. Linguistic Features of the Old Syriac Version

Lyon was the last to emphasize the archaic character of the language of the Old Syriac version and particularly that of the Sinaiticus¹²³. But Cureton and Burkitt had already noted that the Old Syriac versions use certain words and constructions that are absent from the standard literary Syriac (at best represented by Aphrahat, for example). Schulthess, Torrey, Kahle, Beyer, Black, and Joosten have discussed this phenomenon, but have not arrived at same con-

¹¹³ As it is affirmed by BURKITT 1904a II, p. 165.

¹¹⁴ BEWER 1900, p. 81-82.

¹¹⁵ VÖÖBUS 1951, p. 37-43. BLACK 1972, p. 132, points out that when Theodoret, bishop of Cyrus (between 423 and 457), demanded that all copies of the *Diatessaron* be removed and be replaced by a tetraevangelium, there is nothing to indicate that this new text was the Peshitta; it would rather be a text “almost certainly identical to the type of text and of translation of the separate Gospels of which two copies have survived in the Sinaiticus and the Curetonian”.

¹¹⁶ And not only a set of pericopes used in the liturgy, as suggested by HAASE 1920, thus p. 270: “I therefore consider it highly probable that the first missionaries of Edessa had produced the Syriac translations for liturgical use, and that the *Diatessaron* does not, therefore, represent the first Syriac translation of the Gospels”.

¹¹⁷ BEWER 1900, p. 90-91, 353-356; HJELT 1903, p. 157ss; TORREY 1936, p. 277.

¹¹⁸ VÖÖBUS 1951, p. 16-17, where references to the patristic writers are found. See also VÖÖBUS 1951a.

¹¹⁹ CLEM. ALEX., *Stromata* (ed. O. STÄHLIN 1907, p. 225, 238).

¹²⁰ IRENAEUS, *Heresies* I, 26; III, 11.

¹²¹ *Florilegium Patristicum*, (ed. G. RAUSCHEN 1905, t. III, p. 24s).

¹²² IRENAEUS, *Heresies* III, 11.

¹²³ LYON 1994. His observations are summarised in p. 197-200.

clusions¹²⁴. For some (Burkitt), the ‘linguistic anomalies’ of the Sinaiticus are vestiges of an older form of Syriac. For others (Torrey, Black), some of these linguistic features, which seem to be attested only in Palestinian Aramaic, argue in favour of a Palestinian origin of the author(s) of the Old Syriac version¹²⁵. Beyer has shown that there are at least two types of anomalies in the Old Syriac version: those that originate from an older form of Aramaic (Imperial Aramaic)¹²⁶ and a smaller number that seem to be Western. Still, for some others (Joosten), the anomalies come from Tatian who had incorporated in his work Jewish Aramaic texts, which were then taken up by the Old Syriac versions.

Joosten lists especially seventeen items that he considers to be of Western Aramaic origin. Some of them indeed are, as Lyon points out¹²⁷: ܐܒܐ *’abba* for “my Father”, the equivalence “live – be saved” (ܠܗܝܐ *ḥaya*)¹²⁸, the use of ܢܝܫܐ *niso* instead of ܐܘܬܐ *’oto* for “miracle”, the use of Jewish Christian loan words, which are ܫܠܝܚܐ *šeliḥō* “apostle”, ܬܠܡܝܕܐ *talmido* “disciple”, ܓܢܢܐ *gannat* ‘eden “paradise”. But others are certainly not Palestinian: ܠܝܬ *layt* + separate personal pronoun equivalent of the negative copula “I am not”¹²⁹, or ܫܠܗ *šelah* in the sense of “sending someone”¹³⁰. Some of these Palestinianisms probably come from Palestine; either they were preserved in the oral kerygma used in the earliest Aramaic-speaking assemblies, or they were borrowed from Jewish Christian texts written in Jewish Aramaic (Eastern or Western). Tatian seems to have, at times, translated literally from such documents and we cannot exclude the possibility that Jewish Aramaic *logia* circulated in the Euphrates valley.

Lyon also indicated the presence of elements that are neither Edessan, nor Palestinian, nor vestiges of Imperial Aramaic¹³¹. The most telling example, but not the only one¹³², is the adverb ܐܝܠܐ *’ayl’ko* “where”, used twenty times in the Sinaiticus and nowhere else. The Curetonian and the Peshitta replace it each time. This dialectal form is rooted in the language of the earliest translator of the Syriac Gospels, namely in an Aramaic dialect very close to the dialect of Edessa, without being identical to it.

For Lyon, we have no Syriac text that could equal the archaic character of the Sinaiticus. A comparison with the quotations from the *Diatessaron* shows, according to him, that the language of the Sinaiticus is even more archaic than the one found in the biblical quotations in all the Syriac Fathers. The many archaisms in the spelling, the unusual forms of the suffixes in the Sinaiticus that we find rarely in Aphrahat (died in 344), cannot be contemporary to or later than the latter. Lyon illustrates this with the help of the independent personal pronoun of

¹²⁴ SCHULTHESS 1905-1906; SCHULTHESS 1922; TORREY 1936, p. 245-270; KAHLE 1959²; KAHLE 1960; BEYER 1966; BLACK 1972; JOOSTEN 1991; JOOSTEN 1992; JOOSTEN 1994.

¹²⁵ TORREY 1936, p. 245.

¹²⁶ The fact that it seems to be vestiges of the Imperial Aramaic has nothing surprising about it in the case of texts written before the dialect of Edessa had become a literary language.

¹²⁷ LYON 1994, p. 198-199.

¹²⁸ See already TORREY 1936, p. 264 (who refers to DALMAN 1905, p. 353). On the other hand, for LENZI 2006a, this use is rooted more widely in NorthWest Semitic.

¹²⁹ See NÖLDEKE §302.

¹³⁰ Aphrahat uses it three times on a single page, see *Patrologia Syriaca* II, col. 100, l. 8, 16 and 25.

¹³¹ LYON 1994, p. 199-200.

¹³² See also the use of ܡܢ ܝܬܝܪ *men yattir* in Mk 7:37, the reflexive use of ܠܒܫܐ *lebaš* in Lk 16:19, as well as the peculiar spelling of many words listed in Burkitt.

the 1st person plural. It appears under three forms: ܢܢܢܢ <'*nah*>*nan*, ܢܢܢ <*h^e*>*nan*, and ܢܢ <*-nan*> directly attached to a participle. The first one corresponds to the Old Aramaic spelling, the second one to that of the Syriac of Edessa, while the third one is also accepted in the language of Edessa but less common in the Bible even though it occurs frequently in the works of the 5th century writers. The following frequency table has been drawn up by Lyon¹³³:

	ܢܢܢܢ	ܢܢܢ	ܢܢ
Sinaiticus	85	3	0
Curetonian	35	14	0
Peshitta	6	72	19
[<i>Diatessaron</i>]	9	22	6]

The longest form of the pronoun is found only in the oldest manuscripts. The vocalization in the Peshitta indicates an identical pronunciation for the three forms (as indicated above), but it reflects in this a much later practice. The three forms are found in the 4th century in the works of Aphrahat and Ephrem, in their biblical quotations as well as in their original writings. The Sinaiticus spelling, in all likelihood, had not been standardized as it fluctuates on other points. Moreover, the Sinaiticus already manifests signs of a later revision based on Syriac standards. Therefore, the complete absence of the third form and the rare occurrences of the second point toward a date of composition when only the first was employed and perhaps, still pronounced. The wider use of the longest form and the absence of the shortest one cannot be explained by a date of composition reaching back to the 4th century, or even to the 3rd century, but by a still earlier date. Following others, Lyon argues in favour of a Jewish origin of the translator. This is not surprising, he says, since Christianity arrived in the Euphrates valley thanks to Aramaic-speaking Jewish Christians, perhaps first via Adiabene (according to Kahle and Segal)¹³⁴ or directly from Palestine (as the Syriac tradition affirms).

Brock, in his preliminary article to the edition of the fragments of the new Finds, also indicates the presence of archaic features in these fragments¹³⁵. Most of them are found in the other two witnesses, but in different places. He highlights especially the word *nessē* “signs, miracles”, the demonstrative *halok*, the particle *'ud*, the retaining of the initial *olaph* in the imperative of the verbs *'ezal* and *'eto*, the spelling *mḥ'wt* with internal *olaph*, and the exceptional attestation of the *plene* forms *kwl* and *mṭwl*.

4. The Old Syriac and the Greek text of the Gospels

4.1. Merits of a Retroversion into Greek

Since the Old Syriac version is a translation of the Greek¹³⁶, some authors have thought it possible to find behind the formulations of the Old Syriac version the Greek wording, or even to reconstitute it entirely.

¹³³ *Diatessaron* figures are mentioned only for comparison, as they reflect the practice of multiple authors, even over centuries.

¹³⁴ KAHLE 1959, p. 277-278; SEGAL 1970. Adiabene is the region of Mesopotamia between the Great Zab and the Little Zab, two tributaries of the Tigris surrounding Arbela.

¹³⁵ BROCK 2016, p. 12-13.

¹³⁶ WILSON 2002, p. liii-lxii, rather thinks of an Aramaic original.

Baethgen¹³⁷ thus committed himself to a retroversion into Greek from the Curetonian¹³⁸. For his part, Merx¹³⁹ wrote a commentary on the Gospels based exclusively on the Sinaiticus, which he regarded as “the oldest known text of the canonical Gospels”, the Sinaiticus being a witness even older than the oldest Greek manuscripts, because it was based on a Greek text from the 2nd century. Merx also believed that the Sinaiticus was *verbatim* translation of the Greek, whereas Baethgen had clearly showed that this was not the case. Being more cautious than Merx, Baethgen begins with a long introduction aiming to justify his choices by grounding himself in a detailed analysis of how the Syriac translator approached his Greek model. Long before Joosten’s purely descriptive analysis of the translation techniques of the Old Syriac versions and the Peshitta of Mt¹⁴⁰, Baethgen was thus the first to have described systematically the translational features of the Old Syriac versions. Although he worked only on the Curetonian, the only version he knew at the time, his remarks were valuable to a large extent for the Sinaiticus and they have lost none of their relevance. He arrived at the conclusion that the translation was carried out at a time when the meaning was more important than the letter. He in fact criticizes his predecessors, Crowfoot, Wildeboer et Tregelles, either for failing to recognize that the translator was guided more by the genius of his own language rather than his fidelity to the Greek text, or for being limited to incomplete observations.¹⁴¹ After listing the spelling variations¹⁴² that are not of much interest, Baethgen enters into the details of his observations¹⁴³. I shall summarize here the outlines of his approach with a few of his examples. Baethgen’s observations will be easily supplemented by those of Joosten for Mt and those of Carrega for Lk¹⁴⁴.

1. In general, translating a text as simple as that of the Gospel should not cause major difficulties. The meaning of the Gospel text was thus conveyed well. There are, however, some passages that the translator did not understand, those that he did not divide or accentuate correctly.

¹³⁷ BAETHGEN 1885.

¹³⁸ CURETON 1848, p. xciii, considered that, for the Gospel of Mt, the Syriac text represented “the identical terms and expressions which the Apostle himself employed”, an optimism soon squashed by BURKITT 1904a II, p. 16, who had already noticed that the Syriac dialect of Edessa was different from Palestinian Aramaic.

¹³⁹ MERX 1897-1911 (the first volume is devoted to a German translation of the Sinaiticus, the next three to the commentary on the Gospels).

¹⁴⁰ JOOSTEN 1995.

¹⁴¹ For him, the work of Crowfoot (CROWFOOT 1870) has no value from a critical perspective. His opinion of Wildeboer (WILDEBOER 1880), who analyzed the discrepancies of the Curetonian with respect to the Peshitta, is more nuanced. Wildeboer classifies the discrepancies under the following categories: discrepancies simply resulting from errors, linguistic variations, exegetical variations, additions, omissions, dogmatic modifications, discrepancies in the Old Testament quotations, relationship with some Greek manuscripts, and some random discrepancies. The observations are far from being exhaustive. This is also the objection that he makes to the work of Tregelles (TREGELLES 1857) who included in his edition of the New Testament some variants from the Curetonian. Not only has he just mentioned a few of the variants (for which he never provided the restitution in Greek; for the difficult cases, he provided only a Latin translation), but also among these he has considered as variants a certain number that are not really variants at all. Moreover, his insufficient knowledge of Syriac is visible more than once (examples in BAETHGEN 1885, p. 3).

¹⁴² See also WILSON 2002, p. xxix-xxxi.

¹⁴³ BAETHGEN 1885, p. 11-32.

¹⁴⁴ JOOSTEN 1995; CARREGA 2013.

- Lk 12:58 δὸς ἐργασίαν] ܠܫܘܬ ܠܐ ܥܘܬ “give him advantage”: the Latinism (*operam dare*) has not been understood (“make effort to have settled the matter with him”).
- Lk 14:18 ἀπὸ μιᾶς] ܠܫܘܬܐ (“immediately”): the meaning is “unanimously”.
- Lk 19:44 τῆς ἐπισκοπῆς σου] ܥܘܠܘܬܐ “of your greatness” instead of “of your visit” (ܥܘܠܘܬܐ); the word has been understood in the sense of “office, function, dignity”¹⁴⁵.
- Lk 23:9 ἐν λόγοις ἱκανοῖς] ܠܫܘܬܐܘܬܐ “with wise words” instead of “in many words”; the translator does not know the meaning of ἱκανός here.
- Mt 4:24 τοὺς κακῶς ἔχοντας ποικίλαις νόσοις] the translator has rendered the expression “various diseases” by “chronic diseases” (ܠܫܘܬܐܘܬܐ). The example has already been mentioned above.
- Jn 4:38 has not been divided correctly: he has read ἀλλ’ οἱ κεκοπιάκασιν (ܠܫܘܬܐ ܠܫܘܬܐ ܠܫܘܬܐ, “but those who have toiled”) instead of ἄλλοι κεκοπιάκασιν (“others have toiled”).
- Jn 6:63¹⁴⁶ ἡ σὰρξ οὐκ ὠφελεῖ] instead of the article ἡ he has read the conjunction ἢ, hence his translation: ܡܘܬܐ ܡܘܬܐ ܠܐ ܠܫܘܬܐܘܬܐ (“or the flesh is useless”).

2. Not aiming at a literal translation, the translator has often rendered the same Greek word by various Syriac words:

- ποιέω is usually rendered by ܥܘܒܕܐ, but also by ܥܘܠܐ or ܥܘܬܐ. We can compare the translation of Jn 5:19 (ὁ υἱὸς ὁμοίως ποιεῖ “the Son does likewise”) in the freer Curetonian (ܠܫܘܬܐ ܠܫܘܬܐܘܬܐ “the Son resembles him”) and the more slavish Peshitta (ܥܘܒܕܐ ܠܫܘܬܐܘܬܐ).
- σὰρξ is sometimes rendered by ܠܫܘܬܐ and sometimes by ܠܫܘܬܐܘܬܐ, θέλω by ܠܫܘܬܐ or by ܠܫܘܬܐܘܬܐ (Mt 18:30), ἔνδυμα by ܠܫܘܬܐܘܬܐ or ܠܫܘܬܐܘܬܐ. We could multiply the examples. The Peshitta is more consistent on this point.

3. We can find many examples where the translation of the Curetonian contains a stronger Semitic flavour compared to that of the Peshitta.

- Mt 1:25 καὶ οὐκ ἐγίνωσκεν αὐτήν (“but he did not know her”)] ܡܘܬܐ ܠܫܘܬܐ ܥܘܬܐ ܕܡܪܝܬܐ (“he lived with her in purity”), P: ܠܫܘܬܐ ܠܫܘܬܐ.
- Mt 5:32 παρεκτὸς λόγου πορνείας (“except on the ground of fornication”)] ܥܘܠܘܬܐ ܠܫܘܬܐܘܬܐ ܠܫܘܬܐܘܬܐ (“without speaking about adultery with regard to her”), P: ܠܫܘܬܐܘܬܐ ܠܫܘܬܐܘܬܐ.
- Lk 10:17 ἐξ οἰκίας εἰς οἰκίαν (“[do not go] from house to house”)] ܡܘܬܐ ܠܫܘܬܐܘܬܐ ܠܫܘܬܐܘܬܐ (“from one house to its neighbouring one”), P: ܠܫܘܬܐܘܬܐ ܠܫܘܬܐܘܬܐ.

4. Often a Greek word is translated by two Syriac words to better render all the nuances of the Greek. This is especially the case for Greek compound verbs.

¹⁴⁵ There is no need to presume a connection with the episcopal office concerning the translator, as affirm CURETON 1858, p lix and WILDEBOER 1880, p 23.

¹⁴⁶ “It is the spirit that gives life; the flesh is useless”.

- Lk 20:16 μὴ γένοιτο (“may this not be” in the sense of “never in life!”)] ܠܟܘܢ ܠܘ ܡܘ (“God forbid! May this never happen!”).
- Lk 24:15 ἐγγίσας (“drawing near”)] ܕܗܘ...ܕܠܝܢ (“He came and drew near”).
- Jn 7:26 λαλεῖ (“Behold him who speaks openly”)] ܠܠܗܘܢ ܡܠܘܢ. We could translate as “he begins to speak”¹⁴⁷.
- Mt 15:17 ἐκβάλλεται (“is cast out”)] ܠܝܕܘܠܗ ܕܗܘܐ ܕܗܘܐ (“is cast out from there”).
- Lk 10:39 παρακαθισθείσα (“Mary sitting at the feet of the Lord”)] ܕܗܘܐ ܕܗܘܐ (“... she came and sat ...”).

5. The translator frequently adds words that are absent from the Greek with the purpose of clarification. There is no need to look for a Greek variant in such cases.

- Mk 16:20 τοῦ κυρίου συνεργούντος (“the Lord working with them”)] ܠܘܟܘܢ ܠܘܟܘܢ ܘܟܘܢ ܘܟܘܢ (“whereas the Lord was with them *in all things*”).
- Mt 3:12 τὸ πτύον ἐν τῇ χειρὶ (“the winnowing shovel [is] in his hand”)] ܠܗܘܐ ܝܘܢܝܢ ܘܟܘܢ ܘܟܘܢ (“*he who holds* the winnowing shovel in his hand”).
- Mt 6:18 τῷ πατρὶ σου τῷ ἐν τῷ κρυφαίῳ (“your Father who is in secret”)] ܕܘܟܘܢ ܘܟܘܢ ܠܗܘܐ (“your Father who *knows* that which is hidden”).
- Lk 2:52 προέκοπτεν σοφία καὶ ἡλικία καὶ χάριτι (“He increased in wisdom, in stature, and in grace”)] ܠܕܘܠܗܘܐ ܠܕܘܠܗܘܐ ܕܗܘܐ ܠܕܘܠܗܘܐ ܠܘܟܘܢ ܠܘܟܘܢ (“He grew in stature and *increased* in wisdom and in grace”).

6. In some cases, the translator specifies a Greek verb with a general meaning with the help of a complement. It is useless to presume the existence of this complement in the Greek model, something that Cureton does too often.

- Mt 1:20 τὸ γὰρ ἐν αὐτῇ γεννηθὲν ἐκ πνεύματος ἁγίου (“that which is begotten in her comes from the Holy Spirit”)] ܕܗܘܐ ܠܗܘܐ ܘܟܘܢ ܠܗܘܐ ܕܗܘܐ ܠܗܘܐ ܘܟܘܢ (“that which is begotten in her *has been conceived* of the Holy Ghost”): the addition of the verb “has been conceived” in Syriac does not presume the presence another similar verb in Greek.
- Mt 2:20 οἱ ζητοῦντες τὴν ψυχὴν τοῦ παιδίου (“those who were seeking the child’s life”)] ܠܗܘܐ ܠܗܘܐ ܘܟܘܢ ܘܟܘܢ (“those who were seeking the child’s life *to kill him*”).

7. Often a subject or an object not expressed or expressed only by means of a pronoun is clearly identified.

- Mt 1:19 μὴ θέλων αὐτὴν δειγματίσαι (“not willing to denounce her publicly”)] ܠܗܘܐ ܠܗܘܐ ܘܟܘܢ ܘܟܘܢ (“not willing to denounce *Mary* publicly”).
- Mt 1:20 ἄγγελος κυρίου κατ’ ὄναρ ἐφάνη αὐτῷ (“the Angel of the Lord appeared to him in a dream”)] ܠܗܘܐ ܠܗܘܐ ܠܗܘܐ ܘܟܘܢ ܘܟܘܢ (“the Angel of the Lord appeared *to Joseph* in a vision”).

¹⁴⁷ Giving the verb ܡܠܘܢ an inchoative meaning.

- Mt 14:5 ὅτι ὡς προφήτην αὐτὸν εἶχον (“for they took him for a prophet”)] ܬܚܒܘܢ ܐܘܬܝܢ ܕܐܝܬܘܢ ܕܥܘܢܐܝܢܐ ܕܡܨܝܢܐ (“for they regarded *John* as a prophet). We could multiply the examples¹⁴⁸.

8. A word in apposition often explains either a proper noun or a substantive:

- Mt 2:15, 19: “the king Herod” instead of “Herod”.
- Mt 3:5; 4:15: “the river Jordan” instead of “Jordan”.
- Mt 8:2: “a leprous man” (ܬܘܒܘܢ ܕܥܘܠܐܢܐ) instead of “a leper”.
- Mt 2:18 φωνή ἐν Ῥαμὰ ἠκούσθη...Ῥαχήλ κλαίουσα τὰ τέκνα αὐτῆς (“In Rama a voice is heard ... it is Rachel weeping for her children”)] ܩܘܘܢܐ ܕܥܝܢ ܪܥܘܒܐܐ ܬܚܘܒܘܢ ܕܘܨܬܐ ܕܒܝܬ ܪܥܘܒܐܐ ܕܬܘܒܘܢ ܕܥܘܠܐܢܐ (“In Rama a voice is heard ... it is *the voice of Rachel* etc.). It is not necessary to presume the existence of a variant ἢ φωνή τῆς Ῥαχήλ as Crowfoot does¹⁴⁹.

9. We should also take note of several additions of personal, possessive, and demonstrative pronouns. These seem to simply correspond to an article in Greek.

- Thus, in Jn 1:1, ܦܘܠܐܟܘܢ for ὁ λόγος.

10. ܗ is sometimes added without having to presume a πᾶς in Greek¹⁵⁰.

- Jn 6:47; 7:38 ὁ πιστεύων (“he who believes”)] ܘܚܘܐܘܬܐܢ ܗ ܗܐ (“*whoever* believes”).
- Lk 11:10 ὁ ζητῶν εὕρισκει καὶ τῷ κρούοντι ἀνοιγήσεται (“he who seeks finds and to him who knocks it shall be opened”)] ܘܚܘܐܘܬܐܢ ܕܥܘܢܐܝܢܐ ܕܥܘܢܐܝܢܐ ܕܥܘܢܐܝܢܐ ܗ ܗܐ (“*whoever* seeks ... to *anyone* who knocks ...”).

11. There are also many passages where the text is abridged, often out of a concern for brevity.

- Mt 14:28; Jn 1:26; 3:27; 4:10 etc.: the expressions ἀποκριθεὶς εἶπεν οὐ ἀπεκρίθη λέγων are rendered by a simple ܘܚܐܘܬܐܢ (“he says”).
- Mt 2:10 ἐχάρησαν χαρὰν μεγάλην σφόδρα (“they *greatly* rejoiced with great joy”)] ܘܚܘܐܘܬܐܢ ܕܥܘܢܐܝܢܐ ܕܥܘܢܐܝܢܐ ܕܥܘܢܐܝܢܐ (“they rejoiced with great joy”): the adverb σφόδρα is not rendered as it is superfluous.
- Mt 15:29 ἀναβάς εἰς τὸ ὄρος ἐκάθητο ἐκεῖ (“after having climbed the mountain, he sat *there*”)] ܘܚܘܐܘܬܐܢ ܕܥܘܢܐܝܢܐ ܕܥܘܢܐܝܢܐ ܕܥܘܢܐܝܢܐ (“he climbed (and) sat down on the mountain”, the English equivalent being “he climbed to sit down on the mountain”).

12. We can now analyse the translation of the conjunctions and particles.

¹⁴⁸ The addition has been preserved in the Peshitta in more than one place.

¹⁴⁹ It should be compared to what JOOSTEN 1995 says about this passage (see above, under 2.).

¹⁵⁰ This section of Baethgen is not relevant. There is indeed no other way in Syriac to render the Greek except making use of the expression *kul man d.*

- *καί*, a simple coordinating conjunction is rendered by *ܐ*, except when it signifies “also”: it is then rendered by *ܐܟܝܐ*. But it often happens that a *ܐ* is attested even when there is no *καί* in Greek; it is therefore equivalent to a single comma.
- *δέ* is rendered by *ܐܘܪܝܟܐ* but it is very frequently omitted or rendered by *ܐ*. When it has an adversative nuance, it is translated by *ܐܠܝܟܐ*. But the *ܐܠܝܟܐ* sometimes appears without an *ἀλλά* corresponding to it.
- *οὖν* is usually translated by *ܐܠܡܢܐ* when it indicates a real consequence. This same *ܐܠܡܢܐ* sometimes renders a *μᾶλλον*. But where the *οὖν* functions as a simple conjunction (as is frequently the case in Jn), it is either omitted or rendered by a simple *ܐ*.
- *ὅτι* is rendered by *ܐܘܪܝܟܐ*, but we frequently find *ܐܘܪܝܟܐ* where there is no *ὅτι*, particularly when introducing a direct speech (Mt 15:11; 19:5; 21:25, etc.), which is normal in Syriac.
- *γάρ* is translated by *ܐܘܪܝܟܐ*, but also by *ܐܠܡܢܐ*. Sometimes *ܐܠܡܢܐ* has no corresponding particle in Greek (Mt 10:39; 11:5; Jn 3, 29:30, 31, etc.).
- *ἰδοῦ* is usually rendered by *ܐܠܡܢܐ* (Mt 1:23; 2:1; 3:16, etc.), but it is sometimes replaced by a verbal form, thus in Mt 2:9 *καὶ ἰδοῦ ὁ ἀστὴρ ὃν εἶδον* (“and behold, the star that they had seen ...”) *ܐܠܡܢܐ ܐܠܡܢܐ ܐܠܡܢܐ* (“and unto them appeared the star ...”). See also in Mt 3:17; 17:5; Lk 13:11; 22:47, etc. It also appears that we find a *ܐܠܡܢܐ* without a corresponding *ἰδοῦ* in Greek (Mt 3:11; 11:5; 19:20, etc.).
- The adverb *ܐܠܡܢܐ* sometimes renders *πάλιν* and sometimes *ἔτι*, but sometimes it is added without a correspondence in Greek (Mt 19:25; Lk 8:37; 9:37).
- *ἤδη* is sometimes not translated (Mt 5:28; Jn 3:18, etc.) and sometimes translated by a circumlocution, thus in Lk 21:30 *ὅταν προβάλωσιν ἤδη* (“as soon as they sprout”) *ܐܠܡܢܐ ܐܠܡܢܐ ܐܠܡܢܐ* (“as soon as they *begin to sprout*”).

13. With regard to the translation of verbal forms and the use of verbs by the Syriac translator, we can make the following general observations. The aorist and the perfect in Greek are usually rendered by the perfect in Syriac. The Greek present corresponds to a participle in Syriac usually accompanied by a pronoun. The Greek imperfect is mostly translated by a participle followed by the verb *ܐܠܡܢܐ*. The Greek future tense is rendered by a Syriac imperfect. The Syriac perfect is often accompanied by the verb *ܐܠܡܢܐ*, which strengthens it and gives it the nuance of a past perfect (Mt 2,9 *ὁ ἀστὴρ ὃν εἶδον*, see below] *ܐܠܡܢܐ ܐܠܡܢܐ ܐܠܡܢܐ ܐܠܡܢܐ* “the star that they had seen”; the Peshitta removes the *ܐܠܡܢܐ*), but it happens that it is added without necessity¹⁵¹ (Mt 1:19 *ἐβουλήθη λάθρα ἀπολύσαι αὐτήν* “he wanted to repudiate her in secret” *ܐܠܡܢܐ ܐܠܡܢܐ ܐܠܡܢܐ ܐܠܡܢܐ*). We can also find infinitive absolutes carrying an emphatic nuance (Mt 6:16 *ὅπως φανῶσιν τοῖς ἀνθρώποις νηστεύοντες* “[they disfigure their faces] to show men that they are fasting”) *ܐܠܡܢܐ ܐܠܡܢܐ ܐܠܡܢܐ ܐܠܡܢܐ* “...that they are fasting indeed”¹⁵²; see also Mt 6:18; Jn 7:47; Lk 8:50, etc.). These general observations, however, have many exceptions.

¹⁵¹ It would, however, be a real variant: “he was wanting” (durative) instead of “he wanted”.

¹⁵² The Peshitta removes these infinitives.

- A Greek present is from time to time rendered by a perfective followed or not by ܠܐܘܢ, thus in Jn 4:7 (“A Samaritan woman came to draw water”) where ἔρχεται is rendered by ܕܐܘܢ ܕܕܝܪ. A participle with ܠܐܘܢ also sometimes corresponds to it, thus in Jn 1:5 (“the light shines in the darkness”) where φαίνει is rendered by ܠܐܘܢ ܝܫܘܚܐ.
- Conversely, the Syriac participle often renders an aorist; this is particularly the case with the verb εἶπον rendered by ܦܝܠܘܢ: it is not necessary to presume a variant λέγουσιν. Verbs such as ἔστηκα, ἤλπικα, οἶδα, ἔγνωκα are frequently rendered by a participle (Jn 5:45; Lk 8:46).
- A Greek present happens to correspond to an imperfective, thus in Lk 12:40 “it is at the hour that you ignore that the Son of man will come (lit. comes)” where ἔρχεται is rendered by ܠܕܝܪ (the Peshitta reads ܠܕܝܪ).
- The participle is also employed to express a general truth where the Greek would use the future tense. The participle in Syriac can indeed imply future sense (in Mt 6:34 “do not worry about tomorrow: tomorrow will worry about itself” μεριμνήσει is rendered by ܕܦܝܠܘܢ, as in P).

To correctly interpret the nuance of the Greek, the translator is sometimes compelled to take recourse to using a circumlocution.

- Thus, in Lk 8:42, to better express the imperfect *de conatu*¹⁵³ αὐτὴ ἀπέθνησκεν (“she was dying”) [ܕܠܘܚܐ ܕܐܘܢ ܠܕܝܪܐ] (“she was about to die”).
- Or in Lk 9:53 ὅτι τὸ πρόσωπον αὐτοῦ ἦν πορευόμενον εἰς Ἱερουσαλήμ (“because he was on his way to Jerusalem”, lit. “his face was set toward Jerusalem] ܕܡܘܘܨ ܦܝܠܘܢ ܕܠܘܚܐ ܕܝܪܘܫܐܠ ܠܐܘܢ ܦܝܠܘܢ ܦܝܠܘܢ ܕܠܘܚܐ ܕܝܪܘܫܐܠ (“because he had directed his face toward Jerusalem *to go there*”).

The translator prefers an active turn before a passive formulation in Greek.

- Mt 2:17 τὸ ῥηθὲν διὰ Ἱερεμίου (“that which was spoken by Jeremiah”) [ܕܝܠܘܚܐ ܕܝܠܘܚܐ ܕܝܠܘܚܐ] “the word that Jeremiah spoke”¹⁵⁴.
- Mt 3:6 ἐβαπτίζοντο ἐν τῷ Ἰορδάνῃ ὑπ’ αὐτοῦ (“they were baptized by him in Jordan”) [ܦܝܠܘܢ ܠܘܚܐ ܠܐܘܢ ܝܫܘܚܐ] (“he baptized them in Jordan”).
- Jn 14:21 ὁ δὲ ἀγαπῶν με ἀγαπηθήσεται ὑπὸ τοῦ πατρὸς μου (“he who loves me shall be loved by my Father”) [ܕܠܘܚܐ ܕܝܠܘܚܐ ܕܝܠܘܚܐ] (“... my Father shall love him”).

14. It is not rare for a subordinate proposition introduced by ἵνα, ὅτι, ὅπου, etc. to be rendered by a simple coordinate proposition.

- Lk 3:10 (D.05) τί οὖν ποιήσωμεν ἵνα σωθῶμεν (“what must we do then to be saved?”) [ܕܠܘܚܐ ܕܝܠܘܚܐ ܕܝܠܘܚܐ] (lit. “what should we do *and* we will live?”).

¹⁵³ BLASS, DEBRUNNER, REHKOPF, 2001, § 326.

¹⁵⁴ The Peshitta retains the passive turn: ܕܝܠܘܚܐ ܕܝܠܘܚܐ ܕܝܠܘܚܐ.

- Mt 2:23 ὅπως πληρωθῆ τὸ ῥηθὲν (“that it might be fulfilled what was spoken [by the prophets: he shall be called a Nazarene”]) ܐܘܨܘܢ ܕܐܘܪܘܟܘܢ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ (“and the word spoken by the prophet is accomplished, etc.”). We cannot rely on this translation to support the existence of a variant καὶ ἐπληρώθη.

15. The contrary is also attested: a coordinate proposition with καὶ is rendered by a subordinate introduced by ܐ.

- Mt 4:6 καὶ ἐπὶ χειρῶν ἀροῦσίν σε (“[he shall give orders to his angels] and they shall bear you up on their hands”) ܐܘܪܘܟܘܢ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ (“... so that they bear you up on their hands”) (quotation from Ps 91:11-12).
- Mt 12:18 καὶ κρίσιν τοῖς ἔθνεσιν ἀπαγγελεῖ (“[I shall put my spirit upon him] and he shall proclaim justice to the nations”) ܐܘܪܘܟܘܢ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ (“... so that they proclaim, etc.”) (in a quotation from Is 42:1-4).

16. The freedom of the translator is also evident from the word order: contrary to the Peshitta, there is no exact correspondence with the Greek. Examples are found in almost every verse.

17. The quotations from the Old Testament correspond mainly with the text of the Old Testament Peshitta (Mt 2:15; 10:36; 11:10, etc.)¹⁵⁵, but there are some rare cases that are reminiscences of the LXX text. The example put forward by Baethgen here is not convincing¹⁵⁶.

- Mt 2:18 κλαυθμὸς καὶ ὄδυρμὸς πολὺς (“[In Rama a voice is heard], wailing and a long lamentation”) ܐܘܪܘܟܘܢ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ (“a lamentation, weeping, and many sighs”, with three terms as in the LXX in Jr 38 (MT 31):15. The example is a tenuous one.

18. There are some cases of dogmatic modifications on the part of the translator¹⁵⁷.

- In Mt 1:20 (“Joseph, son of David, do not be afraid to take unto you Mary, your wife”), he did not translate τὴν γυναῖκά σου by ܐܘܪܘܟܘܢ, but by ܐܘܪܘܟܘܢ ܕܥܘܠܡܐ “your betrothed”.
- In Mt 16:22 (“Peter, taking him aside, began to rebuke him, saying, etc.”), the verb “to rebuke” was moved to v. 23; as a result, it is no longer Peter who rebukes Jesus, but Jesus who rebukes Peter (“Jesus, turning around, rebuked Simon, etc.”); the translator thus safeguards the authority of Jesus.
- In Mt 1:21 (“you shall call his name Jesus, for he shall save his people from their sins”), the formulation must have seemed too restrictive to the translator who replaced “his people” by “the world” (ܐܘܪܘܟܘܢ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ ܕܥܘܠܡܐ).

We obviously do not attempt anymore to reconstruct the Greek model, even though the readings of the Old Syriac versions are from time to time noted in the critical apparatus of the editions of the Greek New Testament. But under what conditions are we entitled to do so?

¹⁵⁵ We have seen this above.

¹⁵⁶ WILDEBOER 1880, p. 34-35, cites some other examples, also equally unconvincing. The observations made by WILSON 2002, p. xxxviii-xlvi, lead to the conclusion that these quotations are not based on the LXX text.

¹⁵⁷ WILDEBOER 1880, p. 31-33.

Brock has very pertinently warned the textualists about it¹⁵⁸ and Lyon has made Brock's observations even more specific¹⁵⁹. Williams has formulated a series of simple rules that ensure a correct use of the readings of the Old Syriac versions for textual criticism of the New Testament¹⁶⁰. The 27th edition of Nestle-Aland frequently refers to the Old Syriac version. Williams has analyzed these references and has arrived at the conclusion that these references are flawed because the translation techniques of the Old Syriac version have not been taken into account. Along the same lines and more recently, Carrega has analyzed about 300 passages from the Gospel of Luke which reveals the remarkable freedom of the translator of the Old Syriac version. It is therefore with caution that this version should be used in the context of the textual criticism of the Greek New Testament.

- We can safely cite the Old Syriac versions in the case of long additions or omissions. The short omissions and additions should be examined by taking into consideration their occurrences elsewhere in order to affirm that they support a Greek reading.
- In contrast, the Old Syriac versions should *generally* not be cited in the following cases¹⁶¹:
 - presence or absence of Greek particles and conjunctions,
 - presence or absence of articles and possessive and demonstrative pronouns,
 - singular or plural of demonstratives, non-specific relatives or their equivalent,
 - use of tense in the Greek,
 - word order,
 - distinction of Greek synonyms.

4.2. The Old Syriac Versions and the Greek Text Types of the Gospels

Having thus shed light the freedom of the translator¹⁶², what can we say about his Greek model? For the Gospels, it is traditionally believed that there are four text types: the so-called "Western" text (transmitted mainly by D.05 W.032 [in part] and the Old Latin versions), the Caesarean text (transmitted mainly by Θ.038 W.032 [in part] 28 f¹ f³, when all of these witnesses contain readings that do not correspond to other text types, to which are added the Armenian and Georgian versions), the Alexandrian text (transmitted mainly by p⁷⁵ s.01 B.03 W.032 [in part] and the Coptic versions), and the Byzantine text (transmitted first by A.02, then by most of the Greek minuscules; this is the *textus receptus*). The Alexandrian text represents an Egyptian recension from about 200, the Caesarean text should date from the middle of the 3rd century, and the Byzantine text does not appear before the 4th century. The so-called "Western" text is problematic, but its oldest witnesses are the Old Latin versions with their first traces appearing in North Africa around 200. These are the generally accepted chronological markers.

¹⁵⁸ BROCK 1976; BROCK 1977.

¹⁵⁹ LYON 1994.

¹⁶⁰ WILLIAMS 2004. He thus distinguishes three levels: that of the *Vorlage*, that of the translation, and that of the transmission. Applied to the Old Syriac version, this leads us to examine first the Greek model (the so-called "Western" text), the translation techniques (free or mirror), and the differences between the Sinaiticus and the Curetonian as two vectors of the transmission of the text. It is important to distinguish well the levels.

¹⁶¹ This list completes that of BROCK 1977.

¹⁶² See also BROCK 1998.

We can say straight away that no typical Byzantine reading is found in the Old Syriac versions. Already Cureton¹⁶³ had noted that whole sentences, found only in the *textus receptus*, are not found in the Curetonian, and that for these typical readings, the Curetonian is supported by other witnesses, particularly by B.03, and especially by D.05 and the Old Latin witnesses, the Old Syriac versions being very close to these latter ones¹⁶⁴, according to him. It appears, however, that the Curetonian deviates from D.05; in this case, it corresponds to the text of Justin, the Clementines, Irenaeus, Origen or that of Cyprian. Burkitt¹⁶⁵ has analysed the Greek text of the two witnesses of the Old Syriac version. He confirms the lack of affinity between the Old Syriac version and the *textus receptus*. He then notes that there are some remarkable agreements between it and the Alexandrine text (Ⲙ.01 and B.03), and the Caesarean text. He then investigates if the “Western Non-Interpolations” happen to be present in the Old Syriac version. In general, the so-called Western text is characterised by a longer text than the Alexandrian text. There are, however, passages where it has preserved a shorter text: these are the “Western Non-Interpolations”¹⁶⁶. We can suspect that it is actually the Alexandrine text that was interpolated. Like the Old Latin, the Old Syriac version is relatively free from these interpolations. We still find them in some of their two witnesses, but more so in the Curetonian than in the Sinaiticus, where there are introduced, according to Burkitt, based on some Greek manuscripts of the Byzantine text type. But it is with the so-called Western text that the Old Syriac version exhibits the most affinity. For Burkitt, this fact is explained by the influence of the *Diatessaron* on the Old Syriac version and by this influence alone:

“The Diatessaron itself was made in Rome, or at least was the work of one who had lived there many years; it is not surprising therefore to find that the text of the Diatessaron is predominantly Western. And when it is acknowledged that much of the text of the Old Syriac is direct adaptation of the Diatessaron an easy explanation of the origin of the Western elements at once offers itself: the Western readings do not necessarily represent the text of the Four Gospels as read in Antioch about 170, but the text of the Diatessaron; and the text of the Diatessaron in turn represents the Four Gospels as read in Rome about 170 AD. In such passages, and they are very many, we cannot take the agreement of East and West as instantly decisive. It is almost safer to regard the Eastern text in these passages as non-existent, and to treat the Old Syriac evidence as one element in a group belonging to the West” (p. 234-235).

The purely Diatessaronic origin of the Western readings attested by the Old Syriac version, as defended by Burkitt, soon proved to be untenable from the moment when other Greek and Coptic witnesses were discovered – witnesses that attest the so-called Western text as well, especially the Freer Codex in Greek (W.032 or *Washingtonensis* from 4th/5th century) or the Glazier Codex G 67 in Coptic for the Acts of the Apostles. These witnesses prove the grounding of the so-called Western text in the East, and it is this so-called Greek Western text that may have influenced the Old Syriac versions. Sanders, the first editor of the Freer Codex in

¹⁶³ CURETON 1858, p. lxxvii-lxxviii.

¹⁶⁴ CHASE 1895 does not hesitate to speak of the Syro-Latin text whose origin he places in the first half of the 2nd century, see p. 132-134.

¹⁶⁵ BURKITT 1904a, p. 223-254 (on the so-called Western text, see p. 234-244).

¹⁶⁶ The list is found in WESTCOTT, HORT 1881-1882, Introduction §§ 240 and 383. See BLACK 1972, p 130-131.

1918, and Lagrange¹⁶⁷ were also the first to show the close contacts existing between the Old Syriac version and the Freer Codex (for Mk 1:1 – 5:30). Scholars agree today¹⁶⁸ that the text of these two witnesses, the Curetonian and the Sinaiticus, is partly representative of the so-called Western text (based on the numerous agreements with D.05 and the *Vetus Latina*); it, however, contains other readings (thus, Mt 10:3 where the Sinaiticus does not mention, among the disciples of Jesus, neither Thaddeus nor Lebbaeus, but Judas son of James, see Lk 6:15), some agreements with the Alexandrian text (omission of the longer ending of Mk in the Sinaiticus, omission of Mt 16:2-3 and 17:21 in the Sinaiticus and the Curetonian, and that of Mt 18:21 in the Sinaiticus), and some readings of the Caesarean text type (Mt 27:16-17: Jesus Barabbas). But this is another issue that essentially concerns textual criticism of the Greek New Testament. It should suffice here to indicate that the Old Syriac version is also in part one of the witnesses of the so-called Western text and that its readings of the Western text type do not spring from the *Diatessaron*.

ABSTRACT

After having presented the manuscripts of the Old Syriac version of the Gospels and the editions of the witnesses (Sinaiticus, Curetonian, and the newly discovered Sinaitic palimpsests), this article demonstrates in what respect all these witnesses are reflections of a single translation. It then goes on to deal with the thorny question of its date and its milieu of origin, going through the various arguments that have been made: the historical arguments, the analysis of quotations of the Old Syriac, the study of the relationship with the other versions (Old Testament Peshitta and the *Diatessaron*) and the analysis of its language and its “linguistic anomalies.” The last part of the article is devoted to the relationship between the Old Syriac and the Greek text of the Gospels. Although today most scholars agree that it is hazardous to try and provide a retroversion into Greek, it is however possible, under certain conditions, to identify the Greek text type which served as a model. Despite its proper readings and its contacts with the Alexandrian and Caesarean texts, the Old Syriac is in part a witness to the Western text type.

¹⁶⁷ SANDERS 1918, p 69-70; LAGRANGE 1920-1921. SANDERS 1918, p 64-73, underlines how narrow the contacts are in W.032 between Mk 1:1 – 5:30 and the Old Latin versions on the one hand and the Sinaiticus on the other (the only Old Syriac element attested in Mk).

¹⁶⁸ AMPHOUX 2014, p 103.

ABBREVIATIONS

C: Old Syriac Curetonian (also syr^c)

S: Old Syriac Sinaiticus (also syr^s)

NF: New Finds from Sinai

P: Peshitta

Greek Manuscripts of the Gospels:

28: Paris, Bibl. nat. de France, Gr. 379 (11th century)

A.02: London, Brit. Libr., Royal 1 D. VIII (5th century) or *Alexandrinus*

B.03: Città del Vaticano, Bibl. Vatic., Vat. gr. 1209 (4th century) or *Vaticanus*

D.05: Cambridge, Univ. Libr., Nn. 2. 41 (5th century) or Codex Bezae, one of the main witnesses to the Greek text type known as the “Western” text of the Gospels

f¹: the manuscripts of the family 1

f¹³: the manuscripts of the family 13

p⁴⁵: papyrus 45: Dublin, Chester Beatty Libr., P. Chester Beatty I + Vienna, Österreichische Nationalbibl., Pap. G. 31974

W.032: Washington, Smithsonian Inst., Freer Gall. of Art, 06.274 (4th/5th century) or *Washingtonensis* or Freer Codex.

Θ.038: Tbilisi, Georgian National Center of Manuscripts, Gr. 28 (9th century)

Ⲙ.01 : London, Brit. Libr., Add.43725 (4th century) or *Sinaiticus*

Old Latin (italics) and Vulgate (roman) Manuscripts:

a: Vercelli, Bibl. Capitolare (unnumbered) (4th century) or *Vercellensis*.

c: Paris, Bibl. nat. de France, lat. 254 (12th/13th century) or *Colbertinus*.

k: Turin, Bibl. Naz., G. VII. 15 (4th/5th century) or *Bobiensis* (from Bobbio)

s: Milan, Bibl. Ambros., O. 210 sup. (6th/7th century)

BIBLIOGRAPHY*Ancient Sources*

- Aphrahat: René GRAFFIN (ed.), *Patrologia Syriaca complectens opera omnia ss. patrum, doctorum scriptorumque catholicorum, etc.*, Paris, 1894-1926.
- Clement of Alexandria, *Stromata*: Otto STÄHLIN (ed.), *Stromata: Buch I-VI* (Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten Jahrhunderte, 2), Berlin, 1907.
- Eusebius of Caesarea, *HE*: Gustave BARDY (ed.), *Histoire ecclésiastique. Texte grec, traduction et notes* (Sources chrétiennes, 41), Paris, 1995.
- Florilegium patristicum*: Gerhard RAUSCHEN (ed.), *Florilegium patristicum*, Bonn, 1905.
- Irenaeus of Lyon, *Heresies*: Adelin ROUSSEAU, Louis DOUTRELEAU (ed.), *Contre les hérésies. Edition critique d'après les versions arméniennes et latine* (Sources Chrétiennes, 211), Paris, 1974.

Modern Authors

- AMPHOUX 2014: Christian-Bernard AMPHOX, Gilles DORIVAL, James Keith ELLIOTT, Jean-Claude HAELEWYCK, David PASTORELLI, Jean REYNARD, *Manuel de critique textuelle du Nouveau Testament. Introduction générale* (Langues et cultures anciennes, 22), Brussels.
- AUCHER, MÖSINGER 1876: Georg MÖSINGER, Joannes Baptista AUCHER, *Evangelii concordantis expositio*, Venice.
- BAETHGEN 1885: Friedrich BAETHGEN, *Evangelienfragmente. Der griechische Text des Cureton'schen Syrers*, Leipzig.
- BENSLY, RENDEL HARRIS, BURKITT 1894: Robert L. BENSLY, James RENDEL HARRIS, Francis Crawford BURKITT, *The Four Gospels in Syriac Transcribed from the Sinaitic Palimpsest*, Cambridge.
- BERTRAND 1980 : Daniel A. BERTRAND, "L'Évangile des Ébionites: une harmonie évangélique antérieure au Diatessaron", *New Testament Studies*, 26, p. 548-563.
- BEYER 1966: Klaus BEYER, "Der reichsaramäische Einschlag in der ältesten syrischen Literatur", *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, 116, p. 242-254.
- BEWER 1900: Julius A. BEWER, "The History of the New Testament Canon in the Syrian Church", *The American Journal of Theology*, 4, p 64-98, 345-363 (reprint 2015 with another pagination).
- BLACK 1972 : Matthew BLACK, "The Syriac Versional Tradition", in Kurt Aland (ed.), *Die alten Übersetzungen des Neuen Testaments, die Kirchenväterzitate und Lektionare. Der gegenwärtige Stand ihrer Erforschung und ihre Bedeutung für die griechische Textgeschichte* (Arbeiten zur Neutestamentlichen Textforschung, 5), Berlin, New York, p. 120-159.
- BLOSS, DEBRUNNER, REHKOPF 2001: Friedrich BLOSS, Albert DEBRUNNER, Friedrich REHKOPF, *Grammatik des neutestamentlichen Griechisch*, Göttingen.
- BONUS 1896: Albert BONUS, *Collatio codicis Lewisiani rescripti evangeliorum sacrorum Syriacorum cum codice Curetoniano (Brit. Mus. Add. 14451), cui adiectae sunt lectiones e Peshitta desumptae*, Oxford (reprint 2009).

- BOVON, GEOLTRAIN 1997: François BOVON, Pierre GEOLTRAIN (ed.), *Écrits apocryphes chrétiens* (Bibliothèque de la Pléiade, 442), vol. 1, Paris.
- BROCK 1976: Sebastian P. BROCK, “The treatment of Greek particles in the old Syriac Gospels, with special reference to Luke”, in J.K. Elliott (ed.), *Studies in New Testament Language and Text* (Novum Testamentum Supplements, 44), Leiden, p. 80-86.
- BROCK 1977: Sebastian P. BROCK, “The limitations of Syriac in representing Greek”, in METZGER 1977, p. 83-98.
- BROCK 1983: Sebastian P. BROCK, “Toward a History of Syriac Translation Technique”, in R. Lavenant (ed.), *III Symposium Syriacum, 1980* (Orientalia Christiana Analecta, 221), Rome, p. 1-14.
- BROCK 1998: Sebastian P. BROCK, “Translating the New Testament into Syriac (Classical and Modern)”, in J. Krašovec (ed.), *The Interpretation of the Bible: The International Symposium in Slovenia* (Journal for the Studies of the Old Testament. Supplement Series, 289), Sheffield, p. 371-385.
- BROCK 2016: Sebastian P. BROCK, “Two Hitherto Unattested Passages of the Old Syriac Gospels in Palimpsest from St Catherine’s Monastery, Sinai”, *Δελτίο Βιβλικῶν Μελετῶν*, 31A, p. 7-18.
- BROCK, VAN ROMPAY 2014: Sebastian P. BROCK, Lucas VAN ROMPAY, *Catalogue of the Syriac Manuscripts and Fragments in the Library of Deir al-Surian, Wadi al-Natrun (Egypt)* (Orientalia Lovaniensia Analecta, 227), Louvain.
- BURKITT 1904a: Francis Crawford BURKITT, *Evangelion da-Mepharreshe: The Curetonian Version of the Four Gospels, with the readings of the Sinai Palimpsest and the early Syriac Patristic evidence*, 2 vol., Cambridge.
- BURKITT 1911-1912: Francis Crawford BURKITT, “The Syriac forms of New Testament Proper Names”, *Proceedings of the British Academy*, 5, p. 377-408.
- CARREGA 2013: Gian Luca CARREGA, *La Vetus Syra del vangelo di Luca. Trasmissione et ricezione del testo* (Analecta Biblica. Dissertationes, 201), Rome.
- CHASE 1895: Frederic Henri CHASE, *The Syro-Latin Text of the Gospels*, London.
- CIASCA 1876: Agostino CIASCA, *Tatiani Evangeliorum Harmoniae Arabicae*, Rome.
- CROWFOOT 1870: John Rustat CROWFOOT, *Fragmenta evangelica. Part I: Matthaei cap. I I – VIII 22 et X 32 – XXIII 25. Marci cap. XVI 17-20*, London.
- CURETON 1848: William CURETON, *Quatuor evangeliorum syriace, recensiois antiquissimae, atque in Occidente adhuc ignotae quod superest: a codice vetustissimo Nitriensi eruit et vulgavit Guilielmus Cureton*, London.
- CURETON 1858: William CURETON, *Remains of a very antient (sic) recension of the four Gospels in Syriac, hitherto unknown in Europe; discovered, edited, and translated*, London.
- DALMAN 1905: Gustav DALMAN, *Grammatik des jüdisch-palästinischen Aramäisch*, Leipzig, 1905.
- FARRAR 1895: Frederic William FARRAR, “The Sinaitic Palimpsest of the Syriac Gospels”, *The Expositor*, V, 1, p. 1-19.
- GÉHIN 2009: Paul GÉHIN, “Fragments patristiques syriaques des nouvelles découvertes du Sinai”, *Collectanea Christiana Orientalia*, 6, p. 67-93.

- HAASE 1920: Felix HAASE, "Zur ältesten syrischen Evangelienübersetzung", *Theologische Quartalschrift*, 101, p 262-271.
- HATCH 1946: William Henry Paine HATCH, *An Album of Dated Syriac Manuscripts*, Boston.
- HJELT 1903: Arthur Ludwig Mikael HJELT, *Die altsyrische Evangelienübersetzung und Tatians Diatessaron, besonders in ihrem gegenseitigen Verhältnis* (Forschungen zur Geschichte des neutestamentlichen Kanons und der altkirchlichen Literatur, 7.1), Leipzig.
- HJELT 1930: Arthur Ludwig Mikael HJELT, *Syrus Sinaiticus*, Helsingfors.
- HOLZHEY 1896: Carl HOLZHEY, *Der neu entdeckte Codex Syrus Sinaiticus untersucht, mit einem vollständigen Verzeichnis der Varianten des Cod. Sinaiticus und Cod. Curetonianus*, Munich.
- HOWARD 1980: George HOWARD, "Harmonistic Readings in the Old Syriac Gospels", *Harvard Theological Review*, 73, p 473-491.
- JOOSTEN 1990: Jan JOOSTEN, "The Old Testament Quotations in the Old Syriac and Peshitta Gospels", *Textus*, 15, p 55-76.
- JOOSTEN 1991: Jan JOOSTEN, "West Aramaic Elements in the Old Syriac and Peshitta Gospels", *Journal of Biblical Literature*, 110, p. 271-289.
- JOOSTEN 1992: Jan JOOSTEN, "Two West Aramaic Elements in the Old Syriac and Peshitta Gospels", *Biblische Notizen*, 61, p 17-21.
- JOOSTEN 1994: Jan JOOSTEN, "West Aramaic Elements in the Syriac Gospels: Methodological Considerations", in *VI Symposium Syriacum 1992* (Orientalia Christiana Analecta, 247), Rome, p 101-109.
- JOOSTEN 1995: Jan JOOSTEN, *The Syriac Language of the Peshitta and Old Syriac Versions of Matthew* (Studies in Semitic Languages and Linguistics, 22), Leiden.
- JOOSTEN 1997: Jan JOOSTEN, "La tradition syriaque des évangiles et la question du 'substrat araméen'", *Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses*, 77, p. 257-272.
- KAHLE 1959: Paul KAHLE, *The Cairo Geniza*. Second edition, Oxford.
- KAHLE 1960: Paul KAHLE, "Das zur Zeit Jesu gesprochene Aramäisch: Erwiderung", *Zeitschrift für die Neutestamentliche Wissenschaft*, 51, p 55.
- KIRAZ 2002: George Anton KIRAZ, *Comparative Edition of the Syriac Gospels. Aligning the Sinaiticus, Curetonianus, Peshîṭta and Harklean Versions*, 4 vol., Piscataway.
- LAGRANGE 1920-1921: Marie-Joseph LAGRANGE, "L'ancienne version syriaque des évangiles", *Revue Biblique*, 29, p 321-352 ; 30, p 11-44.
- LELOIR 1966: Louis LELOIR, *Éphrem de Nisibe. Commentaire de l'Évangile Concordant ou Diatessaron* (Sources chrétiennes, 121), Paris.
- LELOIR 1990: Louis LELOIR, *Saint Éphrem. Commentaire de l'Évangile Concordant. Texte Syriaque (Manuscrit Chester Beatty 709). Folios Additionnels* (Chester Beatty Monographs, 8), Louvain, Paris.
- LENZI 1998: Giovanni LENZI, "L'antica versione siriana dei Vangeli dopo centocinquanta anni di ricerca", *Annali di Scienze Religiose*, 3, p. 263-278.
- LENZI 2006a: Giovanni LENZI, "The Syriac Usage of the Term 'Life' for 'Salvation' Reconsidered", *Journal of Northwest Semitic Languages*, 32, p 83-95.

- LENZI 2006b: Giovanni LENZI, "Differenze teologiche tra la Vetus Syra e il Diatessaron", *Liber Annuus*, 56, p 133-178.
- LUND 2004: Jerome A. LUND, *The Old Syriac Gospel of the Distinct Evangelists. A Keyword-in-context Concordance*, 3 vol., Piscataway (review by David G.K. Taylor in *Hugoye*, 9, 2006, p 212-223).
- LYON 1994: Jeffrey Paul LYON, *Syriac Gospel Translations: A Comparison of the Language and Translation Method Used in the Old Syriac, the Diatessaron, and the Peshitto* (CSCO, 548. Subsidia, 88), Louvain.
- MC CONAUGHY 1987: Daniel L. MC CONAUGHY, "A Recently Discovered Folio of the Old Syriac (Syr^o) Text of Luke 16:13-17:1", *Biblica*, 68, p 85-88.
- NÖLDEKE 1966: Theodor NÖLDEKE, *Kurzgefasste syrische Grammatik*, Darmstadt (reprint Leipzig 1898).
- PHILOTHÉE 2008: Mère PHILOTHÉE, *Nouveaux manuscrits syriaques du Sinäi*, Athens.
- MERX 1897-1911: Adalbert MERX, *Die vier kanonischen Evangelien nach ihrem ältesten bekannten Texte*. Vol. 1. *Übersetzung der syrischen im Sinaikloster gefundenen Palimpsesthandschriften*. Vol. 2-4. *Übersetzung und Erläuterung der syrischen im Sinaikloster gefundenen Palimpsesthandschrift*, Berlin.
- METZGER 1977: Bruce Manning Metzger, *The Early Versions of the New Testament. Their Origin, Transmission, and Limitations*, Oxford (reprint 2001).
- ORTIZ DE URBINA 1967: Ignacio ORTIZ DE URBINA, *Vetus Evangelium Syrorum et exinde excerptum Diatessaron Tatiani* (Biblia polyglotta Matritensia. Vetus ac Novum Testamentum Syriacum), Madrid.
- POIRIER, TISSOT 1997: Paul-Hubert POIRIER, Yves TISSOT, "Actes de Thomas. Texte traduit, présenté et annoté", in BOVON, GEOLTRAIN 1997, p. 1321-1470.
- ROEDIGER 1872: Emil ROEDIGER, (untitled), *Monatsbericht der königlichen Preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, Berlin, p 557-559.
- SANDERS 1918: Henry Arthur SANDERS, *The New Testament Manuscripts in the Freer Collection*, New York, London.
- SCHULTHESS 1905-1906: Friedrich SCHULTHESS, "Aramäisches", *Zeitschrift für Assyriologie*, 19, p. 126-134.
- SCHULTHESS 1922: Friedrich SCHULTHESS, "Zur Sprache der Evangelien", *Zeitschrift für die Neutestamentliche Wissenschaft*, 21, p 217-236, 241-258.
- SCHWEN 1911: Paul SCHWEN, "Die syrische Wiedergabe der neutestamentlichen Eigennamen", *Zeitschrift für die Alttestamentliche Wissenschaft*, 31, p 267-303.
- SEGAL 1970: Judah Benzion SEGAL, *Edessa 'The Blessed City'*, Oxford.
- SMITH LEWIS 1894a: Agnes SMITH LEWIS, *Catalogue of the Syriac MSS. in the Convent of S. Catherine on Mount Sinai* (Studia Sinaitica, 1), London.
- SMITH LEWIS 1894b: Agnes SMITH LEWIS, *A Translation of the Four Gospels from the Syriac of the Sinaitic Palimpsest*, London.
- SMITH LEWIS 1896: Agnes SMITH LEWIS, *Some Pages of the Four Gospels Retranscribed from the Sinaitic Palimpsest*, London.

- SMITH LEWIS 1897: Agnes SMITH LEWIS, "Last Gleanings from the Sinai Palimpsest", *Expositor*, V, 5, p. 111-119.
- SMITH LEWIS 1904: Agnes SMITH LEWIS, *Acta Mythologica Apostolorum* (Horae Semiticae, 3), 2 vol., London.
- SMITH LEWIS 1910: Agnes SMITH LEWIS, *The Old Syriac Gospels or Evangelion da-Mepharreshê, Being the Text of the Sinai or Syro-Antiochene Palimpsest, Including the Latest Additions and Emendations, with the Variants of the Curetonian Text, Corroborations from Many Other MSS., and a List of Quotations from Ancient Authors*, London.
- TIXERONT 1888: Louis-Joseph TIXERONT, *Les origines de l'Église d'Édesse et la Légende d'Abgar. Étude critique suivie de deux textes orientaux inédits*, Paris.
- TORREY 1936: Charles Cutler TORREY, *Documents of the Primitive Church*, New York, London.
- TREGELLES 1857: Samuel Prideaux TREGELLES, *The Greek New Testament*, London.
- VOGELS 1911: Heinrich Joseph VOGELS, *Die Altsyrischen Evangelien in ihrem Verhältnis zu Tatians Diatessaron* (Biblische Studien, 16,5), Freiburg/Br.
- VÖÖBUS 1951: Anton VÖÖBUS, *Studies in the History of the Gospel Text in Syriac* (CSCO, 128. Subsidia, 3), Louvain.
- VÖÖBUS 1951a: Anton VÖÖBUS, *Neue Angaben über die Textgeschichtlichen Zustände in Edessa in den Jahren ca 326-340: Ein Beitrag zur Geschichte des altsyrischen Tetraevangeliums* (Papers of the Estonian Theological Society in Exile, 3), Stockholm.
- WEIR 1969: G.A. WEIR, *Tatian's Diatessaron and the Old Syriac Gospels. The Evidence of MS Chester Beatty 709* (Ph.D. diss., University of Edinburgh) (not consulted).
- WESTCOTT, HORT 1881-1882: Brooke Foss WESTCOTT, Fenton John Anthony HORT, *The New Testament in the Original Greek*, Cambridge (reprint Graz, 1974).
- WILDEBOER 1880: Gerrit WILDEBOER, *De waarde der Syrische Evangelien, door Cureton ontdekt en uitgegeven*, Leiden.
- WILLIAMS 2004: Peter J. WILLIAMS, *Early Syriac Translation Technique and the Textual Criticism of the Greek Gospels*, Piscataway.
- WILSON 2002: E. Jan WILSON, *The Old Syriac Gospels. Studies and Comparative Translations*, 2 vol. (Eastern Christian Studies, 1-2), Louaize, Piscataway.
- WRIGHT 1870: William WRIGHT, *Catalogue of the Syriac manuscripts in the British Museum, acquired since the year 1838*, 3 vol., London.
- WRIGHT undated: William WRIGHT, *Fragments of the Curetonian Gospels*, London (100 copies, private circulation).
- ZAHN 1881: Theodor ZAHN, *Tatian's Diatessaron* (Forschungen zur Geschichte des neutestamentlichen Kanons und der altkirchlichen Literatur, 1), Erlangen.
- ZAHN 1899: Theodor ZAHN, *Einleitung in das Neue Testament*. 2. Bd., Leipzig.
- ZAHN 1895: Theodor ZAHN, "Die syrische Evangelien-übersetzung vom Sinai", *Theologisches Literaturblatt*, 16,2, col. 17-21.